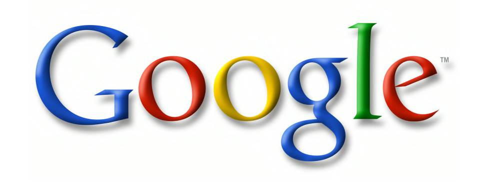




SAINT GILDAS

DE RUIS

ET

LA SOCIÉTÉ BRETONNE AU VI^E^ SIÈCLE

(493-570)

PAR

J. FONSSAGRIVES
Chanoine honoraire de Paris.
Aumônier de l'Association générale des Étudiants Catholiques
de Paris (Cercle du Luxembourg).

Il appartenait à cette race celtique dont Michelet a dit qu'elle « résista deux cents ans par les armes et mille ans par l'espérance »,

---

PARIS
LIBRAIRIE V^e^ CH. POUSSIELGUE
RUE CASSETTE, 15

1908

SAINT GILDAS

DE RUIS

ET

LA SOCIÉTÉ BRETONNE AU VIe SIECLE

(493-570)



TOMBEAU ET STATUE DE SAINT GILDAS A RUIS

(Vannes, collection David).

SAINT GILDAS

DE RUIS

ET

LA SOCIÉTÉ BRETONNE AU VI^{E} SIÈCLE

(493-570)

PAR

J. FONSSAGRIVES
Chanoine honoraire de Paris.
Aumônier de l'Association générale des Étudiants Catholiques
de Paris (Cercle du Luxembourg).

Il appartenait à cette race celtique dont Michelet a dit qu'elle « résista deux cents ans par les armes et mille ans par l'espérance »,

---

PARIS
LIBRAIRIE V^{e} CH. POUSSIELGUE
RUE CASSETTE, 15

1908

A LA MÉMOIRE

DE

Son Eminence le Cardinal RICHARD

Archevêque de Paris.

Le vénéré et saint Cardinal que pleure l'Eglise de Paris avait bien voulu accepter la dédicace de cet ouvrage. Six jours à peine avant d'être brusquement frappé, il nous redisait combien il s'intéressait aux études qui concernent les origines de nos vieux diocèses bretons, en particulier à la nôtre. En l'enlevant à notre très respectueuse et très filiale affection, la mort vient de le porter au ciel. A ce livre manqueront donc les pages précieuses qui devaient le présenter et le recommander aux lecteurs Chrétiens.

Tel qu'il est cependant, nous le déposons sur la tombe de Celui qui porta sur le siège archiépiscopal de Paris les austères vertus du moine celte dont nous avons entrepris de faire revivre les traits; nous l'y déposons pieusement comme le faible témoignage de notre profonde gratitude pour le dévouement qu'Il apporta à notre chère œuvre d'étudiants, pour la paternelle bienveillance qu'Il ne cessa de nous témoigner.

Puisse ce travail être utile à l'Eglise que le Cardinal a tant aimée. Ce sera ma meilleure récompense.

J. FONSSAGRIVES.

AVANT-PROPOS

« A certains égards, l'histoire chrétienne ressemble, écrivait Mgr Duchesne, à un vieux château tapissé de lierre : le lierre, c'est la poésie des légendes qui recouvre çà et là les pierres solides de la tradition réelle. Il y a des *malins* qui se figurent que, parce qu'il y a du lierre dessus, l'édifice n'est qu'une ruine, des *naïfs* qui croient que le lierre est en pierre, enfin, des *vandales* qui voudraient déraciner la plante décorative sous prétexte qu'elle est parasite. Qu'ils aillent ensemble, ajoutait le savant directeur de l'Ecole française à Rome, *si far bene dire*, comme disent les Italiens! Conservons la muraille et gardons-nous d'arracher le lierre. Qu'on nous permette seulement de l'écarter pour voir, et faire voir les belles assises qu'il y a dessous. Une fois cela fait, nous le remettrons à sa place et nous bêcherons même autour, tant que l'on voudra. »

En écrivant la vie de saint Gildas de Ruis, dit le *Sage* ou l'*Historien*, nous avons essayé de sui-

vre les conseils de notre ancien maître à l'Institut catholique de Paris. Nous avons voulu, certes, faire œuvre historique et scruter en critique impartial une vie que, plus que toute autre peut-être, le temps avait, comme le vieux *burg* de la *Légende des siècles*, enfoui sous un épais rideau de mousses et de frondaisons; mais nous avons tenu à respecter avec un soin jaloux les moindres radicelles, les pousses les plus frêles.

Trop heureux serions-nous, si notre œuvre, tout en demeurant scrupuleusement scientifique et dénuée de toute complaisance dans l'appréciation des documents, pouvait apporter au lecteur le parfum exquis des légendes qui convient si bien aux récits des vieux âges.

Ecrire la vie d'un saint breton du ve ou du vi^e^ siècle, en se plaçant sur le seul terrain de la critique historique, semble chose impossible : qui donc pourrait se vanter d'avoir trouvé la boussole infaillible permettant de se diriger dans la brume de ces temps éloignés? La figure de nos vieux saints d'Armorique, comme celle du saint Patrice d'Ernest Hello, ressemble un peu à ces navires qu'on voit s'éloigner du rivage. Pendant quelque temps, l'œil les suit distinctement, mais le ciel et la mer se confondent à l'horizon et bientôt le navire semble disparaître à la fois dans le ciel et dans la mer confondus.

Il faut lutter sans cesse contre le charme des légendes celtiques : ce charme est si puissant qu'il a pu subjuguer des esprits d'ailleurs éclairés comme celui de M. de La Villemarqué et éveiller en eux un désir d'imitation que les poètes ont pu admirer, certes, mais que les historiens ont dû trop souvent regretter; d'autre part, les paillettes que l'on rencontre en explorant les sources de l'hagiographie bretonne paraissent d'un or si brillant et si pur que le très érudit et très sagace M. de La Borderie lui-même, dont les *Etudes historiques* nous ont été si précieuses, a été parfois accusé, non sans quelque raison, de s'être laissé fasciner par elles.

Nous nous sommes donc armés, à regret d'ailleurs, contre les séductions que tant d'autres avaient trouvées irrésistibles.

Et cependant, nous nous sommes bien souvent demandé, à l'aube de nos travaux, si nous pourrions représenter, vraiment, dans sa rude beauté, devant une génération sceptique comme la nôtre, oublieuse de la foi traditionnelle, et en même temps éprise des doctrines internationalistes, la grande figure de l'austère moine celte, prêchant à des peuples encore barbares et impatients de tout frein les préceptes rigoureux du christianisme dont il observait lui-même les moindres conseils, l'impressionnante physionomie du patriote exilé pleu-

rant des larmes de sang sur les malheurs et les ruines de son pays natal.

On est porté trop souvent, d'ailleurs, dans les travaux semblables à celui que nous avons entrepris, d'oublier l'homme pour le saint, ou bien d'oublier le saint pour ne penser qu'à l'homme. Il y avait là un double écueil difficile à éviter et que peu de biographes de nos vieux saints bretons ont su contourner. Dom Lobineau, par exemple, a donné à ceux dont il écrivait la vie l'aspect de ces prêtres du XVIIe ou du XVIIIe siècle que nos Messieurs de Saint-Sulpice voyaient sortir du creuset sacerdotal si pieusement et si heureusement inventé par le vénérable M. Olier. D'autres, bien au contraire, comme Baring Good, n'ont aperçu dans les contemporains et les émules de saint Gildas, que des hommes extraordinaires, des héros légendaires d'une grandeur farouche et sauvage, plutôt que des religieux dignes de canonisation.

Le sculpteur est à l'aise en présence de l'argile qu'il va bientôt fouler et presser, pour décider ce que sera le fruit de ses labeurs et de ses peines; mais l'historien, lui, ne fait pas œuvre d'imagination : il n'a pas le droit d'inventer son modèle et les contingences lui demeurent inconnues. Sa création doit sans doute sortir de son cerveau et de son cœur — cela est indispensable à toute œuvre qui prétend à la vie — mais elle doit être

née, avant tout, de documents certains et demeurer adéquate au milieu où elle se meut.

Or, nous croyons avoir trouvé saint Gildas bien vivant dans les écrits qui nous restent de lui, dans les gestes et les œuvres que nous ont transmis ses deux biographes, et, ayant connu saint Gildas, nous l'avons aimé.

Certes, entre les *hypercritiques* et les *hypocritiques*, la place à prendre était difficile; nous nous sommes efforcé à l'occuper. Le lecteur seul appréciera si nous avons réussi.

Les savants — ceux qui voudront bien parcourir ce volume et lire les notes et pièces justificatives, — nous sauront peut-être gré d'avoir relevé comme certains des faits que la critique avait longtemps discutés mais qu'elle doit aujourd'hui admettre; ils nous remercieront d'autre part, d'avoir indiqué comme suspects, d'autres faits encore maintenant trop facilement acceptés; ils reconnaîtront, je l'espère, notre soin scrupuleux à observer les principes dont ne doit jamais s'écarter l'historien quand il veut étudier sérieusement la vie des vieux saints bretons. Nous nous sommes, en effet, souvenu, comme le veut F. Duine, que l'organisation de l'Eglise celtique n'était nullement, au VI[e] siècle, l'organisation de l'Eglise romaine calquée sur celle de l'Empire, qu'il n'y avait chez les Bretons émigrés en Armorique ni sièges épis-

copaux à limites fixes, ni — sauf de très rares exceptions — à l'époque de saint Gildas, de clergé séculier, et qu'un évêque, s'il était évêque, passait après un abbé. Nous n'avons pas enfin oublié la facilité avec laquelle les écrivains monastiques, postérieurs au VIIIe siècle, accaparaient, pour le meilleur renom de leurs couvents, les personnages célèbres et les rattachaient à l'histoire de leurs monastères, à la vie de leurs saints ou de leur fondateur.

Ce travail fournira, je l'espère, les preuves de la loyauté que nous avons apportée à notre œuvre et de la grande somme de labeurs que nous avons dû fournir.

Nous nous sommes principalement appuyé dans tout le cours de cette étude sur deux documents qui nous ont paru dignes de créance et capables de servir de base à un examen sérieux des actes et des écrits de saint Gildas, bien qu'ils ne soient pas aussi anciens que nous pourrions le souhaiter.

Mais l'histoire, pour nous, ne consiste pas exclusivement dans les récits émanant d'auteurs contemporains des événements qu'ils relatent. Les appréciations que nous entendons formuler au siècle des télégraphes avec ou sans fil, des téléphones et des interviews, sur les hommes et les choses du jour, dans les journaux et dans les livres, sont de nature à nous laisser rêveurs au sujet de la véra-

cité des publicistes nos contemporains, et à plus forte raison des publicistes d'*antan* qui ont eu à juger les événements de leur époque, portés d'une manière évidemment beaucoup moins exacte bien qu'aussi immédiate, à leur tribunal très faillible. Le vrai critique doit être quelque peu presbyte : pour bien voir, il doit se placer à distance.

Ce que nous devons demander aux sources historiques — et les vies des Saints, comme les vies des Héros, sont des sources où l'historien peut et doit puiser — c'est qu'elles ne soient jamais en opposition avec des faits ou des dates reconnus certainement établis par une critique judicieuse ; c'est qu'on ne se targue pas *à priori*, contre elles, d'omissions ou d'erreurs accidentelles dues peut-être à des fautes de copistes, à l'esprit de corps qui a existé de tous temps, même chez les moines, aux passions de l'époque, encore ; c'est enfin que l'on examine sérieusement la véracité de leurs auteurs. Cette véracité ressortira surtout de la concordance des faits qu'ils rapportent sur les points essentiels avec les faits historiquement prouvés, et elle ressortira d'autant mieux peut-être qu'éloignés par le temps et souvent par des bouleversements politiques, les écrivains ont dû, pour se trouver, après plusieurs siècles, en conformité avec les documents admis par la critique, puiser à des sources antérieures très sérieuses. Si un hagiographe, en un

mot, fût-il du xiᵉ siècle, nous présente un récit dans son ensemble, en accord, au point de vue des lieux, des temps, de la linguistique et des hommes, avec les documents admis historiquement, son témoignage doit être regardé, jusqu'à preuve du contraire, comme ayant une valeur réelle, si ce n'est une valeur égale, aux témoignages de ceux qui l'ont précédé.

Et c'est là ce que nous croyons avoir trouvé dans les deux *vies* de saint Gildas, qui nous ont servi pour cette étude.

L'auteur de la première est un moine armoricain, anonyme, du monastère de Ruis, qui écrivait, nous dit-il, vers 1030; l'auteur de la seconde est un moine cambrien dont le récit fut transcrit d'après des manuscrits antérieurs, par un religieux, son compatriote, du nom de Caradoc, qui vécut au monastère de Llancarvan, vers l'an du Christ 1150.

Le lecteur voudra bien, dans notre étude, distinguer entre ces deux auteurs, que, pour la clarté de notre exposition nous appellerons le moine péninsulaire et le moine insulaire [1].

On peut reprocher au premier hagiographe, l'hagiographe de Ruis, qui, d'après Mommsen, aurait également écrit la vie de saint Pol Aurélien, certaines erreurs de copie (comme celles qu'il

[1] Voir Pièces justificatives. *Bibliographie*, p. 375.

commet, en confondant Hildéric avec son petit-fils Hildebert)[1] et quelques confusions de temps et de lieux (quand il parle des voyages du saint en Irlande, par exemple); mais on doit lui reconnaître une grande sincérité, une connaissance très exacte de la vie de notre saint en Armorique, et l'on peut affirmer qu'il a vraiment puisé à des documents anciens, peut-être à ceux-là mêmes, malheureusement perdus aujourd'hui, que les moines de Ruis auraient, lors des invasions saxonnes, pieusement emportés sur les rives de la Loire et de l'Indre. Nous ajouterons que son récit n'est jamais en contradiction avec les récits des hagiographes sérieux qui ont écrit les Vies des saints contemporains de Gildas.

La vie insulaire, dite de Caradoc, se fait remarquer, de son côté, malgré de nombreuses marques d'interpolations, par sa science de la vie de saint Gildas en Grande-Bretagne et en Irlande, et par la concordance des événements qu'elle rapporte avec les documents les plus anciens que l'on possède. Elle explique et elle complète la vie du moine péninsulaire avec laquelle elle demeure conforme jusqu'à la fin au point de vue de l'exposition des faits[2]. Nous disons jusqu'à la fin, et par là nous devons entendre jusqu'au jour où le moine de

[1] S'il s'agit vraiment de Hildebert. M. Hugh Williams ne le croit pas. Cf. *Cymmrodorion Record Serie n°* 3, p. 346.

[2] Nous en exceptons bien entendu les erreurs dues aux

Llancarvan, ignorant tout à fait le départ de saint Gildas pour l'Armorique, et se trouvant probablement en présence d'un manuscrit inachevé, fait mourir l'apôtre du pays de Galles, de la Cambrie et de l'Hibernie, pour la plus grande gloire de son monastère, à Gladstonbury. Nous reviendrons, dans le cours de notre ouvrage, sur ce sujet. Contentons-nous de dire en ce moment que, si nous supprimons les trois ou quatre dernières pages, visiblement interpolées du manuscrit transcrit par Caradoc et si nous rapprochons le reste de son œuvre, loyalement et sans arrière-pensée, du manuscrit transmis par le moine de Ruis, les deux vies n'en constituent qu'une seule, et nous obtenons une chronologie vraisemblable de l'existence de saint Gildas, chronologie qui n'est, croyons-nous, en opposition avec aucun des événements que la critique historique admet aujourd'hui. Nous osons l'affirmer, ainsi que l'avait déjà affirmé le savant et regretté M. de La Borderie, mais avec plus de fermeté encore que l'historien de la Bretagne, dont nous avons d'ailleurs relevé très soigneusement les assertions.

Les notes qui accompagnent chacune des dates, chacun des faits que nous avons apportés, justi-

pieuses fraudes des religieux de Gladstonbury désireux d'accaparer saint Gildas et celles qui sont dues à l'excès de zèle des partisans de la suprématie de saint David. Cf. *infra*, pp. 130 et 164.

fieront, je l'espère, cette chronologie. Que le lecteur, en nous accordant ici quelques moments de crédit, veuille bien s'y référer.

Notre vif désir est enfin que les âmes pieuses puissent trouver dans ces pages un aliment à leur dévotion. Nous avons mentionné pour elles bien des faits légendaires qui ne paraissent pas justiciables de la critique purement historique, mais qui reposent sur des traditions respectables, qu'une piété mal comprise a pu dénaturer parfois, qui ont eu, cependant, pendant de longs siècles, créance auprès de cœurs aimants, d'âmes vraiment religieuses. Nous avons toujours, pour les guider, indiqué scrupuleusement les sources où nous avions puisé.

Notre foi d'enfant, en l'action surnaturelle du Créateur, s'exerçant par l'intermédiaire de ses élus en ce monde, de ses saints, est demeurée, au milieu de tous nos travaux — est-il besoin de le dire? — absolument intacte. Elle a toujours cherché, sous les ruines mêmes d'incroyables légendes, l'enseignement divin qui survit aux fictions, aux imaginations de l'homme, qui nous conduit et nous élève au Maître souverain.

SAINT GILDAS, DE RUIS

ET LA

SOCIÉTÉ BRETONNE AU VIe SIÈCLE

(493-570)

LIVRE PREMIER

SAINT GILDAS EN GRANDE-BRETAGNE

(493 — 538 ? 540 ?)

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE DE SAINT GILDAS

Naissance du saint à Ailcluyth. — Le pays. — Situation politique et religieuse de la Grande-Bretagne au moment de la naissance de saint Gildas. — La famille. — Le premier appel de Dieu.

Les écrits de saint Gildas prouvent d'une manière évidente qu'il naquit en Grande-Bretagne, dans cette île privilégiée « jetée, dira-t-il plus tard, par la main même de la Providence, du côté de l'occident, pour maintenir l'équilibre de la terre et faire au reste du monde un contrepoids nécessaire ».

Si l'on étudie avec soin les passages dans les-

quels notre saint poursuit de ses malédictions les rois de Cornwall et du Devon, du Pembroke et de Mona, la critique la plus sévère, celle même de Mommsen et de Zimmer, est obligée de reconnaître que saint Gildas était breton, et breton des provinces occidentales de l'île.

Caradoc de Llancarvan qui, mieux que personne a pu connaître les origines du moine celte, dont il écrivit au XIIe siècle la vie, d'après des documents antérieurs, nous affirme que saint Gildas était né dans le royaume de Scotie, et le moine de Ruis précise en déclarant que le fondateur de son monastère vit le jour dans l'Arécluth, pays très fertile situé dans la Grande-Bretagne et qui doit son nom à un cours d'eau appelé Cluth, par lequel la majeure partie de cette région se trouve arrosée.

Les historiens anglais ont depuis longtemps indiqué Ailcluyth comme étant le lieu de naissance de notre saint. Skene qui avait affirmé d'abord que saint Gildas était né dans le pays de Galles, reconnut son erreur, et, après avoir cité le vénérable Bède[1], dit à ce sujet qu'il ne saurait exister aucun doute, qu'Ailcluyth est bien le rocher qui domine la Clyde et sur lequel s'est élevé le château de Dumbarton[2] ; les

[1] *Hist. Ec. B.*, i. c. 1.

[2] There is no doubt that Altcluith is the rock in the Clyde on which Dumbarton castle is situated, the firth of Clyde, the arm of the sea in question and that Bede correctly describes the position of the Scottish settlement in his own day as well as its name of Dabriada... » (Skene, *Celtic Scotland*, p. 138-139 et I, p. 117 note). Quelques antiquaires ont supposé

auteurs de l'*English Cyclopedia*, d'autre part, rejetant l'hypothèse admise gratuitement par Leland, de la naissance de saint Gildas dans le pays de Galles, déclarent que c'est bien Altcluith ou Ailcluyth, devenu plus tard Dumbritton puis Dumbarton qui, suivant le récit ordinaire, fut le berceau du plus ancien historien de la Bretagne », les Bretons y occupant un espace limité (sway) à la fin du ve et au commencement du vi^e^ siècle[1].

Saint Gildas est donc né sur les bords de la Clyde[2] dans l'un des sites les plus pittoresques de l'Ecosse.

que Dumbarton occupait la place d'une ancienne station romaine appelée Théodosia, mais cette opinion est aujourd'hui unanimement repoussée.

[1] *Biography*, vol. III, 1858, p. 102.

[2] « Saint Gildas, dit le moine de Ruis, vit le jour dans l'Arecluth ». Son père, dit Caradoc de Llancarvan, était roi d'Ecosse; D'après l'*Abrégé de la vie insulaire* par J. de Tinemouth, son père était roi d'Albanie. Il ne saurait y avoir de doute : *L'Albanie*, d'après l'*Abrégé* de Tynemouth, désigne, dit M. de La Borderie, le pays qui a commencé au xie siècle à s'appeler l'Ecosse. Le mot Scotia, substitué à Albania dans la vie imprimée par Stevenson est une interpolation, puisque avant le xie siècle, Scotia ne s'appliquait qu'à l'Irlande. Cette qualité de roi d'Albanie donnée au père de saint Gildas, montre qu'il régnait dans un canton très septentrional de la Bretagne. La *Vie de Ruis* dit « Are-cluta regio, cum sit Britanniæ pars, vocabulum sumpsit a quodam flumine quo Clut nuncupatur a quo plerumque illa irrigatur. » Ce fleuve est le Clota de Tacite et de Ptolémée, la Clyde aujourd'hui, dont l'embouchure séparait l'extrême Bretagne romaine de l'ancienne Calédonie, touchait par conséquent au pays d'Albanie, et se trouvait comprise au xie et xiie siècle dans le royaume qui commençait à s'appeler Scotia. C'est pourquoi le père de Gildas peut être assez naturellement qualifié « rex Scotiæ, rex Albaniæ », dans la *Vie insulaire* de Caradoc, et dans l'*Abrégé*

Sans admettre, comme Taine, d'une manière absolue l'influence du *terroir*, on ne saurait nier, cependant, l'impression profonde et durable que peuvent produire sur le génie d'un homme et sur son caractère la nature du sol et le climat qui l'ont vu naître. Saint Gildas n'a pas échappé à cette loi commune. On ne peut en douter quand on l'entend décrire, avec une poésie qui trouve ses accents au tréfonds de son cœur, toutes les beautés du

par Tynemouth — qualification inexplicable, impossible (s'il fallait admettre l'hypothèse d'ailleurs sans aucun fondement de M. Skene qui voudrait faire naître Gildas dans le pays de Galles sur les bords de la rivière de Clwyd au comté de Denbigh. Il y a là une belle vallée appelée Dyffryn-Cluyd, mais jamais on n'y a vu ni royaume breton, ni ville capitale tirant son nom de cette rivière ; ce que nous fournit au contraire la Clyde du Nord. La ville c'est Alcluid ou Alcluyd, nom que Bède traduit par Petra Cluit) la roche de la Cluyd. Le royaume c'est la contrée que traverse le fleuve, Are-Cluta regio, et dans les siècles suivants Strat-Cluyd qui est un équivalent. Il ne peut donc s'élever de doute sérieux sur le lieu de la naissance de Gildas ; (La Borderie. *Revue de Bretagne et de Vendée,* I, 1883, pp. 309-310.) Ce nom d'Arecluth dit, d'autre part, M. Hugh Williams dans son excellente édition des Œuvres de saint Gildas (Cymmrodorion Record Series, nº 3, 1901), ce nom est composé de la préposition *ărĕ* (en celte moderne *ar* signifiant sur ou en face de) et de *Cluta*, nom ancien de la Clyde. Ptolémée, nous dit-il, appelle le golfe de la Clyde l'estuaire de la Clota, ce qui peut nous rappeler le changement de *lorica* en *lurica* et les nombreux exemples des mots latins où *e* se change en *u* au VIᵉ siècle et dans les siècles suivants. *Are* se rencontre très souvent dans les pays celtiques : v. g. *Are-late* (Arles), *Are-trigium,* (*Ar* (*e*) *morica*), Are dumum, etc. Are-cluta signifierait donc sur le Clyde ou en face de la Clyde. Ce préfixe *ar* est très usité dans la celte moderne. Le nom de la rivière *Clut* se rencontre également dans *Alclud* ou *Ailcluyth,* synonyme du Dumbrettan (i. e. la forteresse des Bretons) aujourd'hui Dumbarton, lieu probable de la naissance de saint Patrick.

pays natal, vers lequel, exilé, sa pensée se reporte sans cesse, et qu'il aperçoit dans cette pénombre que projette devant elle toute vie dont le soleil descend. Le souvenir seul de la Grande-Bretagne éveille alors en lui une émotion qui perce à travers la rudesse du style.

Si poétique qu'elle soit, la description qu'il nous donne de sa patrie est d'une rare exactitude [1]. Il nous la montre arrosée par deux fleuves qui, comme des bras, lui attirent les richesses du continent, couverte de cités populeuses et de nombreux châteaux forts, étalant des plaines qu'entrecoupent de hautes montagnes et de riches vallées, abondant en fontaines transparentes, en rivières limpides et en lacs d'une inaltérable fraîcheur. « La Bretagne, dit-il, est semblable à l'épouse dont la beauté est relevée par toutes sortes de parures. »

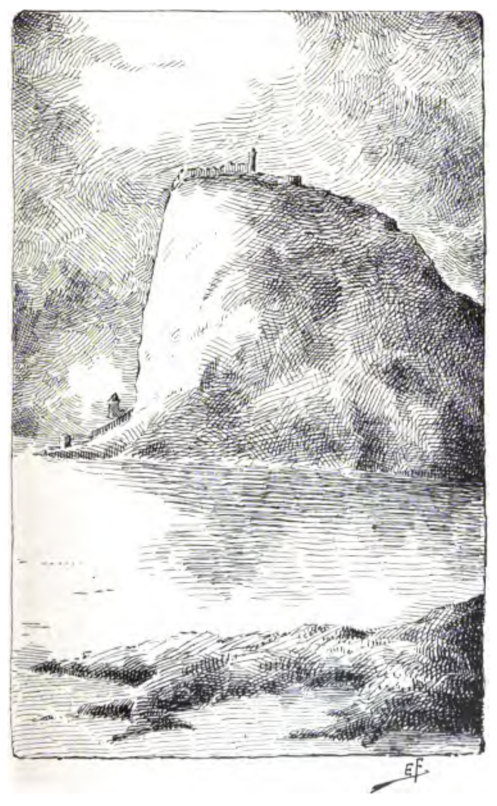
Si vertes cependant, et si blanches que soient les guirlandes dont s'ornent au jour de leur mariage, les jeunes filles de la Bretagne, elles se détachent, le plus souvent, sur un fond uniformément sombre, et les robes de noces, comme celles des épouses du Christ, semblent toujours en deuil. Ainsi en est-il des montagnes de l'Ecosse ; le soleil peut, un moment, faire étinceler l'éclat de leur parure, mais la brume est là qui bientôt les enveloppe, et l'œil ne perçoit plus que des contours

[1] *Semaine religieuse* de Vannes. Saint Gildas, d'après son livre, par l'abbé Eug. Le Garrec, 21 janvier 1892.

indécis perdus en quelque sorte dans une très pâle, très douce et très mélancolique lumière.

Tel je vois le cadre dans lequel se sont écoulées les premières années de saint Gildas, sur les bords de cette Clyde, au-dessus de laquelle les arbres des sombres forêts chantées par Ossian[1] s'inclinent et frémissent. A quelques pas se dressent les ruines de Baiclutha, célèbre par l'union trop courte hélas du vaillant Cléasamor et de la belle Méona aux bruns cheveux dont « l'apparition sur la rive jetait un faible éclat comme la lune naissante perce la brume qui couvre le ciel quand une neige abondante tombe des nuages et que la terreur pèse au loin sur la terre qu'elle enchaîne ; » ici retentissent les chants des montagnards dont la poésie traditionnelle est empreinte d'une couleur énergique qui va se fondre au loin dans des nuances tristes et confuses ; là, des amoncellements noircis par le feu semblent redire la lutte sanglante de Carthonn contre Fronn-Gall..., les combats, ceux-là trop réels, hélas! des Bretons contre les Pictes, les Scots et les Anglo-Saxons. Tout au fond, les Highlands qui dominent la Clyde respirent une grandeur sombre et invitent naturellement l'âme à la contemplation d'un autre monde; sous les pieds enfin, le roc de Dumbritton demeure témoin séculaire des assauts incessants et sauvages

[1] Non pas l'Ossian factice de Macpherson, mais l'Ossian que nous a révelé Eckstein.



LE ROCHER DE DUMBARTON OÙ NAQUIT SAINT GILDAS

livrés par l'océan au dur granit des falaises. Comme en Armorique, le ciel d'Ecosse est si bas,

« ..... si bas
Qu'on y voit monter sa prière [1]. »

Tout cela pourrait suffire à expliquer ce fonds de tristesse souvent un peu amère, cette mélancolie profonde qui caractérisèrent en Gildas l'écrivain toujours, et quelquefois le moine. Mais il faut en demander la cause surtout aux circonstances de temps au milieu desquelles parut notre saint.

Quelques auteurs ont cru devoir le comparer à Jérémie : toutes réserves nécessaires gardées, la comparaison paraît juste : les larmes semblent, en effet, devenues pour Gildas comme pour le prophète le synonyme de son nom : ne l'a-t-on pas souvent appelé le docteur *flebilis?* Vraiment on peut dire du patriote breton, ce qu'Hello disait du patriote hébreu : la lamentation qu'il représente et sa personne sont devenues inséparables, et la postérité essaierait vainement de le voir dans une attitude différente de celle que décrivait Jérémie en tête de ses paroles qui sont des larmes écrites :

« Et il arriva qu'Israël ayant été réduit en captivité, et Jérusalem étant déserte, le prophète Jérémie s'assit, pleurant, et il se lamenta ainsi sur Jérusalem, soupirant dans l'amertume de son âme,

[1] Botrel, *Chansons de chez nous*. Préface.

versant des larmes et disant : « Comment la cité populeuse est-elle assise dans la solitude[1] ? »

Quelle était donc, au moment où naquit saint Gildas, la situation politique et religieuse de la Grande-Bretagne ?

Avant de répondre à cette question, quelques mots sur la race à laquelle il appartenait ne sembleront pas déplacés.

Les premiers habitants de la Grande-Bretagne, aujourd'hui le Royaume Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, étaient, nous disent les collaborateurs de MM. Lavisse et Rambaud, d'origine ibérique. Pas plus que les peuples établis tout d'abord dans l'Armorique, ces Titans, créateurs des monuments mégalithiques, ils n'appartiennent à l'histoire ; ils disparurent d'ailleurs bien avant l'ère chrétienne pour faire place à des Celtes Goidels ou Gaëliques dont les idiomes ont été familiers à l'Irlande sous le nom d'*erse*, à l'île de Man, sous le nom de *manx* et aux Hautes Terres d'Ecosse sous le nom de *gaëlique*. A la suite des Celtes, les Brythons ou Bretons, leurs frères de race, s'établirent et en très grand nombre dans l'intérieur de la Grande Ile depuis la mer du Nord jusqu'au canal de Bristol, de la Manche aux bords de la Clyde, où les Celtes, les farouches Calédoniens, connus plus tard sous le nom de Pictes, renforcés fréquemment par leurs compatriotes venus de Scotie ou d'Irlande et appar-

[1] Ernest Hello, *Paroles de Dieu*, p. 353.

tenant comme eux au groupe *goidélique*[1] devaient être leurs plus redoutables ennemis. La voie était indiquée, ouverte à toute invasion : les Bretons virent bientôt s'établir auprès d'eux, sur la côte orientale, quelques peuplades gauloises, et des peuplades belges sur la côte méridionale. Les nouveaux arrivants étaient comme eux des Celtes, mais des Celtes imprégnés déjà d'éléments germaniques. Les uns et les autres ne devaient pas tarder d'ailleurs à partager les mêmes luttes et les mêmes épreuves. Les Bretons, en effet, allaient subir le joug de Rome, impuissante cependant à les défendre contre les Calédoniens du Nord, en attendant la grande invasion anglo-saxonne qui devait amener leur ruine et le *De Excidio Britanniæ* tant pleuré par Gildas; c'est-à-dire l'exode en Armorique des Bretons qui ne surent pas comme ceux qui se réfugièrent dans le

[1] Les Pictes, incontestablement Celtes, se rattachent plutôt linguistiquement aux Bretons qu'aux Gaels, dit Withley Stokes (On the linguistic value of the Irish Annals, tiré des *Proceedings of the philological Society*, 1890).

« Les Pictes parlaient indubitablement une langue celtique qui très probablement formait l'anneau rompu maintenant entre le gaélique et le breton, mais se rattachaient probablement à ce dernier groupe. » (Loth. *Annales de Bretagne*, tome VI, nov. 1890).

Après avoir longtemps ravagé les côtes occidentales de la Grande-Bretagne, des bandes de Scots venus d'Irlande finirent, bien après les Pictes, vers 502, s'il faut en croire Bède, par se fixer définitivement dans le pays qui porte aujourd'hui leur nom. Les Scots, dit Gildas, venaient du nord-ouest *a circione;* ailleurs (cap. 21) il les appelle les *grassatores Hiberni*. De son temps, toute occupation scotique ne peut être considérée que comme une occupation momentanée.

pays de Galles, conserver avec leur indépendance, leur langue et leur génie propre.

L'occupation de l'Ile par les Romains ne devait pas être de très longue durée ; elle ne fut jamais complète et ne présenta, s'il faut en croire les titres conservés, qu'un caractère presque exclusivement militaire. Commencée par Jules César, qui, dit Tacite, avait plutôt montré qu'il n'avait légué à ses successeurs sa nouvelle conquête[1]; méditée[2] par Auguste et longuement, préparée par Caligula, et commencée sous Claude, en l'an 43 de notre ère, la conquête romaine avait, en 84, atteint, avec Agricola, des limites qu'elle ne devait point dépasser[3]. Les Romains, grâce à lui, s'étaient avancés jusqu'en Calédonie et avaient établi une ligne de postes retranchés entre les golfes de la Clota (Clyde) et de Bodotria (Forth) à l'emplacement même où Antonin le Pieux devait établir un mur défendu par dix forteresses, en avant même du vallum fortifié créé par Hadrien dans les vallées de l'Eden et de la Tyne et reconnu insuffisant.

Ailcluyth se trouvait situé un peu au nord-ouest de la ligne de défense établie par Agricola, dans le petit royaume de Strad-Cluyt, limité au nord

[1] « Ostendisse posteris, non tradidisse (Tacite. *Julii Agricolæ vita*, 13). »

[2] Dion Cassius. *Hist. rom.* XLIX, 38, LIII, 22, 25.

[3] Loth, dans son célèbre ouvrage sur l'*émigration bretonne en Armorique du Ve au VIe siècle de notre ère*, Rennes 1883, p. 97.

par la Calédonie et le Pict-land, à l'est par ce qui devait être la Northumbria au VII[e] siècle.

En nous prouvant l'aveu que les Romains faisaient de leur impuissance à achever la conquête de l'île, ces fortifications établissent que les vainqueurs du monde ne cédaient pas seulement à la crainte des Calédoniens (ils auraient pu les réduire avec les forces militaires mises à leur disposition dans la Grande-Bretagne) mais elles nous montrent aussi qu'ils ne se sentaient aucunement sûrs du reste de l'Ile. L'ouest et le nord exigeaient sans aucun doute la *présence de leurs légions.*

C'est que les Bretons, bien qu'appartenant à la même race que les Gaulois, leur avaient présenté une tout autre résistance : l'assimilation avait été plus pénible et n'avait pas été parfaite [1]. Peut-être les colons romains s'étaient-ils effrayés de la distance qui séparait l'île du centre de l'empire romain ?... *toto divisos orbe Britannos* [2] ? — on les rencontre cependant ailleurs à des distances non moins considérables ; — mais ils avaient dû surtout reculer devant le caractère de ses habitants que Tacite [3] a burinés pour la postérité : prompts à se soulever, et, comme les Gaulois d'une grande mobilité d'impressions, mais plus énergiques que leurs frères du continent, et plus *xénophobes*

[1] J. Loth, *loc. cit.*, p. 98.

[2] Virgile. *Egl.* I, 67.

[3] « Si injuriæ adsint, has ægre tolerant, jam domiti, ut pareant, nondum ut serviant (*Julii Agricolæ vita,* 13). »

dirait-on aujourd'hui. Les légions impériales avaient dû, cependant, le plus souvent leurs succès en Grande-Bretagne aux divisions qui existaient entre les diverses tribus, aux discordes qui déchiraient chacune d'elles, aux trahisons surtout de quelques chefs mécontents. La désunion des Celtes avait été le plus puissant auxiliaire de la conquête romaine dans l'île [1] ; mais combien peu solide et combien éphémère cette conquête !

Les peuples du nord et de l'ouest de la Grande-Bretagne venus depuis plus longtemps de la Belgique dans l'île, avaient opposé sans doute aux maîtres du monde une résistance autrement énergique que celle des clans du sud et de l'est; mais les Bretons les plus soumis en apparence n'avaient pas subi sans de sourdes rancœurs le joug et la civilisation de Rome. S'il faut en croire Ammien Marcellin, dont le témoignage se trouve d'ailleurs confirmé par saint Gildas lui-même [2], les

[1] Dion Cassius. *Hist. rom.*, lib., LX, 19. Tacite, *Agricola*. CXII, C. XXIX cités par J. Loth, *op. cit.*, p. 96. La cause principale de la destruction de ce pays, devait écrire Giraldus Cambrensis, c'est que, contre l'exemple des autres peuples qui vivent heureux, ils refusent obstinément de se soumettre à la domination d'un seul roi et d'un seul maître... Si leurs chefs voulaient être unanimes et inséparables dans la défense du pays, ou plutôt s'ils avaient un seul, un bon chef, dans cette contrée si abrupte, si bien défendue par la nature, cette nation vigoureuse entre toutes serait impossible à dompter entièrement. (Giraldus Cambrensis. *De Illandabil Walliæ*, C. IX). Ce que Giraud de Barri disait des Gallois du xe, xııe siècle est plus vrai encore des Bretons au moment où ils entrent en rapport avec les Romains (Cfr. J. Loth, *op. cit.*, p. 104).

[2] Saint Gildas devait en effet traduire la même pensée en

farouches Calédoniens trouvèrent des auxiliaires et des alliés, sous Septime et Alexandre Sévère, plus tard sous Théodose, non seulement parmi les Bretons de la côte occidentale et du nord de la Grande-Bretagne mais encore parmi quelques tribus du centre et de l'est. M. J. Loth, dont le nom seul fait autorité, après nous avoir rappelé que Théodose fut obligé, lors de l'invasion des Pictes et des Scots, de livrer bataille *pour arriver à Londres*, et qu'il dut proposer l'impunité à *ceux qui avaient abandonné la cause romaine* [1], nous montre les Aréani de connivence avec les Bar-

des termes fort durs pour ses compatriotes : « Les Romains s'emparèrent de l'Ile, presque sans coup férir. Leur faute fut de se fier à des apparences trompeuses de soumission : l'obéissance était sur les visages, mais les Bretons avaient refoulé leur ressentiment au fond de leur cœur jusqu'au jour où il pourrait éclater sans danger. Ce jour ne tarda pas. Aussitôt après le départ des vainqueurs, les Bretons exterminèrent les administrateurs que la conquête avaient laissés après elle. La vengeance fut prompte ; les Bretons ne se défendirent même pas ; ils présentèrent leur cou au joug et leurs mains aux chaînes, si bien que l'on disait couramment : Les Bretons ne savent être ni courageux pendant la guerre, ni fidèles pendant la paix; pour les maintenir dans la soumission, Rome n'eut pas besoin d'une épée, un fouet lui suffit. » *Saint Gildas.* (Cf. E. Le Garrec, art. déjà cité). Il y a dans ce tableau une part d'exagération due en grande partie aux sentiments de reconnaissance que notre saint semble avoir toujours témoignés envers le peuple qui non seulement avait donné aux Bretons la connaissance de l'Evangile, mais qui les avait protégés à diverses reprises contre les Pictes et les Scots. Nous retrouvons, quoi qu'il en soit, dans ces lignes la preuve que, malgré leur apparente soumission, les Bretons couvaient une haine implacable à l'égard des maîtres de leur pays.

[1] Ammian-Marcell. lib. XXVII, cap. VIII, 9. « Futuri mora-

bares[1]. La place même des légions, affirme-t-il, suffisait à indiquer que les Romains ne cessaient de surveiller les populations de l'ouest et du nord, leurs lignes décrivant un arc de cercle du sud-ouest au nord-est autour de ce qui était évidemment le foyer de la résistance, et c'est là précisément que se trouvait situé le pays où naquit saint Gildas.

Il ne faudrait cependant point conclure avec Hübner[2] que les Romains n'ont fait que camper dans la Grande-Bretagne : les voies créées par eux et que les archéologues anglais ont relevées, les ruines explorées, les monuments subsistant encore prouvent que les premiers conquérants de l'Ile y ont occupé des centres d'une certaine importance d'où leur civilisation a dû rayonner. Il est donc incontestable que l'aspect du pays au v[e] siècle était matériellement assez différent de celui que les Romains avaient trouvé aux débuts de l'occupation. Deux municipes, huit colonies, dix villes de droit latin, douze villes tributaires, Londres enfin

batur Theodosius ambiguus, diffusam varietatem gentium et ferocientem immaniter, non nisi per dolos occultiores et improvisos excursus superari posse, captivorum confessionibus et transfugarum indiciis doctus. Denique edictis propositis impunitate quæ promissa desertores ad procinctum vocabat et multos alios per diversa libero commeatu dispersos. Quo monitu ut redierc plérique... »

[1] Loth, *op. cit.*, p. 99-100. Les *Aréani* étaient des sortes d'éclaireurs établis le long de la frontière pour annoncer aux Romains, les mouvements de l'ennemi.

[2] Hübner. *Das roemische Heer in Britannien ;* (Berlin, 1881).

devenue place de commerce considérable, nous prouvent que les villes inconnues aux Bretons avant l'arrivée des Romains, ne sont point rares au IVe et au Ve siècle, et justifient la description que Gildas nous fait de la Grande-Bretagne. L'Ile est devenue riche et fertile au point de se nourrir elle-même et de fournir à d'autres provinces leur subsistance [1]. Mais si, matériellement, la Grande-Bretagne s'est transformée, les tentatives des Romains pour gagner les Bretons à la langue et aux habitudes romaines ont échoué. La civilisation romaine, a écrit Budinsky, est une sorte de vernis qui disparaît aussitôt après le départ des Romains [2]. « Des monuments, dit M. J. Loth, quelques mots latins dans le langage des peuples bretons, voilà tout ce que les Romains laissent après eux ; ni les mœurs, ni la langue ne se sont sérieusement modifiées. Au Ve siècle comme au Ier, la Bretagne est Celtique, quelques grandes villes romaines apparaissent éparses çà et là, comme des îlots battus de tous côtés par les flots des populations bretonnes. Dans l'est, même plus romanisée, la langue est celtique [3]. »

[1] Ammien Marcellin, XVIII, 23.

[2] Budinsky, *Die Ausbreitung der lateinischer Sprache über Italien und die Provinzen des roemischen Reiches.* Berlin, 1881, cap. IV. Cité par M. J. Loth.

[3] J. Loth, *op. cit.*, p. 102-103. C'est, ajoute M. Loth, d'après Budinsky, la raison pour laquelle les Saxons ont fait dominer si vite leur langue dans cette région. S'ils avaient eu en face d'eux une langue comme le latin, il se serait sans doute

Les écrivains romains qui se sont essayés à décrire la situation des peuples conquis à l'empire nous ont, heureusement, laissé quelques renseignements sur la manière de vivre des Bretons en général et des Bretons de l'ouest et du nord de l'Ile en particulier au milieu desquels devait être élevé saint Gildas. Les bardes du VIe siècle nous ont, eux aussi, fourni, à ce sujet, quelques renseignements, et les œuvres de Giraldus Cambrensis (Giraud de Barri) aussi bien que les lois galloises nous permettent de retrouver dans la vie des Bretons du sud au Xe et au XIIe siècle la vie même des Bretons au moment de l'occupation romaine[1].

César[2] nous dit que les maisons des Bretons étaient presque semblables à celles des Gaulois; elles étaient, d'après Diodore de Sicile, très nombreuses et bâties en roseaux et en bois.

Strabon nous les montre couvertes d'un toit de chaume ayant la forme de coupole, les unes construites en planches et en claies d'osier revêtues

passé la même chose qu'en Gaule: les conquérants auraient été conquis par une culture et une civilisation supérieures. On ne trouve ni dans la langue, ni dans le droit Saxon, aucune influence romaine, fait d'autant plus remarquable que les Saxons n'avaient pas détruit les grandes villes de l'Est, Londinium et Eburacum, non plus sans doute que les autres centres importants.

[1] Cf. Giraldus Cambrensis Opera, London 1861.

[2] Nous empruntons en grande partie ce tableau de la vie en Bretagne pendant l'occupation romaine, au savant ouvrage de M. Georges Dottin, professeur à l'Université de Rennes, intitulé : *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité Celtique*. Paris, H. Champion, édit. 1906.

d'un enduit, les autres faites de bardeaux de chêne ou de terre pétrie avec de la paille. Le foyer était comme chez les Celtes d'Irlande, établi au milieu de la salle; derrière lui, et face à la porte, se dressait le siège du chef de famille. Des lits de paille, d'herbes ou de feuillages, et plus souvent de mottes de gazon, se trouvaient placés contre le mur, d'un côté d'une porte à l'autre[1].

En temps de guerre seulement, les Bretons se réfugiaient dans des lieux fortifiés, c'est-à-dire en des camps retranchés défendus par un fossé et par une levée de terre garnie de palissades; ils y élevaient temporairement pour eux-mêmes des cabanes à côté des étables de leurs troupeaux. Le reste du

[1] César. *De bello gallico,* V. 21. Strabon, IV, 5-2. Diodore, V, 21. Au VIe siècle, s'il faut en croire les vieux bardes bretons, les maisons des petits rois bretons étaient en bois comme celles des principaux sujets. Elles se composaient, d'après les lois Galloises d'Hoël le Bon, rédigées au xe siècle, d'au moins neuf bâtiments plus ou moins considérables, savoir : la salle (*neurd*, répondant au latin *aula*), la chambre (*ystavell*, en latin *camera*), la cuisine (*kegin*), la chapelle (*cappel*), la grange ou grenier (*yscubawr*), le fournil (*odynty*), l'écurie (*ystabyl*), le chenil (*kynnorty*), et le privé (*peyrant*). De ces neuf bâtiments, la salle et la chambre étaient sans contredit, affirme La Borderie, les plus importants, le premier destiné principalement aux actes de la vie publique, (fêtes, cours de justice, grandes réunions) et le second aux usages domestiques. Mais ne soyons pas dupes des mots et ne croyons pas à des palais vastes et aérés, surtout quand il s'agit du temps où naquit saint Gildas. La salle royale de son père devait être circulaire comme les rotondes gauloises dont parle Strabon. Le feu était placé au milieu. Il n'y avait qu'une porte en face de laquelle se trouvait le siège royal. Les principaux chefs s'asseyaient de chaque côté du roi, contre le mur (Joyce, cité par Dottin, p. 120, Arthur Brown, édit. 1).

temps, leurs clans demeuraient isolés dans les bois ou sur la lisière des forêts.

Peu disposés, surtout dans le nord de l'Ile, aux travaux de l'agriculture[1], les Bretons vivaient surtout de laitage, de venaison et de la chair de leurs troupeaux[2]. Encore étaient-ils si peu industrieux que certaines de leurs tribus, bien qu'ayant du lait en abondance, ne faisaient pas de fromage[3]. D'autres égrenaient chaque jour pour leur subsistance les plus anciens épis conservés dans des granges[4]. Quelques-uns se nourrissaient, au dire de Dion Cassius, d'écorces et de racines et préparaient un aliment tel (nous laissons à l'auteur la responsabilité de cette affirmation) qu'il suffisait d'en manger la grosseur d'une fève pour n'avoir plus ni faim ni soif[5].

La boisson ordinaire des Bretons était une bière faite de froment avec ou sans miel. On l'appelait *corna* et on y mettait aussi du cumin. La bière n'était souvent qu'un jus fétide d'orge pourrie; l'hydromel ne devait pas être de beaucoup supérieur, au goût de conquérants habitués aux vins si

[1] Dion Cassius a écrit que les Bretons de la Calédonie n'avaient encore ni murailles ni villes, ni terres labourées à la fin du IIe siècle après notre ère. Et il ajoute qu'ils ne tiraient pour leur nourriture aucun parti des poissons qui pullulaient dans leur pays (LXXVI, 12).

[2] Dion Cassius, *ibid.*

[3] Strabon, IV, 5-2.

[4] Diodore, V, 21.

[5] Dion Cassius, *ibid.*

vantés d'Italie [1]. Diodore [2] nous montre les Celtes couchés, les jours de grands festins, sur des peaux de loups ou de chiens, pendant qu'à côté d'eux sont des foyers flamboyants avec des chaudières et des broches garnies à rompre de quartiers entiers de viande. Poséidônios cité par Athénée [3] rapporte que pour prendre leurs repas, les compatriotes de saint Gildas s'asseyaient en cercle sur du foin, autour de tables en bois rondes et peu élevées au-dessus du sol. Ils n'avaient, dit-il, ni cuiller, ni fourchette, prenaient à pleines mains les morceaux de viande et les déchiraient à la manière des lions. Trouvaient-ils quelques mets difficiles à séparer? ils les découpaient avec un petit coutelas (μαχαίριον) pendu par une gaine à leur côté. Les plats étaient primitivement en terre; ils furent remplacés par des corbeilles de bois et d'osier, d'abord, par des assiettes de cuivre ou d'argent ensuite. Les coupes semblables aux vases grecs appelés ἄμβικοι étaient de terre ou d'argent. Comme aux jours des mariages dans certaines parties de l'Armorique ac-

[1] Denys d'Halicarnasse, XIII, 16. Comme il y a loin, entre cette appréciation de l'auteur grec et celle d'Aneurin le Barde et de Liwarch, qui célèbrent sans cesse le pâle hydromel, l'hydromel jaune, mielleux, enivrant, l'hydromel brillant, l'hydromel doré, que la mousse recouvre, et la limpide cervoise que les Bretons, grands buveurs, aimaient à boire, en discourant, dans des cornes cerclées d'or et d'argent travaillées avec soin, ou dans des verres de cristal. « Que tout héros, dit Liwarch, soit un grand buveur! ». (Les Splendeurs, *Bardes bretons*.)

[2] Diodore, *Bibliothèque*, V, 28.

[3] Athenée, IV.

tuelle, une seule coupe servait aux jours des grandes fêtes pour tous les convives.

Les vêtements ne dénotaient guère une civilisation plus raffinée; la Grande-Bretagne était loin de la Narbonnaise (*gallia bracata*) : les braies semblent ne pas y avoir été en honneur. A l'arrivée des Romains, les Bretons étaient vêtus de peaux ou d'un manteau double et épais fait d'une laine noire hérissée qui ressemblait au poil de chèvre, et rattaché aux épaules par une fibule[1]. Aux jours de combats, ils se dépouillaient de tous vêtements, se teignaient le corps avec du pastel, ce qui leur donnait une couleur azurée, dit César[2], et les rendait horribles. Pline confirme ce témoignage, ajoutant que les femmes et les filles des Bretons noircissaient leur corps pour figurer, semblables à des Ethiopiennes, dans certaines cérémonies religieuses[3]. Les habitants du nord de la Bretagne étaient, affirme Dion Cassius, au IIe siècle après Jésus-Christ, complètement nus[4]. Les tatouages presque universellement pratiqués représentaient toutes sortes d'animaux[5].

[1] Diodore, V, 3, 3, 2. Les Bardes du VIe siècle nous montrent les Bretons portant des vêtements amples de couleur pourpre pour les chefs mais nullement bigarrés, et les Bretons du commun comme au temps de César restaient « pellibus vestiti ».

[2] *De bello gallico*, cfr. Méla, III, 6-51.

[3] *Histoire naturelle*, XXVIII, 51.

[4] Dion Cassius, LXXVI, 12, cfr. sq. Dottin, *op. cit.*, p. 132.

[5] Hérodien. *Histoires*, III, 14-7 et Solin. *Collectanea*, XXII, 20.

La coquetterie cependant (on la retrouve partout), revendiquait ses droits. Les Bretons à la fin de l'occupation romaine, semblent avoir aimé les couleurs voyantes, comme les Gaulois. Les étoffes brodées d'or et de soie fascinaient leurs regards ; et leur goût pour les parures est établi par des documents indéniables. Les têtes des personnages de distinction étaient, au VIe siècle, ornées de plumes jaunes.

Bien que les Bretons connussent l'usage de la monnaie, on les voit échanger volontiers ce qu'ils avaient de plus précieux : — leur bétail, les dépouilles des animaux qu'ils avaient tués, leurs métaux (or, argent, bronze et fer), leurs esclaves mêmes, — contre des bracelets d'ivoire, des pendants d'oreilles, des colliers de verre et des marchandises de pacotille [1].

La Société bretonne reposait sur l'autorité du chef de famille ou de clan : le *Pencenedl* ; le lien de parenté tout-puissant au point de vue politique était également la base de la propriété ou, pour employer une expression plus juste, du groupement agricole [2].

Le roi était considéré comme le chef de toutes les familles de sa principauté, et ses privilèges étaient de même nature, mais étendus au pays tout entier, que ceux du *Pencenedl* [3]. Sa dignité était héréditaire.

[1] Strabon. *Geog.*, lib. IV.
[2] J. Loth, *op. cit.*, p. 120.
[3] *Ibid.*, p. 124.

A sa voix, les Bretons s'empressaient d'abandonner leurs masures ou leurs maisons pour courir à la guerre.

Les combats étaient un jeu pour ces hommes de taille moyenne, mais bien prise, à la barbe noire, au teint bronzé[1], habitués dès l'enfance aux plus rudes exercices, endurcis aux fatigues, ne rêvant que batailles pendant la paix même, prêts, nous dit Giraud de Barri, à répandre leur sang pour leur patrie, et à sacrifier leur vie pour l'honneur[2]. Race d'une indomptable énergie que rien ne

[1] On a longtemps discuté la question, de savoir si les Bretons étaient blonds ou bruns. Cette question a son importance lorsque l'on doit déterminer le nombre des Bretons insulaires émigrés en Armorique. M. Morin, professeur à la Faculté de Rennes, dans un ouvrage intitulé : *Les Britanni*, publié à Paris en 1862, s'était efforcé de montrer que ce nombre avait été peu considérable puisque le type grand et blond est rare dans la péninsule. Les anthropologistes et les géographes, comme Elisée Reclus (*Géog. universelle*, livre II, chap. VIII, page 612) l'ont suivi dans son argumentation dont Loth a démontré l'inexactitude en citant Giraud de Barri, qui oppose le teint brun et bronzé des Bretons, au teint plus clair des Saxons.

[2] Les Bretons marchaient au combat en chantant le *bardit* ou incantation : ils échangeaient leurs armes au plus fort de la mêlée et demeuraient dans la lutte, groupés non seulement par clan, mais même par famille ou par maison. Leurs armes défensives consistaient, d'après les bardes du VIe siècle, en casques ou heaumes à panaches composés de quatre morceaux rattachés ensemble, en boucliers ronds troués ou échancrés par en haut, qui, pour les chefs, étaient dorés ou garnis d'ornements d'or, en cuirasses sombres, faites probablement de mailles d'acier noircies ou émaillées d'azur. Pour armes offensives, ils employaient le glaive ou l'épée (*clez*, *clèze*), le javelot (*gwaen*), la lance et le javelot aigus comme une épine. (Cfr. La Borderie : *Les Bretons insulaires*, appendice, p. 243). Ils usaient de chars armés de faulx, et le cheval

pouvait rebuter : ni la faim, ni la fatigue, ni la défaite, et qui s'estimait supérieure à toute autre. Les femmes elles-mêmes prenaient part à la défense de leur foyer, aux attaques aussi dirigées contre les foyers de leurs voisins : « Les Bretons, dit Tacite, avaient coutume d'aller à la guerre sous la conduite de femmes[1]. » Mais si les femmes paraissent avoir joué parfois un certain rôle politique, chez les Bretons, à cette époque, combien triste devait être d'ordinaire la condition de ces malheureuses avant l'introduction du christianisme dans l'Ile[2] ! Elles appartenaient parfois en commun à dix ou douze hommes, surtout à des frères, aux pères et à leurs enfants ; mais les enfants qui naissaient de ces unions appartenaient à celui qui avait eu la femme vierge[3]. La communauté des femmes, affirme Dion Cassius, existait en Calédonie[4]. Les maris avaient partout droit de vie et de mort sur elles comme sur leur propre fils[5]. Celui-ci, d'ail-

dont l'œil est hardi, le cheval belliqueux, le cheval précieux, dont parlent sans cesse les bardes, était pour les guerriers, l'objet d'un culte véritable. Sa selle était ornée d'or et sa crinière de pendeloques d'argent.

[1] Tacite, *Annal.* lib. XIV c. 35. Polybe. V-78, 1 et 77-III. En 61 après J.-C. nous voyons les Bretons commandés par Boudicca, femme de race royale.

[2] Nous pouvons même ajouter pendant les premiers siècles qui suivirent l'évangélisation de la Grande-Bretagne, cfr. Gérard de Barry et ses lois citées par J. Loth.

[3] Cfr. *De bello gallico*, VI, 19.

[4] Dion Cassius, LXXVI, 12, cf. LXII, 6.

[5] *De bello gallico*, VI-18.

leurs, dès l'âge de quatorze ans, était conduit par le père au chef du clan dont il relevait désormais[1].

Sans doute, nous ne saurions trop le redire, la civilisation romaine avait pénétré dans la majeure partie de la Grande-Bretagne, mais il est permis de douter qu'elle se fût établie dans la partie septentrionale de l'Ile, dans ces régions sans cesse ravagées par les Pictes et les Calédoniens, par conséquent dans la patrie de saint Gildas. Et c'est précisément pour cela que nous avons tracé le tableau qui vient d'être mis sous les yeux du lecteur, car la situation des Bretons du Strat-Cluith, lorsque les légions quittèrent l'Ile, ne devait pas très sensiblement différer de la situation de l'Ile au début de l'occupation romaine. On peut donc s'imaginer que la plupart des tribus du nord-ouest vivaient encore, au ve siècle, à la façon de certaines peuplades du centre de l'Afrique ou de ces tribus d'Indiens que Fenimore Cooper et Mayne-Réad se sont plu à nous représenter. Leurs clans étaient aux prises sans cesse les uns avec les autres et ne se réunissaient qu'en présence d'un ennemi commun, luttant, alors, avec un désespoir farouche, pour l'indépendance de leurs misérables huttes.

Je me trompe : car les Bretons, imprégnés au fond de mysticisme et chercheurs d'idéal, étaient

[1] J. Loth, p. 129.

au point de vue moral et religieux, au-dessus de beaucoup d'autres peuples de ce temps.

Nous avons constaté les progrès apportés au point de vue matériel et social en Bretagne, par l'occupation romaine; nous devons signaler qu'un élément nouveau s'était introduit dans l'Ile, élément qui devait peu à peu agir sur les mœurs des habitants... Je veux parler du christianisme. Si son action directe, en Bretagne, comme partout ailleurs du reste, ne s'était pas exercée d'une manière immédiate, décisive, prépondérante sur les institutions, son esprit avait pénétré de bonne heure en Bretagne, et cet esprit était assez puissant pour agir sur les mœurs en attendant de transformer les coutumes et les lois. Hegel a dit qu'un peuple avait toujours le gouvernement de sa religion. Cela est infiniment plus vrai de l'ordre social que du gouvernement politique : c'est la religion qui forme les âmes, et les âmes transforment peu à peu le milieu où elles vivent. Le royaume céleste est un levain que le Fils de Dieu est venu déposer dans cette pâte qui s'appelle le monde, pâte lourde, épaisse, déjà toute pénétrée d'un levain contraire, mais le ferment divin est si fort qu'il fait, tôt ou tard, lever cette pâte rebelle.

Il est presque impossible de se faire une idée de la religion primitive des Celtes, d'après les écrivains romains qui nous en ont parlé : tous s'accordent à reconnaître la religiosité des habitants de la Gaule

et de la Grande-Bretagne[1], mais ces auteurs semblent avoir cédé surtout, en présence de la multiplicité des divinités celtiques, au désir de les assimiler à un dieu ou à une déesse du panthéon hellénique et romain[2]. On peut cependant affirmer que les Celtes de la Grande-Bretagne, comme leurs frères du continent et les peuples de race indo-européenne, croyaient à l'immortalité de l'âme[3], qu'ils pratiquaient la divination[4], rendaient un culte à certains animaux[5], croyaient à la vertu magique des plantes, vénéraient les forces de la nature,

[1] *De bello gallico*, VI, 16-1. Tite-Live, livre V, ch. XXXXVI, 3. Arrien, *Cynégétique*, 33. Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, VII-70. Diodore de Sicile, IV. C. XXVIII. Valère Maxime, t. VI. C. VI, § 10. Pomponius Mela. lib. III, c. II. Cfr. *La Foi en Bretagne : Hier et aujourd'hui*, par A. Millon, Poussielgue, édit.

[2] Dottin, *op. cit.*

[3] Non pas comme les disciples de Pythagore. lesquels prétendaient que l'âme du mort trouve un corps dans le monde où il vivait. L'âme du Celte au contraire trouvait un corps nouveau dans un autre monde que celui-ci. « Habiter un corps nouveau, a écrit le savant M. d'Arbois de Jubainville, est l'espérance du Celte : cette espérance console et réjouit le guerrier qui succombe sur un champ de bataille : chez Pythagore, habiter un corps nouveau est une peine, une expiation ; l'âme du juste y échappe, elle mènera dans les espaces aériens une vie purement spirituelle. » (*Introduction à l'étude de la littérature celtique*, t. I, p. 86.) Il n'en était pas ainsi chez les Celtes.

[4] J. Loth, *Revue Celtique*, t. VI, p. 313-314. *Annales de Bretagne*, t. XX, p. 350.

[5] Chez les Bretons, l'oie, la poule, le lièvre, étaient *tabous*. *De bello gallico*, V, 12, cité par G. Dottin. Le sanglier, le cheval, étaient également considérés comme des animaux sacrés. (Cfr. Mommsen, *Chronica minora* (Nennius), t. III, p. 217, I. 18).

divinisaient les cours d'eau, les montagnes, les forêts. Ils cherchaient à connaître l'avenir par les entrailles des victimes, par l'interprétation des songes, se réunissaient pour exercer leur religion dans des lieux consacrés (ἱερά), et dans des bois sacrés (ἄλσος), adoraient des pierres levées [1].

Les sacrifices humains subsistaient encore, en 62, dans certaines parties de la Grande-Bretagne. L'institution du druidisme, refoulée par les Romains dans le nord de l'Ile, se rappelait sans cesse au souvenir des Bretons par les incursions des Pictes qui lui étaient demeurés fidèles, au point que saint Columba devait la retrouver, en 565, dans le nord de l'Écosse [2].

[1] Mabillon, *Acta Sanctorum Benedicti*, Lutek (8-1-I, p. 177-178. Joyce, *Asocial history of ancient Ireland*, t. I, p. 277-280).

[2] Au VIe siècle même, le barde Liwarch qui cependant appelle les armées bretonnes du roi Urien « les armées baptisées » nous révèle la lutte qui durait encore entre les souvenirs du Druidisme et la foi du Christ. A la fin de son élégie sur la mort de ses enfants, dit de La Borderie, dans un dialogue entre Liwarch et un religieux du monastère de Lanvor qui veut ramener à l'asile de la résignation chrétienne l'immense désespoir de ce père privé de ses vingt-quatre fils, on voit le moine insinuer doucement au barde, en quelle foi, en quelle doctrine, il doit mettre désormais tout son espoir :

« Voici (dit-il) l'église de Lanvor, au delà du fleuve, mais je ne sais si tu as rien de commun avec elle. »

— « Oui, répond Liwarch, voici Lanvor, la majestueuse, j'ignore, en effet, si avec elle, j'ai rien de commun * ».

Et il s'en tient là ; et pourtant, il n'y a pas à en douter, Liwarch était chrétien ; indépendamment de beaucoup de

* Bardes bretons du VIe siècle, pp. LXX-LXXI et 165-167.

Le pays où naquit saint Gildas de Ruis, plus longtemps que toute autre contrée de la Bretagne proprement dite, dut rester attaché au druidisme, et le christianisme naissant y a probablement soutenu contre le paganisme druidique des luttes terribles, dont le récit ne nous a malheureusement pas été conservé d'une manière très précise.

Gildas nous a, dans une image saisissante, montré le Christianisme pénétrant en Bretagne. « Ce fut, dit-il, sous l'Empire de Tibère, qu'à cette île reléguée aux confins du monde et aussi éloignée que possible du soleil qui brille au firmament matériel, le soleil invisible qui éclaire également toutes les contrées de la Terre, envoya pour la première fois ses rayons. »

Il est légitime de n'accorder aucune créance aux récits qui prétendent que, sur les douze apôtres, quatre vinrent apporter la foi dans la Grande-Bretagne[1], mais on est en droit de dire que la

maximes répandues dans ses œuvres, et qui viennent en ligne droite de l'Evangile, il suffit pour s'en convaincre, de relire le splendide début de son élégie de Ghérent :

« Quand Ghérent naquit, les portes du ciel s'ouvrirent, Le Christ accorda ce qu'on lui demandait : temps heureux, gloire à la Bretagne. — Que chacun célèbre le rouge Ghérent, le chef d'armée ; je célèbre moi-même Ghérent, l'ennemi des Saxons, l'ami des Saints *.

De ces divers textes, auxquels il serait aisé d'en ajouter d'autres, il résulte certainement que, d'après le témoignage de nos bardes, les Bretons du VIe siècle étaient chrétiens et chrétiens orthodoxes. (Cf. le *Druidisme*, par D'Arbois de Jubainville, p. 190, Champion, édit.).

[1] Un fait historique, mentionné pour la première fois par

* *Ibid.*, p. 5.

religion du Christ s'y est implantée avant Dioclétien, puisque les chrétiens furent à cette époque de l'occupation romaine victimes d'une persécution si violente que dans certaines provinces le christianisme disparut totalement, au témoignage même de saint Gildas : « On eût dit, écrit-il, que l'Église de cette contrée laissant derrière elle les ténèbres du siècle, s'empressait d'arriver en troupes nombreuses, au royaume lumineux du ciel, comme à sa demeure propre et inébranlable. » Saint Alban de Vérulam,

le *Liber Pontificalis* (édit. Duchesne, t. I, p. 136), et relaté depuis par le vénérable Bède (*Hist. eccl.*, liv. IV) et par Nennius, (*Hist. Brit.*, t. I, p. 60) est celui de la lettre adressée par un roi breton nommé Lucius au pape Eleuthère « ut christianus efficeretur per ejus mandatum ». Le pape Eleuthère aurait confié, vers l'an 182, à deux prêtres romains dont nous trouvons les noms dans le même document, Fugatius et Damien, la mission d'initier à la foi chrétienne Lucius et ses sujets. On a, dit le savant abbé Monier, relevé des invraisemblances dans ce récit, ce qui, à la rigueur, ne l'empêcherait pas d'être vrai, car le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, mais, dussions-nous, avec quelques critiques ne voir dans ce roi breton, dont le nom de Lucius signifie *ami de la lumière*, que la personnification des aspirations instinctives qui tournaient cette noble race vers la lumière que Dieu venait de faire lever sur le monde, que nous nous y arrêterions volontiers, et ce serait peut-être le cas de dire, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, que la légende au fond est encore plus vraie que l'histoire (Cf. Monier. *Les origines du Christianisme dans la Grande-Bretagne*. Bulletin de la Confrérie de N.-D. de Compassion, 1900, p. 294).

Que le fait soit invraisemblable, cela saute aux yeux, a écrit Mgr Duchesne d'après lequel les rois bretons n'existaient pas ou n'étaient guère apparents au IIe siècle; et il ajoute : « C'est une chose trop invraisemblable pour être admise sur un témoignage aussi faible. Gildas, l'historien des Bretons, auteur du VIe siècle, n'a pas l'ombre d'un souvenir à ce sujet. » (*Liber Pontificalis*, t. I, p. CII.)

saint Aaron et saint Julien de Caërléon furent les principales victimes de cette persécution. « Semblables à des guerriers valeureux, ils suspendirent, nous dit saint Gildas, les trophées de leur martyre aux portes de la Jérusalem céleste [1]. » Leur sang devait être pour la race des Bretons une semence de chrétiens et de saints.

Tertullien, en effet, un siècle après Tacite, affirme que « ces lieux, jusqu'alors invincibles et dont les armées romaines n'avaient pu forcer l'accès, le Christ les avait soumis ». *Inaccessa Romanis loca Christo autem subdita* [2]. Dès le siècle suivant, au concile d'Arles, tenu en 314, on voit figurer les évêques d'York, de Londres, de Lincoln : les évêques bretons, la même année, signèrent la lettre syndicale adressée par les chefs de diocèse de l'empire de Constantin au pape Sylvestre [3] ; ils protestèrent, en 357, contre l'introduction d'un symbole arianisant ; plusieurs d'entre eux assistèrent, en 359, au concile de Rimini, où, dit Mgr Duchesne, s'ils faiblirent comme les autres, ils édifièrent beaucoup par leur pauvreté et par leur indépendance de caractère [4].

Les relations des évêques bretons avec les autres

[1] *Semaine religieuse de Vannes*, cit. *supra*.

[2] Tert. *Advers. Judæos*.

[3] Lettre fort catégorique, où le pape nous apparaît non seulement comme le premier évêque d'Occident, mais comme le chef, le supérieur de tout l'épiscopat occidental. (L. Duchesne. *Autonomies ecclésiastiques. Églises séparées*, p. 13.

[4] L. Duchesne, *ibid.*

églises et avec le Saint-Siège sont, au IVe siècle, indéniables, mais c'est avec la Gaule et par la Gaule que ces relations s'étaient établies.

Les voies romaines, les stations de bateaux établies sur le continent et qui avaient servi aux légions conquérantes d'Agricola, avaient été la route obligée des conquérants pacifiques du Christ ; « il devait en être résulté avant même la fin de l'occupation romaine, entre les deux Églises sœurs, un commerce suivi et comme un libre échange de bons offices pour les intérêts mutuels de leur foi[1] ». Cette union devait bientôt s'affirmer d'une manière évidente par la mission de saint Germain et de saint Loup que le pape, sur la demande adressée aux évêques de Gaule, envoya pour affermir la foi et combattre l'hérésie pélagienne.

Les derniers à subir le joug romain, les Bretons avaient été les premiers à s'en défaire : ou plutôt, l'empire s'était retiré d'eux, les laissant désormais exposés, sans protection, dès 447, aux attaques des Pictes et des Scots, qui, nous l'avons vu, n'avaient cessé, suivant l'énergique expression de saint Gildas, *d'infester* ce malheureux pays dont certains rivages étaient d'ailleurs, dès lors, ravagés

[1] Monier, *op. cit.*, p. 11. Nous savons d'autre part que saint Ninian avait été le fondateur à Leukopilia d'une église en pierre dédiée à saint Martin de Tours, ce qui, dit Skene, montre clairement ses rapports avec l'Eglise de Gaule. Ce saint avait été élevé à Rome dans la doctrine catholique, et cette église ayant été construite à l'annonce de la mort de saint Martin, nous avons la date de la mission de l'apôtre du nord de la Bretagne, c'est-à-dire 397.

par les pirates saxons. Le royaume de Strat-Cluyt, diminué par l'établissement, au nord de son territoire, de plusieurs tribus pictes, avait été, sans conteste, l'un des plus éprouvés. Les années qui suivirent l'abandon définitif[1] de l'île par les Romains, durent être horribles. Saint Gildas nous a décrit la situation de la Bretagne livrée aux incursions victorieuses de ses ennemis, aux divisions intestines, à l'anarchie et aux vices inhérents à la barbarie dès qu'elle prend contact avec la civilisation, car elle lui emprunte alors surtout ses jouissances. « Pour comble de malheur, dit-il, une peste se mit à sévir avec une violence telle que les

[1] Lors de sa révolte contre Rome, Maxime avait amené avec lui sur le continent la plupart des hommes en état de porter les armes. On connait le sort de cet ambitieux et de son armée : il fut tué à Aquilée, et ses soldats ne revirent jamais leur patrie. Privée de ses défenseurs naturels, la Bretagne fut en proie à des peuples très cruels : les Pictes et les Scots. Dans son désespoir, elle eut recours à Rome : Rome, oubliant ses anciens griefs, lui envoya deux fois une armée. Mais dès que les Romains se retiraient, les ennemis revenaient plus nombreux et plus cruels encore. De guerre lasse, les Romains après avoir essayé de mettre l'île en état de se défendre elle-même, partent pour ne plus revenir. C'est en vain que les Bretons les appelèrent à leur secours, c'est en vain qu'à l'époque de l'invasion saxonne (en 449, d'après le vénérable Bède, dont nul critique sérieux ne peut récuser l'autorité), ils écrivirent à Ægidius, trois fois consul, cette lettre désespérée : « Les flots des barbares nous poussent vers la mer, les flots de la mer nous repoussent vers les barbares, nous n'avons que l'alternative de nous noyer ou de nous laisser égorger ! » Ils ne pourront plus compter que sur eux-mêmes. Hélas ! ils ne sont plus en état de se défendre. Leurs ennemis accourent, exercent leurs ravages impunément et ne se retirent dans une extrémité de l'île qu'après s'être rassasiés de carnage. (Eugène Le Garrec, *art. cit.*, p. 46.)

survivants ne suffisaient pas à ensevelir les morts. La mesure des crimes était comble. Dieu se vengeait, et déjà, à l'horizon, on voyait accourir un ennemi plus terrible qu'il avait choisi pour châtier son peuple infidèle... »

Prévoyant les nouvelles invasions des barbares, et se sentant incapables de prolonger la lutte, les Bretons, à l'instigation de Gurthrigen, appelèrent à leur secours (en 449) les Saxons. « O aveuglement! c'était introduire le loup dans la bergerie ! Les Saxons, race odieuse à Dieu et aux hommes ! leur nom seul est un crime ! »[1]

A peine entrés dans l'Ile, les nouveaux venus agissaient en maîtres absolus, non pour défendre ceux qui les avaient appelés, mais pour les asservir. Ils soumettaient par la force tout ce qui ne se soumettait pas de plein gré. L'incendie qu'ils allumèrent, parti de la rive orientale, embrasa les villes

[1] Nous attachons (*cf. infra* p. 400) une grande importance à cette date de l'arrivée des Saxons en Grande-Bretagne. Mais nous devons ici faire remarquer que Gildas n'ignorait aucunement les incursions antérieures de ces pirates dans l'île, incursions qui nous sont rapportées par Ammien Marcellin. On a, contre Zimmer, la preuve de cette assertion dans le *De Excidio*, de Gildas lui-même. Il écrit en effet en signalant l'arrivée des Saxons : « *Quos propensius morte, cum abessent, tremebant*. En leur absence on les redoutait plus que la mort, *c. 18*. » Et ailleurs : « Ils construisirent des tours sur la côte sud où les navires étaient antérieurement ancrés parce que de *ce quartier aussi* des hordes sauvages étaient à redouter. » Cela, dit Hugh Williams, ne peut s'entendre que des Saxons, et Zimmer nous apparaît dans son tort entièrement, quand il conclut que la tradition bretonne ne connaissait rien d'une présence antérieure des Saxons dans la Bretagne (*Nennius vindicatus, 190*).

et ne s'arrêta que devant la mer occidentale : « ignis qui non quievit accessus donec exurens insulæ superficiem, occidentalem oceanum rubra trucique lingua delamberet. » Que devenaient les malheureux Bretons? La mort, l'esclavage, l'exil, voilà le sort d'un grand nombre. Les autres se cachaient dans les montagnes [1].

Saint Gildas a décrit cette invasion qui ravagea la Grande-Bretagne pendant les quarante-quatre années antérieures à sa naissance. Il l'a fait avec une éloquence presque sauvage : « Juste vengeance, s'écrie-t-il, juste vengeance des crimes

[1] Le Garrec, *ibid.*, p. 49. « Ces pauvres fugitifs ont laissé, écrit le R. P. Brou, dans sa Vie si intéressante de saint Augustin de Canterbury (Victor Lecoffre, édit.), leurs traces en certaines grottes du Yorkshire. Aux couches de débris accumulés, on a pu conjecturer l'histoire lamentable des habitants. Les hyènes, d'abord, y dévorèrent les restes des ours, des bisons et des mammouths ; puis parut une race de sauvages aux haches de silex et aux flèches d'os. Ceux-là, depuis longtemps avaient disparu, quand arriva une famille de réfugiés bretons qui poussaient devant eux leurs bestiaux, porcs et chèvres. Les femmes avaient dû boucler à la hâte leurs fibules de bronze et d'émail et réunir quelques hardes ; les hommes, prendre leur épée à garde d'ivoire, ramasser tout ce que la maison contenait de vieilles monnaies, depuis des pièces de Trajan jusqu'aux misérables *minimi* de la décadence, puis sauter à cheval et partir ; la caverne, dans une bruyère, aux parois d'un ravin, servit de refuge, quelques os noircis parlent du moment où, pour vivre, ils ont dû tuer leurs chevaux ; des cailloux rougis marquent l'heure où les poteries de terre encore fraîches ne pouvant affronter le feu, on cuisait le repas en jetant dans la terrine des pierres brûlantes. Puis les fuseaux manquèrent, et les femmes en firent de nouveaux, vaille que vaille, avec des ossements de rebut. » Le P. Brou a emprunté à M. Green (The *Making of England*) qu'il cite ces renseignements archéologiques.

récents des Bretons ! La main impie des Saxons propage d'une mer à l'autre un vaste incendie, dont la flamme, partie de la rive orientale, après avoir ravagé les villes et les champs, dévore de proche en proche et presque en entier la surface de l'île, pour s'éteindre alors seulement que sa langue rouge et terrible vient lécher les premiers flots de l'Océan occidental. Cette invasion, comparable à celle des Assyriens en Judée, a réalisé chez nous les lamentables paroles du prophète, quand il dit : « Seigneur, ils ont brûlé votre sanctuaire et souillé votre tabernacle. » Et ailleurs : « Les nations ont envahi votre héritage, ô mon Dieu, et profané votre saint temple. » En effet, toutes les cités, cédant aux coups redoublés du bélier, tous les citoyens, les prêtres, les évêques, le peuple entier, enveloppés dans un cercle de glaives étincelants et de flammes crépitantes se voyaient frappés ensemble, ensemble couchés sur le sol ! Et (le lendemain du désastre), spectable affreux ! ce n'était plus sur toutes les places publiques, qu'un amas de tours arrachées de leurs bases, de quartiers de murs renversés, de saints autels brisés, de cadavres coupés en pièces, tout couverts de larges croûtes d'un sang purpurin, à demi durci : le tout, pêle-mêle, entassé comme en un pressoir épouvantable ! Pour ces cadavres, d'ailleurs, nulle autre sépulture que ces ruines horribles, ou le ventre des bêtes féroces et des oiseaux de proie. Ce que je dis ici, toutefois, sans vouloir manquer de respect envers les

âmes saintes, que les anges, en ces temps-là, purent enlever de la terre aux cieux, bien que je doute fort qu'il s'en soit trouvé beaucoup, car cette vigne jadis féconde, avait tellement dégénéré et tourné à l'amertume, qu'à peine y pouvait-on encore rencontrer, comme dit le prophète, une grappe ou un épi échappé aux vendangeurs ou aux moissonneurs.

« Quant aux malheureux Bretons épargnés par ces désastres, une partie d'entre eux surpris dans les montagnes par les Saxons, y furent égorgés en masse. Il y en eut aussi qui vinrent d'eux-mêmes, rongés par la faim, tendre les mains aux barbares, dont ils n'avaient à attendre qu'une servitude éternelle, à moins toutefois que ceux-ci ne les massacrassent sur-le-champ, la plus haute grâce qu'ils pussent leur faire. D'autres, se jetant dans des barques, se rendaient aux pays d'outre-mer avec de grands gémissements, et sous leurs voiles gonflées, en guise de la chanson des rameurs, ils chantaient ce psaume : « Seigneur, votre main nous a livrés comme des agneaux à la boucherie, et elle nous a dispersés parmi les nations ! » D'autres, enfin, se retranchaient derrière des cimes escarpées et des précipices affreux, confiaient leur vie aux forêts les plus épaisses, aux roches les mieux défendues par la mer, et, bien que toujours inquiets, toujours tremblants au fond de leurs asiles, ils persistaient sur le sol de la patrie[1]. »

[1] Gildas, *ibid.* Traduction de La Borderie dans *Les Bretons*

Ce furent ces malheureux restes, qu'Ambroise Aurélien, « homme de race romaine et presque le seul romain, d'après saint Gildas, qui fût resté en Bretagne », appela autour de lui pour leur donner des armes et les mener à la victoire. Sous la conduite de ce chef vaillant, la guerre se poursuivit avec des alternatives de succès ou de revers, jusqu'à la bataille du Mont-Badon [1] qui vengea les Bretons des nombreuses défaites que leur avaient fait subir les Saxons et donna aux compatriotes de notre saint quelques années de répit. Cette victoire aurait peut-être eu pour résultat de délivrer leur pays, si, deux ans après, de nouvelles hordes de Saxons n'étaient venues solliciter, d'un autre côté, leurs efforts.

Saint Gildas naquit, il nous le dit lui-même, l'année de la bataille du Mont-Badon, bataille dont le vénérable Bède nous a précisé la date, en nous disant qu'elle eut lieu quarante-quatre ans après l'arrivée des Saxons en Grande-Bretagne, c'est-à-dire en 493 [2].

Le christianisme s'était, malgré les années terribles qui venaient de s'écouler, fortement implanté dans l'Ile, même parmi les Bretons du Nord-Ouest. Evangélisés par saint Ninian, les ancêtres de saint Gildas avaient conservé, non sans quel-

insulaires et les Anglo-Saxons du Ve au VIIe siècles. Paris, Didier, 1873, p. f. 28, 29, 30.

[1] Tous les historiens sont d'accord pour placer le lieu de cette bataille près de la ville actuelle de Bath, dans le comté de Sommerset.

[2] Consulter *Pièces annexes*, I, p. 397.

que mérite, leur foi qui donnait à leur patriotisme exacerbé une nouvelle force, puisque les ennemis qu'ils avaient à combattre n'étaient pas seulement les envahisseurs du sol natal, mais des païens pour lesquels le nom du Christ était un objet d'horreur.

Les parents de saint Gildas avaient donc pris une large part à l'effort désespéré qui avait débarrassé en 447 le Strat-Cluyth des hordes saxonnes ; leur pays avait souffert moins longtemps que tout autre dans l'île, étant donné son éloignement du point de départ des barbares, des razzias épouvantables dont saint Gildas nous a laissé la sanglante peinture, mais ils n'avaient jamais cessé de guerroyer avec leurs sauvages voisins, les Pictes, au milieu desquels le petit royaume d'Ailcluith constituait, lorsque naquit Gildas, une sorte d'îlot.

Les fruits de l'apostolat de saint Ninian avaient en effet presque disparu dans le reste du nord-ouest de la Grande-Bretagne pendant l'occupation momentanée du Strat-Cluyth par les Pictes et les Scots, de 423 à 447. Par suite de cette occupation, a fait très justement remarquer de La Borderie, cette contrée et les régions avoisinantes restèrent en dehors de la double mission de saint Germain d'Auxerre, accomplie en 430 et en 447, mission qui étendit la foi et raviva l'orthodoxie dans le reste de la Bretagne [1]. On ne trouve en

[1] De La Borderie : *Revue de Bretagne et de Vendée*, 27e année, t. LIV, année 1883, 2e semestre, p. 170. Et là doit se trouver l'explication du silence que garde saint Gildas sur cette mis-

eftet, dans le nord de l'Ile, au moment de la naissance de Gildas, trace ni d'évêques, ni de moines, ni de prêtres, aucune organisation ecclésiastique, aucun institut monastique; il y restait cependant des chrétiens et sans doute aussi quelques missionnaires, avec un petit noyau de fidèles perdus au milieu des païens, mais dont la foi, relativement de fraîche date, était comme celle des néophytes, prête à tous les sacrifices.

Gildas eut pour père le chef d'un de ces rares clans demeurés chrétiens, le roi même de la ville d'Ailtcluith, dont la principauté comprenait probablement la majeure partie de la vallée de la Clyde. Les biographes ont pu différer au sujet du nom porté par le père de notre saint, tous ont été unanimes à reconnaître son ardente piété et l'influence décisive qu'il exerça sur la vocation de saint Gildas. Caun (c'est le nom que ce chef de famille vraiment chrétien doit porter dans l'histoire[1]) avait élevé lui-même

sion. Elève d'Iltud, il a dû la connaître, mais il l'a jugée de moins d'importance sans doute que les autres faits qu'il rapporte.

« [1] Beatus Gildas, *Arecluta* fertilissima regione oriundus, patre *Cauno* nobilissimo et catholico, viro genitus. » (*Vit. Gildæ* Cap. XVI dans Mabillon, *A. SS. O. S. B. Sæc.* I, p. 143.) — « *Naw* fuit rex *Scotiæ*. nobilissimus regnum aquilonalium qui viginti et quatuor filios habuit quorum unus nominabatur Gildas » (Monumenta German, *op. cit.*, *Vie de saint Gildas*, par Caradoc de Llancarvan). *Cymmorodion Record*, séries n° 3, p. 394. — « Rex quidam *Albaniæ* nomine Caw, viginti quatuor filios ex regina sua genuit, quorum unus nomine Gildas. [Capgrave dans sa *Vie de saint Gildas*, simple abrégé fait par Jean de Tynemouth, de la vie écrite par Caradoc de Llancarvan (*Nova legenda Angliæ*, f. 156].

Caw, écrit à ce sujet de La Borderie, est le même nom que

ses enfants qui devaient tous faire honneur à ses soins[1]. Nous retrouverons dans cette biographie le

Caun; l'existence de cette forme dans l'abrégé de la *Vie Insulaire* prouve que les manuscrits les plus anciens de cette vie, suivis par Jean de Tynemouth, auteur de cet abrégé, portaient Caw qui, par la faute des copistes se trouve changé en *Nau* dans ceux qui nous restent. Caun est si bien le vrai nom, et la meilleure forme de ce nom, qu'on le retrouve sous la forme féminine *Caune* dans les inscriptions chrétiennes du VIe au VIIIe siècle. « Brohomagliam, hic, Jacit et VXor EIVS CAVNE, cf. Hübner, *Inscriptiones Britanniæ Christanæ*, 1876, p. 56. » L'auteur de la *Vie de Cadoc* parle de Gildas comme fils de Cau (*filius Cau*); or, ainsi que le rappelle Hugh Williams, en gallois le père de Gildas est toujours appelé *Caw*, ce qui porterait à croire que *Caunus* peut avoir été écrit, à tort, pour *Cau-us* ou *Cawus*... Cau ou Caunus est appelé aussi dans les légendes galloises « Caw o Gwm Cawbwyd » (Iolo M. SS., p. 101) ; et à Anglesey « Caw o dwr Celyn » (*Ibid.* 109. 110).

[1] « Le roi de Scotie Nau, le plus noble des rois du Nord, eut 24 fils, guerriers fameux, dont l'un s'appelait Gildas et fut destiné à l'étude des lettres par ses parents. » (*Vie de saint Gildas*, par Caradoc Llancarbanensis, édit. Mommsen, t. XIII, p. 107 Mon. germ. hist. chron. minor. 3).

Le moine de Ruis qui nous donne de précieux détails sur la famille de notre saint, nous dit au contraire, qu'il eut une sœur et quatre frères (Ac. 53), et cette opinion semble être appuyée sur de sérieux documents.

La *Vie Insulaire* au contraire s'est évidemment inspirée de documents historiques de date récente, sans aucune valeur sérieuse, connus sous le nom d'Achau, Saint Ynis, Prydain (Généalogie des Saints de l'Ile de Bretagne). Les Achau, dit de La Borderie, nomment le père de saint Gildas *Caw*, altération évidente de *Caun*. Tout en le faisant vivre et régner dans la Bretagne du Nord, ils lui donnent pour frère Ghéraint, fils d'Erbin qui régnait dans la Domnonée insulaire, au Sud de la Severn, c'est-à-dire à l'autre bout de l'île. En réunissant, ajoute l'historien breton, les divers fils attribués à Caw, on arrive à 24 ou 25 ! plus 4 ou 5 filles. Bien mieux, quoique Gildas se fût engagé dans le monachisme depuis sa première jeunesse, les *Achau* lui donnent jusqu'à 8 fils, savoir : Nwyton, Dolgan, Kennyd, Guysno, Madoc le barde, Ruis(?),

nom et le souvenir de son fils aîné et successeur Cuillus ou Hoël dont la fin tragique fut une des plus grandes douleurs qui atteignirent Gildas. Mailoc, le second fils de Caun, fort instruit par son père lui-même dans la Sainte Ecriture et dans la religion, quitta sa famille, renonçant à sa part d'héritage, pour se retirer sur le territoire d'Elmaël à Lynhes, où il devait bâtir un monastère. Il y servit Dieu avec ferveur et persévérance dans les jeûnes et les veilles, le chant des hymnes sacrées et la méditation des vérités célestes, jusqu'au jour où, devenu célèbre par ses vertus comme par ses miracles, il devait s'endormir dans la paix du Seigneur. Les deux jeunes frères de Hoël, Egreas et Allec, avec leur sœur Pétéone, qui avait déjà consacré à Dieu sa virginité, abandonnèrent comme Mailoc leurs droits à l'héritage paternel. Ils se retirèrent dans le désert, aux confins de la principauté d'Ailcluyth

Tyvaeloc, Kynddylan, plus 5 petits-fils et 2 arrière-petits-fils, tous plus ou moins saints. Cfr. La Borderie, *Revue de Bretagne et de Vendée*, I, 1884, p. 310.

Parmi les bardes bretons du VIe siècle dont il nous reste des pièces authentiques, se trouve Aneurin, contemporain de Liwarch le vieux et de Taliesin. D'après une vieille tradition galloise, M. de La Villemarqué en a fait un fils de Caun, roi d'Ailcluyth et un frère de saint Gildas. On ne saurait admettre cette parenté avec notre saint qui, étant né en 493 et ayant toujours été considéré comme le dernier né de sa famille, se trouverait l'aîné de cet Aneurin, lequel d'ailleurs florissait à la fin du VIe siècle.

D'autre part, dit M. de la Villemarqué (*Op. cit.*, p. 227), n'y aurait-il pas quelque embarras à voir Aneurin régner non sur les Etats de son père, mais sur le pays de Godolin... Comment résoudre ces difficultés ?....

et sur le rivage de la mer. Pour mieux vaquer à la prière et à la contemplation, ils ne voulurent point demeurer ensemble, mais se fixèrent à peu de distance les uns des autres, et se construisirent trois oratoires. Chaque jour et alternativement, un des deux ascètes venait réciter les *heures* et offrir le Saint Sacrifice, dans l'ermitage de sa sœur, prenait avec elle un frugal repas après les vêpres. et les grâces dites, à l'heure où le soleil baissait à l'horizon, retournait à son oratoire personnel pour y réciter les prières de la nuit. Ne soupirant et de toute l'ardeur de leur âme qu'après la céleste patrie, dédaigneux des biens et des plaisirs de ce monde, les trois anachorètes menèrent une vie sainte et austère jusqu'au moment où Dieu les appela à lui pour recevoir la récompense de leurs sacrifices et de leurs travaux. Ils furent, ajoute le moine de Ruis, auquel seul nous devons ces renseignements, ensevelis dans les oratoires qu'ils avaient élevés et où leurs corps reposent encore dans l'attente de la résurrection. Des miracles nombreux, opérés à leurs tombeaux, les ont rendus célèbres et attestent leur grande sainteté.

Gildas qui devait être, dans la suite, l'honneur et la gloire de son pays, fut le dernier rejeton de cette famille de saints.

La tradition et l'histoire ne nous disent presque rien de sa mère, et nous devons le regretter, car nous avons été ainsi privés des pieuses légendes qui jettent tant de charme sur la naissance à la grâce de nos

vieux saints bretons, mais il nous est bien permis de croire que la femme de Caun était elle-même une sainte. Nous savons seulement par le biographe de Ruis qu'elle prit une large part à l'éducation de ses pieux enfants. N'est-ce pas, en effet, sur ce que l'on pourrait appeler le premier *prie-Dieu* de la vie, sur les genoux de leur mère, que saint Gildas et ses frères durent apprendre à bégayer le nom du divin Maître qu'ils devaient si bien servir, et n'est-ce point là qu'ils ont reçu les germes de salut et de perfection qui devaient s'épanouir avec tant de grâce et donner tant de fruits ? Un vieux cantique breton consacré à saint Gildas a traduit les sentiments que l'on doit éprouver en pensant à l'œuvre poursuivie modestement mais d'une manière achevée par la mère de notre saint. « Heureux, dit-il, les enfants bien élevés qui trouvent dans leurs parents des exemples de sainteté [1] . »

Ces exemples ne manquèrent point à saint Gildas pendant les sept premières années de son enfance qu'il passa auprès de ses parents.

Dès qu'il eut atteint l'âge de sept ans, c'est-à-dire l'âge de raison, il fut admis à recevoir le sacrement du baptême. C'était, en effet, la pratique assez fréquente dans les premiers siècles de l'Eglise de n'ad-

[1] Cité par Luco, *Histoire de saint Gildas*, Vannes, Galles, édit. 1869. « Heureux aussi et mille fois heureux, ajoute le biographe, les parents qui ont des enfants vertueux et dociles. Que ce double élément du bonheur domestique est rare aujourd'hui ! Puisse-t-il revivre et se perpétuer dans les familles de notre pays. »

mettre à la régénération par l'eau sainte que des âmes maîtresses d'elles-mêmes et conscientes de ce grand acte. On sait que saint Martin de Tours ne reçut le sacrement du baptême qu'à l'âge de dix-huit ans. En cela il se conformait, dit son hagiographe, à l'usage de son temps. Beaucoup de fidèles, craignant d'exposer la grâce du sacrement, remettaient leur baptême à leur âge mûr, plusieurs même, et l'empereur Constantin fut de ceux-là, attendaient leur dernier moment pour se faire baptiser. Un si long retard n'avait pas toujours sa source dans une négligence coupable. Saint Césaire, frère de saint Grégoire de Nazianze, reçut le baptême peu de temps avant sa mort; Sainte Gorgonie, leur sœur, ne fut aussi baptisée que vers la fin de ses jours. On ne désespérait même pas du salut de ceux que la mort surprenait simples catéchumènes, s'ils avaient bien vécu, car on leur attribuait le baptême de désir. Quant à ceux qui voulaient recevoir le sacrement de la régénération, ils devaient d'avance donner leurs noms. Ils prenaient alors le nom de *compétents*. Ils étaient longtemps éprouvés par l'abstinence du vin et de la chair, par la fréquente imposition des mains, par les confessions, les veilles, les cilices, les prostrations, les prières. Le temps consacré à cette préparation était ordinairement le carême, car le sacrement ne s'administrait qu'aux jours de Pâques et de la Pentecôte. En effet, comme le plus grand nombre des *compétents* étaient adultes, l'Eglise, pour les mieux

disposer à la grâce du baptême, avait fixé la réception de ce sacrement à des époques rares et solennelles. Le jour où l'on devenait par le baptême fils de Dieu et de l'Eglise, était donc attendu et préparé, quel que fût l'âge du compétent, par des exercices sérieux.

Saint Gildas avait dû par conséquent manifester de grandes dispositions pour être admis à recevoir, à l'extrême limite *minima*, le sacrement qui fait les chrétiens.

La légende admise par l'auteur de la vie manuscrite de saint Gildas qui se trouve aux Archives nationales et qui fut terminée en 1668, veut que notre saint ait reçu le baptême des mains d'un saint prêtre gaulois du nom de Philibert qui aurait été l'un des compagnons de saint Germain l'Auxerrois, lors de son second voyage en Grande-Bretagne, et aurait fondé, dans une île de la côte occidentale de la Cambrie, un monastère où les grands personnages, attirés par sa réputation de haute piété, se plaisaient à conduire leurs fils pour les préparer au baptême et probablement à la confirmation. Cet auteur cite, à l'appui de son dire, l'ancien office du saint aux Abbayes de Saint-Gildas-de-Ruis et des Bois, ainsi que le grand légendaire de ce dernier monastère[1].

[1] Archives Nationales : *Vie manuscrite de saint Gildas*, par un Bénédictin n° 16822 (1668).

« Saint Gildas, issu d'une race illustre du pays britannique fut porté par ses parents dans l'île d'Oya, pour y être baptisé par le bienheureux Philibert, abbé de Tonnerre (*Tornodoren-*

Il nous a été impossible de retrouver la moindre trace de ce compagnon de l'évêque d'Auxerre, Mais nous avons déjà remarqué que Gildas ne nous a point parlé de la double mission de saint Germain en Grande-Bretagne, mission qui eut lieu à un moment où l'Ailtcluyth se trouvait séparé du reste de l'Ile. Si notre saint avait eu le bonheur de recevoir le baptême des mains d'un des plus chers compagnons de saint Germain, il est difficile de croire que le nom du vainqueur de l'Alleluia[1] et le nom de saint Philibert ne se seraient pas,

sium abbati), qui avait traversé la mer avec saint Germain pour distribuer la parole de Dieu aux peuples des régions occidentales. » (Bibliothèque Nationale, *Ms. Lat.* 6318, in-folio, 163, verso.) On trouvera sur le peu de cas que l'on doit faire de cette légende, une note très curieuse de M. de La Borderie dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, t. I, 1884, p. 303. L'auteur de cette note explique par quelle méprise le nom de saint Philibert se serait mêlé à l'histoire de saint Gildas, comment on l'aurait confondu avec saint Philibert qui fut, d'après Albert le Grand, l'ami et le disciple de notre saint et que nous devons honorer sous le nom réel de saint Finnian ou Finbarr, abbé de Clonard. Nous reviendrons plus tard sur ce sujet. Contentons-nous de dire ici que cette légende du baptême de saint Gildas par saint Philibert est empruntée au m.ss. du XIIe siècle publié par les Bénédictins. Catal. cod. hag. lat. Paris, II (1890), p. 182-191. Cfr. *infra*, p. 384.

[1] Cette victoire remportée par les Bretons sur les Saxons avait été due à saint Germain d'Auxerre. Pendant sa mission apostolique dans l'Ile, vers la fin de l'année 429, ce saint ne s'était pas contenté de réduire les Pélagiens au silence et de rétablir la foi chrétienne dans sa pureté. Durant son séjour dans l'île qui dut se prolonger jusqu'en 431, les Pictes et les Saxons continuaient leurs dévastations habituelles. Quelques jours avant la Pâque de l'an 430, ils en vinrent même à narguer les deux saints évêques (saint Germain et saint Loup) en attaquant une tribu bretonne chez laquelle ceux-ci portaient la parole divine et dont ils venaient de régénérer

à un moment donné, retrouvés sous sa plume. Dans tous les cas, attribuer au saint Philibert qui aurait baptisé Gildas, comme l'a fait le Jésuite Flovet, le nom d'abbé de Tournus, serait commettre un anachronisme énorme. Nul n'ignore en effet que le saint Philibert en question fut disciple de saint Columba, qu'il naquit vers 620, qu'il fut abbé de Jumièges et de Noirmoutiers, et que ses restes mortels furent transportés dans le diocèse d'Autun, à Tournus, lors des invasions normandes. Saint Philibert aurait donc baptisé saint Gildas en l'an 500, c'est-à-dire cent vingt années avant sa propre naissance. Il s'agit peut-être d'un autre saint portant le même nom, mais on ne peut rien affirmer à cet égard, pas plus qu'on ne saurait dire si le futur fondateur de Ruis fut baptisé la veille de Pâques ou la veille de la Pentecôte.

Nous sommes également réduits à des conjectures au sujet du prénom qui fut donné à notre

tous les guerriers dans l'onde baptismale, par où il semble qu'on rebaptisait alors les hérétiques. Or, avant de devenir évêque, Germain avait été comte et avait exercé le métier des armes; il s'en souvint tout à point, disposa fort habilement l'armée bretonne dans une situation avantageuse pour recevoir les barbares, et quand, le jour même de Pâques, ceux-ci commencèrent l'attaque, les Bretons se jetant sur eux de toutes parts, en poussant unanimement le cri de joie de cette grande fête chrétienne : « Alleluia ! » mirent les Saxons et les Pictes en pleine déroute.

« Je dois, dit Mgr Duchesne, constater que le livre de Gildas n'offre pas la plus légère trace de saint Germain, ce qui porterait à croire que ses voyages en Bretagne furent oubliés de bonne heure dans ce pays. » (L. Duchesne. *Nennius retractatus* Revue Celtique, vol. 15. p. 195, 197.). Cf. *supra*, p. 50.

saint. Le mot Gildas, au premier abord, semble être plutôt un qualificatif qu'un nom propre, et les linguistes se sont livrés pour en interpréter le sens à toute une série d'hypothèses qui ont produit de vives controverses[1]. Nous avons cru longtemps

[1] « Ce personnage, dit Mommsen, que désignent par le nom de Gildas nos plus anciens recueils ainsi que Columban, et par celui de Gildus Bède et Alcuin, porte là un nom singulier et dont l'origine est mal éclaircie; en effet, on ne le retrouve point ailleurs (le *Gildus* que, dans son *onomasticon*, de Vit a cru découvrir, est plutôt Alagildus); et ce mot s'écarte autant du latin que du breton. » Le critique allemand cite à ce sujet l'opinion de Henri Zimmer : « Chez le breton, ne se trouvent ni verbe ni substantif à qui ce nom puisse être rapporté ; en effet, les termes de la langue moderne, *Gilde* (ce qui est produit) et *Gildian* (produire) empruntés au langage des Anglo-Saxons, dérivent du verbe *Gildal*, en allemand *gelten* et *vergelten*, en anglais *To yeld*. C'est sans plus de raison qu'on voudrait le rapprocher du mot Gilla (jeune homme), usité plus tard chez les Hibernes et qui est d'origine danoise [Cf. *Göttingische Gelchete Anzeigen* (1891, p. 706]. Il y a de plus à considérer que dans un si grand nombre de noms propres bretons, celui-ci ne se rencontre pas une seconde fois. » (*Mon. Germ. Hist.*, t. XIII, p. 1, *Chron. Minora III*).

Plusieurs auteurs, au contraire, et M. d'Arbois de Jubainville semble accepter cette interprétation, disent avec le *Altischer Glossai* (Leipzig, 1866, p. 140) que ce nom serait une abréviation de la forme scandinave du nom irlandais Giolla-Christi, ce qui signifie *servant du Christ*. Il devint plus tard le surnom du roi norvégien Harald IV. le même qui se fit passer pour le fils de Magnus IV, dit l'Aveugle. Né en Irlande, Harald porte en effet dans l'histoire le nom de Harald Gille ou Gilchrist (serviteur du Christ) « Gilli : gekurz aus Gillikrista, nordishe-form des norvegishemen König Harald Magnus Sohn. »

C'est aussi l'opinion de Colgan qui affirme que les mots Gilda ou Gilla, Gillus et Gillo ont été employés par les Scots dans le même sens. Il fait observer à propos du nom de Gildas que les Irlandais appellent notre saint Gilda ou Gildasius, Gilla ou Gildas, Gillo, Gillus, Gildus. C'est ainsi que in Annalibus

pour notre part que le mot Gildas signifiait le « meilleur père », mais nous nous sommes inclinés

Ultoniensibus, dit-il, verius senatensibus anno 570 on l'appelle Gilla de même que dans le *Catalogue des principaux Saints d'Irlande*, p. 914, au 29 janvier par S. Aengussio il est appelé Gillus, de même que dans le *Martyrologe* de Tambaet, à la même date, on trouve Gilda ou Gildus. Or, ajoute-t-il, le mot irlandais qui est écrit tantôt Gilla, tantôt Gilda, a le sens du mot adolescent et même des mots esclave ou serviteur (servus vel famulus); et de là vient que l'Irlande a possédé après la conquête de la foi plusieurs Gildas comme Gildas-Aillius, Gilda-Patruic, Gilda-Columbæ.

Nous pouvons mettre parmi les partisans de cette interprétation étymologique M. Joseph Loth qui ferait sortir le nom de notre saint d'un composé de Gilla et de Tassios. M. Malvezin lui ne peut admettre cette étymologie : la forme la plus ancienne, nous a-t-il dit, étant gwel-tas, je vois un double qualificatif : *gwel* pour *gwell*, encore dans le breton et dans le gallois, et dérivé de *wellos*, meilleur, préférable, de la racine *wel*, choisir (le *G* initial, amené par la prononciation ouel, n'est pas une difficulté, ce *g* se trouvant dans d'autres mots, tels que « gwaz », homme, de *vassos*, et même dans les empruntés tels que « gwere'h », du latin « virgo »), et *tas*, d'un *tatios* secondaire du *tatos* qui a produit le breton « tat », aujourd'hui « tad », père (en cornique « tas », forme qui peut remonter à l'époque). Le sens du nom est donc : *le meilleur père, le père par excellence*. Le saint en question étant breton, celte puisque défendant les Celtes contre les Saxons, les étymologies saxonnes et autres germaniques qu'on a pu avancer pour son nom sont, d'après M. Malvezin, irréfléchies, impossibles.

M. Ernault, pour lequel la forme du nom de Gildas est gweltas (w avec coloration ü), nous a fait l'honneur de nous écrire qu'il ne croyait pas devoir admettre l'hypothèse peu probable d'ailleurs d'une composition de gueltas en vellotatios, car c'est en cornique la transformation régulière d'un plus ancien *tat* : le cornique *tas* n'appuie donc pas cette hypothèse. D'autre part le breton moderne Ghidas où M. Ernault a vu (*Glossaire du moyen-breton* : Gueldas) une variation du nom de Judas, semble au savant professeur avoir au moins été influencé par celui de Gildas qui est tantôt Guidas ou Guida, tantôt Guéda ou Guédas, de nos jours, dans le

devant la haute autorité de M. Ernault, le savant professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, et nous lui devons d'avoir peut-être trouvé, précisément parce qu'il nous avait convaincu du peu de valeur étymologique de notre première interprétation, le sens de ce mot de Gildas, dont Mommsen s'était refusé à scruter le mystère : il nous paraît aujourd'hui possible que *Gildas* vienne de *Ghida*, qui dans le *vieux breton* est synonyme de Judas ou de Jude. Notre saint aurait donc reçu au baptême le nom de l'apôtre, frère de saint Jacques le Mineur et de saint Simon le Cananéen, qui est invoqué depuis longtemps comme le patron des causes désespérées[1]. On sait avec quelle force saint Jude, dans

Morbihan, la Loire-Inférieure et l'Ille-et-Vilaine, où existent des familles de ce nom.

Quoi qu'il en soit, notre saint figure dans les litanies sous le nom de Gildas en le manuscrit latin 1154, aux folios 9, v° et 10r°, datant du XIe siècle et provenant de l'abbaye de Saint-Martial. (Cfr. : Anciennes litanies de Bretagne, de J. Loth, *Revue celtique*.) S'il figure dans un psautier du Xe siècle cité par Waren sous le nom de Gilda, nous pouvons dire que, dès le IXe siècle, il était honoré et invoqué non seulement en Armorique, mais en Anjou, sous le même nom que nous lui donnons aujourd'hui. Nous voyons, en effet, au calendrier du Sacramentaire, manuscrit de la bibliothèque d'Angers (coté n° 91), dans une liste de saints bretons, Gildas figurer au premier rang avant saint Donatien et saint Rogatien.

Cfr. Sur la question qui fait le fond de cette note, le *Dictionnaire étymologique du breton moyen* v. Gildas ; — le *Glossaire du moyen breton*, v. Gueldas ; — les *Notes d'étymologie bretonne*, p. 169-170, nos 81 et 82, par M. Ernault ; — la *Revue celtique*, t. III, p. 450 ; t. XI, p. 135, 141, 142 ; — la *Chrestomathie bretonne* de J. Loth. p. 208. Cf. infra p. 386.

[1] Témoin cette vieille prière saxonne : « O Dieu ! qui avez rendu très aimable et très agréable à vous et à nous saint Jude Thaddée, non seulement en votre présence et en celle

son épître à toutes les Eglises d'Orient s'est élevé contre les hérétiques « météores errants, qui, après avoir ébloui un instant, vont se perdre dans la nuit éternelle ». Nous serions heureux de pouvoir affirmer qu'il ait pu exister une parenté spirituelle aussi bien qu'une affinité intellectuelle et morale, entre l'écrivain breton et l'apôtre auquel le Christ avait dit : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure. »

Entre les deux saints, l'analogie est frappante. Comme saint Jude, Gildas déclare que ce qui lui a mis, comme malgré lui, la plume à la main, c'est l'apparition dans l'Eglise de certains hommes impies et prédestinés à la condamnation, qui changent la grâce de Dieu en principe de morale dissolue et renient notre souverain Juge et Seigneur Jésus-Christ. Comme saint Jude aussi, avec la même abondance dans les citations de la Bible, la même éloquence enflammée et tant soit peu redondante, le même style incorrect et chargé, Gildas n'a pas assez d'anathèmes pour ces traîtres, intrus dans l'Eglise, qui se gorgent et s'enivrent dans les agapes chrétiennes : misérables âmes sans guide, nuages sans eau, vagues écu-

de toutes les milices célestes, mais encore devant tous les enfants des hommes, quoique son nom de *Judas* le leur eût rendu méprisable, et qui l'avez constitué notre protecteur dans les causes désespérées, nous vous prions, par son intercession, de nous accorder votre secours dans tous les dangers que nous avons à courir. »

mantes, astres errants, outres gonflées, troncs pourris, êtres abjects destinés aux flammes éternelles ! Et cependant, chez Gildas comme chez Jude, la pitié finit par l'emporter sur la sainte colère, et les plus véhémentes imprécations se tournent toujours en un appel touchant à la Pénitence, en attendant la miséricorde de N. S. Jésus-Christ pour la vie éternelle.

Saint Jude porta le nom de Thaddée et il semble sous ce nom avoir été très honoré à cette époque parmi les Celtes. Saint David, fils de sainte Nonne, qui fut évêque de Mènevie au VIe siècle, et fonda plusieurs monastères dont on a la règle aux *Cambro-British* (S S. p. 127 et Seq.) est appelé Thadeus ou They, aussi bien que Davy, ou Devius[1].

Un moine irlandais d'autre part porta à cette époque le nom de *Thaddée*[2].

Sous l'action de la grâce divine conférée par les sacrements du baptême et de la confirmation qu'il dut recevoir en même temps, suivant l'usage encore admis dans ces contrées éloignées du centre de la chrétienté, Gildas grandissait

[1] Sur ce saint, cf. La Borderie : *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1883, II, p. 329, et t. I de son *Histoire de Bretagne*, cf. Buhez-Santès. *Nonn* ou *Vie de sainte Nonne et de son fils Saint Devy, archevêque de Menevie, en* 519, mystère composé en langue bretonne antérieurement au XIIe siècle, publié d'après le M. SS. avec un avant-propos par l'abbé Simat, et accompagné d'une introduction littéraire de Le Gonidec, 1837, in-8°.

[2] Cfr. *Vie de saint Cadoc* et *Vie de saint Thadée, l'Irlandais*, par Capgrave, 7 kal. jan.

en sagesse et en piété, de telle sorte que ses parents, bien qu'ils eussent déjà donné quatre de leurs enfants à l'Eglise, résolurent de consacrer leur dernier né au service de Dieu, vers lequel notre saint se sentait invinciblement attiré. Ils n'hésitèrent pas à se séparer de lui pour qu'il pût étudier et mûrir sa vocation. Ne nous étonnons pas de ce nouveau sacrifice. Nous avons vu les douloureuses circonstances au milieu desquelles Caun avait jusque-là vécu. Autant que la piété ardente que l'on rencontre chez les néophytes, ces circonstances exercèrent parmi les Bretons une grande influence sur le courant des vocations monastiques. Quand rien n'est tranquille sur terre, les hommes cherchent en Dieu leur sécurité et celle des êtres qui leur sont chers. Les plus haut placés dans la Grande-Bretagne, plus que les autres exposés aux bouleversements politiques et sociaux, se trouvaient mieux disposés à tourner leurs regards vers Celui qui dispose, au gré de sa puissance, des biens et des maux de cette vie passagère, vers le Maître souverain qui assure aux *Crucifères* les joies sans fin de l'éternité. Aussi les familles des rois ou des chefs bretons fournirent-elles à cette époque des vocations nombreuses. Ce ne furent pas les seules, mais elles sont les plus connues, et les biographes ne manquent jamais l'occasion de signaler quand il y a lieu la noble origine de leurs saints [1].

[1] Cf. *Les moines de l'ancienne France* (période gallo-romaine

Le monastère où le roi Caun résolut de conduire son fils afin qu'il pût y recevoir une éducation aussi complète que possible, brillait alors d'un vif éclat et les plus nobles familles sollicitaient l'honneur d'y présenter leurs fils. Ce monastère était situé sur la côte méridionale du pays, dans la partie de la Grande-Bretagne où la grande masse des colons bretons s'était concentrée et où ils devaient conserver plusieurs siècles encore avec leur indépendance, leur langue, leurs coutumes, le génie de leur race. Il existait sans doute, plus près d'Ailtcluith, dans l'ouest de l'île, des monastères et des écoles où des maîtres réputés pour leur science et leur piété enseignaient les lettres divines et humaines, mais le monastère où la vocation de notre saint devait se développer, avait saint Illtud pour fondateur et pour abbé, et la réputation de ce grand moine suffit à décider les parents de Gildas. Aussi, malgré l'éloignement et la difficulté des communications, vinrent-ils eux-mêmes y conduire leur fils. Le saint devait rester dans ce monastère jusqu'à l'âge de quinze ans.

et mérovingienne). par le Révérend père Dom Besse. (Paris. Librairie Veuve Ch Poussielgue), p. 84.

CHAPITRE II

L'ÉCOLE DU MONASTÈRE[1]

Le maître. — Les disciples. — Curieuses légendes. — Le règlement de vie. — Les études.

Aucun choix ne pouvait être plus heureux que celui des parents de saint Gildas pour assurer l'éducation de leur fils. Saint Illtud méritait la haute renommée de savoir et de sainteté dont il jouissait auprès de ses contemporains. Lorsqu'on étudie sa curieuse légende, on comprend l'influence profonde qu'il a pu exercer sur ses disciples. On nous saura gré de faire connaître quelques traits de celui qui fut réellement le père dans l'ordre de la grâce, de Gildas et d'un grand nombre de moines bretons, non pas des moins illustres.

Illtud était né [2] en Armorique vers la fin de la

[1] Sous ce titre, mon ancien condisciple et excellent ami, M. l'abbé Le Dorz, dont le nom est justement apprécié en Bretagne par tous les lettrés et dont la populeuse paroisse de Saint-Patern, à Vannes, sait reconnaître le zèle apostolique, a publié dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* (décembre 1883, et 1er semestre 1884), un poème auquel nous renvoyons ceux de nos lecteurs, que notre étude sur l'Ecole du Monastère aura pu intéresser.

[2] Illtud, quelquefois appelé Illtyd Farchoz ou le chevalier,

première moitié du v[e] siècle. Ses premières années furent consacrées à la profession des armes. Il vint en Cambrie, attiré par la réputation de son cousin le roi Arthur, puis à la cour du roi de Clamorgan, où il vécut en homme de guerre et de proie, mais il se convertit bientôt pendant une partie de chasse au faucon et la vue de ses compagnons qui, au moment où ils extorquaient au saint abbé Cadoc, fondateur du monastère de Llancarvan, cinquante pains, un boisseau de bière et un porc bien gras, pour assouvir leur faim, furent engloutis par la terre entr'ouverte sous leurs pas. Illtud, effrayé par cette leçon et conseillé par saint Cadoc, se consacra au service de Dieu [1], bien qu'il fût marié et fort épris de sa jeune et belle femme [2]; celle-ci voulut d'abord le suivre dans sa retraite, et partager avec

fils de Bicanys et d'une sœur de Enrys Llydaw appelée Riengulida, était petit-neveu de saint Germain d'Auxerre dont il fut le disciple et qui l'ordonna prêtre (*Act. SS.*, t. VI, Jul., p. 568, n. 4.)

On le connaît encore sous le nom de *Heldutus* ou *Heltutus* (*Vie ancienne de saint Samson*, édité par Dom Plaine), de *Eltutus* (*in act. SS.*, t. VI, *Jul.* p. 575), d'*Iltutus* (*Liber-Landavensis*, p. 1), d'*Iltutus* (*Act. SS.*, t. VI, *Jului*, p. 568, E), d'*Illtud* en français.

[1] Cf. *Vie de saint Cadoc*. In Rees's Cambrs. *British Saints*, p. 337. Capgrave : *Nova legenda*. Angliæ f. CLXXXVII. Walter, Maples, de *Nugis Curalium* édit. Wright for. cand, Soc., p. 76.

[2] Cf. Montalembert : *Les moines d'Occident*, t. III, p. 48. Cf. surtout Mabillon (*Acta sanctorum ordinis S. Benedicti. Venia* 1732. I. 131-154. Sqq. 209). Dans les vies de saint Gildas, Samson et Magloire.

Voyez aussi *Liber Llandavensis*, p. 287, pour la vie de Samson.

lui la hutte de roseaux qu'il s'était construite, au bord du Tave, dans le comté de Clamorgan. « Eh quoi ! lui dit un ange qui lui apparut en songe, toi aussi, l'amour d'une femme t'enchaîne !!! Certes, ton épouse est belle, mais la chasteté est plus belle encore. » Docile à cette voix d'en haut, Illtud abandonna sa femme ainsi que ses chevaux et ses écuyers, s'enfonça dans une épaisse forêt et y bâtit un oratoire que l'affluence des disciples changea bientôt en monastère. Sa femme le poursuivit jusque dans cette nouvelle solitude, mais en le découvrant au fond d'un fossé qu'il creusait lui-même, le corps et le visage couverts de boue, elle vit bien que ce n'était plus son beau chevalier d'autrefois et renonça désormais à le visiter pour ne pas déplaire à Dieu et à l'ami de Dieu.

Illtud put dès lors suivre librement sa vocation, se consacrer à la direction de son monastère, et surtout à l'éducation de ses chers écoliers, car Illtud fut surtout un grand éducateur et mérita d'être appelé « l'excellent maître des Bretons[1] » par le biographe de saint Samson qui traça pour la postérité le portrait suivant du maître de saint Gildas : « Illtud était, dit-il, plus habile qu'aucun de ses contemporains, non seulement dans la science des livres du Nouveau et de l'Ancien Testament, mais encore dans les lettres profanes comme la grammaire,

[1] « Ad scholam filium suum egregio magistro Britonum cui Heldutus vocabatur ducere perrexerunt. » (*Vita antiqu. S. Samsonis*, p. 10. Dom Plaine, édit., Bray et Retaux, 1887).

la rhétorique, la géométrie, l'arithmétique et dans les diverses branches de la philosophie[1]. » Le biographe du XIe siècle ajoute qu'il était par privilège de famille *magnificus et sagacissimus futurorum prescius*, ce qui signifie en bon français qu'il était d'une sagacité admirable pour deviner les choses futures[2].

[1] « Ille vero Heldutus de totis scripturis veteri ac novi testamenti et omnium artium scripturæ peritissimus erat, genereque *magnificus et sagacissimus futurorum prescius.* » *Ibid.*, p. 10.

[2] M. de la Borderie qui n'a pas eu probablement entre ses mains le texte publié par Dom Plaine a lu non pas *magnificus* mais *magicus sagacissimus* (Dans *Vit. S. Samson*. I. 7. *Act. SS. O.S.B.* S; dec. I. p. 148.) qu'il a traduit par *magicien ou mage fort savant et habile devin.* Cette erreur nous a valu une étude fort intéressante du savant historien de la Bretagne. N'est-ce point le cas de dire : « O felix culpa ? » Dans les documents latins de la première époque du moyen âge qui concernent la Bretagne et l'Irlande, *magus*, *magicus*, est synonyme de Druide; cfr. Skene. *Celtic Scotland*, t. I, p. 3 et 115. D'Arbois de Jubainville, *Introduction à l'étude de la littérature Celtique*, p. 135, 136, 234 et 385. Note 2.) En dehors de l'Empire romain, chez les Scots et les Pictes, les Druides se maintinrent comme prêtres jusque vers la fin du VIe siècle (Skène, *Ibid.*, p. 107, 108 et 109, et d'Arbois de Jubainville, *Ibid.*, p. 160 à 164). En Gaule, malgré les prescriptions réputées de Tibère et de Claude, ils avaient continué de subsister. Pline l'atteste, sinon comme prêtres et comme juges, du moins comme médecins d'un ordre spécial qui, avec de certains rites religieux, avec des formules étranges dont ils avaient le secret, savaient utiliser pour le bien de l'homme, les forces cachées de la nature. (Pline, édit. Hardouin, lib. XVI, Cap. 94. XXIV, 63-63 ; XXIX, 12.) Au IVe siècle, il y avait encore en Gaule, dans les cantons reculés de l'Armorique, des familles de druides. Nul doute qu'il n'en fut ainsi dans la Bretagne romaine surtout dans les régions du Nord et de l'Ouest, bien moins romaines que le sud-est de l'Ile. Quand ces familles druidiques embrassèrent le christianisme, elles n'en conservèrent pas moins le secret de cette mer-

Dans les épîtres de saint Paul, Illtud avait trouvé et médité sans doute la parole admirable que le converti du chemin de Damas avait adressée à la paresse égoïste de ses contemporains, et que tout prêtre conscient de ses devoirs d'éducateur ne doit cesser de répéter aux jeunes gens que les plaisirs sollicitent, mais auxquels il faut faire connaître leurs futures obligations d'hommes sociaux, c'est-à-dire d'hommes destinés à donner l'exemple de l'obéissance à la grande loi du travail : *Qui non laborat nec manducet*. Celui-là qui ne travaille pas, n'a pas droit au pain quotidien.

Le travail se présente au chrétien soucieux de

veilleuse science médicale qui se transmettait chez elles de génération en génération. Saint Illtud sortait sans doute d'une de ces familles, c'est pourquoi on le qualifie : « *Genere magicus sagacissimus*. »

Quant au don de prescience (futurorum prescius) attribué à Illtud, il semble moins étonnant que celui de magie. Saint Patrice, selon la tradition, permit aux *files* d'Irlande successeurs des *vates* de la Gaule l'exercice de la divination pourvu qu'ils eussent soin de n'y pas mêler de sacrifices païens. Tout un livre de la *Vie de saint Columba* est consacré aux nombreuses prédictions de ce saint ; mais sa faculté de prescience est présentée comme un don spécial du Saint-Esprit, et celle d'Illtud, au contraire, comme un privilège tenant à la race, à la famille (*genere futurorum prescius*) (*Vit. S. Gildæ*, C. I, en tête du Gildas de Stevenson, C. XXXI) et aussi parce que dans sa première jeunesse il avait étudié *inter vates*.

Les traits que nous venons de relever, ajoute M. de la Borderie, donnent au premier maître de saint Gildas une physionomie celtique très accentuée, presque druidique, et, à tout le moins, fort originale qu'on n'avait pas remarquée jusqu'ici. (La Borderie, *Revue de Bretagne et de Vendée*, t. LIV, 1883, p. 173, 174).

ses devoirs sous une double forme : le travail manuel et le travail intellectuel. Jamais aucun maître ne présenta à ses disciples autant que saint Illtud un exemplaire plus achevé du travailleur obstiné qui sait exercer à la fois les muscles de ses membres et les énergies de son cerveau, réaliser dans un heureux équilibre la puissance physique et la puissance mentale. Ses disciples devaient le voir souvent tel que sa femme l'avait rencontré, courbé sur la terre afin d'arracher au sol l'aliment qui devait nourrir son corps, la fleur du pain, comme ils le trouvaient courbé sur ses livres afin d'arracher à l'erreur l'aliment qui devait nourrir son intelligence, la vérité. Saint Illtud, en effet, fut un homme de *peine*, dans toute la force du terme, remuant la terre de ses propres mains pour la faire fructifier et obtenant de Dieu par les mortifications, le travail ou la prière, l'aide que son impuissance reconnaissait comme nécessaire.

Le labeur des champs, cher aux moines parce qu'il calme les nerfs et mate mieux que tout autre les sens, fut pour Illtud l'objet d'un véritable culte. Il savait que les travailleurs de la pensée ne transpirent pas mais se congestionnent, et qu'il leur faut trouver dans un métier manuel un dérivatif. Il osa disputer à la mer le terrain qu'elle avait conquis, et exécuta à cet effet des travaux gigantesques. Le monastère qu'il avait fondé auprès de Nant-Carvan et qui devait demeurer jusqu'au XIIe siècle sous le nom de Lan-Illtud ou Land-

Wit, était situé dans une île[1] d'une sécheresse de sol vraiment désespérante, à la pointe sud-ouest de Clamorgan, au bord du bras de mer qui sert d'embouchure à la Severn. Le courant, poussé d'une extrême violence par le fleuve, donnait des assauts furieux au rivage dont il avait déjà dévoré, englouti une bonne part, si bien qu'à mer haute, une bande fort étroite séparait seule le monastère du flot envahisseur. Et encore, pour combien de temps? La situation du monastère ainsi assiégé était fort dangereuse... une tempête, et il était submergé.

Les disciples de saint Illtud vinrent prier le maître de pourvoir à ce danger et de faire reculer la mer. Un jour de grande marée, le flot s'étant retiré à mille pas environ du monastère, Gildas prenant, au nom de tous ses condisciples, la parole dit au saint abbé : « Savant maître, vous nous expliquiez tout récemment les paroles de l'Evangile par lesquelles le Sauveur recommandait à ses disciples de demander en toute confiance à Dieu les

[1] La *Vita Pauli* nous dit : « locus in quo habitare consueverat quem nunc Iltuti monasterium dicunt » (c. 9) et « erat autem quædam insula Pyrus naturæ Dematiarium in finibus sita » (c. b.). — La *Vita Samsonis :* « Erat non longe ab hoc monasterio (i. e. Illduti) insula quædam nuper fundata a quodam egregio viro ac sancto presbyterato nomine Pyro. » (*An. Bol.*, VI, p. 93).

Nous devons conclure de ces anciennes vies que le monatère d'Illtud était une petite île, près de Dyfeld, île appelée par les deux véridiques hagiographes Pirus ou Pyrus et Illtud, et auprès de laquelle se trouvait un monastère (insula) qui portait le nom d'un prêtre, Pirus. Cfr. la note très complète à ce sujet de M. Hugh Williams dans Cynemodorium, n° 3, t. II p. 326 et seq.

choses qui pourraient leur être utiles, avec la certitude d'obtenir tout ce qu'ils solliciteraient avec foi. « En vérité, disait le Christ, je vous le dis, tout ce que vous réclamerez dans vos prières à Dieu, vous sera accordé ; croyez-le, et il en sera ainsi fait. » Maintenant donc, ô maître, pourquoi ne demandez-vous pas à Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même qui peut tout accorder au cri de notre foi, d'étendre les limites de cette île et d'en rendre le sol fertile. » A ces paroles, dont l'accent chrétien l'émeut, Illtud rassemble tous ses disciples, pénètre avec eux dans son oratoire, et là, prosterné, les mains levées au ciel, et les yeux remplis de larmes, il adresse à Dieu cette fervente prière : « Seigneur Jésus, vous qui avec le Père, et l'Esprit Saint, avez tiré du néant le ciel et la terre et la mer et tout ce qu'ils renferment, Vous qui avez enjoint à vos fidèles de demander en Votre nom à Votre Père, tout ce dont ils auraient besoin, les assurant que leurs prières seraient exaucées ; en Votre nom même, nous supplions la clémence du Dieu Tout-Puissant, d'ordonner que par Vous, soient étendues les limites de cette île, que son sol devienne fécond, que cette terre suffise abondamment à nous nourrir, nous, vos serviteurs et ceux qui viendront après nous, et qu'ainsi, comblés de vos dons, nous rendions grâces à Votre Nom, ô Christ, qui avec le Père et le Saint-Esprit vivez et régnez dans les siècles des siècles. » — Amen ! répondirent tous les disciples, et ils sortirent de l'oratoire.

A leur vue, à l'endroit même où la mer était, il y a quelques heures, si menaçante, s'étendaient des champs où des légumes venaient de germer et de s'épanouir en fleurs ! Illtud rentra dans son oratoire le cœur débordant de joie, et, d'une voix claire et forte, il exprima sa reconnaissance en des hymnes et des actions de grâce ardentes, envers le Dieu créateur de toutes choses qui secourt toujours ceux qui l'invoquent en esprit et en vérité [1]. Le monastère eut ainsi devant lui désormais, quinze cents mètres de terre ferme que les disciples d'Illtud labourèrent, qui portèrent de riches moissons

[1] *Acta. SS. O. S. B.* Sxc. I, p. 141. *Vit. S. Gildæ Ruiensis*, C. I. Nous trouvons le même fait, dit M. de la Borderie, relaté dans la *Vie de saint Paul-Aurélien*, par Wrmonoc. Le flot s'était retiré, y est-il dit, à mille pas environ du monastère, Illtud prit avec lui son bâton et, avec ses disciples, descendit tout au bord de la mer, puis avec son bâton, creusa un fossé pour lui servir de limite. Ses disciples qui voulaient collaborer à cette œuvre, dressèrent contre ce fossé une levée de terre. Alors, le maître, dans une fervente prière, s'adresse à Dieu et le supplie d'imposer à la mer le respect de cet obstacle élevé en son nom ; et depuis lors, jamais la mer ne l'a franchi. « *Sulcum sui baculi cuspide, littus a mari, dividens ac separans*, (Iltutus) *composuit mare astringens lege firmissima ut nunquam fossam a se factam ulterius transire faceret.* » Il est évident, dit M. de la Borderie, que la légende rappelée par le moine de Ruis et les autres écrivains postérieurs à l'auteur de la *Vie de saint Samson*, s'est inspirée du fait que cette vie signale en le transformant en un véritable miracle. (Cfr. *Revue celtique*, t. V, p. 423 et La Borderie, *Hist. de Bretagne*, t. I., p. 276). Mais Mgr Duchesne qui reproche à M. de La Borderie d'escamoter trop facilement le miracle fait remarquer fort justement que le texte de la *Vie de saint Pol* parle seulement d'une ligne tracée sur le sable par saint Illtud avec son bâton, et pas du tout d'une levée de terre. (Duchesne, *Revue historique*, t. LXVI pp. 182 et seq.)

et qui gardent aujourd'hui encore une fécondité admirable !

Lan Illtud est en effet actuellement un grand et populeux village, posé sur un ban de calcaire couvert d'une riche couche marneuse, au milieu des plus beaux pâturages et des meilleures terres de labour de tout le pays de Galles[1]. La digue peut aujourd'hui n'avoir laissé aucune trace : le souvenir du bienfait subsiste.

Pendant tout le moyen âge Illtud fut considéré comme un grand laboureur, et les triades galloises qui, de loin en loin, mêlent à leurs inventions, dit M. de La Borderie, quelques parcelles de vérité plus ou moins déformées, lui attribuent l'invention de la charrue ou son introduction en Grande-Bretagne[2].

Un autre trait nous montre comment les élèves du saint abbé passaient, en dehors de leurs cellules ou de leurs salles de travail, en plein air, une grande partie de leurs journées. Frœbel, en imaginant les Kindergarten, et le regretté Demolins, en fondant son École des Roches, savaient-ils qu'ils ne faisaient au XIX[e] siècle qu'imiter un humble moine breton, maître d'une école monastique au V[e] siècle ? Ce trait, le voici : il est charmant. Le bienheureux Illtud se mit donc à travailler cette île qu'un miracle d'en

[1] M. Carlisle. *Topographical dictionnary of Wales*, au mot Lan Illtud). Faur cité par la Borderie. (*Revue de Bretagne et de Vendée*, A t., p. 175).

[2] *Triades de l'Ile de Bretagne*, 3e série, n° 56.

haut venait d'agrandir. Il ensemença de froment quelques arpents de terre. Mais, alors que le froment commençait à mûrir au gai soleil, voici que des oiseaux de mer s'en vinrent en grand nombre[1] ravager le champ du saint vieillard.

Ce que voyant, Illtud enjoignit à ses disciples de les effrayer et de les mettre en fuite. Chacun des écoliers devait avoir son jour de garde, et écarter avec soin les pillards de la future moisson. Or il arriva qu'au jour qui était assigné au bienheureux Pol[2], un des écoliers du monastère, les oiseaux vinrent plus nombreux que jamais et plus voraces aussi, s'attaquant aux épis et aux tiges elles-mêmes. En vain le jeune Pol, dont le caractère ne se laissait point rebuter, s'évertuait par ses clameurs, à les chasser. Il avait beau crier, courir d'un bout du champ à l'autre, les oiseaux continuaient leurs ravages. Las à la fin, n'en pouvant plus, il appela à son aide ses condisciples Samson et Gildas : « A moi, frères, à moi, mes chers amis, leur dit-il, venez avec moi tirer vengeance du tort que font à notre maître ces oiseaux effrontés. Ils détruisent et dévorent ses moissons; ils doivent recevoir le châtiment qu'ils méritent. » Ses condisciples

[1] Les habitants du littoral de la Grande Bretagne eurent souvent à défendre leurs champs contre les oiseaux de mer. De nos jours encore, les immenses rochers qui entourent l'île d'Hœdic ne disparaissent-ils pas entièrement sous le nombre des mouettes et des goélands, comme s'ils étaient recouverts par une couche épaisse de neige?

[2] Ou Paul Aurélien, le futur fondateur de l'évêché de Léon.

accourent à sa voix, invoquent le nom du Christ, et poussent devant eux vers le monastère la foule innombrable des oiseaux soudain devenus dociles et se laissant conduire comme un troupeau de douces brebis par ces enfants bénis en lesquels ils sentent une force divine. Arrivés devant le seuil d'Illtud, ces oiseaux sauvages se voyant captifs, se mirent à pousser de longs cris. Le saint vieillard entend leurs clameurs et le bruit de leurs battements d'ailes; il quitte son oratoire et reconnaît la puissance du Seigneur qui a voulu récompenser la foi admirable de ses élèves : « Laissez, dit-il aux enfants, laissez s'envoler ces oiseaux en toute liberté. Leur captivité d'un moment a expié leur faute ! Qu'ils prennent leur libre essor et qu'ils n'osent plus, je le leur dis au nom du Seigneur, dévaster nos moissons. » Ainsi parla le saint, et les oiseaux joyeux s'élevèrent dans les airs. Dociles à l'ordre que leur avait donné Illtud, ils ne revinrent plus dévaster les moissons.

On voit, par ces deux exemples, la confiance sans bornes que les écoliers de Lan-Illtud avaient dans leur maître. Ils savaient que l'esprit de Dieu reposait en lui et que sa science égalait sa sainteté; ils admiraient son austérité profonde et ils attachaient volontiers à ses paroles un sens prophétique.

Tel était le directeur de l'École monastique où la Providence avait conduit Gildas. Les disciples répondaient à l'éducation chrétienne qu'ils

recevaient à l'École du monastère. Nous connaissons déjà le nom de deux des condisciples de notre saint : Samson et Pol Aurélien ; l'histoire nous a conservé le souvenir de trois autres enfants qui partagèrent les travaux et les délassements du fils de Caun : Magloire, Lunaire, David. Tous ces écoliers du Monastère d'Illtud étaient de race royale, tous sont devenus célèbres par leurs travaux apostoliques et ont mérité d'être reconnus par l'Église au nombre de ses saints[1]. Il existait entre eux une certaine différence d'âge, car l'École, séparée du monastère proprement dit, était occupée par des novices et de futurs moines, par des jeunes gens aussi bien que par des enfants que l'on ne destinait pas à la vie religieuse, par des fils de bardes enfin comme Taliesin. Elle était ouverte par conséquent à qui désirait y entrer, mais elle demeurait placée près du monastère et dirigée par des religieux. Ainsi en était-il de toutes les écoles à cette époque : il n'y avait alors en effet que les moines à cultiver les lettres et les arts. Les écoliers s'appelaient *Scolastici*, *Discipuli*, *Juvenes*, parfois aussi *petits moines;* les religieux recevaient le nom de *Majores* ou de *Patres*. « Il y avait, remarque M. de La Borderie[2], une grande différence entre les monas-

[1] Saint Samson réalisa la prédiction faite par le vénérable Illtud lors de l'entrée du futur évêque de Dol à l'École du Monastère.

[2] *La Bretagne.* — Cours professé à Rennes 1890-91.

tères et l'institut collégial qui en dépendait : dans ce dernier, les élèves, souvent émancipés, jouissaient d'une liberté relativement grande en dehors des heures de leçons et d'offices. « On a déjà pu se rendre compte de cette liberté par les deux légendes que nous avons rapportées. Les vies de saint Magloire et de saint Gwennolé, citées par l'historien de la Bretagne, nous en fourniraient maints exemples. Nous rappellerons simplement pour mémoire deux légendes intéressantes. Pendant une disette effroyable qui eut lieu en Armorique, l'île de Serk[1], riche de pêche et de chasse, bien cultivée par des moines prévoyants, possédant de grandes réserves, n'avait pas eu beaucoup à souffrir de la famine : Magloire était alors abbé du monastère de Serk. Des rivages voisins, les foules accoururent solliciter la charité du saint. Au bout d'un certain temps, l'affluence des réfugiés finit par épuiser les ressources des moines ; l'intendant et le doyen du monastère (*Œconomus* et *Decanus*) signalèrent le péril à Magloire et lui exposèrent la nécessité non seulement de renvoyer les étrangers, mais encore de disperser la communauté. Il était urgent, disaient-ils, de ne laisser dans l'abbaye que le vénérable abbé et quelques anciens auxquels on réserverait le reste des provisions : ceux-là pourraient attendre sans danger, avec la fin du fléau, le retour de leurs frères. Magloire repoussa cet avis :

[1] La Borderie. *Hist. de Bretagne*, pp. 462-463.

sa charité voulait jusqu'au bout prodiguer aux réfugiés le pain du monastère, et sa foi intrépide comptait sur la Providence pour le renouveler.

Après un dîner qui a mis à peu près à sec les greniers de l'abbaye, « un groupe de petits moines (*parvuli monachi*), c'est-à-dire d'écoliers, se jettent à terre et embrassent les pieds de Magloire en s'écriant :

— « O bienheureux père, permets-nous de descendre au port, et d'aller sur le rivage ; alors le gazouillement de nos voix ne troublera plus le sommeil des vénérables moines qui ont besoin de repos, et nous pourrons à notre aise, lire nos leçons tout haut de façon à les retenir plus facilement. »

— « Allez donc, leur dit Magloire, mais soyez raisonnables. Ne vous conduisez pas comme des enfants, et rentrez à l'heure prescrite. »

Enchantés, nos écoliers descendent joyeusement au creux qui était, qui est encore le port de Serk. Là, ils trouvent un vieux navire depuis longtemps hors d'usage qui avait été remonté sur les galets, hors de l'atteinte de la marée ; ils y entrent et y jouent, courant d'un bout à l'autre, imitant les manœuvres des marins. Pendant leurs jeux, sans qu'ils y prennent garde, la mer monte rapidement ; on se trouve alors à l'une des plus hautes marées de l'année. Une lame énorme poussée par le vent envahit la grève, soulève le vieux navire, et, en se retirant, l'entraîne au large avec tous ses passa-

gers... Heureusement le vent bientôt calmit; il poussa l'embarcation sans encombre jusqu'à la prochaine côte neustrienne. Là on ne souffrait plus de la famine; ce pays avait déjà par lui-même pu tirer des secours d'autres régions plus favorisées. Quand on y apprit la détresse du monastère de Serk, on chargea le navire de grains et de farines; trois jours après son départ, il était de retour dans l'île, et si chargé de provisions qu'il fallut, pour les enlever, six paires de bœufs[1]. L'escapade des écoliers avait servi aux pauvres.

Voici une autre légende non moins significative de la liberté dont jouissaient les *petits moines*. Nous l'empruntons à la vie de saint Gwennolé, écrite au IXe siècle, mais dont l'auteur s'est visiblement inspiré de documents très anciens. Le bienheureux Budoc, abbé du monastère établi dans l'île de Lavré, eut un jour à se rendre sur le continent; il partit en recommandant, « en ordonnant aux disciples qu'il laissait dans l'île — particulièrement aux écoliers — de ne pas se livrer à des jeux immodérés ». Mais voilà que les plus jeunes, les plus alertes, se mettent à courir comme des fous dans la campagne, et l'un d'entre eux se casse la jambe. Grande alarme dans toute la communauté : les *majores* et les *minores*, les *patres* et les *fratres*, en d'autres termes, les moines et les écoliers sont consternés : « Que faire, s'écrient-ils, que

[1] Voir toute cette histoire dans *Vita s. Maglor*. 8. 21 à 28, édit. Mabill. p. 228 à 230.

devenir? Où fuir? Nous avons violé le décret de notre Père (*pater spiritualis*); nous n'avons pas seulement méprisé notre maître (*præceptor*), mais Celui au nom duquel il commande; nous avons péché tout à la fois contre le saint de Dieu et contre Dieu! » Gwennolé trouva moyen de guérir le jeune étourdi et le remit sur pied.

Nous savons qu'on enseignait dans ces écoles monastiques les sciences profanes et sacrées et que la discipline était tout autre que celle du monastère. Les écoliers étaient partagés en petits groupes dont chacun se trouvait placé sous l'autorité d'un moine qui en était à la fois, dans l'ordre intellectuel le professeur, le maître, et dans l'ordre religieux le Directeur comme délégué de l'Abbé [1]. Gildas dut avoir un maître de grande valeur; il aurait appris de lui les sept arts libéraux, car nous dit Caradoc de Llancarvan « *studuit, studiosus in artibus septem* » [2] c'est-à-dire la grammaire, la dialectique, la rhétorique, la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie et la musique; M. de La Borderie affirme que l'assertion de l'hagiographe insulaire est très acceptable, car, au temps où vécut saint Gildas on enseignait dans les Écoles de monastère les sept arts libéraux [3]. Les écrits de saint Gildas prouvent qu'il ne possédait pas seulement une éru-

[1] Cfr. *Hist. de Bretagne*, par A. de La Borderie, t. I, p. 526.
[2] Mommsen. *Mon. Germ. hist.*, XIII, p. 107.
[3] La Borderie *Ibid.* p. 527. Cfr. *Vit.* I à *S. Samsonis* I, cap. VII, dans *Act. SS.OSB*, Soc. I, p. 168.

dition incomparable dans les lettres sacrées[1], mais qu'il connaissait aussi les lettres profanes. Il cite Virgile à diverses reprises sans effort de mémoire[2], Juvénal[3], Perse et Martial[4], Claudien[5], Esope[6] avec la même sûreté qu'il apporte à utiliser l'écrit de saint Jérôme sur les auteurs ecclésiastiques, le Recueil des lettres, les Chroniques, surtout la Version de ce saint, et l'*Histoire ecclésiastique* de Rufin. Schœll a remarqué dans ses *Sources des Églises de Bretagne et d'Irlande*, que Gildas avait dû traduire directement le texte des Septante et qu'il était, pour le temps, un helléniste très distingué. Il ne s'était pas contenté comme beaucoup de moines de son temps surtout en Hibernie, de connaître l'écriture grecque (on sait que beaucoup de manuscrits irlandais, bien qu'étant en langue latine, sont écrits en caractères grecs) ; ses citations multipliées, souvent d'une façon excessive, de la Bible et de l'Évangile proviennent soit de la Version italique

[1] Cfr. *infra* pp. 103 et seq.

[2] (*Mon. Germ.* Etude de Mommsen, p. 30, II, 34, 15 ; 48, 10).

[3] Car le terme epimenia, p. 39, 7 paraît emprunté à là *Satyre* 7120 de ce poète, *Ibid.*

[4] C'est à l'un ou à l'autre qu'est emprunté le mot *Castata*, p. 39, 2, 84, 20, *Ibid.*

[5] A celui-ci, Gildas a emprunté le terme par lequel il désigne l'Océan ; Vallem Thethycam ou Thethycam (p. 3519) que Claudien appelle Thethys. Même remarque peut être faite pour le terme stigmata (p. 32-2, 24-30) appliqué aux soldats peut-être à cause de la coutume hien connue du tatouage.

[6] Cfr. *infra* p. 216. *La fable des membres et de l'estomac*, La Fontaine, éd. Regnier, t. I, p. 205.

antérieure à la Vulgate soit de la Version grecque des Septante[1]. D'autre part, Gildas connaissait admirablement (Lipsius l'a prouvé et nous avons nous-même contrôlé son témoignage) la littérature patristique. Nous trouvons chez lui des passages d'Ignace d'Antioche, de Polycarpe de Smyrne, de Basile le Grand et même de Philon et de Porphyre auquel il emprunte cette maxime: « *Britannia est fertilis provincia tyrannorum* », « La Bretagne est la terre féconde entre toutes en tyrans ! »

Nous ne nous demanderons pas avec quelques auteurs si la langue latine était la langue propre de Gildas. Sans doute, le style de notre saint ne ressemble pas à celui de Cicéron ou de Quintilien, il est parfois lourd et heurté. La structure de ses périodes est, ainsi que l'a fait remarquer Lipsius, si extraordinairement enchevêtrée que l'intelligence en est souvent difficile, mais il est supérieur encore à la plupart des auteurs ses contemporains, et, si l'expression lui sert mal à traduire les idées *métaphysiques*, sa phrase se déroule librement au contraire dans les récits historiques.

Nous pouvons constater facilement par cela même que le latin chez lui est une connaissance acquise par l'étude et nullement une langue maternelle. D'ailleurs Loth a démontré contre Mommsen

[1] Cf. *infra* cap. III, où nous montrons le profit que Gildas retira au point de vue de ses études scripturaires de son voyage en Gaule; et où nous indiquons la nature des nombreux manuscrits qu'il rapporta de notre pays au dire de Caradoc de Llancarvan.

d'une manière irréfutable (et ce qu'il dit de la Grande-Bretagne en général est plus vrai encore quand il s'agit de l'Artcluyd, patrie de saint Gildas) que le latin n'était parlé en Grande-Bretagne que dans les principales villes à l'époque où naquit notre saint. C'est une conclusion qui s'impose à tous ceux qui ont lu ou même parcouru les écrits de saint Gildas, publiés par Mommsen. Nous ne redoutons sur ce point aucune contradiction [1].

[1] Personne ne soutient aujourd'hui que le latin ait été la langue courante de l'île. Les plus disposés à exagérer dans ce sens se bornent à prétendre que le latin a pu vivre encore quelque temps après le départ des Romains dans quelques centres de culture bretonne. Cependant, récemment, Mommsen s'est autorisé de deux passages de Gildas pour soutenir que non seulement le latin était la langue de Gildas, mais même celle des concitoyens (cives) auxquels son cœur s'adresse. Gildas dit en parlant des trois vaisseaux sur lesquels les premiers envahisseurs saxons abordèrent en Bretagne insulaire : tribus ut lingua ejus lexrnæ barbarde, id est saxoniæ exprimitur, *cyulis nostra longis navibus* (*De excidio*, ed. Stevenson et Petra, § 23). Dans le second passage (*Epistola,* ed. Stevenson, § 32), Gildas explique le nom de *Cuneglasos :* « Cuneglose romana lingua Lanis fulvet ». Le passage ne prouve rien. Gildas écrit en latin : dans quelle langue donnerait-il la traduction du nom breton, si ce n'est en latin, la langue qu'il écrit, celle de l'Église ?
Quant au premier, il pourrait facilement s'appliquer en interprétant *nostra* (ce qui est légitime) par notre langue à nous clercs et lettrés, la langue de l'Empire, ou même simplement la langue dont je me sers dans cet ouvrage. Mais l'illustre historien allemand ne se doute pas, en nous invitant à prendre le passage à la lettre, qu'il nous fournit la plus éclatante réfutation de sa théorie. En effet, longa (navis) a été adopté par les insulaires bretons dans le sens de vaisseau. Le nom propre encore aujourd'hui en usage en gallois est *Llong,* substantif féminin : Gildas dit en réalité qu'en saxon le vaisseau s'appelle *cyula,* dans notre langue longa navis ; à l'époque de Gildas llong était longa ». *Loth.* vol. XIII, n° 1, janvier 1901. p. 91 et seq. dans la *Revue Celtique*).

Sans doute Gildas put acquérir une partie de ces connaissances dans le voyage d'études que nous le verrons entreprendre bientôt en Gaule, mais ce fut au monastère de Saint-Illtud que sa mémoire se développa : développement heureux d'une faculté alors plus qu'aujourd'hui nécessaire ; c'est là qu'il commença à se pénétrer des textes des écrivains sacrés ou profanes qui devaient revivre sous sa plume, qu'il devait, il est vrai, parfois attribuer à d'autres qu'à leur auteur propre, mais les quelques erreurs mêmes des citations faites par Gildas prouvent son érudition.

Une amitié chrétiennement fraternelle unissait les écoliers de Saint-Illtud ; ils rivalisaient d'ardeur au travail, et leur émulation tendait à des progrès incessants dans la voie de la perfection. En dehors des heures passées, comme dans tous les monastères, à copier les manuscrits des auteurs sacrés ou profanes, l'enseignement intellectuel, aussi bien que l'enseignement moral et religieux, semble leur avoir été donné, à la méthode d'Aristote, dans des conversations échangées pendant de longues promenades, à la façon de Socrate, sous la forme de maïeutique, ou bien encore sous forme de sentences maintes fois répétées, suivant la méthode de S. Cado. L'auteur des *Moines d'Occident* a cité quelques-uns de ces aphorismes destinés aux élèves de l'École du monastère de Llancarvan :

« En voici, dit-il, quelques-uns qui, pour avoir été enfantés dans un cloître breton du sixième

siècle, sous le coup des invasions saxonnes et si loin des sources de la sagesse et de la beauté classique, n'en sont pas moins faits pour intéresser et toucher :

« La vérité est la fille ainée de Dieu. — Sans lumière, rien de bien. — Sans lumière, pas de pitié. — Sans lumière, pas de religion. — Sans lumière, pas de foi. — Il n'y a pas de lumière sans voir Dieu. »

Voici la même pensée sous une autre forme :

« Sans science, pas de puissance. — Sans science, pas de sagesse. — Sans science, pas de liberté. — Sans science, pas de beauté. — Sans science, pas de noblesse. — Sans science, pas de victoire. — Sans science, pas d'honneur. — Sans science, pas de Dieu. — La meilleure des attitudes est l'humilité. — La meilleure des occupations, le travail. — Le meilleur des sentiments, la pitié. — Le meilleur des soucis, la justice. — La meilleure des peines, celle qu'on se donne pour faire la paix entre des ennemis. — Le meilleur des chagrins, le chagrin d'avoir péché. — Le meilleur des caractères, la générosité.

Le poète s'y retrouve à côté du théologien et du moraliste :

Nul n'est fils de la science, s'il n'est fils de la poésie. — Nul n'aime la poésie, sans aimer la lumière — Ni la lumière, sans aimer la vérité — Ni la vérité, sans aimer la justice — Ni la justice, sans aimer Dieu. — Nul n'aime Dieu, sans être heureux.

L'amour de Dieu était donc le but suprême de son enseignement comme de sa vie. Comme un disciple lui en demandait la définition il lui dit :

— L'amour, c'est le ciel. — Et la haine ? reprit le disciple. — La haine, c'est l'enfer. — Et la conscience ? — C'est l'œil de Dieu dans l'âme de l'homme[1]. »

Saint Gildas, comme S. Cado, aimait ces aphorismes qui gravent dans l'esprit, en quelques mots, tout un enseignement, on le verra condenser plus tard toute sa pensée en des phrases comme celle-ci : « La vérité luit pour le sage quelle que soit la bouche d'où elle sort : *Veritas sapienti nitet, cujuscumque ore prolata fuerit* », comme celle-là encore : « Quand le navire est brisé, quiconque sait nager se sauve à la nage. « *Navi fracta, qui potest natare, natat !* » Ce que de Bonald a traduit plus tard quand il a écrit : « Que l'homme tombe hélas ! mais qu'il marche ! »

Tantôt c'était le maître de l'École du Monastère qui interrogeait ses élèves, tantôt il se faisait interroger par eux. De part et d'autre régnait une confiance, une union des esprits et des cœurs qui facilitaient singulièrement la tâche d'Illtud et de ses collaborateurs. Dans ce monastère, on voyait souvent le maître et le disciple, quand ils se trouvaient en présence d'un passage difficile des sain-

[1] J'emprunte ces citations à celles tirées par M. Walter et M. de la Villemarqué de la collection intitulée Myghiam Archeology of Wales. London, 1801-1803, 3 vol. in-8°.

tes Ecritures, s'arrêter, l'un reconnaissant son impuissance à pouvoir l'expliquer, l'autre en obtenant l'intelligence par des jeûnes et des prières extraordinaires, et tous les deux s'unissant dans une commune action de grâces. Malgré le goût très vif que tous les disciples d'Illtud marquaient pour des mortifications que notre temps ne saurait comprendre, leur caractère n'en était pas moins vif et enjoué. Témoin la façon dont saint Samson demanda un jour à son maître l'autorisation de courir au secours d'un jeune religieux qu'un serpent avait mordu et qui se mourait : « Je sais, dit-il au vieillard, un excellent remède que j'ai appris de mon père, remède qui ne consiste qu'en peu de paroles et qui est un enchantement souverain. — Est-ce donc, lui dit Iltud, que votre père est magicien ? Et vous a-t-il appris les détestables secrets de cet art ? ou croyez-vous qu'on puisse être religieux et enchanteur tout à la fois ? » Samson lui répliqua tout aussitôt, pour lui ôter tout sujet de scandale : « Ne vous souvenez donc plus, Maître, que je n'ai d'autre Père que celui à qui le Prophète disait : « Ce sont vos mains qui m'ont formé, ce sont elles qui ont disposé toutes les parties de mon corps ? — Illtud surpris de la foi de Samson, lui dit : « Allez au nom du Seigneur, et que le Père Céleste daigne guérir le blessé. » Samson y courut aussitôt et, sans penser qu'il entreprenait d'opérer un miracle, il fit le signe de la croix sur la plaie de son confrère et sur l'eau mêlée d'huile qui servit de pansement : ce qui,

joint à ses prières, eut tant d'efficacité, que le religieux qui était en très grand danger, fut aussitôt guéri. Ce fut alors que Samson, voyant ses condisciples tout étonnés, s'aperçut qu'il venait d'être l'instrument d'un miracle ; il en eut de la confusion et pria le plus affectueusement qu'il put tous les assistants de lui pardonner la faute qu'il avait commise, d'attribuer uniquement à la vertu du signe de la croix la guérison subite du malade. Il les supplia de n'en rien dire aux autres confrères ni à saint Illtud, s'ils avaient quelque charité pour lui [1].

Saint Samson était le modèle des novices, l'âme des écoliers ; Magloire, son cousin, essayait, mais avec plus de peines et non moins de mérites, d'égaler sa science et sa vertu ; Lunaire se faisait remarquer surtout par son ardente charité envers les pauvres, se dépouillant pour eux du moindre objet dont il pouvait disposer ; Pol Aurélien, lui, brillait par sa maturité précoce, sa sagesse et sa discrétion à toute épreuve ; Davy, par son enthousiasme et son ardeur de prosélytisme ; Gildas, de son côté, s'efforçait de se détacher de tout lien terrestre et essayait déjà, nous dit le biographe de Ruis, d'imiter aussi parfaitement que possible, dans le recueillement et le silence de la méditation des mystères divins, la contemplation dans laquelle Dieu lui-même semble se complaire. Sa docilité était admirable ; il aimait

[1] Cfr. *Vita Samsonis*, op. cit. et la *Vie des Saints de Bretagne de Dom Lobineau*. Edit. Trevaux, 1836, p. 208.

la lecture des saints Livres, affectionnait les veilles et les prières. Sa charité égalait celle de son condisciple Lunaire, son aimable caractère rivalisait avec celui de Pol Aurélien ; la sagesse des vieillards s'harmonisait en lui avec l'ardeur qui caractérisait Davy, et la sainteté de son âme rayonnait sur un visage d'une rare beauté.

Il ne faudrait pas croire cependant que, dans ce milieu d'élite que saint Illtud avait su grouper autour de lui, dans cette École de monastère que la grâce de Dieu ne cessait de visiter, tous les cœurs vibrassent à l'unisson. Dans le collège des apôtres se rencontra un Judas ; dans toute maison bénie, on trouve toujours quelque être disparate dont la hideur morale fait heureusement ressortir le rayonnement chrétien de ceux au milieu desquels il est appelé à vivre. Il faut des ombres noires à la meilleure peinture afin qu'elle paraisse parfaite. C'est hélas ! le propre de l'humanité.

L'épreuve ne manqua donc pas à l'École du Monastère au temps où Gildas y vécut. Deux neveux d'Illtud s'y trouvaient, retenus beaucoup moins par la vertu que par l'espérance de succéder à leur oncle et de posséder après lui le temporel du Monastère, soit qu'ils le regardassent comme le patrimoine de leur famille, soit que l'un d'eux qui était prêtre et probablement le Directeur d'un groupe d'écoliers aspirât à la qualité d'Abbé. « Tous deux portaient une haine mortelle à Samson, car ils craignaient que leur oncle ne le leur préférât. Ils

lui prodiguaient dans toutes les rencontres des marques manifestes de leur aversion. Samson s'en montrait extrêmement affligé, nullement par crainte du mal qu'ils lui pouvaient faire, mais parce qu'il voyait avec tristesse le danger de perdition auquel ils exposaient leurs âmes. Il se regardait comme coupable de leur péché parce qu'il en était l'objet et l'occasion, et cette pensée pénétrait son cœur d'une douleur continuelle qui le portait à faire des pénitences incroyables et des prières sans interruption pour obtenir la conversion de ces deux malheureux. Mais, plus il se sacrifiait à leur occasion, plus aussi croissaient leur rage et leur jalousie.

Celui des deux qui n'était pas prêtre, dit le biographe de saint Samson, avait la charge de dépensier dans la communauté [1]. Cet emploi leur fit naître la pensée d'empoisonner le saint, et ils s'imaginèrent qu'ils en viendraient à bout en lui présentant quelque breuvage. On avait la pratique de donner aux religieux, dans cette maison, en de certains temps, du jus de quelques herbes médicinales, pour la conservation de leur santé. Comme

[1] Don Lobineau traduit par apothicaire le mot *pistor* qui signifie pileur. Nous ne pouvons accepter cette traduction car le *pistor*, qui venait dans les monastères bretons après l'économe, n'était pas seulement le boulanger, préposé à veiller à la fabrication du pain, sa charge était plus importante. Il avait la garde et la disposition de toutes les provisions, en particulier de tous les vivres, et il était chargé d'assurer l'alimentation de la famille monastique. Cfr. La Borderie. *Hist. de Bretagne*, I, p. 513.

c'était plutôt une médecine qu'un simple breuvage, il n'était permis à personne de s'en abstenir. Ces deux malheureux firent une potion empoisonnée, composée du suc extrait de plantes mortelles, dont ils essayèrent la force sur un animal à qui ils en donnèrent quelques gouttes dans du lait... ; l'animal mourut sur-le-champ [1].

Lorsque Samson se présenta pour boire, ils lui donnèrent une pleine tasse de cette boisson pernicieuse. Le saint novice s'aperçut bien que le breuvage qu'on lui présentait était très différent des autres ; mais, comme dix siècles plus tard devait agir en une circonstance semblable saint Vincent de Paul, dans le but de ne point donner sujet à ses ennemis de se plaindre qu'il les eût soupçonnés légèrement, et d'ailleurs plein de confiance en Celui qui a dit dans l'Évangile : « Ceux-là dont la foi sera vive pourront boire les breuvages les plus mortels, et il ne leur arrivera rien de mal », Samson vida la tasse jusqu'à la lie. Il n'en ressentit aucun mal, au grand étonnement de ceux qui la lui avaient préparée. Sachant bien que c'était à Dieu seul qu'il était redevable de la conservation de sa vie, Samson résolut plus que jamais de consacrer tous les moments de son existence au service divin, afin de témoigner au maître souverain sa profonde reconnaissance. Plus sensible, nous dit

[1] Les actes appellent cet animal Pilox. Quelques-uns ont cru que c'était un chat. Il y a bien plus d'apparence que c'était un chien à l'attache. (Don Lobineau, édit. Trevaux.)

son biographe, à quelques bons effets de la potion qu'il avait prise, qu'à la mauvaise volonté de ceux qui la lui avaient préparée, il remercia le dépensier d'une manière si douce et si honnête qu'il gagna ce religieux, beaucoup moins méchant que le prêtre son frère, et le toucha tellement qu'il se repentit de son crime. Le nouveau converti fit en vain tous ses efforts pour réduire son frère à la raison ; il échoua, car la jalousie et la haine régnaient seules dans ce cœur endurci. Or, il advint ceci : le dimanche suivant, Samson, faisant l'office de diacre au Saint Autel, dut présenter, suivant la coutume, le calice à ce méchant prêtre. A peine le sacrilège eut-il communié que le démon s'empara de lui. L'esprit du mal tourmenta le prêtre indigne d'une manière horrible et honteuse ; à cette vue, le dépensier fut pénétré de terreur, il confessa publiquement leur crime commun, promettant d'en faire pénitence le reste de ses jours, offrant même de les employer entièrement au service du Saint, pour réparer le mal qu'il avait voulu lui faire. Toute la communauté, extrêmement surprise et affligée et Illtud le premier supplièrent Samson de ne pas leur imputer le crime des deux frères. Mais Samson, bien loin d'avoir le moindre mouvement d'indignation contre personne, était le plus désolé de tous ; il se plaignait affectueusement à Dieu d'avoir à son occasion si sévèrement puni son confrère, et lui demandait pardon avec une contrition incroyable, comme s'il avait été coupable de tout le mal qu'on

avait fait. Une si grande bonté donna la hardiesse aux religieux de le supplier de s'employer auprès de Dieu pour la délivrance du possédé, et d'avoir la charité de l'aller voir. Il le fit avec toute la tendresse possible; le démon ne pouvant souffrir les soins charitables d'un homme qui rendait si héroïquement le bien pour le mal, abandonna le religieux, le laissant sain et sauf à Samson « comme un trophée de l'aumône des ennemis, trophée d'autant plus glorieux que, pénitent de sa faute, ce religieux ne voulut plus abandonner le Saint ».

C'est la première fois que nous rencontrons dans cette étude l'action de celui que le Christ Jésus a déclaré *homicide* dès le commencement, qu'il a appelé *le menteur* et *le père du mensonge*, de cet esprit subtil, superbe et révolté contre lequel le chrétien doit lutter autant que contre les passions qui fermentent dans les profondeurs de son être déchu. Les maîtres de la vie spirituelle ont été nombreux qui l'ont remarqué : l'action démoniaque n'est jamais aussi forte, ne se manifeste jamais dans sa puissante personnalité, avec plus d'éclat que dans les milieux où la grâce de Dieu triomphe pour la première fois. A l'invasion du Christianisme chez des peuples jusque là païens, il semble en effet que la rage de l'*ennemi* s'exerce avec une plus sauvage énergie pour conserver ses sujets, pour venger aussi ses défaites. Nous le retrouverons souvent, cet être maudit, dans les légendes et dans les récits que la piété des anciens auteurs

nous a laissés et qui se rapportent à l'époque où vécut saint Gildas. Notre Saint lui-même aura maille à partir avec lui, mais il avait appris au Monastère d'Illtud, la force invincible que donnent la prière, la mortification et le sacrifice.

La foi des écoliers de Lan Illtud trouvait un nouvel aliment dans les pieuses visites dont ils étaient l'objet de la part des amis de leur maître, des hommes les plus réputés par l'élévation de leur esprit et la sainteté de leur vie. On sait combien grande était l'hospitalité monastique. Nul doute que le premier saint Cado, auquel on a attribué, avec la conversion d'Illtud, bien des faits miraculeux, ne soit venu souvent frapper à la porte de l'ancien homme d'armes dont il avait fait un moine avec la grâce de Dieu. D'autre part, l'illustre disciple de saint Germain d'Auxerre, devenu évêque de Llandaff, saint Dubrice, honorait souvent le monastère d'Illtud de sa présence et y exerçait fréquemment les fonctions de son ministère. Saint Samson y reçut en effet le diaconat et le sacerdoce des mains vénérées qui devaient quelques années plus tard l'oindre de l'huile qui fait les Pontifes. Peut-être saint Gildas assista-t-il à la cérémonie du diaconat du futur évêque de Dol? Il ne fut peut-être pas témoin du miracle que nous rapporte l'auteur de la vie de saint Samson, mais il dut en recueillir aussitôt le récit : à peine l'ordination était-elle commencée que saint Dubrice et saint Illtud virent avec une grande surprise une

colombe très blanche reposer sur l'épaule droite de Samson et y demeurer immobile, pendant toute la cérémonie, aux yeux stupéfaits de l'évêque, de l'abbé et du diacre qui tenait le calice et avait lu l'Évangile[1].

Lorsque saint Gildas eut atteint l'âge de quinze ans, il se résolut, malgré la tristesse qu'il en dut éprouver, à quitter Lan-Illtud. D'une part, il avait épuisé l'enseignement que lui offrait cette école, et il éprouvait le désir tout naturel de satisfaire cette soif inextinguible d'apprendre pour soi et pour autrui, qu'Illtud lui avait inculquée; il désirait, d'autre part, en dehors de ce monastère où le saint abbé mettait un frein aux mortifications excessives de ses élèves, répondre mieux à la vocation qui le portait à crucifier sa chair, à s'offrir holocauste vivant à Dieu, pour l'expiation des fautes de sa race, et la rédemption de ses malheureux compatriotes. C'est même ce qui nous indique l'âge où il sortit de l'École du Monastère. Son départ de Llan-Illtud, marque, en effet, pour son biographe, le commencement d'une vie d'austérités exceptionnelles, qui, depuis l'âge de quinze ans (a quinto decimo ætatis suæ anno) ne cessa qu'à la mort. Auprès de son maître, Gildas avait dû suivre la règle qui proscrivait toute discipline particulière,

[1] *Vita Antiqua S. Samsonis*, p. 14. Le même miracle se retrouve dans la vie de saint Dubrice, lib. Landav, p. 78. Il devait se reproduire deux ans plus tard au moment où Samson fut ordonné prêtre, au témoignage du vieil hagiographe de ce saint.

et la très sage parole d'Illtud à Samson avait dû souvent lui être redite: « *Non convenit, fili, ut corpusculum adhuc juvenili ætate florens intemperatis frangatur jejuniis.* Il ne convient pas, mon enfant, qu'un jeune corps à la fleur de l'âge soit brisé par des jeûnes excessifs[1]. »

Certes, il devait coûter à Gildas d'abandonner cette École où il avait passé dix années de sa vie : reverrait-il jamais son vieux Maître, ses compagnons de jeu et de travail ? Ceux-ci demeureraient-ils toujours fidèles à l'éducation reçue, jetteraient-ils toujours à la face d'une population encore barbare leur *Credo* retentissant comme une hymne d'amour, sonore et fier comme un cri de ralliement ?

S'il avait eu le don de prescience, que possédait au plus haut degré l'abbé de Llan-Illtud, Gildas aurait vu son maître atteignant les limites de l'extrême vieillesse[2], abandonnant son monastère pour s'enfermer dans une caverne où il n'aurait pour lit qu'une froide pierre, jouissant avec délices de ce gîte solitaire pendant quatre années entières, et n'en sortant que deux fois, la première pour aller protéger son monastère contre les violences et les spoliations, la deuxième pour revoir, avant d'expirer, quelques-uns de ses vieux élèves émigrés

[1] *Vita Antiqua S. Samsonis*, p. 11.

[2] S'il est permis de fixer des dates précises à l'époque où nous nous trouvons, Illtud serait mort à l'âge minimum de quatre-vingt-dix-huit ans.

en cette Armorique qu'il avait toujours aimée et où il se plaisait, autrefois, à adresser en temps de disette, pour le soulagement de ses compatriotes d'outre-mer, des envois de grains que lui fournissaient les travaux de sa communauté galloise[1]. Gildas encore aurait vu Lunaire devenir l'apôtre infatigable des forêts armoricaines, Magloire, rentré un moment dans la vie du siècle, rappelé par une catastrophe à la vie monastique, se vouant à l'évangélisation de toutes les Iles du Cotentin. David lui serait apparu comme la « plus grande figure de l'Église Bretonne au VIe siècle, le futur vainqueur des derniers tenants de l'hérésie pélagienne, le futur évêque de Ménevie, le fondateur de Gladstonbury, l'énergique propagateur du monachisme et de la vie religieuse en Cambrie et en Irlande. En Samson, il aurait salué le fondateur du Siège de Dol, le libérateur du pays dans sa lutte contre Conomor, et en Pol Aurélien, le premier évêque du Léon. D'autres saints moines encore dont les noms échappent à l'histoire, se seraient présentés à lui comme des ouvriers infatigables du Moissonneur céleste. Entre tous les élèves d'Illtud que le sacerdoce ne put conquérir, le cœur de Gildas aurait peut-être alors nommé l'enfant « au front brillant », le Barde Taliesin, dont le berceau avait été entouré de nuages brillants et qui devait être l'une des gloires littéraires de l'Ancienne Bretagne[1].

[1] Taliesin fut, suivant la tradition, un des condisciples de

Peut-être aussi, dans cette vision prophétique, aurait-il retrouvé en des tyrans cruels qu'il devait plus tard flageller quelques-uns de ses anciens condisciples ? Le passage où il interpelle Maglocun permettrait cette supposition[1].

Au moment où il franchissait le seuil de Llan-Illtud, Gildas eut-il une vision semblable ? nous ne pouvons le dire, mais ce que nous savons, parce que toute âme aimante l'a éprouvé un jour, c'est que le déchirement fut profond pour lui lorsqu'il quitta son École du Monastère, son vieux Maître et ses condisciples, pour aller où sa vocation l'appelait, dans ce monde qui s'ouvre au seuil de chaque vie et qui s'appelle : l'Inconnu.

notre Gildas. Il suivit, en quittant Illtud, une voie bien différente. Il sent s'éveiller un jour dans son âme le souffle de l'inspiration poétique, s'attache à un prince qu'il chante au delà du tombeau, fait retentir dans la salle des festins et sur les champs de bataille les accents de son génie, mélancolique quand il pleure, violent quand il maudit. Plein de haine contre les envahisseurs et les lâches, il célèbre les vertus guerrières, exalte les braves et pleure en vers éloquents les douleurs de la Patrie. Les Saxons sont vainqueurs... partout des ruines, l'assouvissement et la mort... Le peuple fuit : il reste pour pleurer et chanter. On dit que vieux et brisé, il abandonna la solitude qu'il s'était choisie pour traverser la mer et passer ses derniers jours près de son ami d'autrefois. Dans l'abbaye de Ruis, auprès de cet océan agité comme sa vie, il revint, avant de mourir, aux enseignements de sa jeunesse. L'affection de saint Gildas, ravivée par le charme des souvenirs lointains et la tristesse de communs malheurs, consola la fin de sa vie en élevant son âme vers le ciel. (M. Nicol. *Guide du voyageur dans la presqu'île de Rhuys*, p. 33.) Cfr. *Les Armoricaines* de Ch. Daniélou, p. 39.

[1] Cf. *infra* p. 264.

CHAPITRE III

VOYAGES D'ÉTUDES, ENSEIGNEMENT, PRÉDICATIONS, MISSIONS DANS LA GRANDE BRETAGNE.

Chercher, étudier, savoir, puis répandre son savoir autour de lui, telle fut, a écrit M. de La Borderie, toute la vie de Gildas [1]. Aussi ne devons-nous pas nous étonner si, après avoir dit adieu à son maître, notre saint se mit en marche pour chercher et recueillir curieusement les doctrines des autres savants sur la philosophie et sur les divines Écritures.

Il alla, nous dit son biographe armoricain, fréquenter les écoles d'un grand nombre de docteurs et cueillir, comme une abeille diligente, les sucs de toutes ces fleurs; puis il vint cacher son butin dans la ruche maternelle de l'Église pour le répandre ensuite sur les peuples avec les paroles de l'Évangile. *Valedicens pio magistro incœpit ut et aliorum doctorum sententias... curiosus exquireret* [2]. Au lieu de *ire cœpit* qui signifie se mettre en marche, un des manuscrits de cette vie portait

[1] *Revue de Bretagne et de Vendée*, t. II, 1884, p. 176.
[2] *Vit. Gildæ*, ch. VI, et *Mabil.* 141.

Iren' perrexit, ce qui signifierait que saint Gildas se rendit d'abord en Irlande, mais Mabillon a repoussé, avec beaucoup de raison, cette version, car l'hagiographe qui parle plus loin de l'Irlande l'appelle constamment Hibernia et non *Iren* ou *Iris*, forme fort rare dans les documents contemporains du moine de Ruis [1]. L'hagiographe Cambrien, au récit duquel nous attachons pour cette période de la vie de Gildas une grande autorité, précise le pays où notre saint accomplit ce voyage d'études. Gildas, nous dit-il, passa la mer et demeura pendant sept ans dans plusieurs villes de la Gaule, travaillant avec une admirable ardeur, et il en revint avec une masse de savoir et une masse de livres [2].

L'affirmation de Caradoc de Llancarvan et l'opinion de Mabillon se trouvent confirmées par un examen attentif des innombrables citations de la Sainte Écriture faites par Gildas dans ses divers écrits. Ce n'est pas en effet dans la Grande-Bretagne, à la fin du ve siècle, encore moins en Irlande, à cette époque, que notre saint aurait pu acquérir la connaissance du texte de la Vulgate dont il fait preuve : la patrie de saint Gildas dut en effet à

[1] De La Borderie. *Etude citée*, p. 176.

[2] *Vita S. Gildæ*, édit. Stewenson, p. XXXI. Edit. Mommsen, p. 93 : « Transfretavit mare Gallicum. In Civitatibus Galliæ remansit studens optime spatio septem annorum et in termino septimi anni cum magna mole diversorum voluminum remeavit, ad majorem Brittanniam. » *Ibid* p. 107 : Vita Gildæ auctore Caradoco.

son isolement de l'Empire ainsi qu'au bouleversement, conséquence des invasions barbares, de conserver jusqu'au milieu du VIe siècle, en particulier pour les livres du Nouveau Testament, une version antérieure à la version de saint Jérôme. Cette version était traduite en latin sur un texte défectueux des Septante puisqu'elle ne contenait pas les passages ajoutés par Origène d'après Théodosion, et remonterait, suivant toute vraisemblance, au milieu du IIIe siècle. La Vulgate ne pénétra que peu à peu dans les Iles Britanniques : elle y fut d'abord considérée comme une œuvre plutôt littéraire que liturgique, et ne dut qu'au mouvement monastique des Gildas, des Cadoc et des Davy, de s'y établir définitivement sur les ruines des variantes de l'ancienne version latine.

M. Hugh Williams, qui a parfaitement étudié au point de vue scripturaire les œuvres de Gildas, remarque que cet auteur, dans sa jeunesse et durant son séjour au monastère d'Illtud, ne pouvait pas avoir consulté le texte de la version de saint Jérôme. Il est certain, d'autre part, que les citations les plus courtes, que l'on rencontre dans les œuvres de Gildas, celles qui se gravent facilement dans la mémoire d'un enfant, celles qui résument d'une manière saisissante un enseignement moral approprié à la jeunesse, appartiennent toutes à l'ancienne version. L'introduction de la Vulgate dans la Grande-Bretagne semble, dit l'écrivain anglais, être contemporaine du dévelop-

pement intellectuel et des progrès de Gildas dans les études bibliques... « Nous sommes certain, affirme-t-il, et cela ressort des textes que nous venons de citer, que Gildas, à cette époque de la vie où les paroles de l'Écriture s'imprègnent pour jamais dans la mémoire, connaissait la version en vieux latin et ne connaissait que celle-là[1]. »

Il n'en est plus ainsi lorsque Gildas revient de son voyage d'études : si notre saint demeure fidèle au vieux texte latin ou aux diverses variantes de ce texte, en particulier pour l'usage des livres sapientiaux, il cite longuement dans le texte de la Vulgate même le Pentateuque, Samuel, les Rois, Isaïe, Jérémie, Malachie ; sa connaissance de l'œuvre de saint Jérôme est établie par les citations qu'il en fait pour tous les livres du Nouveau Testament, à l'exception de la Ire épître de saint Pierre, de la IIe épître à Timothée et de quelques parties des Actes des Apôtres.

La Gaule étant le seul pays d'outre-mer où la Vulgate se trouvât en honneur au moment du voyage d'études de Gildas, à moins de supposer que notre saint ait été jusqu'à Rome, nous sommes en droit de trouver dans le *de Excidio*, sinon une preuve décisive, du moins une très forte présomption en faveur du texte cité par Caradac de Llan-

[1] M. Hugh Williams ne se contente pas de fonder son opinion sur l'examen des études de saint Gildas ; il rappelle que Fastidius qui écrivit en Grande-Bretagne au milieu du ve siècle ignorait totalement la nouvelle version de saint Jérôme.

carvan et de l'opinion formulée par Mabillon. C'est bien en Gaule que Gildas se rendit en quittant l'École de saint Illtud.

Nous n'avons aucune donnée précise sur les monastères que Gildas visita pendant ces sept années. Les asiles de la prière, du renoncement et de la pénitence étaient alors nombreux en Gaule. On en comptait plus de deux cents [1]. Les plus célèbres étaient Marmoutiers et Ligugé dans l'Ouest, Anille ou Saint-Calais dans le pays du Maine, Condat dans le Jura, Saint-Victor à Marseille, (Saint-Victor tout retentissant encore des travaux de Cassien) encore Lérins, que saint Honorat et saint Césaire avaient illustré.

Il est probable que l'élève d'Illtud dut consacrer ses premières visites aux monastères qui se réclamaient du grand nom de saint Martin, mais nous ne pouvons rien affirmer à cet égard.

Gildas ne devait pas. certes, trouver dans tous les monastères à la porte desquels il frappa, la vie si chrétienne qui y brillait quelques années auparavant. Les monastères gaulois avaient subi le contre-coup des invasions barbares. Tous les documents contemporains démontrent qu'il s'y glissait un nombre considérable d'hommes étrangers au véritable esprit religieux, sans parler de ceux que le désir d'échapper à l'esclavage ou à la faim y amenait. Les Francs et les Gallo-Romains avaient

[1] Mabillon (*Annales O. S. B.*) Cf. *Gallia Christiana*.

échangé leurs vices, et le Christianisme n'avait pas fini de lutter contre les instincts d'une société à la fois barbare et raffinée. Le retentissement de cette lutte trouvait un écho dans bien des cloîtres.

La vie monastique subissait évidemment une crise due sans doute à ces causes extérieures, mais due surtout à l'absence d'une règle uniforme, d'une législation imposée ou approuvée par l'Église.

C'est là ce que Montalembert a fort bien indiqué lorsqu'il nous dit qu'à la fin du v[e] siècle, il y avait certes des moines en nombre immense, plusieurs d'une grande sainteté et jouissant d'une légitime célébrité, mais que l'incertitude et l'instabilité se trouvaient partout. « La plupart des grands chefs de l'Institut monastique, écrit l'auteur des *Moines d'Occident*, avaient, depuis saint Pacôme, rédigé sous le nom de *Règle* des Instructions ou des Constitutions à l'usage de leurs disciples immédiats, mais aucune de ces œuvres n'avait acquis un empire étendu et durable. En Orient, il est vrai, la règle de saint Basile avait prévalu dans une foule de monastères, et cependant Cassien, en visitant l'Égypte, la Palestine et la Mésopotamie, y trouvait presque autant de règles différentes que de monastères. En Occident, la diversité était encore plus grande. Chacun se faisait à lui-même, sa règle et sa discipline, en s'autorisant des écrits ou de l'exemple des Pères d'Orient. Les Gaulois

surtout se récriaient contre la rigueur extrême des jeûnes et des abstinences qui avaient pu convenir au ciel ardent de l'Égypte et de la Syrie, mais que ne pouvait supporter ce que l'on appelait déjà l'*infirmité gallicane* (*infirmitas gallicana*) ; et même au sein de la ferveur initiale des monastères du Jura, ils avaient réussi à imposer à leurs chefs des tempéraments nécessaires. Ici, c'était la volonté mobile de l'abbé, là un règlement écrit ; ailleurs les traditions des anciens, qui déterminaient l'ordre de la vie conventuelle. Dans quelques maisons, on pratiquait des règles diverses, au gré des habitants de chaque cellule, et on changeait selon les temps et les lieux. On passait ainsi de l'excessive austérité au relâchement, et réciproquement au gré de chacun... En Occident, vers la fin du ve siècle, l'Institut Cénobitique semble atteint de la torpeur et de la stérilité de l'Orient. Après saint Jérôme, mort en 420, et saint Augustin, mort en 430, après les Pères de Lérins dont la splendeur pâlit vers 450, il y a comme une sorte d'éclipse. Condat brille seul encore, du haut de son Jura, jusque dans les premières années du vi^e siècle, mais on ne voit plus alors, comme auparavant, d'illustres cénobites occuper avec éclat les premiers rangs dans la polémique et les développements de la vie chrétienne. Excepté en Irlande et en Gaule, où, dans la plupart des provinces, surgissaient quelques fondations nouvelles, on remarque une interruption générale dans la propa-

gation de l'Institut, soit que le triomphe définitif de l'Invasion barbare eût étouffé pour un temps les efforts du zèle et troublé la source de vie où ces races victorieuses allaient s'abreuver, soit qu'il faille aux créations du Génie chrétien comme aux forces de la nature des intervalles d'apparente inaction, pour se préparer aux évolutions décisives de leur destinée... Il manquait à l'ordre Monastique, pour tenir les promesses faites à l'Église et à la Société chrétienne, une impulsion nouvelle et énergique propre à concentrer et à discipliner tant de forces éparses, irrégulières et intermittentes ; une règle uniforme et universellement acceptée, un législateur qui s'inspirât d'un passé déjà fécond et glorieux pour fixer et dominer l'avenir. Dieu pourvut à cette nécessité en faisant naître saint Benoît[1]. »

Gildas qui devait entretenir une des plus pures étincelles du foyer monastique, en attendant la venue du Grand Ordre religieux préparé par la Providence, dut être plus d'une fois choqué par le spectacle que lui présentaient certains monastères de la Gaule du VIe siècle.

Mais il ne faut exagérer en rien, et l'on peut présumer sans trop de médisance que les biographes de saint Benoît et de Columban ont été naturellement portés à mettre des ombres au tableau. Notre Saint eut vraisemblablement beaucoup à glaner dans les maisons qu'il visita et dans lesquelles il put

[1] Montalembert. *Les Moines d'Occident*, t. I (1875), p. 294-297.

satisfaire à la fois les aspirations de son âme et sa soif du savoir. Le futur abbé de Ruis puisa vraisemblablement dans les diverses règles alors en honneur des documents précieux pour les *Statuts pénitentiaux* qu'il devait un jour dresser et appliquer : ceux-là même dont Colomban, après Finnian, devait un jour s'inspirer.

Une règle, si parfaite qu'elle puisse être, ne saurait suffire à créer une âme de moine ; il faut qu'un enseignement ascétique vienne pénétrer cette âme, la vivifier, et la sanctifier.

Telle fut toujours la grande préoccupation des fondateurs de monastères.

Saint Gildas suivit donc, dans les divers couvents qu'il visita, les lectures spirituelles en usage dès lors ; il entendit avec recueillement les leçons que les abbés ne cessaient de donner à leur communauté, pour exciter leurs religieux à la pratique des vertus et à la vie intérieure, à la mortification des défauts, au mépris du monde et à la patience dans le labeur de la vie présente. Les enseignements qu'il reçut alors sur le néant de ce qui passe, la négligence spirituelle, l'amour de Dieu et du prochain, la ferveur, le désir des biens célestes surtout, et la crainte du jugement dernier, durent faire sur l'âme croyante du jeune religieux breton, une impression profonde. Le Ciel, l'Enfer, reviendront perpétuellement sur ses lèvres, dans ses prédications futures et dans ses invectives contre les vices de ses contemporains ; mais lorsqu'il mena-

cera de l'enfer, on l'entendra presque aussitôt rappeler les joies éternelles et la miséricorde infinie du Christ Rédempteur. Il se souviendra toujours que la main qui fait la plaie peut aussi la guérir ; il invoquera toujours contre la justice divine les mérites du divin Sacrifice qui s'est opéré sur les cîmes ensanglantées du Golgotha. En cela le Celte a bien subi l'influence gallo-romaine.

La lecture des ouvrages ascétiques acheva de développer les germes de vie sainte qui avaient levé en lui à l'École du Monastère.

La lecture était en effet, à cette époque, une des grandes occupations du cloître[1] : on s'y employait beaucoup à copier la Bible, la vie des Pères et des Saints, les institutions de Cassien, les règles monastiques et même les auteurs profanes.

La substitution des écoles chrétiennes aux écoles païennes avait entraîné un changement radical dans la direction des études littéraires.

Une fois les barbares arrivés, les écoles municipales qui avaient succédé aux écoles druidiques ne furent plus subventionnées et durent nécessairement disparaître. Les écoles particulières des rhéteurs, ouvertes en leurs noms et à leurs frais, continuèrent d'exister, (la preuve en est dans Sidoine Apollinaire), et la culture toute profane, toute précieuse par son objet, par la nature de son esprit, avait encore un tel ascendant à la fin du

[1] Histoire de l'Imprimerie, par Lacroix, Fournier et Sere.

ve siècle dans la Gaule, que la plupart des hommes les plus éminents du Christianisme avaient été formés par cette rhétorique et cette poétique païennes.

Saint Césaire est une exception, soit, mais saint Avit, saint Ennodius, saint Sidoine, furent rhéteurs avant d'être évêques ; saint Loup également. Saint Rémy lui-même s'était illustré par la déclamation, à la manière de Quintilien, avant de devenir l'apôtre des Francs.

On enseignait dans ces écoles l'ancienne science et l'ancienne littérature telles qu'elles étaient professées dans les Écoles grecques, telles qu'elles avaient été importées de la Grèce.

La règle prescrivait aussi de copier les manuscrits, de s'exercer au chant ; il fallait donc savoir écrire, lire, chanter ; on était ainsi conduit à acquérir la connaissance de certains arts, qui, chaque jour, devenaient de plus en plus l'apanage des corporations monastiques, comme la peinture et l'architecture ; on avait besoin aussi de quelques notions d'astronomie et de mathématiques, quand ce n'eût été que pour déterminer les fêtes mobiles et pour composer les cycles qui en fixaient l'époque. Ainsi au IVe siècle, Victorius se rendit célèbre par la composition d'un cycle pascal. Même une certaine teinture de l'antiquité était nécessaire au christianisme, car il fallait connaître le paganisme pour le combattre.

Au commencement du VIe siècle, sans doute, il n'y avait plus de païens, mais il y avait encore des

philosophes, des stoïciens et l'on ne pouvait leur répondre sans avoir étudié jusqu'à un certain point les systèmes de la philosophie antique.

De tout cela résultait, pour les Écoles monastiques, la nécessité de diverses études qui étaient, par leur essence, étrangères aux études ecclésiastiques proprement dites, mais qui eurent une grande importance pour l'histoire du développement ultérieur de l'esprit moderne. C'est de là, en effet, que devait sortir ce que l'on a appelé l'émancipation de la pensée humaine par rapport aux questions de foi. L'indépendance de l'esprit se développe toujours en même temps que grandit la culture plus ou moins intense des lettres profanes[1].

C'est ainsi que l'Église au milieu même des Barbares recueillit pieusement dans ses monastères qui souvent ne furent que des écoles agrandies, l'esprit humain, comme on recueille dans le sac d'une ville un pauvre enfant couché sur le sein de sa mère égorgée.

On fit toujours du travail de *copie* un devoir monastique. Déjà au IVe siècle, l'évêque de Nole, saint Paulin, proscrivant à ses moines l'art de la peinture, leur conseillait au contraire comme œuvre pieuse celui de l'écrivain :

Exercere artem prohibet, conceditur unum
Scribendi studium, quod mentem, oculosque manusque
Occupet atque uno teneat simul omnia puncto :
Aspectu visum, cor sensibus, ordine dextram.

[1] Cf. *Hist. littéraire de la France avant le XIIe siècle*, par J.-J. Ampère, t. II, ch. X.

Bien des abbés redisaient sans cesse à leurs moines cette parole bien connue : « Ecrivez ! une lettre tracée dans ce monde nous sauve un péché dans le ciel, » et, à l'appui de leur dire, ils devaient répéter cette vieille légende qui depuis longtemps courait les Monastères quand Ordéric Vital nous l'a transmise : « Un certain frère demeurait dans un monastère, il était coupable de nombreuses infractions monastiques mais il était écrivain : il s'appliqua à l'écriture, et il copia volontairement un volume considérable de la divine loi. Après sa mort, son âme fut conduite pour être examinée devant le tribunal du Juge équitable. Comme les esprits mauvais portaient contre elle de vives accusations et faisaient l'exposé de ses péchés innombrables, de saints anges, de leur côté, présentaient le livre que le frère avait copié dans la maison de Dieu, et comptaient lettre par lettre l'énorme volume pour les compenser par autant de péchés. Enfin, une seule lettre en dépassa le nombre et tous les efforts des démons ne purent lui opposer aucun péché. C'est pourquoi la clémence du Juge suprême pardonna au frère, ordonna à son âme de retourner à son corps, et lui accorda avec bonté le temps de corriger sa vie. » Peut-être existait-elle déjà dans les monastères visités par saint Gildas en Gaule, cette prière destinée à glorifier et sanctifier le travail des Copistes, que l'on disait, avant de se mettre à l'œuvre, comme le « Benedicite », avant de commencer le repas :

Benedicere digneris Domine, hoc scriptorium famulorum tuorum et omnes habitantes in eo, ut quidquid divinarum scripturarum ab iis lectum vel scriptum fuerit sensu capiant, opere perficiant, per Dominum, etc[1].

Les livres étaient rares au VIe siècle, dit Dom Besse, et on y tenait comme à des objets précieux. Nous en avons là preuve dans le fait suivant. Un frère de Marmoutiers, que son abbé avait envoyé dans une dépendance du Monastère, emporta pour son édification la vie de saint Martin. Dans la crainte d'un vol, il la mettait tous les soirs sous son traversin. Dieu fit un miracle pour la sauver d'un incendie[2].

Ceux qui possédaient un livre n'étaient pas toujours fixés sur la confiance qu'il convenait de lui accorder. Qui l'avait copié ? Avec quel soin avait-il reproduit le texte véritable ? Ces questions troublaient les hommes instruits. L'abbé Paterne en avait un qui lui causait quelque inquiétude : saint Fortunatus dut, à sa demande, le revoir et le corriger[3].

Pour constituer la Bibliothèque, qu'il rapporta, au dire de son biographe, dans sa patrie, Gildas dut passer de longues heures dans le scriptorium ou pièce réservée aux Copistes. Chaque couvent

[1] Cfr. *Histoire de l'Imprimerie*, par Lacroix, Edouard Fournier et Ferdinand Sere, Paris. Adolphe Delahaye.

[2] *Liber Vitæ Patrum*, XX, 742, cité par Dom Besse, *ibid.*

[3] *Venantius Fortunatus. Carmina*, 111, 25 p. 75.

conservait en effet ses volumes avec un soin jaloux. « Nous voulons, disaient les moines, conserver nos livres comme étant l'éternelle nourriture de nos âmes [1]. » Le prêt en était souvent interdit, et, quand il était toléré, ce n'était le plus souvent que contre la remise d'une somme ou d'un gage. Nous avons pour preuve des précautions prises par les monastères contre les déplacements ou les emprunts suspects, l'usage qui dura longtemps d'attacher le volume avec une chaînette et un anneau, soit à un mur, soit à un pupitre de la Bibliothèque. Gildas dut se soumettre à la règle commune et copia lui-même ou fit copier les manuscrits qu'il rapporta et en grand nombre dans son pays natal; encore fut-il obligé, à cet effet, d'obtenir des autorisations spéciales.

Lorsque notre saint revint dans la Grande-Bretagne (en 515 ou en 516), après avoir, nous dit son biographe, recueilli curieusement les doctrines des autres savants sur la philosophie et les divines lettres, il était apte à enseigner l'Évangile. Quand on a su disposer, en effet, comme il le fit des années pendant lesquelles on est maître de soi-même, on est mûr pour disposer mieux encore des années où l'on se doit aux autres, et Gildas, malgré son jeune âge (il n'avait que vingt deux ans [2]), commença suivant l'exemple du Sauveur à se dévouer et à enseigner.

[1] Cfr. Lacroix, *op. cit.*

[2] *Vit. S. Gildæ*, ch. VI, éd. Mab. 141.

Nous savons par son biographe insulaire qu'une foule d'écoliers accoururent au Monastère où il était entré, (probablement comme directeur de l'École) avides de participer à un enseignement que Gildas dispensait avec un art consommé et dont plusieurs devaient profiter au point de cesser bientôt d'être des disciples pour devenir des maîtres [1].

Quel fut ce monastère ? Il serait possible, ainsi que certains hagiographes n'ont pas hésité à l'affirmer, que ce fût dans le monastère même d'Illtud que Gildas vînt, avant d'entreprendre ses missions apostoliques, se préparer à la réception du Sacrement de l'Ordre ; il n'est pas, d'autre part de preuves certaines que ce soit, ainsi que d'autres auteurs l'ont écrit, auprès de Dubrice ou de saint Cado I, que notre saint ait attendu le moment où la grâce de Dieu allait faire de lui un prêtre. On aime cependant à se représenter Gildas, revenu au monastère où s'était écoulée sa pieuse adolescence, auprès de l'autel où il avait pour la première fois reçu le pain qui fait les forts, où il avait été le condisciple et l'ami de véritables saints, où la voix de Dieu s'était adressée à son cœur et lui avait dit cette parole qu'un homme n'entend qu'une fois dans sa vie, mais pour toujours : « Toi aussi tu seras prêtre et tu seras moine. »

Se sentant appelé à une vie toute parfaite, Gildas redouble alors d'austérité. Dès l'âge de quinze ans,

[1] On voit que nous suivons avec La Borderie, le récit du moine Cambrien. Aucun document ne peut ici lui être opposé.

certes, il s'était fait remarquer entre tous par la manière dont il mortifiait ses sens, dont il comprimait leur révolte, dont il matait son corps pour que l'esprit en lui dominât. Conçus dans l'iniquité et issus en quelque sorte du péché, nous ressentons en nous la fermentation de l'impur levain que le péché a fait naître aux abîmes mêmes de notre être, et le grand apôtre n'exagère rien, quand il appelle notre chair, une chair de péché, quand il parle d'une loi de nos membres qui résiste, qui conspire contre la loi de l'esprit, quand il affirme si énergiquement qu'il ne fait pas le bien qu'il veut et qu'il fait le mal qu'il ne veut pas. Saint Gildas s'appliqua à crucifier sa chair par toutes sortes de macérations : sous un vêtement d'étoffes grossières, il portait continuellement la haire et le cilice ; il s'infligeait de rudes et de sanglantes disciplines, s'abstenait de vin ainsi que de toute autre boisson enivrante, ne buvant que de l'eau, ce qui lui fit donner par les autres moines le surnom d'*Aquarius* ou buveur d'eau [1] ; il se réduisit à ne prendre que trois repas par semaine, et encore se contentait-il chaque fois de si peu de nourriture que ce qu'il prenait était à peine suffisant à le soutenir. A cette pratique de ne faire que trois repas par semaine, il devait demeurer fidèle jusqu'à la fin de sa vie. « Il jeûnait comme Antoine l'ermite, nous dit son biographe insulaire ; tout ce qu'il recevait en don,

[1] Albert le Grand de Morlaix dit qu'on lui donna ce surnom, mais d'autres auteurs l'ont attribué à saint Dewy de Ménevie.

il le distribuait aux pauvres. Il s'abstenait de la douceur du lait et du miel; il avait pour la chair une véritable aversion; il mangeait de préférence l'herbe des sources et du pain d'orge cuit sous la cendre. Son visage émacié lui donnait l'aspect d'un homme rongé de fièvre. Lui qui n'entrait jamais dans les établissements de bains que ses compatriotes aimaient à fréquenter, avait coutume, au milieu de la nuit, de se plonger dans la rivière où il restait immobile le temps de réciter trois fois l'Oraison Dominicale. Cela fait, il regagnait son oratoire, et il y implorait à genoux jusqu'au jour naissant la majesté divine[1]. Pour reposer sa tête, il n'avait qu'une pierre, chevet dont il fit usage jusque dans son extrême vieillesse, et qu'il avait encore lorsque Dieu l'appela à la Bienheureuse Éternité. Son humilité toujours croissante, toujours plus profonde, lui faisait accepter et rechercher les offices les plus vils. Patient, doux, affable, il supportait sans se plaindre, avec joie même, les défauts d'autrui, n'offensait jamais personne et se plaisait à rendre service à tous[2]. »

Ce fut donc après une longue et sérieuse préparation que Gildas fut appelé aux « Saints Ordres ». Saint Dubrice qui, au temps de la jeunesse monastique de notre saint avait été appelé à l'honneur de conférer à saint Samson l'honneur du Sacerdoce,

[1] *Vita S. Gildæ*, ch. II, édit. Stevens et Mommsen, p. 107.

[2] Dom. Lobineau, et Alban Butler. *Vie de saint Gildas.*

venait d'abdiquer les fonctions épiscopales ou archiépiscopales pour passer ses dernières années dans les exercices de la mortification la plus complète, mais son disciple et successeur Théliau ou Théliou continuait au monastère de Llan-Illtud [1] les fonctions que le saint évêque avait su si dignement remplir. Ce fut par son entremise que saint Gildas dut recevoir avec l'imposition des mains, le sacrement qui fait d'un homme mortel et fragile le représentant même de Dieu sur la terre. Il fallut une dispense pour que le fils de Caun reçût l'imposition des mains de ce vénérable pontife : Gildas, n'avait en effet que vingt-cinq ans lorsqu'il fut appelé au Sacerdoce de Jésus-Christ et créé à la fois ministre de Dieu et dispensateur de ses mystères de salut. C'est à peine si l'on admettait à cet honneur et à cette charge (*onus honos*) ceux qui n'avaient pas atteint l'âge de trente années, mais des exceptions existaient alors dont Gildas put bénéficier [2], comme son ancien condisciple, saint Samson [3]. « O jour mille fois béni d'une première messe ! on peut toute la

[1] Saint Dubrice avait en 512 abdiqué « la dignité épiscopale ». *Vit. sancti Samsonis.* Dom Plaine édit., p. XII.

[2] Au XIIIe siècle, encore, il était défendu de conférer la prêtrise aux clercs qui n'avaient pas trente ans. Ce fut seulement vers le milieu de ce siècle qu'on commença à n'exiger que vingt-cinq ans, âge auquel, à cette époque le pape Zacharie permit à saint Boniface d'ordonner des prêtres (Thomassin. *Ancienne et nouvelle discipline de l'Église.* liv. II, ch. LXVIII, cit. par Luco. *Hist. de saint Gildas de Rhuys,* Vannes, 1869, édit. L. Galles).

[3] *Vit. Sancti Samsonis,* op. cit.

vie t'évoquer avec délices, mais qui pourrait décrire tes joies saintes et tes émotions au cœur du bon prêtre[1] ! »

Quand Gildas eut reçu l'ordre de la prêtrise, en 518 ou en 519, il abandonna momentanément le monastère, nous dit son biographe insulaire, pour se livrer à la prédication et pour entreprendre contre les vices de ses compatriotes une guerre implacable, en des prêches véhéments dont la flamme éblouissait les peuples et faisait trembler les rois.

Le théâtre de son enseignement, écrit M. de La Borderie, ne fut guère plus fixe que celui de ses prédications[2] ; il y a tout lieu de croire cependant

[1] Luco. *Hist. de saint Gildas.* Vannes, 1869, p. 15. Au risque d'être accusé de plagiat littéraire, je suis ici pour ainsi dire à la lettre, le récit de M. de la Borderie le célèbre *Historien de la Bretagne.* Qui donc, mieux que lui, a exploré ces temps presque perdus dans la brume des siècles ? et j'éprouve, en le citant, le sentiment de profonde reconnaissance qu'éprouvait Augustin Thierry lorsqu'il appliquait à Chateaubriand cette parole du Dante à Virgile : « Tu duca, tu signore e tu maestro. » Toi seul es le guide, tu es le roi et le maître ! » A. Thierry. *Récits des temps mérovingiens*, préface.

[2] « Predicator erat clarissimus per tria regna Britanniæ ; reges timebant timendum. » Par ces « tria regna », dit La Borderie, Stevenson (p. xxxii) entend les trois peuples qui, à l'époque romaine, occupaient le territoire du pays de Galles : les Silures, les Demètes, les Ordovices. Cette expression est beaucoup plus large, elle embrasse toute la partie de l'île qui, au temps de saint Gildas, était encore possédée par les Bretons et se trouvait en effet partagée en trois grandes divisions : 1° la Bretagne du Sud, ou Domnonée insulaire au sud de la Severn ; 2° la Bretagne de l'Ouest, entre la Dee et la Severn ; 3° la Bretagne du Nord, occupant toute la partie Ouest de l'île de la Dee au golfe de la Clyde. A cette époque, les Bretons devaient encore tenir plus de la moitié de l'ancienne

qu'à cette époque de sa vie il séjourna assez fréquemment au monastère d'Inis-Gutrin (aujourd'hui Glastonburb), au sud de la Saverne, et c'est là que, vers l'an 520, il se trouva en face d'un héros dont la merveilleuse légende a rempli tout le moyen âge, le roi Arthus, plus connu sous le nom d'Arthur. Ce prince a été longtemps considéré comme un personnage fictif, né seulement dans l'imagination des poètes, mais il n'en fut pas moins un des défenseurs les plus réels et les plus énergiques de l'indépendance bretonne dans l'Ile. La poésie s'empara sans doute de ce nom, elle exagéra les exploits du héros, chanta douze victoires signalées remportées sur les Saxons et dues à son courage, et, alors qu'il eut rendu le dernier soupir, elle nia qu'il fût mort, prétendant qu'il était seulement endormi avec ses fameux chevaliers de la Table ronde. Grâce à elle, les Bretons du pays de Galles conservèrent plusieurs siècles l'espoir de le voir reparaître et brandir encore cette épée qui seule était capable de vaincre les Saxons. Elle lui associa Merwyn, l'archidruide du culte des chênes, dont la voix avait prophétisé ce même désastre du peuple breton que saint Gildas devait décrire en traits de flamme pour la postérité. On connaît l'antique prophétie : « Vortigern (le roi breton par lequel les Saxons furent appelés en Grande-Bretagne) était assis sur

province romaine (La Borderie. *Revue de Bretagne et de Vendée,* II, 1883).

le bord d'un lac desséché, quand, soudain, en sortent deux dragons, l'un blanc, l'autre rouge, et le rouge chassant le blanc. Le roi demande à Merlin ce que cela veut dire, et Merlin pleure : le blanc est le Breton et le rouge est le Saxon. Le sanglier de Cornouailles foulera leur tête sous ses pieds, les îles de l'Océan lui seront soumises et il possédera les rochers escarpés des Gaulois, il sera célébré par la voix des peuples, et ses actions fourniront matière à qui les répétera. Mais viendra le lion de justice dont le rugissement fera trembler les terres des Gaulois et les dragons des îles. Viendra le bouc aux cornes d'or, à la barbe d'argent ; et le souffle de ses narines sera si fort qu'il couvrira de vapeurs toute la face de l'Ile. Les femmes auront l'allure du serpent et le pas plein d'orgueil. Les flammes du bûcher se changent en cygnes qui nagent sur la terre comme dans un fleuve. Le cerf dont le bois sera dix fois ramifié portera quatre diadèmes d'or : quatre autres se changeront en cors de bouviers dont le fracas inouï assourdira les trois îles, la forêt en frémit et crie avec l'accent humain. Viens, Cambrie, ceins Cornouailles à ton côté, et dis à Guintonis : La terre *t'engloutira*. Alors, il y aura un carnage des étrangers, les fontaines de l'Armorique se réjouiront, la Cambrie sera peuplée d'allégresse, les chênes de Cornouailles reverdiront. Les pierres parleront, le détroit des Gaules deviendra plus étroit. Trois œufs seront couvés dans le nid dont sortiront un renard, un ours et un loup.

Le géant de l'iniquité dont le regard glacera le monde survivra. [1] »

Ces prophéties apocalyptiques devaient longtemps nourrir les espérances des Bretons et ils ne devaient pas plus croire à la mort de Merlin qu'à celle d'Arthur. Mais, hélas ! combien l'homme réel diffère chez Arthur du héros de la légende ! Bien loin d'être le conquérant du monde et le parangon de toutes les vertus chevaleresques, Arthur fut un prince d'une puissance bornée et de mœurs fort grossières [2], d'après M. de la Borderie qui s'est heureusement efforcé de reconstituer l'histoire de ce chef illustre. La légende de saint Cado nous le montre, dit-il, prêt à enlever brutalement pour satisfaire sa passion, une jeune fille en détresse, et ne renonçant à ce crime que sur le blâme énergique de deux de ses guerriers [3]. Plus loin, ayant été insulté, il exige une rançon exorbitante hors de proportion avec l'offense, et pour punir son avidité, saint Cado change en paquets de fougère les trois cents vaches qu'on lui livre [4]. Dans la vie de saint Carantec, Arthur veut, de l'autel de ce saint, se faire une table de salle à manger ; mais, en punition de ce sacrilège, tous les mets qu'on y pose sont rejetés au loin [5]. Dans la vie de saint Padarn c'est mieux encore :

[1] Prophétie de Merwyn citée par César Cantu : *Hstoire Universelle*, t. XII, p. 276.

[2] *Les Bretons insulaires et Anglo-Saxons*, cap. V, Le roi Arthur.

[3] Rees. Lives of the Cambro-British Saints, p. 24.

[4] *Ibid.*, p. 48.

[5] *Ibid.*, p. 99.

on l'appelle sans plus d'égards *quidam tyrannus* « un certain tyran ».

Ce tyran, un jour, courant le pays, entre dans le monastère de Padarn. Mais pendant que l'évêque lui parle, au lieu d'écouter ses pieux discours, il jette un regard d'envie sur une riche tunique dont le saint usait dans les cérémonies religieuses ; il la demande impérieusement à Padarn, et sur le refus du saint, il se dispose à la prendre de force, en proférant forces injures, en frappant du pied la terre avec courroux. Alors, Padarn prononçe un mot : et la terre s'ouvre et le roi Arthur s'y enfonce jusqu'au menton. Il n'en put sortir qu'après avoir simplement reconnu sa faute et imploré son pardon. Voilà certes, dit M. de La Borderie, un singulier supplément aux récits épiques du *Brut* et aux scènes chevaleresques de la *Table ronde*[1].

Après avoir régné sur quelque petite tribu bretonne de la Domnonée insulaire, Arthur venait, grâce à sa bravoure et à son courage, d'être élevé au commandement supérieur de la Ligue formée contre les Saxons de Cerdic par les Bretons du Sud lorsqu'il rencontra pour la première fois Gildas. Voici, d'après l'hagiographe insulaire, dont le récit est ici plus que sujet à caution, en quelles circonstances. « Un petit roi breton appelé Melvas, avait enlevé au roi Arthur sa femme Guennuvar et s'était caché avec elle dans une ville de la Domnonée insulaire[2].

[1] Aux *Armoricaines* aussi de Ch. Danielou, p. 89.

[2] La vie insulaire met cet événement et le séjour de saint Gildas à Glastonbury tout à fait à la fin de son existence c'est-à-

Arthur passa une année entière à les chercher sans les découvrir. Dès qu'il y fut parvenu, il vint assiéger Melvas avec toutes les forces militaires de la Domnonée insulaire et de la Cornouaille : » ce qui indique assez bien (ainsi que le fait remarquer l'historien de la Bretagne), l'étendue de la confédération commandée par Arthur. Ces forces, toutefois, ne suffirent pas à intimider Melvas qui sortit hardiment de la ville pour les combattre. Mais au moment où le combat va s'engager, l'abbé de Glaston entouré de son clergé et Gildas lui-même se jettent entre les deux armées, s'adressent aux deux chefs, les supplient de déposer les armes, décident Melvas à mettre en liberté sa captive, et le roi Arthur à reprendre sa femme. « Guennuvar fut donc rendue à son mari, dit naïvement le biographe insulaire, comme il convenait par esprit de paix et de bienveillance. » Cela fait, les deux rois

dire en 570, mais, comme M. de La Borderie l'a fort bien établi dans *Les Bretons insulaires*, p. 76, les commencements de la puissance militaire d'Arthur ne peuvent être placés plus tard qu'en 520. « D'autre part, ajoute M. de La Borderie, tout en admettant la lutte entre Arthur et Melvas, en lui donnant pour théâtre la Domnonée insulaire, il convient de n'en point placer le dénouement à Glastonbury ou Inis Gutrin, attendu que Glastonbury n'existait très probablement pas au commencement du VIe siècle, et que, si cette ville existait, on ne sait quel en était le nom, celui d'Inis Gutrin étant une supposition de date beaucoup plus récente. » (Cf. *Romania, Etudes sur les Romans de la Table ronde*, par Gaston Paris, t. X, p. 491). Un mûr examen nous a convaincu que tout ce qui concerne Glastonbury et Ynis Gutrin dans les cinq derniers chapitres de la vie insulaire de Gildas, est une interpolation du XIIe siècle. Nous laissons donc à Caradoc de Llancarvan la responsabilité de ce récit.

firent don à l'abbé de beaucoup de terres et vinrent prier sainte Marie où l'abbé de Glaston les affermit dans une bonne amitié.

Après cet événement que M. de La Borderie appelle une comédie conjugale peu édifiante, mais dans laquelle notre saint n'eut probablement aucun rôle à jouer, Gildas, d'après Caradoc de Llancarvan, put réaliser le dessein qu'il avait formé d'évangéliser son pays natal, et il partit aussitôt pour gagner les rives de la Clyde. Peut-être fut-il alors chargé d'une mission politique auprès de son frère Hueil, qui avait succédé à Caun, dans le Strat-Cluyd par le roi Arthur lui-même soucieux de rattacher à sa confédération les petits rois bretons du nord de l'Ile? Arthur rencontrait de leur part, en effet, la plus vive résistance à son dessein de grouper en un seul faisceau toutes les tribus de l'Ile contre l'ennemi commun, et il est très probable qu'il confia à Gildas, au nom de l'amitié qui les unissait, le soin de servir ses intérêts dans lesquels il voyait aussi les intérêts de sa race [1]. Quoi qu'il en soit, Gildas échoua dans cette négociation : les compatriotes de notre saint demeurèrent divisés en face des Saxons, et le temps n'était pas éloigné où Bretons du Nord et Bretons du Midi allaient se livrer à des combats sanglants, à des luttes fratricides.

La situation du pays natal de Gildas, quand il

[1] *Vit. S. Gildæ*, ch. x à xiii, édit. Stevenson, xxxiv, xii, et Mommsen p. 108. Cf. la note de la page précédente.

revit les bords de la Clyde, était bien telle qu'on la lui avait tracée. La biographie écrite par le moine de Ruis nous l'atteste : dans la Bretagne du Nord, il n'y avait plus de chrétiens véritables. Une partie des habitants de cette région étaient retournés au paganisme, d'autres avaient versé dans l'hérésie, d'autres, enfin, n'étaient catholiques que de nom. Gildas se présenta à eux, comme le voulait saint Paul, « armé du bouclier de la foi, du casque du salut et du glaive de l'esprit ». Son apostolat fut des plus fructueux : il eut le bonheur d'amener à la religion du Christ un grand nombre de païens, les arrachant au culte des idoles, au culte surtout de la nature, du soleil et des autres corps célestes. Il reconquit ainsi le terrain perdu par l'Évangile depuis Ninian et Palladius [1]; il ouvrit la voie à Kertigern, et si, comme semble le croire M. de La Borderie, sa mission s'est étendue chez les Pictes et les Scots de Dabriada (aujourd'hui comté d'Argyle), on peut le considérer comme le précurseur de saint Columba.

Saint Gildas réussit, également, si l'on en croit son biographe, dans sa prédication contre les hérétiques, et par là nous devons entendre les disciples

[1] La chronique de Prosper d'Aquitaine parle de la mission donnée en 431 par le pape saint Célestin à Palladius, auprès des Scots. M. Varin dans son *Mémoire à l'Académie des Inscriptions*, 1re série, t. V, 2e partie, p. 120 à 128, a montré par des arguments qui n'ont pas été réfutés que cette mission n'avait nullement pour objet les Scots de l'Irlande, mais bien ceux de l'Albanie.

de Pélage : « *Hæreticos autem verbum salutis opponens ad viam veritatis adduxit a cunctis eos quoque revocans erroribus*[1]. Peu d'années, en effet, avant l'invasion des Anglais, l'hérésie pélagienne, avait, d'après le vénérable Bède, menacé de contaminer la foi de la Bretagne comme une affreuse peste. Les missions de saint Germain et de saint Loup n'avaient pu extirper de l'Ile toute entière cette doctrine qui, par l'exagération du sentiment de la personnalité, propre au génie occidental, travaillait à l'émancipation de la volonté humaine, menacée, disait-elle, par l'intrusion de la grâce de Dieu. Pélage, moine insulaire, en était le père, et c'est par la séduction de ses sophismes que la forte race bretonne, si vaillante à défendre sa liberté politique contre les envahissements de l'étranger, s'égara un moment dans une prétendue défense de sa liberté morale contre ce qui lui paraissait un autre envahissement : l'envahissement de la grâce divine[2].

Dans les provinces du nord de la Grande-Bretagne surtout, qui n'avaient pas été directement touchées par les prédications des évêques gaulois, l'hérésie subsistait encore. Les conversions opérées par saint Gildas, furent, au dire du moine de Ruis, innombrables. L'âme du pieux missionnaire exultait, et sa joie se traduisait en cette

[1] *Vita sancti Gildæ, Acta sanctorum*. Ibid.

[2] Monier. *Op. cit.*

prière : « Seigneur Jésus-Christ, je vous remercie d'avoir miraculeusement éclairé par la grâce de votre saint nom, ce peuple depuis si longtemps en proie à l'erreur et qui maintenant vous connaît. Vous avez fait luire la lumière de votre justice aux regards de ceux qui vivaient dans les ténèbres de la mort ; vous avez fait régner définitivement parmi eux la concorde et la paix. Grâces vous soient à jamais rendues ! » Ainsi les ouvriers doivent s'effacer devant l'œuvre, et reconnaître que c'est à Dieu seul que doit revenir dans les succès de leur apostolat, toute louange et toute gloire[1].

[1] La vie insulaire rapporte ici un miracle sur lequel demeure muet le moine de Ruis, et qui est d'ailleurs en opposition avec l'histoire. Nous avons vu, d'après les vies de saint Samson et de saint Pol Aurélien, que saint David fut le condisciple de saint Gildas à l'école du Monastère. Or, voici ce que dit le moine cambrien dont le récit d'ailleurs présente déjà des inexactitudes et des marques certaines d'interpolation. « Chaque dimanche, Gildas prêchait dans l'église qui s'élevait sur le bord de la mer au pays de Pépidiauc, sous le règne de Triphinus, devant une multitude innombrable, et il advint un jour que, dès les premiers mots de son sermon, sa voix s'arrêta brusquement dans sa gorge, au grand étonnement de la foule. Saint Gildas alors commanda aux assistants de sortir. afin qu'il pût s'assurer si la présence de l'un d'eux ne faisait pas obstacle à la parole divine, mais après leur départ, il ne put davantage reprendre son discours. Il demanda ensuite si quelqu'un, homme ou femme, se trouvait caché dans l'église. Nonnita, future mère du très saint garçon Dewius, dont elle était pour lors enceinte, lui répondit : « C'est Moi, Nonnita, qui suis entre le mur et la porte pour éviter la foule. » Alors le saint lui commanda de sortir, et après son départ, il rappela le peuple qui revint écouter la prédication évangélique. Le sermon fini, Gildas interrogea l'ange de Dieu sur le fait que nous venons de dire, lui demandant pour quelle raison il n'avait pu poursuivre le discours qu'il avait commencé. Mais l'ange lui dit : « La sainte femme Nonnita demeure dans

« l'église en attendant d'enfanter avec une grâce sans mesure « le fils dont elle est maintenant grosse et à cause duquel tu « n'as pu prêcher ; la puissance divine retenait ta parole ; « l'enfant qui doit venir sera de grâce ; nul ne lui sera compa- « rable dans vos contrées. Je lui abandonnerai cette région, il « croîtra vite, et fleurira d'âge en âge. Un ange, en effet, « messager de Dieu, m'a fait connaître ainsi son véritable « destin. » De là le très saint prédicateur Gildas passa en Hibernie, où il fit des adeptes innombrables à la foi catho lique. (Vie de S. Gildas par Caradoc de Llancarvan. *Mon.-germ* t. XIII, p. 108).

CHAPITRE IV

MISSIONS EN IRLANDE

La mort de Hueil. — Le *de excidio* — Pèlerinage à Rome. — Enseignement à Llancarvan. — L'exode.

Le moine de Ruis nous dit que le succès de l'apostolat de saint Gildas dans le Nord-Ouest de la Grande-Bretagne, lui acquit une grande renommée en Irlande d'où les Scots étaient originaires. Sainte Brigitte, dont l'Église célèbre la fête le 1er février, était alors abbesse du célèbre monastère de Kildare. « Fille, selon la légende[1], nous dit Montalembert, d'un barde et d'une belle captive que son maître avait chassée comme Agar à la suggestion de sa femme elle était née dans la douleur, et dans la honte ; elle fut recueillie et baptisée, ainsi que sa mère, par les disciples de saint Patrick. Deux fois vendue comme esclave, maltraitée, assujettie à tous

[1] D'après Colgan, dans son recueil des vies les plus anciennes de sainte Brigitte. Suivant d'autres, Brigitte aurait été de race princière et même royale. Sainte Brigitte est connue sous le nom de Brigidde. Ce nom, d'ailleurs, comme on peut le voir dans le *Descriptive Catalogue de Pétrie*, pp. 105-16, varie entre Brigida et Briggita. Les vies anglaises portent Bride ou Bryde tandis que les documents celtes écrivent Ffredde, Ffred que l'on rencontre dans le gallois moderne sous la forme Ffraid, comme dans Llansantffraid.

les travaux si divers et si pénibles que comportait son état de servitude, cuisinière, boulangère, bergère, tisserande, elle apprit la miséricorde à l'école de la souffrance et de l'oppression. En vain son père la veut-il reprendre et la marier lorsque sa beauté et sa sagesse l'eurent fait remarquer et affranchir. Elle se dévoue à Dieu et aux pauvres et va vivre dans un bois de chênes naguère consacré aux faux dieux. Ses guérisons miraculeuses attirent la foule et bientôt elle y fonde le premier monastère de femmes que l'Irlande ait connu, sous le nom de Kildare, la cellule du chêne.

« Toutefois, sa vie ne fut pas celle d'une recluse. Elle parcourut sans cesse l'Irlande d'un bout à l'autre; elle eut des relations fréquentes et singulières avec les rois et les peuples, avec les grands et les petits, mais toujours et surtout dans l'intérêt des âmes et pour soulager les malheureux. Au milieu du déluge de légendes plus ou moins fabuleuses qui ont si longtemps enchâssé son nom dans la mémoire des Irlandais, il faut signaler celles qui témoignent de sa constante et féconde sympathie pour les prisonniers et les esclaves, dont elle avait connu par expérience les misères. Ici on la voit disputer une pauvre fille fugitive à sa maîtresse qui veut la ressaisir et l'arracher aux bras de Brigitte, mais dont la main se dessèche dans cette lutte inhumaine qui ne finit que par l'affranchissement de la fugitive. Ailleurs, nous la trouvons chez un roi provincial à qui elle va demander la libération

d'un captif : en l'absence du maître elle gagne son père nourricier et ses frères de lait ; elle leur apprend à jouer de la harpe ; elle est déjà maîtresse au logis quand le roi revient, et au bruit de ces doux concerts lui demande sa bénédiction, mais ne l'obtient qu'après avoir brisé les fers de son prisonnier sans rançon. Aussi, lorsque dans la suite des temps on cherchait à justifier le culte passionné dont elle devint l'objet : « C'est parce que, dit un poète irlandais, elle a aboli parmi nous les tributs de chair humaine. » Mais l'amour de Dieu n'inondait pas moins son cœur que l'amour du prochain. Un jour, elle rencontra un étudiant courant à perte d'haleine, et à travers champs : « Jeune homme, lui cria-t-elle, où cours-tu si vite ? — A la vie éternelle, répondit le coureur. — Que ne puis-je y courir avec toi ? mais au moins, prie pour que j'y arrive ! — Eh bien, priez pour que je ne sois pas arrêté en route, et, en revanche, moi je prierai pour que vous et mille de vos compagnes, vous y arriviez comme moi. » Tout en préparant à Jésus des banquets dans son cœur, comme dit un de ses anciens panégyristes, elle ravissait les rois et les grands aux banquets du palais de Tara où elle venait chanter, toujours en s'accompagnant de la harpe, des hymnes dont voici un fragment tel que la tradition poétique le lui attribue : « Je voudrais un lac d'hydromel pour le Roi des Rois, je voudrais que tout le peuple du ciel y bût pendant l'éternité ! Je voudrais des viandes de foi et de piété sainte, je

voudrais des instruments de pénitence dans ma demeure. Je voudrais des hommes du ciel pour ma maison ; je voudrais que des cuves d'union y fussent à leur service. Je voudrais de grandes coupes de charité pour les distribuer ; je voudrais des caves pleines de grâces pour mes compagnons. — Je voudrais que la joie fût la reine de leur banquet ; je voudrais que Jésus, que Jésus lui-même régnât sur eux. Je voudrais que les trois Marie d'illustre mémoire, que tous les esprits célestes accourussent ici de toute part. — Je voudrais être la rentière du Seigneur, et au prix de mille souffrances recevoir sa bénédiction. — Je voudrais un lac d'hydromel pour le Roi des Rois, je voudrais que tout le peuple du ciel y bût pendant l'éternité [1] ! »

Cette sainte religieuse, à laquelle on ne refusera pas, après avoir lu cette citation, d'avoir été de son temps, tint à remercier Gildas du zèle apostolique qu'il témoignait à ses compatriotes. Elle lui envoya ce message : « Joie à toi, père saint, et prospérité en Notre-Seigneur. Je te supplie de m'envoyer un gage quelconque de ta sainteté afin que ta mémoire soit conservée à jamais dans notre maison [2]. »

[1] Montalembert. *Les Moines d'Occident*, I, p. 471.

[2] *Vit. sancti Gildæ*, ch. x, édit. Mabillon p. 142-144. Il faut rapprocher de ce texte du moine de Ruis, le texte copié par Caradoc : « Puis il arriva que le très saint prédicateur passa en Hibernie où il fit des adeptes innombrables à la foi catholique ». Mommsen, p. 108.

Saint Gildas, d'après le moine de Ruis, se rendit au désir de Brigitte, il lui fit parvenir par le même messager pour servir à donner le signal des exercices dans sa communauté, une petite cloche que de ses propres mains il avait fondue, moulée et bénite. Ce don fut reçu avec une grande joie par la sainte et gardé en grande vénération.

La légende, ainsi qu'en témoigne la vie manuscrite conservée par le père Jésuite Frédéric Flovet, a poétisé ce fait. Elle nous montre l'abbesse debout sur le rivage, et les regards tournés vers le pays de Galles. Tout à coup, devant elle, miraculeusement portée par les flots, et sonnant un joyeux carillon apparaît la clochette que le saint homme, sur la rive opposée, avait lui-même confiée à la mer[1]. Cette cloche qui sonnait ainsi, portée par les flots aurait annoncé la venue prochaine du saint dont la voix éloquente devait rendre à l'Église d'Irlande la splendeur qu'elle avait connue sous saint Patrick.

Les cloches[2] ont toujours dans la vie de saint

[1] Luco. *Op. cit.*, p. 20. Il est inutile de dire qu'aucun des deux biographes de saint Gildas, dont nous suivons le récit, ne fait allusion à ce miracle. L'usage de la cloche et la pratique des serments prononcés sur l'Évangile, dans les vies d'Iltud et de saint Cado, sont relatés plus longuement qu'ici. Hugh William nous dit que les cloches de cette époque étaient de forme quadrangulaire et faites en tôle. Sur les cloches celtiques. Cf. Johnstone's : antiqq. Reevs Adamnan, p. 33 ; cf. un intéressant chapitre du Scotland in Early Christian Times d'Anderson pp. 169-115 : Adamnan : *Vita Columbæ*, t. VIII ; Bede : *H. E.*, IV, 23.)

[2] La vie de saint Cado donne au Pape qui reçut en don, de

Gildas, comme d'ailleurs dans la vie de la plupart des saints celtiques, marqué des heures importantes. Le pèlerinage dont parle le moine cambrien, fait par notre saint à Rome, nous en fournira bientôt une preuve nouvelle.

Sainte Brigitte devait mourir quelque temps après le message qu'elle avait adressé à saint Gildas en 523 [1]. Or, c'est vers 525 [2] qu'il faut placer le premier séjour que notre saint fit en Irlande aussitôt après sa mission dans le nord de la Grande-Bretagne. Les deux biographes sont en parfait accord à ce sujet. Le moine de Ruis commet cependant un anachronisme lorsqu'il écrit que Gildas fut alors appelé dans l'Ile des saints par le roi Ammericus ou Ainmiré dont le sceptre s'étendait

la part de Gildas, une cloche semblable à celle de sainte Brigitte, le nom d'Alexandre, ce qui est une erreur manifeste.

[1] An. 533. Dormitatio S. Brigidæ. (*Tygarnachi Annales* dans *O'Connor Rerum Hibern. Scriptores*, t. II, p. 130; cf. *Annales Inefaleuses*, p. 14, même volume, cité par M. de La Borderie. Cf. également le travail de D. Anscombe, *Saint Gildas of Ruis and the Irish Royal Chronology of the sixth Century* que l'auteur a bien voulu nous adresser avec la plus parfaite courtoisie et qui est l'une des meilleures réfutations qui aient été faites de la pluralité des Gildas; mais nous avouons humblement que son argumentation chronologique au sujet de la mort de sainte Brigitte, s'appuyant sur des documents d'ailleurs suspects, est à peu près incompréhensible, et nous devons en ce qui le concerne, signaler l'appréciation sévère mais juste des *Annalecta bollandiana*, Ainmiré, d'après lui, serait mort en 554 et non en 566, comme le veut O'Connor.

[2] « Eo tempore regnabat Ammericus rex per totam Hiberniam, et ipse misit ad beatum Gildam rogans ut ad se veniret ». *Vitæ sancti Gild*, *A. B.*, p. Cf. *infra* : le dernier voyage de Gildas en Irlande, chap. v.

sur toute l'Hibernie [1]. Ce roi ne commença en effet à régner sur l'Irlande qu'en 566, époque où il fit appel à l'abbé de Ruis qui ne craignit pas, nous le verrons, d'accomplir sur son invitation un second voyage en Irlande, voyage que l'âge lui rendit pénible et dont les fatigues purent hâter sa fin. Quel fut le rôle de Gildas dans le voyage en Irlande qu'il accomplit en 525 ? D'après ses deux biographes ce rôle fut considérable. Gildas, en effet, sauva l'œuvre entreprise par saint Patrick.

« Une jeune et belle Gallo-Romaine, écrit Montalembert, parente du grand saint Martin de Tours, réduite en servitude et vendue hors de son pays, comme il arrivait souvent en ces temps désastreux, avait séduit par sa beauté, sa fidélité et son aimable caractère le fils de son maître. Il l'avait affranchie en l'épousant. De ce mariage était né un fils nommé Patrick, qui lui-même fut enlevé à seize ans par des pirates de race celtique, puis vendu comme esclave en Irlande, où il gardait les troupeaux de son maître, et où la faim, le froid, la nudité, les sévices impitoyables de ce maître l'initièrent à toutes les horreurs de la servitude. Après l'avoir endurée pendant six ans, il parvint à s'échapper. Mais, revenu en Gaule, il voyait toujours dans ses rêves les enfants de ces païens irlandais dont il avait connu le joug, qui étendaient vers lui leurs petits bras. Son sommeil en était troublé comme ses études. Il lui semblait ouïr la

[1] Cf. Montalembert, *Moines d'Occident*, t. II.

voix de ces innocents qui lui demandaient le baptême et lui disaient : « Cher enfant chrétien, reviens parmi nous, reviens pour nous sauver! » Comme pour se préparer à cet apostolat, il alla reprendre et achever ses études dans les deux plus grands sanctuaires monastiques de l'Occident, à Marmoutiers et à Lérins; il accompagne ensuite saint Germain d'Auxerre dans la mission entreprise par ce grand champion de l'orthodoxie, pour extirper de la Grande-Bretagne l'hérésie pélagienne si chère aux races celtiques; après quoi il se rendit à Rome, y obtint une mission du pape saint Célestin, et retourna enfin comme évêque en Irlande pour y prêcher la foi. Il y rencontre une société énergiquement constituée : une hiérarchie militaire, un corps de juges héréditaires, un sacerdoce druidique imbu de littérature. Les rois, les chefs, les peuples belliqueux et mobiles de la verte Erin, lui résistent d'abord, puis l'écoutent, le suivent, et lui témoignent cette vénération passionnée qui est devenue la tradition la plus populaire des Irlandais et que treize siècles n'ont pas affaiblie. Trente missionnaires bretons, recrutés par lui dans la grande île voisine, deviennent ses coadjuteurs ou ses successeurs dans l'épiscopat. Après trente-trois ans d'apostolat, il meurt, laissant l'Irlande presque entièrement convertie, et de plus remplie d'écoles de communautés destinées à devenir une pépinière de missionnaires pour tout l'Occident. »

« Dans l'histoire de Patrick, rien n'est mieux

constaté, ajoute Montalembert que son zèle pour préserver le pays où il avait lui-même subi l'esclavage, des abus de la servitude et surtout des incursions de ces pirates bretons, Pictes et Scots, voleurs et marchands d'hommes, qui arrivaient de cette même île voisine où l'apôtre avait trouvé de si zélés collaborateurs, et faisaient de l'Irlande une sorte de haras où ils recrutaient leur bétail humain. Dans ce qui nous reste de lui, rien n'est plus authentique que son éloquente protestation contre le roi d'une horde bretonne qui, débarquant au milieu d'une peuplade baptisée de la veille en avait massacré plusieurs et enlevé les autres pour les vendre au loin : « Moi, Patrick, pécheur ignorant, mais constitué évêque en Hibernie, réfugié parmi les nations barbares, à cause de mon amour pour Dieu, j'écris de ma main ces lettres pour être transmises aux soldats du tyran, je ne dis pas à mes concitoyens, ni aux concitoyens des saints de Rome, mais aux compatriotes du diable, aux apostats, Scots et Pictes, qui vivent dans la mort et qui viennent s'engraisser du sang des chrétiens innocents que j'ai enfantés à mon Dieu. La miséricorde divine que j'aime ne m'oblige-t-elle pas à en agir ainsi, pour défendre ceux-là mêmes qui naguère m'ont fait moi-même captif et qui ont massacré les serviteurs et les servantes de mon père ? » Ailleurs il vante l'intrépidité des jeunes esclaves qu'il avait converties et qui défendaient contre des maîtres indignes leur pudeur et leur foi avec l'héroïque chasteté

qui a toujours été l'apanage des filles de l'Irlande.

Saint Patrick avait été le principal et le plus glorieux apôtre de l'Irlande, mais ce saint avait cependant eu (que les Irlandais nous permettent cette réserve : elle n'enlève rien aux mérites du saint) un grand tort. Il avait exercé sur ce pays au point de vue religieux, ainsi que nous le prouve le catalogue des saints d'Hibernie selon l'ordre des temps écrit au commencement du VIII[e] siècle, une véritable dictature consacrant des évêques, mais ne leur laissant aucune autorité propre et assumant sur lui seul la responsabilité de la juridiction. « Le premier ordre des saints catholiques (c'est-à-dire la première période du christianisme en Irlande) fut du temps de saint Patrick. Tous étaient évêques, au nombre de 350, et tous fondateurs d'Églises. Ils n'avaient qu'une tête, le Christ, qu'un chef Patrick, ils n'avaient qu'une messe, qu'une liturgie, qu'une forme de tonsure[1]. » Et il arriva, lorsque Dieu eut rappelé à lui saint Patrick, ce qui arrive le plus souvent à la mort des hommes de génie, c'est que cet immense royaume religieux qu'il avait su fonder ne dura guère plus

[1] Cité par Usser, *Britanniæ Eccles. Antiquitates*, p. 473. Ct. La Borderie. *Revue de Bretagne et de Vendée*, cit. pp. 179 et seq. *Skene Celtic Scotland*, II. pp. 39-51. D[r] Todd : *Life of saint Patrick*, p. 101. Saint Patrick n'en fut pas moins un disciple fervent du Christianisme romain. Ses canons disaient : Omnes negotia (*sic*) subscriptione Romanorum confirmanda est si quæ questiones in hac insula oriantur ad sedem apostolicam referantur (cités par Montalembert. *Moines d'Occident*, t. II, p. 459, note, édition 1875.)

longtemps que sa vie : aucun de ses disciples n'eut la force ni l'autorité morale suffisantes pour prendre le gouvernement de la nouvelle Église. Il en résulta l'anarchie et une recrudescence du paganisme. Saint Patrick, cependant, d'après la légende, au moment d'aller recevoir la récompense de ses longs travaux, avait été ravi en extase. Il s'était cru transporté au sommet d'une montagne, de là son Irlande lui était apparue comme un brasier, et le cœur ému de reconnaissance et d'espoir, il s'était répété la parole du maître : « Je suis venu porter la flamme sur la terre : que désiré-je, sinon qu'elle se propage [1] ! »

Saint Gildas fut un des hommes providentiels chargés de raviver cette flamme et de propager le bienfaisant incendie dans l'île des saints. Il ne fut pas le seul. Saint David et saint Cado [2] s'associèrent à sa mission. Il est à regretter que les écrivains modernes qui ont essayé l'histoire de ces temps, aient observé le silence le plus complet sur l'intervention de ces trois moines bretons. L'admiration que l'on peut éprouver pour un saint Patrick, un saint Finnian ou un saint Columban n'aurait pas

[1] *Vie de saint Columban,* p. 3, par Eug. Martin. (Collection des Saints).

[2] Ce deuxième Cado, Cadoc, Catmaël, Catoc ou Docus est bien, ainsi que l'affirme Caradoc de Llancarvan, contemporain de Gildas. La vie de ce saint et d'autres vies de saints le font également contemporain de saint David. Le Catalogue des saints d'Irlande (catalogus sanctorum Hiberniæ) qui date de la première partie du VIIIe siècle (av. 730) unit les noms de ces trois saints dans l'œuvre entreprise par saint Gildas en Irlande.

dû être portée au point d'ignorer ou de méconnaître combien grande et féconde avait été la mission de Gildas et de ses deux compagnons d'apostolat en Irlande. Heureusement cette erreur ou cet oubli ont trouvé dans un auteur anglais et dans un auteur français leur condamnation. MM. Skene et de La Borderie ont montré que l'action des saints Cado, David, et Gildas s'exerça sous trois formes, comme apôtres, comme maîtres et comme docteurs. « Comme apôtre, Gildas, écrit M. La Borderie, combattit de sa puissante parole le paganisme renaissant, et lui reprit beaucoup de ses conquêtes. Comme docteur, il prit une part active à la réforme de la législation économique d'Irlande, et les recueils hibernois venus jusqu'à nous conservent encore un certain nombre de chapitres émanés de lui (nous les examinerons plus loin.) Comme maître, il installa au centre de l'Irlande, à Armagh, une école où pendant plusieurs années il distribua l'enseignement à de nombreux disciples, et c'est par cet enseignement qu'il contribua le plus à la régénération chrétienne de l'Hibernie... » Pour le bien faire comprendre, il est nécessaire, dit encore l'historien de la Bretagne, d'expliquer brièvement par quelle voie, sous quelle forme cette génération s'accomplit. Ce fut par le développement de l'Institut monastique. Au temps de saint Patrick, il y avait déjà des monastères, mais dans l'Église hibernoise, ils étaient alors — on peut dire — un accident ; elle aurait pu s'en passer : c'était le clergé séculier qui pré-

chait, qui administrait les sacrements, qui gouvernait les âmes. Dans le second âge de l'Église de l'Irlande, qui s'étend de 540 environ à la fin du vi[e] siècle, le clergé séculier disparaît, il n'y a plus que des monastères, il y en a partout. Il en existe au moins un par tribu, fondé par le chef de la tribu, gouverné par l'un de ses fils ou par sa postérité, recruté parmi les hommes de la tribu, entretenu par eux, auxquels, en retour, les moines doivent tous les secours spirituels, et, dans l'ordre temporel, la protection que le respect porté à l'Institut monastique leur permet d'exercer. Pour les évêques, quand ils ne sont pas abbés, ils remplissent leurs fonctions épiscopales sous la direction du chef du monastère auquel ils sont attachés et seulement dans la tribu qui forme (pour ainsi parler) le ressort de ce monastère. Par ce moyen, entre l'organisation sociale et l'organisation ecclésiastique de l'Hibernie, il y a un accord entier, complet, grâce auquel l'Église s'empara complètement de l'âme de l'Irlande jusqu'à en tirer une expansion de sentiment religieux d'une splendeur incomparable[1]. »
Skene nous dit d'où vint à l'Irlande cet admirable développement de l'Institut monastique. Il attribue l'influence de l'Église bretonne, — elle-même, dès lors, presque entièrement monastique — sur l'Église d'Hibernie, à l'action directe de trois grands moines bretons, David de Ménevie, Cado et Gildas. « Le

[1] La Borderie. *Revue de Bretagne et de Vendée,* cit. p. 181-182. Cf. *Celtic Scotland,* II, p. 66 à 74.

second ordre des saints (c'est-à-dire la deuxième période de l'histoire religieuse irlandaise) est celui des prêtres catholiques. Dans cet ordre, en effet, il y avait peu d'évêques et beaucoup de prêtres, jusqu'au nombre de trois cents. Ils avaient une seule tête, Notre-Seigneur; plusieurs formules de messes, plusieurs règles particulières, une seule forme de tonsure d'une oreille à l'autre, dégarnissant le front. Ils refusaient les services des femmes et les excluaient de leurs monastères[1]. Ils adoptèrent une messe composée par trois Bretons : David, évêque, Gildas et Docus (Cadocus)[2]. »

Nous aurons l'occasion de revenir sur le ministère de Gildas en Irlande[3], mais nous avons tenu à signaler ici l'influence qu'il exerça dans sa première mission dans l'Ile des Saints, influence dont l'introduction d'une messe en partie composée par lui est la preuve[4]. Nous devons ajouter qu'il fut indubitable-

[1] Ces prêtres, qui vivaient sous des règles spéciales excluant les femmes, sont bien les moines qui ont remplacé le clergé séculier du premier âge des saints. Cf. *infra* p. 271, note.

[2] A Davide episcopo et Gilla et a Doco Britonibus missam acceperunt: Quorum sanctorum (secundi ordinis) nomina hæc sunt: Duo Finiani, duo Brendani, Comgallus, Ciaranus, Columba, etc. (catalogue des saints d'Irlande cité par Ussher, *Brit. eccl. Antiq.*, p. 474.) Cfr. Mac Carthy : *Transactions of Royal Irish Academy*, nov. 1886 pp. 151-152.

[3] Lorsque nous analyserons ses écrits et lorsque nous parlerons de la nouvelle mission à laquelle le convia le roi Ainmiré. Cf. *infra* Chap. v, p. 332.

[4] « Quid faciendum est de monachis illis qui pro Dei intuitu et vitæ perfectionis desiderio accensi contra vota venientes, primæ conversionis loca relinquunt et, invitis abbatibus, fervore cogente, aut laxantur aut ad deserta fugiunt? Vennanius

ment et d'après Colomban lui-même, le maître du grand moine irlandais Finbarr ou Finnian ; et, par conséquent, nous avons le droit, avant même l'examen des écrits attribués à Gildas sur les règles monastiques en honneur dans l'Hibernie au VI[e] siècle, de réclamer pour lui l'honneur d'avoir été le maître des douze disciples de Finnian parmi lesquels on compte saint Colomban. Trop heureux serions-nous si cette filiation du fondateur de Luxeuil au fondateur de Ruis pouvait être désormais, comme elle doit l'être, d'après nous, définitivement admise.

Ce fut pendant l'accomplissement de cette première mission en Irlande que Gildas apprit la mort tragique de son frère Hueil. Il était en effet à Armagh qui semble avoir été le centre d'où son apostolat rayonnait, lorsqu'il reçut la nouvelle que son frère venait d'être tué par le roi Arthur[1].

Très attaché personnellement à la politique de centralisation que poursuivait ce personnage, lié même avec lui, s'il faut en croire le biographe insulaire, par une grande affection, Gildas avait dû voir avec chagrin, la tendance des chefs bretons du Nord

(Finnian) auctor Giltam de his interrogavit et elegantissime scripsit » (*Bibliot. vet. Patr.*, éd. Galland, 1778, t. XII p. 346), citée par La Borderie. (*Revue de Bretagne et de Vendée*, t. II, 1883, p. 250-251). Sur l'identité des noms Finnian, Vinnian et Vennien, voir Adamnan, *Vit. S. Columbæ*, l. II, ch. I et l. III, ch. V. (Ed. Reeves, 1874, p. 266 et 286, et Usher, *Brit. eccl. ant.* p. 493-494).

[1] Le très saint nommé Gildas, dit le moine insulaire, fut contemporain du roi Arthur, qu'il aimait et à qui toujours il souhaitait obéir. Mommsen, p. 108.

à lutter contre les Saxons, sans aucune préoccupation d'unir leurs efforts à la confédération des chefs bretons du Sud, que, dès 520, Arthur avait su grouper autour de lui, et qui avait momentanément opposé un obstacle réel aux conquêtes des Saxons. Hueil et ses tenants n'avaient pas compris que le salut de leur race devait uniquement sortir d'une alliance étroite entre tous les Bretons, que le mot de César sur les Gaulois, était plus vrai encore quand on l'appliquait aux peuplades autrefois maîtresses de l'Ile et maintenant menacées dans leur existence même : « Ils seraient invincibles, s'ils étaient unis ! »

Actif, ambitieux, d'une vaillance à toute épreuve, Hueil avait, comme d'autres chefs du nord de la Bretagne, engagé avec celui que l'on appelait l'*imperator* une lutte qui devait mal finir, avec cette bravoure insoucieuse et cet esprit de particularisme depuis longtemps funeste à ses compatriotes. Peut-être rêvait-il de jouer le premier rôle, et de supplanter le chef qui s'était dressé dans les pays du sud de la Grande-Bretagne, comme le défenseur du pays natal et le parangon de l'indépendance nationale. Hueil avait le droit de se croire à la hauteur d'une mission semblable : à sa voix, en effet, de nombreuses tribus se levaient ; on ne comptait plus ses exploits, et les Bretons du Nord avaient toute confiance dans le chef intrépide en lequel revivaient tout l'orgueil de leur race, toutes les aspirations de leur patriotisme indomptable. Durant les dix années

de l'apostolat de son frère en Irlande, de 525 à 535, profitant sans doute de l'ascendant que ses ancêtres et que Gildas lui-même par ses travaux apostoliques avaient donné à son nom, Hueil n'avait donc cessé d'opposer avec ses frères[1] un obstacle puissant à la politique du roi Arthur. Mais un jour qu'il était dans l'île de Minan, Mon, Môn (aujourd'hui Anglesey), où il avait dirigé une de ses expéditions, Arthur le surprit, le vainquit et le tua au milieu d'un combat en des circonstances que l'histoire n'a pas retenues, mais qui ne paraissent pas à M. de La Borderie avoir été absolument loyales. Ce meurtre accompli, nous dit le biographe insulaire, Arthur s'en revint victorieux, en grande joie d'avoir vaincu un si vaillant ennemi.

A l'annonce de la fin tragique de son frère, Gildas, vivement éprouvé, pleura et pria, car il aimait passionnément Hueil. Mais, au milieu même de ses prières, le nom du meurtrier revenait sur ses lèvres, en mémoire du précepte apostolique. « Priez pour ceux qui vous persécutent, et faites du bien à ceux qui vous haïssent[2] ! »

Il se rendit aussitôt d'Irlande en Grande-Bretagne où un grand concours de prêtres et de laïques s'en vinrent lui témoigner la part que l'on prenait

[1] « Confratres tamen XXIII (Sancti Gildæ) resistebant regi rebelli prædicto (id est Arthuro) nolentes pati Dominum. » *Vit. S. Gildæ*, dans Stevenson, p. xxx-xiv dans la préface citée dans La Borderie. Mommsen. p. 108.

[2] Mommsen, p. 108. Saint Luc, 6. 27.

à sa légitime douleur. Arthur se présenta à lui, nous dit le même biographe, se jeta à ses pieds, lui demandant pardon de la mort de Hueil, en présence d'un certain nombre d'abbés et d'évêques qui infligèrent au prince meurtrier une pénitence sévère. Touché par la miséricordieuse pitié de saint Gildas, le roi Arthur, nous dit la légende, ne cessa de faire pénitence de l'acte qu'il avait commis ; cette pénitence dura en effet jusqu'à la fin de ses jours [1].

Quoi qu'il en soit, le but d'Arthur fut atteint par cette victoire : tous les royaumes du Nord entrèrent sans exception et sans résistance dans la grande confédération bretonne, et, dès ce moment que l'on doit placer environ vers l'an 530 [2], commença pour les Saxons une période, de revers éloquemment accusée par le silence des chiffres.

Gildas ne devait pas être le témoin de ce succès d'ailleurs éphémère. La mort de son frère l'avait profondément affecté, les divisions de ses compatriotes ne lui laissaient plus aucun espoir dans l'avenir de sa race en Grande-Bretagne, et son âme de Celte aspirait à se trouver dans des régions nouvelles où, loin des menaces saxonnes, les Bretons pourraient trouver un asile sûr dans lequel le génie de leur race pourrait se développer en toute

[1] *Ibid.* p. 108. « Donec consummavit vitam ».

[2] La Borderie. *Les Bretons insulaires*, pp. 79-80. La période, qui signale l'activité d'Arthur et la cessation momentanée des conquêtes saxonnes, se trouve en effet de 530 à 550.

indépendance. Ses pensées devaient dès lors se tourner vers l'Armorique où beaucoup de ses compatriotes et de ses amis essayaient de se reconstituer *une nouvelle patrie*.

Il demeura cependant encore quelque temps dans la Grande-Bretagne, n'estimant point que la tâche qu'il avait entreprise fût terminée. Après avoir évangélisé les Celtes du pays de Galles, les Celtes du Nord et les Celtes de l'Irlande, il se donna tout entier aux Celtes de la Cambrie, en attendant l'heure où la Providence l'appellerait à exercer son apostolat auprès des Celtes d'Armorique. Peut-être céda-t-il aux instances de saint Cado auprès duquel il avait, dès son retour dans l'Ile, trouvé la plus fraternelle hospitalité[1].

Les noms de Cado et de David se trouvent encore, à cette époque, unis à celui de Gildas. Ils durent partager ses travaux apostoliques comme ils avaient été ses collaborateurs dans l'œuvre liturgique dont il avait doté l'Église d'Irlande.

La légende de saint Finnian[2] rapporte, en effet, que lorsque le futur maître de Saint-Colomban vint en Grande-Bretagne, il eut l'heureuse fortune de rencontrer trois saints personnages : David, Cathmaël ou Cado et Gildas se félicitant de la venue d'un tel hôte. Ces hommes vénérables, nous dit-elle, allèrent trouver un homme puissant et lui demandèrent un coin de terre où établir une habitation.

[1] Vit. Gildæ. Mommsen p. 108.

[2] Cf. Colgan, *op. cit.*

Il répondit qu'il n'en avait pas de disponible, mais un membre de sa famille insista : « S'ils désirent établir une demeure, cédons-leur le grand marais qui se trouve près d'ici. » Il y avait en effet auprès de la demeure un vaste étang dont les eaux, ajoute la légende, se retirèrent sur l'ordre de Finnian, au nom de la Sainte-Trinité, et plusieurs cités s'élevèrent sur leur emplacement, parmi lesquelles Melboc et Nant où saint Cadoc fonda le fameux monastère de Nant Carban en Llancarvan[1], dans lequel Gildas fixa sa principale résidence.

Ce fut, d'après le biographe insulaire, à son retour d'un pèlerinage à Rome. « Ce voyage, dit l'auteur de l'*Histoire de Bretagne*, est un trait en quelque sorte stéréotypé dans toutes les vies des saints gallois ou bretons insulaires du VIe siècle, David, Cado, Gildas, Téliau, Oudocée, Padarn, Pétroc, Kentigern, etc..., aucun n'en est dispensé; quelques-uns l'exécutent jusqu'à sept fois et poussent jusqu'à Jérusalem. Dans un temps aussi troublé, où les communications étaient si difficiles, l'invraisemblable de ces perpétuelles pérégrinations saute aux yeux. Il y a là, de la part des hagiographes, un parti pris dont le motif est aisé à pénétrer. Aux VIe et VIIe siècles, les Bretons, sur quelques points très secondaires, entre autres, la forme de la tonsure, l'époque de la célébration de la Pâque, étaient séparés des usages romains,

[1] Cfr. Vita S. Finniani c. 4 et 5 et 6 dans Colgan ; cfr. Vita S. Cadoci dans Cambro-brit. ss. p. 38-39.

séparation qui donna lieu à une lutte très vive terminée par une victoire complète de la discipline romaine. Après cette victoire, les Bretons tinrent à honneur d'effacer autant que possible les traces de leur ancienne dissidence, condamnée presque comme une hérésie par les ultra-Romains. On ne voulut pas surtout laisser croire que les saints bretons y eussent trempé. Et leurs légendes ayant presque toutes reçu une rédaction nouvelle du xe au xiie siècle, les hagiographes de ce temps ne manquèrent pas de leur imposer à tous (par voie d'interpolation) au moins un pèlerinage (*ad limina apostolorum*) pour témoigner de leur complet accord avec l'Église romaine. Tous ces voyages à Rome sont donc très suspects ! » Nous souscrivons très volontiers à cette appréciation de l'*Historien de la Bretagne*, mais nous ne saurions accepter un raisonnement qui se réduirait à ceci : De ce que tous les saints bretons sont censés avoir été à Rome, aucun n'y a été. Mais alors que dirait-on de Pélage ? Quoi qu'il en soit, si l'on a le droit de demander aux hypercritiques une exception, nous la demandons pour Gildas, et nous la demandons avec M. de La Borderie lui-même, d'abord à cause de l'insatiable soif de science dont notre saint était possédé et qui devait le pousser presque irrésistiblement vers le principal dépôt encore subsistant des lettres divines et humaines ; puis en raison d'une anecdote, qui semble au premier abord peu digne d'attention, mais qui cependant mérite de fixer un

moment notre attention[1], l'histoire de la Cloche de Saint-Cado[2].

« Lorsque, à la nouvelle de la mort de son frère, Gildas vint en Grande-Bretagne, nous dit le moine insulaire, il apportait avec lui une cloche d'argent et de cuivre très belle et de très douce voix qu'il souhaitait offrir un jour à l'Apostolique de l'Église romaine (au pape). Reçu avec honneur par le vénérable abbé Cadoc, il passa chez lui la nuit, et montra à son hôte cette cloche qui était très belle. Cadoc la trouvant à son goût, veut la lui acheter et lui en offre un prix très élevé, mais Gildas se refuse à s'en dessaisir... Lors de son pèlerinage à Rome, il la remet lui-même à l'Apostolique, mais, dès que celui-ci eut entre ses mains la cloche de ce saint, elle ne rendit aucun son. Ce que voyant, l'Apostolique dit : « O homme chéri de Dieu et de l'humanité, dis-moi ce qui t'est survenu pendant ton voyage au sujet du présent que tu m'apportes. »

[1] *Ibid.* Ce voyage est mentionné par Mabillon et l'office de saint Gildas au propre du diocèse de Vannes, 3e leçon. Le manuscrit anonyme de 1668, conservé à la Bibliothèque Nationale, raconte ce voyage avec toutes les légendes qui s'y rattachent.

[2] Les trois chapitres de la vie de Gildas par le moine insulaire, où cette légende et celle de l'évangéliaire se trouvent rapportées, sont inspirées des chapitres 23 et 29 de la Vita Sancti Cadoci (Rees : Lives of the Cambro-british saints p. 58, 60, 66), contemporaine, dit M. Ferdinand Lot, de celle de David, puisqu'elle est due très vraisemblablement à Lifric « archidiacre de Clamorgan, maître (écolâtre de saint Cadoc de Nant-Carvan » fils de Herwald, évêque de Llandâff qui mourut en 1104 après quarante-huit ans d'épiscopat (F. Lot, *Mélanges d'histoire bretonne*, p. 268).

Alors Gildas lui apprit que le très saint abbé Cadoc avait essayé de la lui acheter, mais qu'il s'était refusé à ce désir, ayant fait le vœu de l'offrir lui-même au successeur de Pierre. A ce récit, l'Apostolique s'écria : « Je connais le vénérable abbé Cadoc qui, sept fois, vint en cette ville, et trois fois à Jérusalem, après avoir couru de grands périls et éprouvé une constante fatigue. Retourne vers lui et donne lui l'objet de ses désirs, j'y consens, car le miracle dont je suis le témoin montre que cette cloche doit lui appartenir. » Et Gildas revint dans l'Ile avec cette cloche bénie qu'il donna en pur don à saint Cadoc. A peine celui-ci l'eut-il entre les mains, qu'au premier mouvement elle se mit à sonner, et tous admirèrent ce prodige..... Depuis lors, ajoute le moine insulaire, cette cloche est demeurée une sauvegarde contre toute violence pour ceux qui la transportaient dans tout le pays de Galles : et quiconque prêtait sur elle un faux serment perdait l'usage de la parole ou se trouvait aussitôt forcé à confesser sa faute[1]. » « Cette tradition, dit M. de La Borderie, est curieuse en ce sens qu'elle attribue à l'un des chefs de l'Église bretonne un privilège qu'elle refuse au chef de l'Église romaine. Dès que Cado veut la cloche, le pape lui-même doit la lui céder. Cado la fait sonner tant qu'il veut, le pape ne le peut pas. Sous une forme puérile c'est là un écho de la lutte ci-dessus rappelée entre l'Église scoto-

[1] Comme Kentigern, cfr. Montalembert. *Moines d'Occident*, III, 43-44. *Bollandistes*, t. I, de janvier.

bretonne et les missionnaires romains au sujet de certains usages liturgiques, lutte envenimée par les haines nationales et qui fut pendant quelque temps fort vive. La tradition de la cloche, évidemment antérieure au triomphe définitif de la discipline romaine, remonte donc au VIIe siècle, et par conséquent aussi celle du voyage de Gildas à Rome. L'antiquité de ce souvenir nous incline à tenir le fait pour réel [1]. »

Il est une autre raison qui doit rendre chère aux Bretons actuels la célèbre légende de la cloche, c'est qu'elle renferme pour eux un enseignement. Les émigrations de Bretagne en France deviennent, hélas ! de plus en plus nombreuses, et le Breton, en dehors de son pays, n'est plus qu'une épave : dans les milieux même les plus honnêtes, il se trouve un déraciné ; son âme est désorientée, elle est triste. Pauvre cloche muette, elle ne sait plus sonner ; mais qu'elle retourne au pays natal, et l'écho ne cessera de faire retentir les plus joyeuses envolées. Les âmes bretonnes ne peuvent vibrer que dans l'air de leur pays [2].

Le voyage de Gildas à Rome a été embelli par les divers biographes postérieurs au moine de Ruis et au moine cambrien, de faits miraculeux que nous ne devons citer que pour mémoire, ignorant à quelle source ces écrivains ont été puiser leurs récits.

[1] La Borderie. *Op. cit.*, p. 240.

[2] Cfr. *Guide du voyageur dans la presqu'île de Ruis*, par l'abbé Max. Nicol, Vannes.

Le moine de Ruis, Alban Butler et l'auteur du manuscrit du XVII[e] siècle conservé à la Bibliothèque Nationale[1], nous montrent un jour Gildas à Rome, sortant dès le lever du soleil, de la Basilique de Saint-Pierre, où il avait assisté aux offices de la nuit, et s'en allant seul, à son habitude, visiter les autres églises et implorer les suffrages des saints martyrs patrons de ces oratoires. Tout à coup un hydropique se dresse devant lui et demande l'aumône. « Mon pauvre ami, lui dit le saint, je n'ai aucun argent à vous donner[2], mais au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par les mérites des bienheureux apôtres, soyez guéri de votre infirmité, et si quelqu'un vous interroge sur l'auteur de votre guérison, dites que c'est le Seigneur Jésus qui, par les mérites de ses apôtres, a fait éclater sa miséricorde sur vous. » Sur-le-champ, délivré de son hydropisie, le miraculé entre dans Saint-Pierre, louant et bénissant le Christ, tandis qu'en silence le voyageur continuait son chemin ! C'est ainsi que Dieu, aux siècles de ferveur et de foi profonde, s'est plu à confondre la sagesse de la raison purement humaine, en accordant à ses saints des dérogations aux règles de la nature qu'Il a lui-même établies.

La même légende nous rapporte un second miracle..., celui-là vraiment inacceptable. « Notre

[1] Le récit de ce miracle est emprunté au moine de Ruis. Mommsen p. 95.

[2] « Argentum et aurum non est mihi. » Actes des apôtres, III, 6.

saint délivra, nous dit-elle, les Romains d'un énorme dragon ou serpent, qui, retiré dans une caverne de la Roche Tarpéienne, jetait la terreur parmi les habitants et en avait déjà, par son souffle pestilentiel, fait périr plusieurs. Au grand matin et en secret, Gildas quitte l'hôtellerie, gravit la montagne, portant un bâton à la main, s'adresse à Dieu dans une prière fervente, se présente intrépide et sans peur à l'entrée de la caverne, et, voyant le monstre, après avoir encore invoqué le nom tout-puissant de Jésus, il lui dit en le touchant du bout de son bâton : « Au nom du Seigneur Jésus-Christ, je te commande d'expirer à l'instant, afin de ne plus répandre la mort parmi ce peuple fidèle. » Se roulant aussitôt sur le sol, le dragon cessa de vivre, et les Romains furent délivrés d'un grand fléau. Ce miracle se serait passé vers 525, dans la ville de Rome et aucun contemporain n'en aurait transcrit le récit à la postérité !...

A son départ de Rome, Gildas voulut passer par Ravenne, afin de se mettre, lui et sa cloche, sous la protection de saint Apollinaire, disciple de saint Pierre et premier évêque de cette ville, dont les glorieuses reliques étaient alors conservées et vénérées au faubourg de Classe[1]. On avait coutume de venir prêter sur elles les serments les plus solennels..., on les invoquait contre le parjure. Comme Gildas arrivait aux portes de la ville, il rencontra un pauvre homme, tout à la fois aveugle

[1] Cfr. Alban Butler, vie des Saints 23 juillet. Vita Gildæ auctore Monaco Ruiensi. *Mon. Germ. hist.* XIII, p. 94.

et muet, que l'on conduisait par la main, et qui, avec un petit marteau, faisait résonner une planche, pour attirer l'attention des passants et pour exciter leur pitié. Émmu de compassion, le saint se mit à pleurer, puis, s'étant fait apporter de l'eau, il la bénit et la répandit sur le visage de l'aveugle, qui, aussitôt, par la volonté de Dieu, recouvra la vue. Enfin, ayant également pris et béni du sel, il l'introduisit dans la bouche du muet, qui, à l'instant, se mit à parler, à rendre grâces à Dieu, et à exalter le saint.

Le retour de Gildas en Grande-Bretagne fut marqué, d'après les mêmes auteurs, par un autre prodige. Après avoir quitté Ravenne, Gildas fut sur le point de tomber entre les mains de trois bandits qui l'attendaient pour le tuer ou pour le retenir auprès d'eux. Mais lui, les voyant approcher, eut recours à la puissance divine. Il invoqua, selon son habitude, le saint nom de Jésus, et tout à coup, par la vertu de Dieu, les pieds de ces bandits se fixèrent au sol, et eux-mêmes restèrent là, debout, pétrifiés, inertes, tandis que, continuant en paix son chemin, le saint s'éloignait d'eux. Parvenu à une certaine distance, il se retourna, et de la main leur fit un signe pour leur rendre la liberté. Aussitôt délivrés, ils prirent la fuite au lieu de le poursuivre et cessèrent d'exercer leurs déprédations dans ce pays [1].

[1] Cfr. le manuscrit du XVII[e] siècle. Albert de Morlaix place le récit de ce fait sur les bords du Blavet et quelques années plus tard.

Saint Cadoc, heureux de retrouver Gildas, lui demanda de diriger les études de ses élèves et de ses novices. Notre saint accepta et jusqu'à son départ pour l'Armorique remplit avec le plus grand soin la charge qui lui était confiée. Pour unique salaire il ne voulait que les prières des moines et des écoliers auxquels il se dévouait pendant toute l'année[1]. Le temps qu'il ne consacrait pas à l'étude du monastère était donné par lui à l'étude des Saintes Écritures. Son biographe insulaire nous dit, en effet, qu'il transcrivit l'œuvre des quatre Évangélistes[2]. « Ce manuscrit est encore, affirme-t-il, dans l'église de Saint-Cadoc à Nantcarvan, revêtu d'une couverture d'or et d'argent en l'honneur de Dieu, des Évangiles, et du très saint écrivain. Les Gallois le considèrent comme un objet de la plus haute valeur, ils s'en servent pour connaître l'avenir, et ne l'ouvrent qu'en tremblant. Aucun traité de paix n'est considéré comme sérieux, aucune alliance comme durable s'ils n'ont pas été scellés par serment sur cet antique manuscrit[3]. »

C'est à cette époque également et dans le même

[1] « Cadocus abbas Nancarnensis ecclesiæ rogavit Gildam doctorem, ut regeret studium scholarum per anni spatium, et rogatus rexit utillimum, nulla mercede recepta a scolaribus prœter orationes cleri et scolarium. » Mommsen, p. 109.

[2] Le biographe insulaire, dans le but de rehausser le prestige de son monastère, y transporte, dit M. F. Lot, la confection du célèbre évangile de Gildas que Lifric plaçait dans l'île d'Echni. V. *infra* p. 161. Cf. Vita S. Cadoci par Lifric, c. 29: « cum beatus Gildas insula Echni ministeriis mancipatus degeret... » Rees p. 66. Cf. Hugh Williams p. 406 note 1. *Op. cit.*

[3] Vita Gildæ. Cymmodorion p. 406.

monastère, que Gildas dut écrire la première partie de son *De Exicidio Britonum*. L'œuvre que l'on connaît sous le nom d'Historia fut, dit La Borderie, certainement composée dans l'Ile de Bretagne, puisque les auteurs du continent qui y sont cités sont appelés des écrivains d'outre-mer (*transmarina relatio*[1]. Gildas dit dans sa préface que depuis dix ans il roule le dessein de ce livre, qu'il retourne dans son âme avec une profonde douleur d'esprit, un grand brisement de cœur, une profonde stupéfaction d'intelligence, l'usage lamentable des maux, des vices, des périls de sa patrie, et médite de lui adresser ce solennel avertissement : « Si l'on recherche dans la vie de Gildas l'événement qui a pu, entre tous, le remplir de ces sombres pensées, lui mettre dans le sang comme une idée obsédante, la perpétuelle préoccupation du relèvement de la Bretagne par la réforme de ses mœurs, surtout par la suppression de ses guerres civiles, des perpétuelles divisions entre ses chefs nationaux, devenues en face de l'invasion étrangère son plus grand péril, on n'éprouve aucune hésitation ; on désigne de suite les luttes fratricides des Bretons du Nord et des Bretons du Sud, luttes qui aboutirent, nous l'avons vu, vers l'année 530, au massacre de Hueil, frère de Gildas ; il y a donc lieu de placer vers 540 ou un peu avant cette date la composition de l'Historia[2]. »

[1] *Ibid.* p. 264.

[2] La Borderie, *Op. cit.* p. 226. Nous reviendrons sur l'*Historia*

Les saints bretons du VI[e] siècle unissaient la vie érémitique à la vie cénobitique. De longues retraites leur permettaient de vivre dans le recueillement et dans la solitude. Les uns choisissaient pour ces retraites le temps du carême, d'autres, le moment des vacances ; aussi, dès que l'année était finie, nous dit encore le biographe insulaire, dès que les écoliers avaient cessé leurs études, le saint abbé Cadoc et l'excellent maître Gildas se transportaient également dans deux îles, le premier sur le rocher de Barenna ou Ronech, (aujourd'hui Flat-Holm) l'autre sur celui d'Echin ou Echni (aujourd'hui Steep-Holm). Là, sans crainte d'être gênés par la société des hommes, ils pouvaient, loin du couvent de Llancarvan, se livrer à leurs austérités et à la vie contemplative. Sur son île, Gildas avait élevé un petit oratoire dédié à la Sainte Trinité une et indivisible, oratoire contigu à sa modeste cellule qui d'ailleurs était réservée au travail, car notre saint couchait de préférence sur un rocher élevé. Une partie d'ailleurs de sa nuit se passait en une oraison fervente adressée au Dieu tout-puissant. Lorsqu'il se sentait transi par le froid, il entrait dans son oratoire ; alors le froid lui devenait doux et il le supportait par amour du Père Céleste. Gildas vivait de petits poissons pris avec un filet, de quelques œufs enlevés aux nids des oiseaux : cela lui suffisait. L'eau étant venue à manquer dans les creux des

dans le chapitre consacré à l'analyse du *de Excidio* de Gildas. t. X. Cf. *infra*, p. 249.

rochers, Dieu fit un miracle pour son serviteur. Une source jaillit sur la falaise, source qui depuis n'a jamais tari et ne tarira plus[1].

Saint Cadoc et saint Gildas se faisaient souvent visite. Ce fut ainsi que saint Finnian les trouva un jour dans l'île d'Echni, au moment où il venait prendre congé de ses anciens maîtres avant de retourner en Irlande, et qu'il put leur rendre à tous les deux un véritable service en débarrassant l'île des oiseaux, des serpents et des parasites (*pulices*) qui les incommodaient fort[2].

Pendant l'une de ces pieuses retraites où Gildas prenait de plus en plus le goût de la prière et du jeûne, et où il continuait ses travaux sur l'Évangile, des pirates survinrent arrivant des îles Orcades, qui lui enlevèrent ses serviteurs et pillèrent tout ce qu'il possédait. Les Scots et les Saxons n'avaient pas cessé d'affliger de leurs incursions la Cambrie, où Gildas aurait pu se retirer après ce désastre. La victoire remportée sur eux par les Bretons auxquels s'était joint Finnian, le moine stratège, n'avait pas suffi à réprimer leur soif de déprédations et de

[1] Mommsen p. 109. Nous verrons bientôt notre Saint accomplir à Castennec le même prodige.

[2] *Vit. S. Cadoc.*, 25 et 29 dans Cambro-British saints. *Vit. S. Oudocei* (Book of Llandaff, édit. Evans et Rhuys p. 138. *Acta Sancti Finniani*. « Quodam alio tempore venit Finnianus ad viros sanctos qui, habitant in insula quæ Echin vocatur ut consolationem de vita et doctrina eorum haberet in adventu ejus gauderent. » Cf. Lot : *Mélanges historiques*, p. 269.

meurtres. Leur nombre augmentait sans cesse, le flot envahisseur montait, montait toujours, et le mouvement s'accentuait vers le continent d'une émigration des Bretons qui désespéraient du sort de leur patrie.

Gildas fut de ceux-là, on a pu lui en faire un reproche. Ne faisait-on pas le même reproche, il y trente-cinq ans à peine, aux Alsaciens-Lorrains qui abandonnaient les provinces annexées ? On leur demandait alors de ne pas manquer de confiance en la revanche inévitable, « prompte peut-être, et terrible à coup sûr ». L'historien d'aujourd'hui oserait-il écrire qu'ils ont eu tort, les patriotes qui n'ont pas attendu cette revanche, qui ont préféré l'exil au joug abhorré des Teutons ? Les moines bretons du VIe siècle n'auraient jamais eu la pensée d'une acceptation apparente de la conquête anglo-saxonne, dans le but de convertir au génie de leur race les barbares païens dont le triomphe s'affirmait. Mourir simplement, comme les Macchabées, ou bien aller chercher sur de nouveaux rivages la conservation de leur langue et de leurs coutumes, tel est le seul dilemme qui s'imposait aux Bretons et dont ils n'ont jamais voulu sortir. Ne jugeons pas les hommes de cette époque avec nos yeux d'à présent. L'état rudimentaire de leur civilisation ne leur permettait pas de compter sur cette loi de l'histoire, en quelque sorte positive, qui veut que les peuples avancés dans la voie du progrès finissent tôt ou tard par absorber leurs vain-

queurs moins favorisés à cet égard. Il est d'ailleurs un fait que tout écrivain breton peut rappeler avec fierté : de tous les peuples soumis à Rome, les Bretons ont été les seuls à résister aux barbares; leur résistance a été certes plus longue et plus noble que la résistance opposée quelques années plus tard par leurs propres vainqueurs, les Anglo-Saxons, aux Normands. On l'oublie trop souvent, quand on parle de l'exode de saint Gildas et de ses frères en Armorique.

Il a manqué sans doute, à la Grande-Bretagne, et c'est une juste remarque de M. Monier, un saint Rémi et une sainte Clotilde ; mais qui donc connaît assez cette période de l'histoire pour affirmer que les Bretons et les Anglo-Saxons méritaient la faveur insigne que la Providence accorda aux Gallo-Romains et aux Francs? Les faits que nous venons de rapporter semblent établir le contraire : on est autorisé à dire que ce ne fut pas Dieu qui manqua aux Bretons, mais que les Bretons s'abandonnèrent eux-mêmes.

Le moine insulaire dont nous avons suivi la narration, d'abord parce qu'il paraissait sincère et concordait sur tous les points essentiels avec la vie écrite par le moine de Ruis, parce qu'il était aussi en parfait accord avec une chronologie appuyée sur des documents sérieux, et qu'il avait dû, par là même, posséder des informations antérieures, semble arrêter ici sa vie de saint Gildas. Un moine de Cambrie, Caradoc de Llancarvan, en

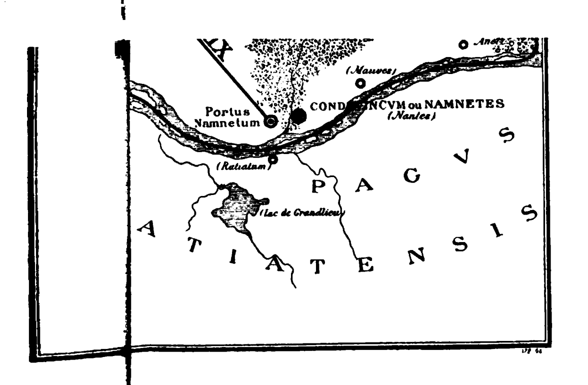
la reproduisant, a voulu la parfaire, et il y a ajouté quelques pages, mais ces pages nous paraissent, comme à M. de La Borderie, être de véritables interpolations, des additions postiches au texte primitif du biographe insulaire, qui, ne connaissant de la vie de Saint-Gildas que la partie écoulée dans l'Ile, arrêtait son récit et faisait mourir le saint religieux à Glastonbury pour la plus grande gloire de son monastère. Un examen attentif du texte de la page ajoutée par Caradoc de Llancarvan, certaines expressions que l'on ne retrouve pas dans le reste de la vie que ce moine recopia, le manque de tout détail succédant brusquement à la plus grande prolixité, nous ont confirmé dans cette supposition; et, tout en remerciant Caradoc de Llancarvan de nous avoir conservé un document très intéressant, notre reconnaissance ne peut aller jusqu'à accepter les quelques lignes où il fait mourir saint Gildas à Glastonbury et qui se terminent sur ces mots qui l'ont fait longtemps considérer à tort comme l'auteur de la vie insulaire: « Ce sont les paroles mêmes de Caratocus de Nancarban; au lecteur de le corriger: c'est le vœu de l'auteur![1] »

Nous allons essayer de répondre à ce vœu, en complétant le récit du moine de Llancarvan par le récit même du moine de Ruis qui va désormais devenir

[1] « Nancarbanensis dictamina sunt Caratoci; qui legat, emendet : placet illi compositori. » Mommsen, p. 110.

notre guide dans la seconde période de la vie de Gildas, période que les documents recueillis à Fleury lui ont permis de connaître et de transmettre aussi fidèlement que possible à ses successeurs[1].

[1] Cf. *infra* : p. 186, note 1.



Reprod la gracieuse autorisation de Mme A. de La Borderie.

LIVRE II

CHAPITRE PREMIER

L'ÉMIGRATION BRETONNE EN ARMORIQUE

L'île de Houat. — Fondation de l'Abbaye de Ruis (538-540).

Les Celtes de l'Armorique, vaincus par César, avaient accepté la civilisation que les légions leur avaient imposée; ils s'étaient romanisés dans toute la force du terme, d'une manière si complète même qu'au v[e] siècle la langue romaine avait totalement remplacé la langue gauloise[1]. De belles et solides routes en chaussée, dont un grand nombre de sta-

[1] Les noms des cités, les noms mêmes des personnages sont romanisés, cf. de Courson : Cart. de Redon, prolog.; cf. surtout *L'Emigration bretonne en Armorique du V[e] au VII[e] siècle*, par J. Loth, Rennes, 1883. La conclusion du savant doyen de la Faculté de Rennes est celle-ci : « Ce qu'il importe de savoir, ce n'est pas si, au moment des invasions bretonnes en Armorique, quelques restes de patois celtique végétaient encore dans les forêts de la péninsule, mais bien si le gaulois est la souche du breton continental et s'il entre pour une part quelconque dans sa formation ; à cette question nous pouvons répondre hardiment : non... » *op. cit.*, p. 85.

tions et de postes garantissaient la sécurité, reliaient les principales cités entre elles et facilitaient les communications avec le reste de la Gaule. Le pays était couvert de villas et d'établissements d'exploitation agricole.

Les fouilles (celles de ces dernières années surtout) ont permis de retrouver « des temples, des tribunaux, des thermes et bains publics, des théâtres, des maisons particulières construites non seulement avec soin, mais avec luxe ; les matériaux les plus rares s'y retrouvent, ainsi que des colonnades en marbre, des mosaïques, des sculptures en pierre, en bronze, des vases en métaux précieux. Tout ce qui atteste en un mot la prospérité d'un peuple et le développement de la civilisation [1] revit sous la pioche de l'antiquaire. Il est donc incontestable que l'Armorique, comme le reste de la Gaule [2], a joui jusqu'au milieu du IIIe siècle d'une grande prospérité matérielle. Le Christianisme y avait pénétré par le pays nantais, fort tard, à la fin du IIIe siècle, sinon d'une manière absolue, du moins d'une façon générale. Devant lui s'étaient lentement effacés le polythéisme grossier et la divinisation des forces de

[1] La Borderie, *Histoire de Bretagne*, ch. IV tout entier. Cf. *Les fouilles faites à Carnac*, par James Miln. Paris, Didier, 1877. Cf. *Le Morbihan*, par Cayot Delandre, les études de MM. Gauthier du Mottay, Bizeul, Toulmouche, Léon Maître, G. de Cadoudal, de mon regretté cousin R. de Kerviler, etc., les bulletins de la Société polymat. du Morbihan, de l'Association bretonne, etc.

[2] Ernest Desjardins. *Géographie de la Gaule romaine.*

la nature, qui semblent avoir été la religion nationale de tous les Gaulois. Le Druidisme lui-même, qui ne fut d'ailleurs jamais qu'une doctrine philosophique élevée[1] admise par quelques adeptes, avait fini par disparaître, laissant cependant derrière lui, avec une grande réputation de science et de sagesse, un épais réseau de pratiques et de croyances superstitieuses extrêmement tenaces qui furent le principal obstacle au progrès de la religion chrétienne dans le peuple[2].

Ce n'est qu'à partir du IVe siècle, et grâce à l'apostolat de saint Martin, évêque de Tours, de 370 ou 372 à 397, que la IIIe Lyonnaise, dont faisait partie l'Armorique, se trouva véritablement évangélisée : « Il n'y avait, en effet, dans ces contrées, avant Martin, nous dit Sulpice Sévère, que fort peu de chrétiens, ou pour mieux dire à peu près aucun. Grâce à lui, grâce à son exemple et à ses vertus, on y trouve aujourd'hui, de tous côtés, églises et monastères, car là où il détruisait un peuple païen, il s'empressait de construire, soit un monastère, soit une église[3]. »

[1] « On ne saurait trop savoir gré aux Druides de leur fidélité, de leur zèle à défendre l'immortalité de l'âme, des peines et des récompenses dans l'autre vie, zèle attesté par tous les auteurs anciens qui en ont parlé. C'est donc à eux que la Gaule dut de connaître, avant le Christianisme, ce principe supérieur de toute justice, de toute grandeur, de toute générosité dans les sociétés humaines. » (La Borderie, *Hist. de Bretagne*, t. I, ch. v, p. 175).

[2] La Borderie. *Op. cit.*, p. 187.

[3] Cf. dans *Vit. S. Martini*, cap. x, dans Grégoire de Tours, la

Les succès de l'apostolat de saint Martin furent tels que, cinquante ans après lui, la province ecclésiastique de Tours était organisée et fonctionnait très régulièrement. Mgr Duchesne l'a démontré d'une façon péremptoire dans son célèbre ouvrage sur les *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule* [1].

En 1153, la troisième Lyonnaise comprenait huit sièges épiscopaux: ceux de Tours, du Mans, d'Angers, de Nantes, de Rennes, de Vannes, des Coriosopites et des Ossismes. Si les évêques de ces deux derniers diocèses ne sont plus cités, après le Concile de Vannes, dans les documents relatifs aux assemblées ecclésiastiques des temps mérovingiens, c'est parce que « le pays était alors occupé par les Bretons et que leurs évêques n'avaient pas coutume de fréquenter les conciles francs [2] ».

La prospérité matérielle dont l'Armorique avait joui jusqu'au milieu du IIIe siècle ne devait pas durer. De 280 à 285, le double littoral de la Manche, aussi bien celui de la péninsule armoricaine que celui de la Grande-Bretagne, ce que l'on appela dès cette époque le rivage saxonique, ne cessa d'être ravagé par les incursions des mêmes bar-

lettre des sept évêques (dont 5 de la IIIe Lyonnaise) à Frédégonde *Hist. ecclés. des Francs*, l. IX, ch. XXXIX).

[1] *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. II, p. 244 et seq. par Mgr Duchesne.

[2] *Ibid.*, p. 243. Nous n'avons pas ici à entrer dans la discussion soulevée par M. de La Borderie au sujet de l'existence de ces deux diocèses antérieurement à l'invasion bretonne en Armorique.

bares qui devaient bientôt entreprendre la conquête de la patrie de Gildas. Rome se trouva donc contrainte, au moment même où elle devait faire face sur les frontières du nord-est de la Gaule, aux invasions germaniques, à assurer la défense de l'Armorique : elle dut, à cet effet, entretenir dans la péninsule un corps mobile de vingt mille hommes, à peu près également répartis entre de nombreux camps et des retranchements en terre.

Les charges que le fisc, dès lors, fit peser sur les sujets de l'Empire, pour payer à la fois les forces militaires et subvenir aux dépenses administratives qu'une véritable armée de fonctionnaires ne tarda pas à quadrupler, devinrent de plus en plus écrasantes [1]. L'impôt fut considéré dès lors comme un fléau véritable auquel se joignit bientôt, pour l'Armorique déjà épuisée, le fléau plus redoutable encore des incursions sauvages de toutes les bandes barbares que les empereurs appelèrent à leur aide contre les habitants de cette contrée révoltée.

C'est ainsi qu'Aétius, en 436, lança les Huns, commandés par Litorius, sur la péninsule. Les Alains furent également chargés, en 441, de rétablir l'autorité impériale dans ce malheureux pays,

[1] Cf. Loth, *op. cit.*, p. 67. « Le territoire des côtes, dès les premières années du v[e] siècle, est fortement occupé par des soldats romains sous le commandement d'un Dux tractûs armoricani et nervicani. » Cf. Le Huérou. *Institutions mérovingiennes*.

qui, pendant dix années, fut mis à feu et à sang.

Réconciliés momentanément avec l'Empire, en 451, les Armoricains durent payer l'éloignement des Alains au prix du meilleur de leur sang, à la bataille des champs catalauniques, où ils combattirent au premier rang. « Ce n'est pourtant pas aux Alains, dit l'*Historien de la Bretagne*, qu'il faut imputer dans la dévastation de la péninsule armoricaine la principale part...; ils y firent incontestablement bien des ruines; mais puisqu'ils avaient, dit-on, quelque idée de s'y installer eux-mêmes, ils durent, en vue de cette installation, ménager une partie des établissements gallo-romains encore subsistants [1]... Mais il est une autre race qui, pendant près de deux siècles, harcela, fatigua de ses attaques la péninsule sans jamais avoir l'idée d'y former aucun établissement, sans autre but dans toutes ses incursions que de commettre le plus de mal, le plus de destructions possibles. C'est la race pillarde, voleuse et malfaisante des Saxons, renommés d'ailleurs pour leur bravoure, leur audace, leur cruauté et l'extrême agilité de leurs mouvements. Ils avaient leur patrie sur les bords de l'Elbe, vers son embouchure, ou plutôt dans le

[1] Plusieurs de ces Alains durent rester en Armorique et y faire souche. Tous les anthropologistes sont en effet frappés de la ressemblance que présentent encore aujourd'hui dans certaines parties de l'Armorique, surtout dans les îles du Finistère et sur la côte de Penmarch, les habitants de la Bretagne actuelle avec les types modèles des races tartares et mongoles.

fleuve même, car ils étaient amphibies, plus pirates que cavaliers, plus aquatiques, plus maritimes que terriens. Ces sinistres oiseaux de mer faisaient leurs nids et leurs plus féroces couvées dans les îles qui avoisinent l'Elbe, Nœdstland, Héligoland, etc... De là s'élançaient à chaque printemps des flottilles d'aventuriers d'une audace extraordinaire, qui, bondissant sur les vagues dans leurs barques d'osier couvertes de cuir, allaient infester, terroriser de leurs descentes, de leurs ravages, de leurs tueries rapides, les côtes Est et Sud de l'île de Bretagne, et le littoral Nord de la Gaule jusqu'à la Loire. »

C'est dans les vingt dernières années du IIIe siècle qu'ils apparaissent, et, depuis lors, malgré tous les efforts des défenseurs de la Gaule qui leur infligèrent plus d'une défaite, ils reparaissent toujours. Ce sont leurs courses et leurs ravages au IVe siècle qui imprimèrent au double littoral britannique et gaulois ce néfaste et sanglant surnom, rappelé par nous plus d'une fois, de rivage saxonique. Dans la seconde moitié de ce siècle surtout, leurs attaques furent incessantes. Nous n'entreprendrons pas de les relater toutes, ce serait long et fastidieux. Les historiens notent, entre autres, leurs attaques contre la Gaule, soit par terre, soit par mer, en 351, 353, 358, 368, 370; contre l'île de Bretagne, en 361, 364, 367, 369 et jusque vers 380, 393, etc... [1] Du reste,

[1] Voir Zozime, Ammien Marcellin, Claudien.

entre les attaques dirigées contre la Grande-Bretagne et celles contre la Gaule, contre le littoral de l'Armorique, il n'y a pas lieu de distinguer : avec leur merveilleuse agilité ces pirates, dans toutes leurs expéditions, allaient incessamment d'un rivage à l'autre.

« S'ils insultaient fréquemment les côtes de la Gaule dans le cours du IVe siècle, alors que la défense militaire de la péninsule armoricaine, telle que nous l'a décrite la *Notice de l'Empire*, était dans toute sa force, ce fut bien pis au Ve. Les désastres de la grande invasion barbare de 406 à 416 désorganisèrent partout cette défense d'une façon irréparable. Les garnisons furent massacrées par les envahisseurs ou rappelées dans l'intérieur pour la guerre de Constantin III (le Tyran) contre Honorius. Les forteresses cessant d'être gardées et entretenues, tombèrent en ruines. Dans le grand camp retranché qui devait défendre la côte Nord des Osismes, savez-vous quelle garnison trouva, au commencement du VIe siècle, saint Pol Aurélien ? Des bêtes fauves et des essaims d'abeilles. Un littoral de cent cinquante lieues sans défense, pour des pirates, c'est une incessante provocation. Les Saxons n'avaient garde d'y résister. Aussi, un auteur du Ve siècle qui a bien connu toutes ces races barbares et la misérable situation de la Gaule foulée par elles, Sidoine Apollinaire, nous peint la péninsule armorique toujours tremblante dans la crainte de voir paraître le pirate Saxon « dont le jeu favori consiste à sil-

lonner sur une peau les eaux de la Bretagne et à courir la mer glauque dans des barques de cuir cousu[1] ». Il fait un grand mérite à l'empereur Avitus d'avoir délivré de cette crainte (pas pour longtemps) les campagnes de la Belgique et le littoral armoricain[2].

Pour pousser plus avant et plus aisément leur guerre *piratique*, ces Saxons en vinrent même à établir quelques colonies, ou plutôt quelques ports de guerre sur les côtes du Tractus Armoricanus, l'un au pays des Baïeux, l'autre plus important et plus étendu dans les îles qui émaillent le cours de la Loire depuis Angers jusqu'à la mer, et qui devinrent une longue file de nids de brigands d'où ces affreux pirates s'élançaient pour désoler les pays environnants, spécialement la péninsule armoricaine[3]. « Les plus cruels, les plus rusés des barbares, vraies bandes de chats tigres fluviatiles et maritimes, dit M. de La Borderie : ce sont eux surtout qui dévastèrent, qui ruinèrent la péninsule armorique[4]. »

[1] « Quin et Aremoricus piratam, Saxona Tractus
Sperabat, cui pelle salum sulcare Britannum
Ludus, et assuto glaucum mare findere lembo.

(Sidon. Apoll. *Panegyr. Avit*, vers 370.)

[2] *Id. Ibid.* vers 548-550.

[3] Grég. Turon. *Hist. eccl. Franc.*, lib. II, cap. XVIII, 193, V, 27 et X, 9.

[4] La Borderie. *Histoire de Bretagne*, t. I, p. 219-221 ; lire également pp. 221 à 225.

Les fouilles archéologiques n'ont que trop souvent montré les horreurs de leurs incursions. « Il est établi par leur témoignage, dit encore l'*Historien de la Bretagne*, que toutes les villas, stations et établissements gallo-romains de la péninsule, à très peu d'exceptions près, ont fini par le feu, par une série d'incendies... Devant les descentes répétées des Saxons, dans l'impossibilité de toute défense, après le retrait ou la dispersion des garnisons romaines, les Gallo-Romains du littoral durent chercher un refuge dans l'intérieur. Mais les pirates les y poursuivirent, car avec leurs légères barques d'osier et de cuir, ils pouvaient remonter très haut, les petits fleuves, même les rivières de la péninsule, et porter le meurtre, la dévastation, l'incendie très avant dans les terres. Toutefois, en ayant soin de se cacher sous l'abri des forêts, de se retirer sur les plateaux, dans les cantons écartés et éloignés des eaux navigables, ce qui restait de la population put échapper au massacre et soutenir sa misérable existence dans l'intérieur de la péninsule, n'osant revenir sur la côte par crainte des pirates. Ceux-ci cependant, leur œuvre de destruction achevée, ne trouvant plus rien à prendre, à voler, sur cette zone littorale dévastée, brûlée, anéantie, finirent (vers 460-470) par cesser leurs courses et abandonner ce rivage sans habitants, sans habitations et sans cultures, devenu pour eux un désert. » L'Armorique était dès lors devenue « la partie la plus déserte

de toute la Gaule », au témoignage de Procope [1].

D'autres terres plus riches sollicitaient d'ailleurs l'avidité des Saxons, leur attention était tournée vers la Grande-Bretagne. On remarquera en effet que la date de cet éloignement des Saxons de la péninsule armoricaine coïncide exactement avec la période des efforts désespérés que les hommes de leur race déployèrent afin de prendre possession de l'Ile, et avec les premières émigrations bretonnes sur le continent dont Gildas nous a déjà tracé le tableau [2] : « *alii transmarinas regiones petebant !* [3]. »

« Gildas, a écrit M. Loth, le savant doyen de la Faculté de Rennes, Gildas ne nous dit pas où ces exilés allèrent se réfugier [4] », mais nous pouvons

[1] 'Ες γῆς τῆς σφετέρας τὴν ἐρημοτέραν δοκοῦσαν εἶναι. » Guerre des Goths, livre IV, chap. xx.

[2] Voir plus haut, ch. I, p. M. Loth faisant allusion aux pages de Gildas que nous avons citées, dit : « Nul doute que les couleurs du tableau ne soient forcées ; un seul fait paraît certain : l'émigration, dès ce moment, d'une partie de la population. Gildas la mentionne au début de son œuvre : il est obligé de s'appuyer, pour le tableau de la Bretagne sous les Romains, sur des écrits étrangers, ceux de sa patrie ayant été détruits par le feu de l'ennemi ou emportés au loin par les navires des exilés. » Illa tamen proferre conabor in medium quœ temporibus romanorum imperatorum passa est (insula) et aliis intulit civibus longe positis mala, quantum tamen potuero, non tam ex scripturis patriæ scriptorum ve monumentis, quippe quæ, vel si qua fuerint, aut ignibus hostium *aut civium exulum classe longius deportata non compareant*, quam transmarina relatione, quœ crebris irrupta inter capedinibus non satis claret. (J. Loth, *op. cit.* p. 153). Gildas, *de Excidio Brit.*, cap. II.

[3] Gildas. *De Excidio Brit.*, cap. xxv.

[4] J. Loth. *Op. cit.*, p. 153.

affirmer que ce fut en Gaule. La présence d'un évêque des Bretons, *Mansuetus episcopus Britannorum*, est signalée, en 461, parmi les prélats assemblés au tombeau de saint Martin. « Il est possible, dit Duchesne, que cet évêque eût son siège dans l'Ile de Bretagne et qu'il fût venu par occasion aux fêtes de Tours ; il est possible également qu'il fût le pasteur spirituel d'un groupe d'émigrés déjà établis en Gaule [1]. » D'autre part, Jornandès [2] nous apprend que, sur la prière de l'empereur Anthemius, vers 470, et sous la conduite de leur roi Riothimus, douze mille bretons, venus de l'Océan sur leurs navires et remontant sans doute la Loire [3], s'établirent sur le territoire des Bituriges pour combattre Euric, roi des Wisigoths [4] ; ils furent obligés bientôt, après le combat de Bourg-en-Deols [5], de se réfugier chez les Burgondes alors alliés des Romains. « Ni Riothime, ni Mansuetus, dit Mgr Duchesne [6], n'ont d'attaches bien claires avec l'émi-

[1] Duchesne. *Fastes épiscopaux*, t. II, pp. 249-250.

[2] Jornandès. *De rebus geticis*, cap. 45.

[3] *Sid. Apollin. épistol.* lib. I, 7, op. dom Bouquet, I, p. 185, cit. par J. Loth, p. 154.

[4] Riothimus est un nom en effet breton : Il est porté par un roi domnéen, petit-fils de Riwall, émigré en Armorique sous le règne de Clotaire Ier, suivant le biographe de saint Winnoc.

[5] Jornandès. *Op. cit.*, ch. XLV. Duchesne *Op. cit.*, p. 250. Retenons ce nom de Bourg-en-Deols. Nous le retrouverons plus loin, p. 354.

[6] C'est là une opinion que ne peut admettre J. Loth. « Une dernière considération, écrit-il, nous interdit de placer les Bretons de Riothimus ailleurs qu'en Armorique. C'est que l'empereur Anthemius ne pouvait faire appel aux Bretons de

gration bretonne que, dès le siècle suivant, nous trouvons installée en Armorique. Les premiers documents de celle-ci, ajoute-t-il cependant, nous la présentent au temps du roi Clovis et nullement comme chose nouvelle[1]. »

Il y a donc lieu de croire que les colonies bretonnes avaient commencé assez longtemps avant la fin du v[e] siècle. Leur origine est fort obscure. Toutes les traditions s'accordent à les faire venir de la grande Ile. D'autre part, il n'est pas douteux que l'émigration soit contemporaine, au moins partiellement, de l'établissement des Anglo-Saxons dans l'île de Bretagne[2].

la Grande-Bretagne séparés depuis nombre d'années de l'Empire romain et en lutte chez eux contre les Saxons déjà maîtres du continent. Riothimus devait donc se trouver en ce moment non seulement en Armorique, mais encore, suivant toute vraisemblance, dans une partie de la péninsule armoricaine, d'où il se serait embarqué pour atteindre l'embouchure de la Loire et la remonter jusque chez les Bituriges on ne s'expliquerait pas autrement ces expressions de Jornandès : « Riothimius cum XII millibus veniens, in Biturigas : civitatem oceano, e navibus egressus susceptus est. » Jornandès, cap. XLV.

[1] Grég. Tur. H. Fr., IV, 5., Cf. la lettre de Licinius, métropolitain de Tours, de Mélaine, de Rennes, et d'Eustochius, d'Angers, aux deux prêtres bretons Louscat et Cathiern. Duchesne, *Op. cit.*, p. 252.

[2] Wrdisten, l'auteur de la *Vie de saint Guénolé*, est le seul, je crois, dit Duchesne, (p. 250), des anciens hagiographes bretons qui ait conscience de cette chronologie : « *tempore quo gens barbara... saxonum maternum possedit cespitem.* » Une remarque très judicieuse de Mgr Duchesne, à propos de deux dénominations Dumnonia et Cornubia introduites par les Bretons en Armorique, doit être retenue : c'est que la crainte des Scots et des Pictes aura eu son rôle à côté de l'invasion saxonne dans

A partir de cette époque, les émigrations de Bretons en Armorique sont en rapport constant avec les progrès de l'invasion saxonne et des incursions scotiques. Elles semblent s'arrêter lorsque les Bretons insulaires sont momentanément vainqueurs pour reprendre avec une intensité croissante lorsque leurs adversaires gagnent du terrain dans l'île. Les contrées occupées par les Bretons qui luttent vaillamment, sur le sol natal, contre les envahisseurs, deviennent insuffisantes à recueillir les Bretons qui fuient devant l'invasion, par clan, par famille plutôt que tribu et par troupe nombreuse. Ce n'est plus bientôt qu'un exode continu vers l'Armorique, exode le plus souvent pacifique, mais qui dut souvent, bien que M. de La Borderie ait soutenu le contraire, étant donné le caractère belliqueux et sauvage de beaucoup d'émigrants, donner lieu à des scènes tragiques.

Cet exode devait durer près de deux siècles : deux siècles pendant lesquels chaque jour amenait de nouveaux émigrants. Le nombre en devint bientôt si grand qu'un rapide changement de nom et de langue s'opère : l'Armorique devient une nou-

l'émigration sur le continent. Les Dumnonii et les Cornovii appartenaient à des partis de l'Ile qui conservèrent leur indépendance pendant tout le VIe siècle. Peut-être d'ailleurs ce déplacement des Dumnonii et Cornovii est-il en rapport avec l'abandon de l'Ile par les troupes romaines (p. 251). La remarque est d'autant plus justifiée que les pirates qui chassèrent Gildas de l'île d'Echni venaient des Orcades et étaient par conséquent des Pictes ou des Scots.

velle Bretagne, le parler romain fut remplacé par le parler celte : la population gallo-romaine se trouva presque aussitôt submergée et absorbée par la masse plus considérable des émigrants.

Aussi Wrdisten, abbé de Landevenec, qui écrivait au IXe siècle, a-t-il pu dire : « Selon l'opinion générale notre race tire son origine de l'Ile de Bretagne. Elle est la fille, la progéniture chérie de la race insulaire ; elle fut jadis amenée dans des barques sur nos bords, à travers l'Océan britannique, au temps même où le territoire de sa mère tomba en possession de la race saxonne, connue par sa barbarie, redoutable par ses exploits et ses mœurs farouches. Venue ici accablée de fatigue, cette fille chérie s'enferma dans cet asile, où, se voyant en sûreté, elle s'établit tranquillement sans guerre sur le rivage[1]. »

« Ce qui frappait d'abord ces exilés, quand leurs barques arrivaient en vue de l'Armorique, c'était l'épaisse couronne de forêts dont partout les côtes étaient chargées. Ce littoral naturellement si fertile, si bien cultivé à la belle époque romaine, les persécutions du fisc, les ravages et les torches des barbares l'avaient stérilisé et livré à la forêt, toujours pressée de croître, de verdoyer, de monter et de foisonner, avidement sur tout le terrain qu'on lui abandonne. Dans l'intérieur du pays, la forêt tenait aussi sa large place : entre les forêts, la vue

[1] *Cartulaire de Landevenec*, éd. de La Borderie, p. 7-8.

courait sur de grands espaces vides, incultes, pleins de lianes et de ronces; le vaste et profond silence régnant dans ces campagnes nues autour de ces bois épais, étonnait les émigrants. » (*Armoricam ubi tunc opacum audiebatur siluisse terræ spatium*, dit Wrdisten [1].)

Le spectacle n'en était pas moins admirable. Il l'est encore aujourd'hui et l'on comprend, même après douze cents ans de coupes et de défrichements, les vers du poète [2]:

O Breiz Izel, ô Kaëra vro !
Koat eun he c'hreis, mor enn hé zrô !
O Bretagne, ô très beau pays !...
Bois au milieu, mer alentour !

Dans ces régions sauvages et loin de tout contact avec la civilisation, subsistaient les débris des populations gallo-romaines; les unes étaient restées païennes, les autres, en plus grand nombre, étaient demeurées chrétiennes, se souvenaient à peine de l'ancienne organisation ecclésiastique, copiée sur l'administration romaine; elles avaient besoin que de nombreux apôtres vinssent raviver la flamme presque éteinte du christianisme. Nous pourrions, à ce sujet, rapporter de nombreuses légendes cueillies dans les hagiographies les plus anciennes. On nous permettra de n'en citer qu'une seule, parce

[1] La Borderie. *Hist. de Bretagne*, p. 267-268.
Vita Uinnaloci, lib. I, cap. II.

[2] Brizeux. *Sagesse de Bretagne*, p. 274.

qu'elle montre ce qu'était, au point de vue religieux, le pays où saint Gildas avait résolu de finir ses jours, et que l'on serait porté, étant donnée sa proximité des diocèses de Rennes et de Nantes, étant données aussi les preuves certaines que nous avons de son évangélisation antérieure et du zèle de quelques-uns de ses évêques, à supposer absolument chrétien. Nous voulons parler de ce diocèse de Vannes illustré par saint Paterne et par le Concile qui s'y était tenu en 411. Or voici, d'après la *Vie très ancienne de saint Mélaine*, un fait significatif qui se serait passé au commencement du VI[e] siècle [1]:

« Un vieillard du pays de Vannes, ayant perdu son fils, dit à ses amis : — « Portez le corps de cet « enfant au bienheureux Mélanius (saint Mélaine), « j'ai confiance qu'il pourra le rendre à la vie, lui « qui prêche le Dieu vivant. » Le cadavre est présenté au saint, le père vient lui-même, criant avec larmes et sanglots : « Homme de Dieu, je crois que tu as le pouvoir de ressusciter mon fils d'entre les morts. » Autour du groupe composé de Mélanius, du défunt et de son père, s'était amassée une grosse foule, haletante d'émotion, de curiosité, qui demandait, elle aussi, un miracle. Saint Mélaine se tournant vers elle :

« O Venètes, leur dit-il, à quoi bon faire des

[1] Cf. *Hist. de Bretagne*, p. 265, et *Vit. S. Melanii*, § 2, dans *Boll. Jan*, I, p. 331.

miracles devant vous au nom du Christ, puisque vous refusez obstinément de recevoir sa foi ? »

« Car alors (dit l'auteur de la *Vie de saint Mélaine*) les Venètes étaient encore presque tous païens. » Or, la foule ainsi interpellée répond : « Si tu ressuscites cet enfant, sois-en sûr, homme de Dieu, le Sauveur que tu prêches, nous y croirons tous ! » Alors Mélanius fit une prière, posa une croix sur la poitrine de l'enfant, et l'enfant revint à la vie. Et toute la foule stupéfaite de s'écrier : « C'est assez ! Nous croyons tous au Dieu de Mélanius ! » En effet, peu de temps après, saint Mélanius eut la joie de baptiser tous les témoins de cette scène, « à très peu d'exceptions près ».

Nous devons à M. Guérin une étude très intéressante et très documentée sur le paganisme gréco-romain dans l'Armorique, au VIe siècle : il nous montre les difficultés que devaient rencontrer les moines bretons au début de leur évangélisation, les procédés aussi par lesquels ces difficultés furent surmontées, en un mot la grande œuvre de civilisation qui fut alors opérée par les Sever, les Pol Aurélien, les Malo, les Tugdual, les Samson, les Melaine et les Gildas.

« Des hommes, dit-il, qui goûtent les douceurs amères d'une mort anticipée, qui travaillent par devoir plutôt que par nécessité, moins pour assurer leur subsistance que pour exercer leur âme par une gymnastique salutaire, doivent nécessairement

prendre à la lettre ces paroles de la Genèse : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » Bienfaiteurs des contrées qu'ils ont choisies, c'est une ruine qu'ils débarrassent des ronces et qu'ils restaurent ; c'est en plein désert qu'ils jettent les fondations de leurs chapelles et de leurs cellules. Quand ces moines débarquent sur les rivages armoricains, ils sont épouvantés à la vue des forêts broussailleuses dont tout le pays était couvert. La vie de saint Samson donne bien l'impression d'une contrée désertique, puisque l'apôtre dut traverser de larges espaces boisés, avant de trouver quelque humble cabane, perdue sous les grands arbres. Il en fut de même quand saint Efflam mit le pied sur la lieue de grève ; sans outils perfectionnés, les émigrés sont obligés de mettre le feu dans la forêt ; puis il leur faut enlever les troncs carbonisés ; souvent ils perdent courage (*Vita sancti Leonorii, Boll.* juill. 1 125), car ils n'ont pas d'instruments de travail et les bêtes de somme leur manquent, mais ils recommencent bientôt, quand leur chef leur reproche d'écouter le diable et ses conseils pernicieux. La verdure reparaît à la surface dévastée de l'Armorique, d'autant mieux que tous les établissements de ces moines sont les centres nouveaux autour desquels viennent se grouper les populations éparses dans les bois. Ces religieux, toujours mêlés aux humbles et aux petits, attirent autour d'eux les gens des campagnes. C'est ainsi qu'il se crée des relations

d'affection déférente d'un côté, paternelle de l'autre, et parfois des écoles, comme celles de saint Hervé et de ses disciples. [1] »

Par leurs monastères du val Trécor, de Dol et de Ruis, qui ont été des centres de travail agricole et même intellectuel, d'où sortaient continuellement des évêques et des prêtres rangés par l'Église au nombre des saints, les moines mission-

[1] Les historiens qui n'ont admis, pour toute source, que la vie de Ruis, disent avec son auteur que Gildas avait trente ans lorsqu'il vint s'établir en Armorique. L'érudit historien du diocèse de Vannes, M. le chanoine Le Méné, est du nombre. Nous persistons, malgré des autorités devant lesquelles d'ordinaire nous nous sentirions porté à nous incliner, à suivre la chronologie que nous avons, à la suite de M. de La Borderie, adoptée. Nous l'avons dit : On ne peut admettre l'infaillibilité du moine de Ruis sans accepter certaines erreurs grossières comme celles qui sont relatives à Childebert ou Aimericus. En relevant ces erreurs, nous avons réussi, croyons-nous, à concilier jusqu'à présent les deux biographies et à établir leur convenance avec les dates historiques des faits qu'elles contiennent. Nous ne nous sommes pas contenté de dire : « Ceci nous paraît ou ne nous paraît pas vraisemblable », argument commode ! Nous nous sommes demandé si les faits rapportés par deux biographes qui nous paraissaient sérieux, concordaient avec les temps reconnus par la critique historique. Jusqu'à présent notre chronologie n'est en opposition avec aucun fait reconnu authentique. Nous croyons avec M. de La Borderie que saint Gildas avait plus de trente ans lorsqu'il s'établit en Armorique : sinon il faudrait, — comme il ne dut être prêtre qu'après vingt-cinq ans, — faire tenir en cinq ans ses prédications dans la Bretagne romaine, sa mission dans la Bretagne du Nord et chez les Pictes, sa mission en Irlande et son enseignement à Armagh, son démêlé avec le roi Arthur, son voyage à Rome, son enseignement en Cambrie, ses travaux avec saint Cado et saint David, ses labeurs historiques enfin. A moins de dénier toute autorité à la vie insulaire, (et nous nous y refusons), l'âge indiqué par la vie de Ruis est absolument inadmissible. Cfr. *infra* p. 375.

naires du VIe siècle ont affermi le christianisme et la civilisation dans l'Armorique tout entière. En dépit du désordre social, ils ont sauvé tout ce qui était conscience, élévation d'âme et culture intellectuelle.

Saint Gildas fut l'un de ces infatigables pionniers de la civilisation ; il était venu cependant chercher sur le continent par-dessus tout une retraite où il pourrait, loin des hommes, au-dessus des passions qui agitent ce monde terrestre et sur les hauteurs intimes de la communion avec Dieu, se livrer au goût qu'il avait toujours manifesté, jusque dans ses travaux apostoliques, pour la vie érémitique.

Gildas avait alors de quarante-cinq à quarante-sept ans : il était parvenu au sommet de la vie d'où l'on aperçoit les pentes tristes, quelquefois désolées, par lesquelles, plus ou moins lentement, on s'achemine vers la tombe, et il avait résolu de consacrer le reste de ses jours à la prière, à la méditation, au travail et à la pratique du renoncement le plus complet, des plus austères sacrifices. Il se trouvait arrivé à un âge où les natures les plus généreuses, après avoir donné leur maximum d'efforts aux autres, éprouvent une certaine lassitude de la vie active et se tournent vers la vie contemplative comme vers un idéal nécessaire.

Mais le véritable serviteur du Christ n'a pas le droit de disposer de sa vie ; elle appartient jusqu'à la fin au divin Maître : de nouvelles œuvres d'apos-

tolat devaient bientôt solliciter notre saint. L'île de Houat, où l'exode de saint Gildas le porta, était bien de nature à réaliser ses aspirations. Faisant partie autrefois du littoral armoricain, elle en avait été détachée par un affaissement de terrain qui se produisit un ou deux siècles avant l'ère chrétienne, au moment où l'Océan, vainqueur, recouvrit de ses eaux ce qui forme aujourd'hui la baie de Quiberon et le golfe du Morbihan.

Houat est l'antique *Siata* de l'époque gallo-romaine, l'île *Hoiat* du x[e] siècle[1]. Les voyageurs qui la visitent, venant du continent, de Port-Navalo, de la Trinité-sur-Mer ou de Quiberon, (ils sont en petit nombre, car les abords de l'île sont particulièrement difficiles), voient l'île de Houat apparaître peu à peu au-dessus des houles de la mer, comme une terre rocheuse, où le soleil jette un mirage de végétation, des teintes de moissons mûres, des veloutés de prés en herbe. Le merveilleux paysagiste qu'était Alphonse Daudet a, mieux que personne, compris l'âpre poésie, que l'on ressent en abordant cette île que les touristes n'ont pas encore profanée. Nul ne nous en voudra d'emprunter au puissant coloriste quelques-unes de ses meilleures pages[2]. « A mesure que nous approchons, dit-il, l'aspect change, le terrain véritable apparaît, désolé, brûlé de soleil et de mer, hérissé

[1] Loth. *Revue celtique*, vol. XXIII, n° 1, janvier 1901.

[2] *Souvenirs d'un homme de lettres*. par Alphonse Daudet. Collection Guillaume, Paris et Flammarion, p. 250 et seq.

de hauteurs farouches ; à droite, un fort démantelé, abandonné ; à gauche, un moulin gris qui nous donne la vitesse des brises de terre, et quelques toits très bas groupés autour de leur clocher ; tout cela morne, espacé, silencieux. On croirait l'endroit inhabité, si des troupeaux épars sur les pentes dans les vallons rugueux de l'île, ne se montraient de loin, errants, couchés ou broutant de maigres végétations sauvages.

« Des criques de sable découpent de distance en distance des courbes claires et moelleuses parmi la désolation des roches. C'est dans une de ces criques que nous débarquons, non sans peine, car à la marée basse le bord manque de fond pour la chaloupe, et l'on est obligé de nous déposer sur des pierres mouillées et glissantes où le goémon accroche ses longues chevelures vertes que l'eau déroule et dilate, mais qui s'amassent pour le moment en lourds paquets gluants sur lesquels le pied manque à chaque pas. Enfin, après bien des efforts, nous nous hissons sur les hautes falaises dominant tout l'horizon d'alentour.

« Par ce temps clair qui rapproche les côtes, le coup d'œil est admirable. Voici le clocher du Croisic, celui de Bourg-en-Batz, à dix ou onze lieues de mer, et toute la dentelure du Morbihan. Saint-Gildas-de-Rhuiz, les rivières de Vannes et d'Auray, Locmariaquer, Plouharnel, Carnac, Le Bourg-de-Quiberon et les petits hameaux qu'il éparpille tout le long de la presqu'île. Du côté

opposé, la ligne sombre de Belle-Isle se prolonge vers la mer sauvage, et les maisons du Palais reluisent dans une éclaircie, celle de Houat est à cette heure tout à fait perdue pour nous. Le clocher, le fort, le moulin, tout a disparu dans les plis d'un terrain houleux et tourmenté comme le flot qui l'entoure. Nous nous dirigeons cependant vers le village par un sentier tortueux, garanti par ces traîtres petits murs bretons, construits en pierre plate, pleins d'embranchements et de détours.

« Chemin faisant, nous remarquons la flore de l'île, étonnante sur ce rocher battu des vents ; les lys de Houat, doubles et odorants comme les nôtres, de larges mauves, des rosiers grimpants et l'œillet maritime dont le parfum léger et fin forme une harmonie de nature avec le chant grêle des alouettes grises dont l'île est remplie. Des champs de blé frais coupé et des pommes de terre s'étendent autour de nous ; mais dans toutes les terres de jachère, la lande, la triste lande, solide, armée, court, escalade, s'attache, fleurie de jaune parmi ses épines.....

« Enfin, dans un pli du sol, abrité des ouragans et des embruns de mer, le village se découvre avec ses toits bas et pauvres, serrés l'un contre l'autre, comme pour faire tête au vent et séparés non pas par des ruelles, dont la ligne droite livrerait passage à la tempête, mais par des carrefours, des petites places capricieusement ménagées qui,

dans le mois où nous sommes, servent d'aire pour le battage de la moisson.....

« Tel qu'il est, ce pauvre village morbihannais vous fait penser à quelque douar africain ; c'est le même air étouffé, vicié par le fumier qu'on entasse sur les seuils, la même familiarité entre les bêtes et les gens, le même isolement d'un petit groupe d'êtres au milieu d'une immense étendue ; de plus les portes sont basses, les fenêtres étroites, nulles même sur les rues regardant la mer. On sent bien la misère en lutte contre les éléments ennemis.....

« En sortant du village, nous passons devant l'église où la mer reflétée met des vitraux d'un bleu changeant ; nous nous arrêtons un moment dans le petit cimetière inculte, silencieux, dont les rares croix noires semblent des mâts au port dans l'horizon qui nous entoure ; et comme nous nous étonnons du petit nombre d'inscriptions et de tombes enfermées dans un cimetière si ancien, on nous apprend que jusqu'à l'an dernier, — c'est encore un effet des mœurs maritimes de l'île de Houat, — on avait toujours creusé le sol au hasard et rendu à la terre des morts anonymes, ainsi que dans les longues traversées on les livre au flot qui passe..... »

L'île devait avoir, lors de l'arrivée de Gildas, à peu près l'aspect triste et sauvage qu'elle présente aujourd'hui ; sans doute elle n'avait que peu d'habitants alors, si même elle en possédait. Saint Gildas fixa son ermitage dans un petit vallon nommé Len-her-

hoed (l'étang du bois), ce qui laisserait à supposer que quelques chênes de la forêt engloutie avaient survécu. Il y fit plus tard élever une petite chapelle. Là, dans une grotte, seul avec Dieu seul, priant et se mortifiant, il pensait vivre ignoré et mourir, lorsque la divine Providence, dit son hagiographe, qui ne voulait pas laisser cette brillante lumière sous le boisseau, permit qu'il fût découvert par des pêcheurs stupéfaits de rencontrer un si grand saint vivant dans une caverne et au milieu de toutes sortes de privations. A leur retour sur le continent, ils parlèrent avec admiration de l'ermite breton qu'ils venaient de voir et qui les avait entretenus magnifiquement des choses de Dieu et de l'Evangile. Bientôt Gildas vit accourir à lui une foule avide de connaître ou de mieux comprendre la doctrine chrétienne, et le nombre de ses disciples devint si grand qu'il dut songer à s'établir en un lieu plus commode pour eux[1] et mieux approprié à la nouvelle mission que la Providence voulait lui imposer.

Quelle était cette mission ?

Les émigrations dues aux invasions des Saxons et des Scots d'Irlande ou d'Ecosse en Grande-Bretagne, n'avaient cessé d'amener, ainsi que nous l'avons dit, de nouveaux Bretons en Armorique. La molécule primordiale de la nation bretonne, ainsi que le professait dans l'un de ses cours à la

[1] Cf. Le Méné *Histoire du diocèse de Vannes*, I, p. 71.

Faculté de Rennes, en 1891, M. de La Borderie, avait été la bande émigrée ; cette bande autonome et distincte des bandes voisines constituait le *plou*, sorte de société civile et religieuse obéissant à un chef émigré moine ou laïc. Les *plou* s'étaient d'abord trouvés isolés les uns des autres, mais ils s'étaient multipliés peu à peu et avaient fini par se toucher, et, déjà, plusieurs se groupaient en un certain nombre de principautés qui ne devaient s'allier qu'en 840.

L'île de Houat faisait face, à l'autre extrémité de la baie de Quiberon, au Browerech, principauté dont le nom vient de *Bro* qui signifie pays et de *Werec*, nom de ses premiers possesseurs. Cette principauté touchait à la Domnonée, à la Cornouaille à la fois et aux pays occupés par les Francs avec lesquels elle était sans cesse en contact, et, disons-le, en lutte féroce.

La ville de Vannes, siège d'un évêché depuis saint Paterne, était un objet de disputes continuelles pour les populations de la Marche franco-bretonne ; elle se trouvait en effet située au *point terminus* Sud de cette frontière qui, par Montfort, touchait à *son point terminus* Nord au mont Saint-Michel[1].

[1] Cf. L'*Histoire de Bretagne en vingt pages* par le vicomte Charles de Calan. Après avoir fait remarquer que si les émigrants bretons étaient des vaincus, ce n'étaient pas des désorganisés, l'auteur complète ainsi le tableau que nous venons de tracer :

« Pendant plus d'un siècle ces émigrants débarquèrent en

En droit, Vannes appartenait aux Francs; en fait les Bretons s'en emparaient souvent, la pillaient, l'occupaient pendant un laps de temps plus ou moins long, puis se décidaient à l'évacuer, et

Armorique par petites bandes, sous la conduite de chefs laïcs ou de chefs religieux. Les territoires où ils s'établirent prirent le nom de ces bandes et s'appelèrent comme elles *plous* ou *trefs*, ou bien constituèrent pour leurs chefs des domaines, les *lans*. Les émigrés bretons n'occupèrent pas tout le pays qui s'appelle aujourd'hui Bretagne, ils ne dépassèrent pas à l'Ouest une ligne qui va de l'embouchure du Couesnon à celle de la Loire, en passant par Roz, Combourg, Tinténiac, Montfort, d'où elle suit le cours du Meu et de la Vilaine jusqu'au confluent du Semnon, occupant seulement sur la rive droite de cette rivière Pléchâtel et Messac. De là, par Guémené, Guenrouet et Cambon, elle atteint Montoir et les bords de la Loire, A l'ouest de cette ligne, quelques cantons comme Vannes et sa banlieue échappèrent à leur occupation. Sur la rive gauche de la Loire, Paimbœuf, Corsept, Pornic, Saint-Brévin, Saint-Viau, sont probablement les témoins de la colonisation bretonne, qui s'étendit d'autre part sur les îles anglo-normandes (Jersey, Guernesey, etc.), sur le canton normand de Saint-Hilaire du Harcouët et sur le canton manceau de Landivy. Pendant tout le haut moyen âge, le mont Saint-Michel fut considéré comme territoire breton.

Il y avait donc en Armorique des Bretons et des Gallo-Romains, ceux-ci sujets fidèles des rois francs, mérovingiens ou carolingiens qui régnaient en Gaule, ceux-là divisés en un certain nombre de petits royaumes formés d'une réunion de *plous* ou de *lans* : la *Domnonée* au Nord, le *Léon*, le *Poher* et la *Cornouailles* à l'Ouest, le *Broérech* au Sud. Les chefs de ces petits États étaient indépendants les uns des autres et se faisaient fréquemment la guerre. Ils reconnaissaient dans une certaine mesure la souveraineté des rois francs et leur payaient assez irrégulièrement une sorte de tribut. De temps en temps ils étaient en guerre avec eux. Conomor de Poher fut battu et tué par Judual de Domnonée, qu'il avait chassé de son royaume et qui y rentra avec l'appui du roi franc Childebert. Conober de Broérech fut battu et tué par les troupes du roi franc Clotaire (560). Waroch fit la guerre à Chilpéric et Judicaël à Dagobert.

elle retournait alors sous l'autorité des Francs.

A la faveur de ces luttes, les hommes de désordre se multipliaient. Le Browerec avait besoin d'un caractère fortement trempé qui s'imposât à la fois par son énergie morale et par sa valeur intellectuelle, qui sût résister aux tyrans, prendre en main la défense des faibles et grouper autour de lui les éléments conservateurs et chrétiens si nombreux parmi les émigrés bretons en Armorique.

Le patriote et le prêtre ne pouvait demeurer sourd à l'appel désespéré de ses compatriotes. Gildas d'ailleurs était un homme d'action, un véritable apôtre, nous l'avons vu, et qui avait toujours, mieux que personne, pratiqué le *non recuso laborem*. Il comprit que la volonté de Dieu à son égard se manifestait d'une manière évidente, qu'il ne pouvait récuser la tâche nouvelle qui lui était imposée. Sous quelle forme se produira l'action que l'on attend de lui ? Il le demande avec ferveur à Celui auquel il s'est entièrement donné et le Maître divin l'arrache une fois encore à sa chère solitude. Il faut obéir ; et Gildas qui n'avait jusque-là fondé aucun monastère — chose étonnante de la part d'un élève d'Illtud — comprend, qu'en l'absence d'un clergé séculier, il est nécessaire que la Bretagne nouvelle, comme l'ancienne, fasse appel au dévouement de l'Institut monastique dont la forme était si bien appropriée, à la fois aux besoins du temps et aux mœurs du peuple celtique, parce que, école et monastère, elle devenait rapidement une

pépinière d'apôtres et de chrétiens. De son île de Houat, à quatre lieues à peine dans le Nord-Ouest, il voyait se dresser les hautes falaises couronnées de verdure de la presqu'île de Ruis, terre fertile et plantureuse, alors en grande partie couverte de bois[1], rudement assaillie, au Sud, il est vrai, par l'Océan grondeur, mais doucement caressée, au Nord, par le calme Morbihan. A deux pas de la côte, sur une colline qui domine les flots, il rencontra, au milieu des bois[2], les restes d'une ancienne forteresse romaine[3], tout au moins le mur de terre ou *Vallum* qui avait formé jadis l'enceinte d'un camp romain.

[1] Le nom ancien de Ruis est Reum-Visii, nom bien breton dont la dernière partie se retrouve dans le pays de Galles et en Cambrie dans Caër-Weys, dans Powys. Cf. J. Loth. *L'Émigration bretonne*, p. 187. Le nom celtique de Ruis serait, d'après Luco, Rhoé-is dérivé de Rhoé-inis, qui signifie Ile royale. (*Histoire de saint Gildas*, p. 38). Au VI^esiècle, dit Régent dans son ouvrage sur la presqu'île de Ruis, le pays de saint Gildas est ainsi désigné : *Reuvisii pagus mons et castrum in monte* (Dom Morice), *Rowis*, 836 Cartubaire *de Redon*) *Rewis*. 868 (*idem*) *Ruyense castrum* 1008, (*Dom Morice*), *Reuis* (*Abbatia de*) 1161. *Ruys, alias* Ruis 1295 (*Abbaye de Saint Gildas de Rhuys*), *Reuys* 1474 (*Trinitaires de Sarzeau.*) Nous avons adopté l'orthographe donnée par F. Lot comme plus conforme à l'étymologie. Cfr. *infra* p. 381.

[2] Que la presqu'île de Sarzeau fût alors recouverte par une vaste forêt, cela est incontestable. Les documents les plus précis nous prouvent que le littoral de l'Armorique presque tout entier a été conquis par défrichement sur les bois dont une partie se trouva engloutie par l'affaissement du sol dont nous parle E. Desjardins dans sa *Géographie de la Gaule romaine*. Les essais opérés par l'administration forestière et par l'initiative privée montrent combien il est facile de reboiser cette côte, malgré le terrible vent du Sud-Ouest.

[3] Cf. Morice preuves I. 150 et Mommsen p. 96.



LE GRAND MONT A SAINT-GILDAS-DE-RUIS

(Vannes, collection David).

par l'ı...
ser cette ...

[3] Cf. Mor

De la hauteur la plus élevée de la presqu'île de Ruis, du Grand Mont, César aurait, d'après la tradition, et cette tradition n'a rien de contraire à la vraisemblance, assisté à la célèbre bataille qui mit fin, en l'an 52, à la puissance maritime et à l'indépendance des Venètes. Que cette bataille ait eu lieu, comme le veulent les archéologues nantais, dans la baie du Croisic, ou bien, ainsi que l'affirment les archéologues morbihannais, entre l'île d'Hoedic et la presqu'île de Ruis, il est donc probable que ce fut du sommet du Grand Mont, où César, après s'être emparé de toute la côte bretonne de Penerf à Port-Navalo, avait patiemment attendu l'arrivée d'une flotte de secours, que le conquérant a pu suivre les moindres détails d'un combat dont les Romains sortirent victorieux. Le tumulus de Tumiac s'appelle encore la butte de César, la pointe de Port-Navalo, la pointe de César, la côte d'Arzon, le camp de César. Tout, dans cette région, non point pour un antiquaire à la Labiche, mais pour un véritable antiquaire, embaume le Romain, et le vrai Romain, celui du temps de César.

Conquérant pacifique de l'Évangile, Gildas résolut de fonder là un monastère.

Rien ne justifie l'assertion d'Albert le Grand de Morlaix qui veut que notre saint n'ait pas été le fondateur, mais bien le restaurateur d'une ancienne abbaye. L'auteur de la *Vie des Saints d'Armorique* s'appuyait sur le titre de 399 qui n'est qu'un tissu de faussetés et de contradictions : pour se baser

sur ce titre, en effet, a remarqué fort justement l'abbé Luco, il faudrait, sans parler d'un premier Gildas qu'on suppose avoir été vice-chancelier d'un roi fictif de l'Armorique au IVe siècle, admettre : 1° la fondation d'une abbaye bénédictine, près d'un siècle avant la naissance de saint Benoît ; 2° un roi de l'Armorique, lorsque notre pays subissait encore le joug de la servitude romaine, et un roi du nom de Grallon qui ne vécut qu'au VIe siècle et ne fut jamais que comte de Cornouailles ; 3° un Judicael, évêque de Vannes, près d'un siècle avant l'érection de ce siège, en 465[1].

Si nous nous reportons d'ailleurs à la tradition, la presqu'île de Ruis appartenait à un compatriote de saint Gildas, du nom de Werech ou Waroch, qui régna pendant une cinquantaine d'années[2] sur le Vannetais breton, dans la première partie du VIe siècle. Ce serait lui qui, apprenant le pieux dessein de Gildas, lui aurait concédé le camp qu'il possédait à Ruis et d'immenses terrains sous forêts. La date de cette cession concorderait avec la chronologie que nous avons adoptée, et c'est bien de 538 à 540 que fut érigé le monastère de Ruis pour l'évangélisation des Bretons de Bro-Waroch.

Entrons avec notre saint dans l'ancienne enceinte du camp romain que les légions de César avaient

[1] Luco. *Op. cit.*, p. 38, en note.

[2] Guérech aurait régné de 500 à 550. Cf. Le Mené, *Hist. du diocèse de Vannes*. La Borderie, *Histoire de Bretagne*.

occupé. Sous nos yeux s'élève, grâce à l'activité de Gildas, non pas un *loc* ou un *lann* d'ordre secondaire, mais un monastère de premier ordre qui va devenir, pour tout le Vannetais, un centre d'apostolat, un foyer de haut savoir chrétien, une véritable pépinière de saints.

Peut-être est-ce le moment pour nos lecteurs qui n'ont cônnu jusqu'ici que l'école du monastère de Saint-Illtud, de savoir ce qu'était un couvent de moines bretons au VIe siècle. Ici encore M. de La Borderie sera notre guide. Par un procédé de comparaison et d'induction, « procédé, dit M. Marius Sepet, très ingénieux et très légitime, l'*Historien de la Bretagne* s'est attaché à reconstituer pour nous le caractère et l'aspect de ces groupes civilisateurs ». Demandons-lui, comme l'a fait le savant historiographe de l'abbaye de Ruis, quelques-uns des traits principaux qui les font revivre [1].

[1] Marius Sepet. *Saint Gildas de Ruis*, p. 26.

CHAPITRE II

LE MONASTÈRE DE RUIS ET LA VIE CÉNOBITIQUE EN ARMORIQUE AU VI[e] SIÈCLE, D'APRÈS LES ÉTUDES DE M. A. DE LA BORDERIE, LES CANONS ET LE PÉNITENTIEL DE SAINT GILDAS

« Pour restituer la physionomie des saints d'Armorique au VI[e] siècle, dit M. de La Borderie, nous pouvons nous aider des traits qui nous sont fournis et par ceux des Bretons insulaires et par ceux des Scots (d'Hibernie), secours précieux, en raison des nombreux renseignements venus jusqu'à nous sur le monastère d'Irlande et plus encore sur celui de l'Ile d'Iona, fondé près des côtes d'Albanie par le Scot saint Columba ou saint Coulm qui est encore aujourd'hui le patron de plusieurs de nos paroisses[1].

« Un monastère breton ou scotique du VI[e] siècle renfermait presque toujours une population nombreuse; au moins cent cinquante personnes, souvent

[1] « Entre autres, ajoute l'auteur en note, Plougoulm (Plou-Coulm), près de Morlaix dans le Finistère, et Saint-Coulomb, près de Saint-Malo dans l'Ile-et-Vilaine. » Cependant, comme le remarque M. Marius Sepet, saint Columba n'est jamais venu en Armorique. Mais nous verrons plus loin les rapports qui ont existé entre l'apôtre de la Scotie et le fondateur de Ruis. (Chap. V).

bien plus : dans le monastère de saint Cado (Mont-Carban), il y en avait trois cents ; plus de deux mille dans celui de Bangor au pays de Galles ; en Irlande, jusqu'à trois mille, à Clonard, sous la direction de Finnian ; et autant, un peu plus tard, à Clonfert, sous la direction de saint Brendan.

« En se bornant à cent cinquante personnes, s'il avait fallu loger cette troupe dans des édifices de pierre, comme on le fit plus tard au moyen âge, créer un monastère eût été au VIe siècle une longue et bien difficile affaire. Mais alors tous les bâtiments monastiques y compris l'église (*ecclesia, oratorium, monasterium*) étaient en bois. Chez les Scots, la cellule de chaque moine formait une loge ou cabane séparée ; toutes ces loges — sortes de baraques en planche ou même simplement en clayonnage étaient rangées en file les unes à côté des autres, sauf la cellule de l'abbé, de dimensions un peu plus considérables, placée dans une position que nous indiquerons tout à l'heure.

« Les moines mangeaient en commun ; pour cela il leur fallait un grand bâtiment, le réfectoire (*refectorium, prandii sectum*), auprès duquel il s'en trouvait un autre contenant la cuisine (*coquina*). Enfin il y avait encore le logis destiné à recevoir les étrangers (*hospitium*).

« Ces divers bâtiments, ainsi que l'église et les loges des moines, étaient placés plus ou moins régulièrement autour d'une cour qui formait le centre du monastère et qu'on nommait le placis ou préau

(*plateola*). La cellule de l'abbé (*cella dominus*), construite de madriers, s'élevait, un peu en arrière, dans une situation dominante, parfois sur un monticule, de façon à embrasser et à surveiller toute la communauté.

« L'ensemble de ces constructions était environné d'un vallum, c'est-à-dire d'une muraille de terre ou de pierre couverte d'un fossé, de figure circulaire le plus souvent, — clôture et rempart du monastère. Aussi, en Irlande, quand un chef voulait fonder un établissement de ce genre, il donnait d'ordinaire à l'abbé un port (*rath*) dans l'enceinte duquel on élevait les bâtiments.

« En dehors du *vallum* se trouvaient les dépendances du monastère : l'étable, l'écurie, le grenier, le four à sécher le grain, et s'il y avait là quelque cours d'eau, le moulin. Quant à la forge et à l'atelier de charpentier, indispensables dans un établissement tout bâti en bois, on incline à croire qu'ils étaient dans l'intérieur du *vallum*, mais ce point nous semble douteux. Si le monastère était au bord de la mer, il y avait habituellement un petit port garni de barques pour son service.

« Enfin, les chefs monastiques de ce temps, en Irlande et en Bretagne, durent tenir compte du goût qui pressait souvent leurs moines de quitter la vie commune pour s'imposer dans la vie érémitique de plus rudes austérités. En dehors du *vallum*, à quelque distance du monastère, on construisait une ou plusieurs très petites cellules de pierre en forme

de ruche d'abeilles, avec une entrée fort basse, où les anachorètes se retiraient pour suivre en toute liberté les inspirations de leur zèle, sans échapper complètement à la surveillance de leur abbé. Ce ou ces ermitages s'appelaient le désert (*desertum*).

« Dans les monastères scotiques, notamment à Iona, les frères qui constituent la famille monastique sont divisés en trois classes : les anciens, *seniores*, voués uniquement à la prière et aux œuvres de piété; 2° les ouvriers, *operarii fratres*, principalement appliqués aux travaux manuels; 3° les jeunes, novices et écoliers, *scolastici, juvenes, minores, parvuli, monachi*. Mais jusqu'à présent, nous n'y avons point vu les moines partagés en *seniores* et en *operarii fratres ;* sauf impossibilité résultant de la maladie ou de l'âge, le travail manuel était une obligation pour tous.

« Le chef de la famille monastique était l'abbé appelé *abbas — abba pater —, pater spiritualis*, ou simplement *pater*, — et encore *patronus magister, præceptor*, très souvent *senex*. Il habitait à part, un peu à l'écart du reste du monastère, ses moines ne l'abordaient qu'en se prosternant devant lui, ses ordres devaient être obéis pleinement et immédiatement; sa volonté était tenue pour la volonté même de Dieu : y contrevenir était une offense contre Dieu plus que contre l'abbé.

« Il y avait sous lui, pour l'assister, un officier appelé *œconomus*, souvent mentionné dans les *Actes des Saints Bretons*, notamment dans ceux de

saint David, de saint Cado et de saint Samson. L'économe dirigeait — par délégation de l'abbé — toute l'administration temporelle du monastère, il suppléait l'abbé en son absence, il était le premier après lui, aussi appelait-on sa charge *magisteriale officium*. Dans la communauté dont saint Pol Aurélien était le chef à son arrivée en Armorique, cette charge était confiée à saint Legouec.

« Au-dessous de l'économe était le *pistor* (boulanger), dont l'office ne se bornait point, comme on pourrait le croire, à fabriquer le pain de la communauté. Il avait la garde et la disposition de toutes les provisions, en particulier de tous les vivres, et était chargé (comme on dirait aujourd'hui) d'assurer et diriger le service de l'alimentation de la famille monastique.

« Les autres offices d'ordre inférieur ne sont guère mentionnés, sauf le cuisinier (*coquus*) et même le cuisinier-chef (*archimagirus*) chargé du double soin d'apprêter les mets et de faire toutes les dépenses pour la cuisine.

« Les moines d'Irlande — du moins ceux de saint Columba — étaient habituellement vêtus d'une tunique (*tunica*) et d'une coule (*coculla*) ; la tunique, vêtement de dessous, parfois de couleur blanche ; la coule, qu'on appelait aussi *cappa* ou chape, vêtement de dessus passablement large, fait d'une grosse étoffe de laine laissée dans sa couleur naturelle, et muni d'un capuchon. Par le froid ou le mauvais temps, on substituait à la coule un véri-

table manteau plus ample et d'étoffe plus chaude, appelé *amphibalus*. Les moines Scots étaient chaussés de sandales, qu'ils ôtaient ordinairement avant de se mettre à table.

« Le costume des moines bretons ressemblait presque entièrement à celui des Scots. Ils portaient, eux aussi, la coule et la tunique. La coule figure, entre autres, sous le nom de *Cocula*, dans la vie de saint Cado qui atteste formellement sa ressemblance avec le vêtement des moines d'Hibernie, et sous celui de *Cappa* dans un curieux épisode de la vie de saint Malo. On trouve aussi la tunique (*tunica*) dans la *Vie inédite de saint Lunaire*. Mais le texte le plus curieux, pour l'objet qui nous occupe est celui de la *Vie de saint Guennolé* où l'on voit, jusqu'au IXe siècle, les moines de Landevenec vêtus jour et nuit d'une tunique, d'un surtout de peau de chèvre, le poil en dehors (*melote*), munis d'une chaussure dont on ne dit ni le nom, ni la forme, et en voyage d'un manteau (*pallotium*) représentant l'*amphibalus* des Scots, comme leur peau de chèvre reproduit la coule, sauf la matière. De même, quand saint Brieuc et ses moines abordent à l'embouchure du Gouet, un cavalier qui les aperçoit raconte qu'ils sont vêtus d'habits de peau velus et de couleur rouge, ce qui se rapporte sans doute à la teinte fauve de certains poils de chèvres, car il est peu probable qu'on se donnât la peine de les teindre. »

On voit combien les moines du VIe siècle diffé-

raient des moines que les siècles suivants nous ont représentés tantôt mitre en tête et crosse en main, revêtus de chapes multicolores d'un goût plus ou moins douteux, tantôt débarquant dans des auges de pierre en costume de capucins, de dominicains, voire même de jésuites. Comme il y a loin du Gildas de la réalité, à l'élégant bénédictin que l'on trouve si souvent en Bretagne bénissant d'une main fine et soigneusement gantée la foule hélas! trop souvent imaginaire maintenant de ses pieux orants. Et comme on est tenté en face de ce chatoiement d'or, d'argent, d'étoffes polychromées, de soie, de dentelles et de broderies, de redire avec le poète :

« Où donc le grand saint Paul haranguant les Romains,
Suspendant tout un peuple à ses haillons divins ? »[1]

Les moines de Ruis, comme ceux de tous les monastères bretons, ne portaient pas la tonsure romaine en forme d'hostie plus ou moins grande entourée d'une couronne de cheveux. L'histoire de la défense de la tonsure bretonne tient une large place dans les conflits établis entre les missionnaires romains et les moines celtes, cela n'étonnera nullement ceux de nos lecteurs et celles de nos lectrices qui ignorent l'importance que chaque communauté attache encore aujourd'hui à un costume particulier, à la ceinture, à la forme du col ou du rabat, de la soutane ou de la robe, à la

[1] A. de Musset : Rolla.

coiffure, etc. En Grande-Bretagne aussi bien qu'en Armorique, les conflits ne devaient céder à ce sujet que fort tard : en Irlande de 634 à 692, chez les Pictes en 710, dans le Stratcluyd en 688, en Cambrie de 768 à 777, en Armorique en 837. Cette tonsure partageait le crâne en deux portions suivant une ligne allant d'une oreille à l'autre. Sur la partie antérieure les cheveux étaient le plus souvent entièrement rasés ; sur la partie postérieure on les laissait croître [1].

Ce n'est évidemment point par affaire de mode et de pure esthétique que les Bretons apportèrent à défendre leur tonsure un acharnement véritable, acharnement d'ailleurs qui n'avait d'égal que celui de leurs adversaires à leur imposer la tonsure romaine. Nous avons vu et nous verrons encore à propos de la question de la Pâque à quel point les compatriotes de Gildas étaient attachés à leurs vieilles coutumes, et celle-là était des plus anciennes.

[1] La Borderie. *Revue de Bretagne et de Vendée*, t. II, p. 255. L'auteur cite à la page suivante l'ordonnance de Louis le Débonnaire rendue en 818, qui rendit la tonsure romaine obligatoire. Cf. D. Maurice, Preuves de l'*Hist. de Bretagne*, 1 col. 228, et d'Achery Spécil, I, p. 506. (Cf. également La Borderie, *op. cit.*, 55, XII.) D'après Bède (*Hist. réel angl.*, liber V, 23), il semble évident qu'autour de la partie du crâne mise à nu par le rasoir, cette tonsure ménageait parfois sur le devant du front une demi-couronne de cheveux.

[2] Lire dans la *Vie de saint Columban*, par l'abbé Eug. Martin, la résistance opposée par ce saint à la modification du cycle alexandrin, ch. III. Au sujet qui nous occupe, nous trouvons dans le Spicilège de d'Achéry que Gildas attribuait aux druides l'usage de la tonsure celtique « *Magorum tonsura* ». Cf. *infra* p. 221.

Dans la collection des Canons hibernois éditée par Dom Luc d'Achery, sur onze canons attribués à saint Gildas on en trouve un relatif à la tonsure celtique [1]. Ces mêmes canons de Gildas apportent une utile coopération à la monographie que nous voulons présenter au lecteur, d'un monastère celte au VIe siècle.

Notre saint avait, on s'en souvient, pris une part active à la réforme de la législation canonique de l'Hibernie : nous relevons dans les deux manuscrits que nous possédons de la grande collection des canons composés en Irlande au VIIIe siècle, la preuve de l'influence que Gildas exerça dans ce pays sur l'institut monastique. Ces manuscrits dont l'un serait du IXe siècle et l'autre du Xe siècle [2], citent en effet, plusieurs fois Gildas, et ces citations nous permettent d'apprécier la hauteur de vue et la noblesse de sentiments avec lesquelles le fondateur de Rhuis dirigeait son monastère.

Certes la vie y était dure, même dans un temps où la mollesse n'était pas en honneur et pour des « hommes de fer vivant dans un un siècle d'airain ». Mais, comme Gildas, élevé à l'école du bon

[1] Ce canon, composé après le triomphe définitif de la tonsure romaine, porte les marques de nombreuses interpolations, puisqu'il est dit que les moines bretons rasent leur tête en imitation de Simon le Magicien, d'après une mode introduite par le bouvier du roi Lœgaire, fils de Mall, alors, fait remarquer M. de La Borderie, que cette double origine de la tonsure celtique ne fut imaginée qu'après la mort de Gildas.

[2] Molat, 12021 et 3182, Biblioth. Nationale.

maître d'Illtud qui faisait violence au zèle de ses disciples, sait comprendre le tréfonds de la loi d'abstinence; reconnaître supérieures aux macérations de la chair, les mortifications du cœur, placer, en un mot, au-dessus de la lettre qui tue, l'esprit qui vivifie ! Mieux que personne, il comprend certes que la religion chrétienne, comme toutes les religions positives, a pour base fondamentale la croyance en l'efficacité expiatoire du sacrifice et la foi en la réversibilité des douleurs des justes au profit des coupables. Le christianisme repose tout entier pour lui sur ce dogme de l'innocence payant pour le crime, que l'univers n'avait cessé de proclame dans le cours de son existence et que le Christ est venu consacrer le jour où, sur les cimes ensanglantées du Golgotha, on a vu se dresser une croix, la croix sur laquelle un Dieu faisait mourir un Dieu !

Cette loi de la réversibilité des mérites des saints a trouvé toujours des croyants, et ces croyants ont peuplé les cloîtres; Gildas l'avait acceptée et il l'appliquait dans sa vie avec une impitoyable rigueur : mais son âme avait quand il s'agissait du prochain l'intelligence et la compassion de la faiblesse humaine. Avec quelle sûreté de jugement il s'adressait à ses disciples, à ceux qui voulaient comme lui prendre la croix du divin crucifié et marcher malgré leur faiblesse dans l'âpre voie du dévouement et du sacrifice expiatoire !

Lisez ces quelques conseils, dans les fragments des lettres perdues de Gildas publiées par

Mommsen et par Hugh Williams[1]. Ils s'adressent aux moines, mais les fidèles aussi peuvent en tirer grand profit, nous les citons textuellement. Voici ce que dit Gildas :

I. *Au sujet de l'excommunication.* — Noé n'a pas voulu écarter son fils Cham, adonné à la magie, né dans l'arche, né de la Table commune ; Abraham n'a pas eu horreur d'Aner et d'Heschol, lors de la guerre contre les cinq rois ; Loth n'a pas eu des paroles d'exécration pour les festins des Sodomites ; Isaac n'a pas refusé de prendre son repas avec Abimélech, Ocazat et Phicol, le chef de son armée ; mais après avoir mangé et bu, ils se jurèrent une mutuelle alliance ; Jacob ne craignit pas de garder des relations avec ses fils qu'il savait idolâtres. Joseph s'assit à la table de Pharaon ; on a vu, à celle du prêtre des idoles de Madian, Aaron, tandis qu'à la même époque Moïse fut en paix, l'hôte et le commensal de Jethro. Enfin Notre-Seigneur Jésus-

[1] *Mon. Germ.*, p. 86. Hugh Williams : Cymmrodorim p. VI. Ces fragments, dit le dernier auteur, figurent dans une collection de lois et de canons ecclésiastiques en honneur dans la primitive église d'Irlande. Soixante-sept livres la composent, divisés par chapitres renfermant des extraits de plusieurs écrivains ecclésiastiques tels que Origène, Jérôme, Augustin Grégoire, Isidore... d'autres sont empruntés au Synodus Hibernensis. Parmi ces extraits se trouvent des fragments de lettres, maintenant perdues, écrites probablement par Gildas, comme celle que mentionne Columban et qui était adressée à Finnian. M. Hugh Williams a publié ces fragments d'après le texte de Wasserschleben : *Irische* Kanonensammlung. 2e édition. Leipzig. 1885. Cf. *infra* p. 392.

Christ n'évitait pas les festins des publicains afin de sauver tous les pécheurs et les courtisanes.

II. *Au sujet de l'abstinence.* — L'abstinence de nourriture est inutile sans la charité. Les hommes qui, sans jeûner à grands fracas, sans se priver immodérément des créatures de Dieu, s'occupent surtout de conserver devant Dieu, dans le foyer de la vie intérieure, un cœur pur, sont meilleurs que les autres hommes, qui ne mangent pas de chair, qui fuient les festins du siècle, qui n'usent ni de chars ni de chevaux[1], et qui pour cela même se croient au-dessus de tous, tandis que la mort est déjà entrée en eux par la fenêtre de l'orgueil[2].

III. *Au sujet des derniers temps.* — Viendront des temps, les pires de tous, où les hommes s'aimeront exclusivement, avares, arrogants, orgueilleux, blasphémateurs, insoumis à leurs parents, ingrats, impudiques, sans affection et sans paix, délateurs, intempérants, cruels, haineux pour le bien, traîtres, inconsidérés, vaniteux, amis des plaisirs et non de Dieu, n'ayant de la piété que l'aspect et non la vertu. Beaucoup périront en faisant l'œuvre du mal, ainsi que l'affirme l'apôtre, zélés pour Dieu, mais ignorants de sa justice et uniquement occu-

[1] On sait les luttes que saint Martin eut à soutenir contre l'un de ses disciples préférés qui avait succombé aux tentations du luxe et de la vie mondaine, étant déjà abbé.

[2] Saint Gildas reviendra souvent sur cette thèse.

pés à établir la leur à sa place (Rom., 10, 2, 3). Tous les frères sont coupables qui se croient justes et qui ne le sont pas. Ceux-ci mangent du pain très modérément et s'en vantent immodérément, ils ne boivent que de l'eau mais s'enivrent de haines; ils ne prennent que des mets grossiers, mais ils se délectent de médisances; ils prolongent leurs veilles... mais les passent à médire de ceux qui dorment... De même ils mettent le jeûne au-dessus de la charité, les veilles au-dessus de la justice, leurs propres sentiments au-dessus du sens commun, leur cellule avant l'église, l'austérité avant l'humilité et enfin l'homme avant Dieu. Ils s'appliquent en un mot à obéir non point à l'Évangile, mais à leur volonté, non point aux enseignements de l'Apôtre, mais à ceux de l'orgueil, et ils ne remarquent point que dans le ciel il y a des astres de grandeur inégale, que tous les Anges n'ont point les mêmes offices à remplir.

Il y en a qui jeûnent, mais s'ils ne se mortifient pas en vue d'acquérir les autres vertus, leur jeûne ne leur sert en rien. D'autres, instruits des choses divines, veulent outrepasser la charité, cette plénitude de la loi, alors que les lyres de l'Esprit Saint disent : « Toutes nos justices sont comme le linge souillé d'une femme. » Démons gonflés d'orgueil, ils disent parfois à de meilleurs qu'eux et sur les visages desquels aux yeux des anges se réflète la face même du Père céleste : « Écartez-vous de nous, car vous êtes immondes [1] » Et le Seigneur les

a stigmatisés, disant qu'ils deviendront devant sa juste colère une fumée, un feu toujours brûlant.

Il ne faut pas mépriser ses frères, car Dieu a dit : « Bienheureux les pauvres ! Non pas les pauvres violents, non pas les pauvres haineux, mais les pauvres qui sont doux, mais ceux qui pleurent leurs propres péchés ou les péchés des autres ! Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice et qui ne recherchent pas à satisfaire purement leurs besoins matériels en méprisant les autres. Bienheureux les miséricordieux, non pas ceux qui tiennent la misère du prochain comme chose négligeable ; bienheureux ceux dont le cœur est limpide et non, les orgueilleux. Bienheureux les pacifiques et non pas les hommes durs à leurs frères, et bienheureux enfin, non pas ceux qui cherchent des querelles, mais ceux qui souffrent persécution pour la justice. Ce sont ceux-là qui sont prédestinés au bonheur du ciel. »

IV. Le quatrième passage, cité par Mommsen comme étant de saint Gildas, est tout entier relatif aux moines. Il vise ceux qui, après avoir cru trouver dans le monastère une vie de recueillement absolu, aspirant à une joie plus parfaite encore, voulaient se livrer à la vie érémitique... Le cas était fréquent alors. Saint Colomban, dans une lettre qui prouve que son maître Finnian avait bien été le propre disciple de Gildas, nous montre à quel point les fondateurs ou directeurs de monastères étaient

sollicités à cet effet : « Dites-moi, écrit-il, vers 590, au pape saint Grégoire le Grand, dites-moi, je vous en prie, ce qu'il convient de faire au sujet de ces moines qui, pour plaire à Dieu, brûlant de mener une vie plus parfaite, prétendent, au mépris de leurs vœux, abandonner le lieu de leur première profession malgré leur abbé, et, toujours poussés par leur ferveur, finissent par être relâchés ou par s'enfuir au désert. Finnian, mon devancier, interrogea sur ce point Gildas qui lui fit une réponse très gracieuse. Mais quand on désire être éclairé, on craint toujours de ne pas l'être assez [1]. »

La question dut être posée plusieurs fois à Gildas mais la réponse que nous trouverons au § VI, réponse qui porte, par sa robuste franchise même, la preuve qu'elle fut bien faite par notre saint, ne peut en aucun point s'appliquer à Finnian. Gildas dit : « Un abbé relâché dans sa discipline ne peut pas retenir un moine qui veut mener une vie plus parfaite. » Voici la réponse même que Gildas adressa à son célèbre disciple :

« IV. Il y a des moines qui abandonnent un monastère avili pour en choisir un meilleur, qui fuient loin d'un abbé devenu inconscient de sa mission sacrée au point de ne plus pouvoir être reçu à la Table des Saints ou incontestablement chargé

[1] Vennianus auctor Giltam de his interrogavit et elegantissime rescripsit (*Biblioth. vet. Patr. ed. Galland,* 1978, t. XII, p. 346, cité par La Borderie.

du crime de fornication : accueille ceux-là sans nul scrupule et sans consulter leur abbé, car ils échappent ainsi aux flammes de l'enfer. Mais on ne doit pas accueillir contre la volonté d'un abbé qui n'a pas été exclu pour son infamie de la Table des Saints, les moines désireux de changer de monastère. A plus forte raison, ne devons-nous pas accepter ceux qui quittent de saints abbés, alors même que ceux-ci seraient accusés d'avoir chevaux et équipages, car ces abbés peuvent en cela ne faire que se conformer à la coutume de leur pays ou être contraints à ce luxe par l'âge ou les infirmités. »

Après cette parole de charité vraiment chrétienne de la part d'un homme qui pratiquait lui-même la pauvreté la plus complète, saint Gildas manifeste une fois de plus sa haine vigoureuse contre les hypocrites et les Pharisiens.

« Ce luxe qu'on leur reproche, à ces abbés, s'ils en usent avec humilité et esprit de soumission à la volonté divine, leur fait moins de tort que l'orgueil et la présomption à ceux qui affectent de pousser la charrue ou de manier le hoyau. L'abondance des biens séculiers entre les mains d'un moine doit lui être imputée comme luxe et comme richesse, mais jamais ce qu'il est obligé à posséder contre sa volonté, ne lui sera imputé à tort. »

Gildas ajoute ici un conseil très sage d'humilité chrétienne.

« La tête qui domine le corps ne doit pas mépri-

ser les membres, mais compter avec les services que ceux-ci ne cessent de lui rendre, et nulle partie de l'organisme humain ne peut dire à une autre partie : Nous n'avons pas besoin de ton aide. Toutes doivent s'entr'aider et ne font qu'un même être [1]. Nous vous disons cela afin que les prêtres sachent bien que, si les clercs inférieurs doivent les respecter, eux-mêmes n'ont pas plus le droit de mépriser les clercs que la tête n'a le droit de mépriser les membres. »

Un des fléaux de la vie monastique était à cette époque le grand nombre de moines, qui sans but ni raison quittaient leur monastère. Dans le cours de son voyage d'études en Gaule, saint Gildas avait dû rencontrer bien des *gyrovagues :* c'est ainsi qu'on appelait les professionnels du vagabondage monastique. Dom Besse [2] nous en a reproduit le portrait pris sur le vif par la Règle du Maître : « Ces moines sont toujours sur les chemins allant d'un monastère à l'autre ; ils restent deux ou trois journées au même endroit, rarement plus. Ils ont des exigences que la brièveté de leur séjour rend acceptables. Il leur faut une table bien garnie avec de la volaille et des aliments recherchés. On voit ces grands mangeurs et ces hardis buveurs engager

[1] Cet apologue est d'Esope, mais il est aussi de Denys d'Halicarnasse : auquel des deux Gildas l'a-t-il emprunté ? « Pedibus et membris dicentes ceteris si non caput fueris ut ego sum, ad nihilo te comparabo. »

[2] Dom Besse. *Les moines de l'ancienne France*, p. 409. Cf. Montalembert. *Les Moines d'Occident*, t. I, p. 295.

les hôtes présents à faire comme eux, honneur à ce qui leur est servi ; pour légitimer leur gloutonnerie, ils allèguent les fatigues occasionnées par leurs longs et pénibles voyages, auxquels ils savent donner les plus séduisants prétextes. S'ils sont fatigués le soir, au moment de gagner leur couche, remarque le témoin qui redit ces détails, c'est moins d'avoir trop marché que d'avoir trop mangé et trop bu. A les croire, ce seraient des hommes que domine un grand idéal de vie religieuse; aucun groupe monastique ne leur a paru jusqu'à ce jour le réaliser. Les voilà donc condamnés à d'incessantes recherches. Ils questionnent moines et laïques sur les monastères de la région, cherchant même, sans trop le paraître, à savoir ceux où les hôtes sont le mieux traités. De nouveau ils se remettent en route. Viennent-ils à rencontrer la cellule d'un ermite ou une communauté de quelques frères, ils s'y arrêtent encore, se donnant avec les dehors affectés de voyageurs exténués, pour des pèlerins qui ont visité Rome et les sanctuaires d'Italie, et qui, au cours de leurs pérégrinations, ont été arrêtés comme des malfaiteurs et mis en prison. On les croit sur parole. L'ermite ou les moines vident leur cellier pour les sustenter. Ils partent ensuite, mais après avoir rempli leur besace de provisions. Tout leur est bon, et ils exigent de tout, même des vêtements.

« En gens avisés, ils ont la précaution de se munir d'une monture. C'est d'ordinaire un âne qu'ils lais-

sent paître à quelque distance du monastère où on les reçoit. Ils le retrouvent au départ et se déchargent sur lui de leur besace. Les monastères sont rapprochés les uns des autres : les hôtelleries ne leur manquent pas. Mais dans la crainte d'arriver trop tard, ils harcèlent, ils poussent, ils aiguillonnent le pauvre âne qui ne peut plus aller. Si le frère hôtelier leur demande de s'associer à la prière commune, on les voit changer de contenance, prétexter la fatigue et enfin partir à la dérobée [1]. »

Certes, voilà un portrait peu édifiant de certains moines du VI[e] et du VII[e] siècles et qu'il ne faudrait pas généraliser, mais il est pour nous doublement précieux parce qu'il nous montre à quel point généreuse était l'hospitalité offerte par les vrais moines dans leur monastère, et parce qu'il nous permet d'apprécier les motifs qui portent saint Gildas à proscrire ces étranges émigrations de moines d'une communauté dans l'autre : sans la connaissance des moines *gyrovagues,* nous aurions peine en effet à comprendre le passage suivant :

V. Gildas dit : « Que l'abbé qui suit une règle plus stricte ne reçoive pas un moine dont l'abbé observe une règle moins rigide ; et que celui-ci ne retienne pas le moine qui cherche une règle plus stricte. Prêtres et évêques ont en vérité un juge redoutable, à qui appartient, et non à nous, le droit de les juger en ce monde et dans l'autre. »

[1] *Regula magistri, I Holstenius,* II, 310-314.

« VI. Maudit soit celui qui empiète sur les droits du prochain. Que chacun demeure là où Dieu l'a appelé, en sorte que le supérieur ne soit pas démis de sa charge sinon par la volonté de ceux qui lui sont soumis, et que le subordonné ne soit pas porté au supériorat sans l'avis des moines les plus respectables.

« Il y a dans notre corps des organes qui méritent plus d'honneur que les autres. Aussi paraît-il juste que les évêques et les abbés aient juridiction sur leurs inférieurs, dont le sang plaidera contre eux, s'ils ne les dirigent pas bien, au tribunal divin... Nous apprenons combien incertaine est l'issue de la vie, quand nous lisons dans l'Écriture que la cupidité perdit un apôtre et que son repentir mit un larron dans le Paradis.

« VII. On doit admonester avec douceur et patience ceux qui ont mauvaise renommée et sentent le péché, mais ne point les traiter comme des criminels à jamais perdus. On peut les considérer comme suspects dans son for intérieur, mais on ne doit pas es excommunier comme des coupables avérés et es exclure de la Table sainte et du baiser de paix. 'en excepte les cas où leur conversation et leur vie rendraient cette sentence nécessaire; mais lorsque 'on n'a que des soupçons de mauvaise conduite, n se trouve en présence d'un impérieux devoir e conscience celui d'avertir les intéressés avant e les condamner. Pendant que nous les jugeons

indignes de communier avec le Christ, ne sommes-nous pas nous-mêmes peut-être en communion avec les démons? Quant à ceux que nous savons, sans nul doute, avoir péché contre la chasteté, et qui n'ont pas fait pénitence dans leur monastère, nous devons les exclure de la Table sainte et du baiser de paix, à quelque ordre qu'ils appartiennent. Mais ce n'est, d'après le précepte, que dans des cas évidents et pour des fautes graves que nous pouvons agir ainsi. En dehors de cette certitude, je le répète, rien ne nous permet d'exclure nos frères de la communion de l'Autel et de la Table au moment où le festin eucharistique a lieu. »

Comme nous sommes loin de l'intolérance que l'on a reprochée si souvent aux moines de cette époque et comme avec Gildas on se sent près du cœur miséricordieux du Christ Rédempteur !

VIII. Gildas dit : « Veritas sapienti nitet, cujuscumque ore prolata fuerit ! » « — La vérité luit pour le sage, quelle que soit la bouche d'où elle sort. — »

Tels sont les fragments de lettres que Mommsen accepte comme appartenant à saint Gildas, d'après le spicilège de Dom Luc d'Achery et les manuscrits 3182 et 12021 de la Bibliothèque Nationale.

Il en est d'autres qu'il considère comme douteux, et que nous devons reproduire ici parce que le critique allemand ne nous donne aucune raison de ne pas croire à leur authenticité.

IX. Gildas dit : « Marie fut frappée de la lèpre pour avoir, ainsi qu'Aaron, blâmé Moïse au sujet de sa femme éthiopienne. N'avons-nous rien à redouter, nous qui nous élevons parfois contre de bons princes au sujet de fautes médiocres ? »

X. Quand le navire est brisé, quiconque sait nager se sauve à la nage, *navi fracta, qui potest natare natat !*

XI[1]. Les Bretons, contraires au reste du monde, opposés aux usages des Romains, non seulement dans la formule de la messe, mais aussi dans la forme de la tonsure, sont comme les Juifs bien plus prêts à suivre les fausses prescriptions qu'à écouter la voix de la vérité. Leur tonsure [prenant, dit-on, son origine de celle de Simon] va d'une oreille à l'autre. C'est par excellence la tonsure des anciens druides (magorum tonsura), qui n'atteignait que la partie antérieure du front [mais en Hibernie, l'inventeur de cette tonsure fut selon l'épître de saint Patrice[2], le bouvier du roi Leogairé, fils de Niall] : pour cette raison presque tous les Irlandais l'ont prise.

[1] Ce passage nous apparaît comme à M. de La Borderie et pour les raisons citées plus haut, avoir été interpolé, et nous mettons, entre parenthèses, à l'exemple de l'*Historien de la Bretagne*, les passages qui ont été ajoutés après le triomphe de la tonsure romaine.

[2] L'épître de saint Patrice, dont il est ici question, n'est connue que par cette citation. On n'en trouve ailleurs nulle trace.

Nous pourrions trouver dans les pages écrites par saint Gildas sur la pénitence et citées par Mommsen comme lui appartenant, bien d'autres traits s'appliquant à la vie monastique de ce temps, mais nous préférons renvoyer le lecteur érudit aux *Monumenta Germaniæ historiæ*[1]. Le latin, dans les mots brave l'honnêteté, et le lecteur français veut être respecté.

Il fallait en effet un *Pénitentiel* aux sauvages à peine convertis que le remords amenait en grand nombre dans le cloître..., et, parfois aussi, le désir d'y mener une vie très dure sans doute, mais incontestablement à l'abri, grâce à la foi du temps qui faisait alors des monastères de véritables asiles, d'une partie des maux qui désolaient alors la Gaule et l'Armorique. Le Pénitentiel de Gildas nous montre son auteur toujours indulgent vis-à-vis des personnes, toujours intraitable quand il s'agit d'une atteinte publique à la morale chrétienne, et sa charité s'y révèle constamment bonne, douce, miséricordieuse, si la doctrine demeure toujours inflexible.

Gildas flagelle, comme ils le méritent, les vices du temps où il vécut, mais il reste le véritable dis-

[1] On en retrouvera également le texte dans le Cymmrodorion où M. Hugh Williams l'a publié d'après Wasserschleben : *Bussordnangen* (Halle 1851) et Haddan et Stubbs : *Councils*, vol. V, p. 113 (1809). On retrouvera dans ces restes des vieux âges celtiques le développement progressif des lois disciplinaires et son influence sur la vie monastique et sur la société civile. Cf. *infra*, p. 393.

ciple de l'Évangile. Il ne se reconnaît pas le droit de juger les autres, il laisse ce soin à Celui qui seul peut sonder les cœurs et les reins; mais il se dresse en défenseur intrépide des mœurs chrétiennes, gardien vigilant des devoirs qui incombent à tous, aux clercs et aux religieux surtout.

On pourra trouver dures sans doute les sanctions qu'il porte dans son pénitentiel contre ceux qui n'ont de moine que le nom : mais on est obligé de reconnaître que ces sanctions répondaient aux besoins d'une époque où la morale chrétienne se trouvait aux prises, nous ne saurions trop le répéter, avec des hommes à peine *rescapés* de la barbarie, que tourmentait surtout la crainte du jugement dernier, et qui demandaient eux-mêmes qu'on imposât un frein aux passions dont ils sentaient trop vivement l'aiguillon. Ce n'est point par la persuasion seule que de tels hommes peuvent être arrachés aux effets d'un atavisme séculaire : le royaume des cieux n'appartient-il pas d'ailleurs aux violents ? C'est donc avec une compréhension très nette de l'atmosphère ambiante de cette époque, qu'il faut ouvrir le Pénitentiel de saint Gildas. On y trouvera la preuve de la responsabilité fort lourde qui pesait alors sur les fondateurs ou les abbés d'un monastère modèle tel que celui fondé par Gildas dans la presqu'île de Ruis, et le Code pénal de notre saint révèlera à beaucoup peut-être un aspect des plus curieux de la vie monastique au VI[e] siècle.

Le Pénitentiel de l'abbé de Ruis s'ouvre par les

sentences portées contre les moines, prêtres ou diacres, qui ont manqué gravement au vœu de chasteté : ils sont condamnés à trois ans de pénitence et leur pénitence consiste « à demander publiquement à chaque office pardon de leurs fautes, à se soumettre pendant ces trois longues années à un jeûne plus rigoureux que celui des autres moines ; ne sont exceptés que les cinquante jours qui suivent les Pâques. « Cette exception, dit Gildas, doit exister après les austérités du Carême qui ont débilité les corps. » Le jeûne imposé aux pénitents était ainsi déterminé : « Le dimanche ils pouvaient manger du pain à discrétion et d'un plat quelque peu assaisonné au beurre ; les jours de semaine il avaient du pain cuit sous la cendre dont on leur mesurait le poids : un plat très maigre et quelques œufs ou quelques légumes, ou bien encore un peu de fromage breton. » Pour boisson, on leur accordait une hémine romaine de lait doux, un setier de petit lait ou de lait caillé. S'ils se livraient à un travail manuel, on leur permettait d'étancher leur soif avec un peu d'eau. Ils devaient coucher sur la dure, « très peu de foin dans leur lit ». Il leur faut, s'ils en ont le courage, ajouter encore pendant les trois carêmes, à leurs privations. Qu'ils déplorent constamment leur faute au plus profond de leur cœur ; qu'ils pratiquent par-dessus tout l'obéissance volontaire. Qu'au bout d'un an et demi de pénitence, ils soient admis au baiser de paix, reçoivent la Sainte Eucharistie et chantent avec les

autres religieux, leurs frères, les Psaumes afin que leur âme ne soit pas tout à fait privée durant si longtemps de la médecine céleste !

Le coupable est-il un moine de l'ordre inférieur, il devra faire trois ans de pénitence, mais le pain lui sera mesuré plus largement. Travaille-t-il de ses mains, il pourra prendre un setier romain de lait, un autre de petit lait et assez d'eau pour étancher sa soif.

Si un prêtre ou un diacre a péché avant son vœu monastique, il fera pénitence comme les moines de l'ordre inférieur.

Si le moine a seulement eu l'intention de commettre le mal, il sera condamné à une pénitence d'un an et demi. L'abbé a cependant le droit de réduire la pénitence, mais à la condition que Dieu et lui-même puissent être satisfaits de la soumission du coupable.

« Les anciens Pères, ajoute Gildas, et il écrit pour ceux qu'effrayait un tel code, imposaient bien eux douze ans de pénitence au prêtre et sept ans de pénitence au diacre ! »

Le Pénitentiel de l'abbé de Ruis prescrit encore des jeûnes également sévères contre tout manque de respect à l'Eucharistie, contre tout manque de tenue pendant les offices. La peine portée contre les ivrognes est moins dure que celle portée contre les paresseux. « Si quelqu'un en état d'ébriété, a la langue épaisse et ne peut psalmodier, qu'il soit privé de dîner. » Il faut se souvenir ici que Ruis se

trouvait en Bretagne, à quelques lieues de Vannes, où les supérieurs ecclésiastiques ne donnaient pas toujours l'exemple de la sobriété[1].

Dans le cloître, d'après la règle, tout est en commun : « *Omnia communia, nickil meum vel tuum.* » Le moine fait vœu de pauvreté comme de chasteté : « *ut non penuria cadat* », disait Gildas.

Le religieux qui aura dérobé un vêtement ou un objet quelconque fera deux ans de pénitence s'il est jeune, une année seulement s'il est âgé, un ou quatre carêmes s'il n'est pas encore moine.

Le vœu d'obéissance était également sous la protection des statuts pénitentiaux : « Si quelqu'un chargé d'un travail ne s'en acquitte pas par mépris, qu'il soit privé de dîner. Si c'est seulement par oubli, qu'il n'ait que la moitié du repas quotidien. Jamais il ne doit assumer la tâche d'un autre sans en informer avec humilité l'abbé et en avoir obtenu l'autorisation. »

La correction fraternelle était en honneur au monastère de Ruis : Quand un moine voyait un de ses confrères transgresser les ordres de l'abbé, il devait d'abord avertir le délinquant, et, si celui-ci persistait, prévenir l'abbé afin de ne point participer à la violation de la règle[3].

Le Pénitentiel de saint Gildas nous donne d'autres

[1] Témoin l'évêque de Vannes qui devait quelques années plus tard scandaliser les Parisiens par son ébriété.

[2] Dom Martene Thesaurus anecdoct, t. IV, col. 8.

[3] La Borderie. *Op. cit.*, p. 335.

renseignements intéressants au sujet de la vie monastique à Ruis, mais ce n'est qu'un Pénitentiel, et on jugerait bien mal d'une nation si on ne la jugeait que d'après son Code pénal. La vérité est que la vie monastique à Ruis comme dans un grand nombre d'autres communautés était une vie remplie de sacrifices généreusement acceptés, de bonnes œuvres et de rudes travaux. Les menaces formulées à l'égard des mauvais moines ne doivent pas nous faire oublier que ceux-ci n'étaient somme toute que des exceptions. Et, aux détracteurs des moines bretons de cette époque, nous opposerons simplement deux extraits des vies de saint Lunaire et de saint David, qui compléteront l'esquisse à l'eau-forte que nous venons de graver d'après les règles du monastère de Ruis.

« ... Au chant du coq, les moines de saint Lunaire célébraient matines (*nocturnas vigilias*) et laudes (*matutinas laudes*). Dès que le jour paraissait (*mane facto*), ils entraient en obédience en retournant à leur travail (le défrichement de leur forêt). Sans désemparer ils disaient là les heures canionales, savoir, prime, seconde, tierce et sexte. Un peu avant l'heure de none (trois heures du soir), ils quittaient l'ouvrage et se rendaient à l'église, louant le Père, le Fils et le Saint-Esprit en chantant : *Benedicite omnia opera Domini*, *Domino*, *laudate et superexaltate eum in sæcula*, jusqu'à la fin du psaume. Ils célébraient alors leur office et puis ils allaient prendre leur

réfection. Mais, avant de se mettre à table, ils prélevaient la dîme de leur repas et la jetaient aux animaux et aux oiseaux du ciel, car il n'y avait point de pauvres parmi eux, tout entre eux étant commun, suivant le conseil du Seigneur [1].

« ... Les disciples de saint David, d'autre part, éveillés au chant du coq, faisaient la prière, la génuflexion, puis allaient aux champs ou dans les ateliers vaquer au travail manuel, après quoi, regagnant l'enceinte du monastère (on ne sait point à quelle heure), chacun d'eux, dans sa cellule, étudiait, écrivait ou priait jusqu'à l'office des vêpres. Dès qu'on donnait le signal de cet office, ils devaient immédiatement cesser leurs occupations, les écrivains laissant au besoin à demi formée la lettre qu'ils traçaient, pour se rendre tous en grand silence à l'église où ils chantaient les psaumes et où, le chant fini, l'abbé restait tout seul en prière quelque temps après les autres Puis ils prenaient leur repas (cœna), et, après l'action de grâces, retournaient à l'église où ils restaient encore trois heures en veilles, en oraisons, en génuflexions, et enfin ils allaient se coucher. Toutefois, du samedi au dimanche, ils passaient la nuit entière en prières et en veilles, et prenaient seulement une heure de repos après la célébration des matines [2]. »

« Il ressort de ces textes, dit M. de La Borderie, que les moines bretons récitaient les heures

[1] *Vit. sancti Leonorii*, Bibl. Nat., ms. lat. 5317, p. 69 verso.

[2] *Vit. sancti David*, dans *Cambro. Best*, SS. p. 127 et 128.

canoniales soit en commun à l'église du monastère, comme matines, vêpres, complies et probablement none, soit en particulier et au cours de leurs travaux, comme il est dit fort explicitement des disciples de saint Lunaire pour les autres heures. Ceux de saint Denis prolongeaient leurs complies par une veille de trois heures, et du samedi au dimanche ne se couchaient qu'une heure. Ceux de saint Brieuc se levaient toutes les nuits, à minuit, pour chanter matines, puis se recouchaient et prenaient un peu de repos avant *laudes*. Les moines de Saint-Lunaire semblent avoir chanté de suite matines et laudes immédiatement avant le point du jour.

« La première partie de la journée de nos moines, jusque vers none (trois heures de l'après-midi), était consacrée au travail manuel ; la seconde partie, entre none et vêpres, à l'étude, à la transcription des livres, à la méditation et à la direction de l'école du monastère. »

Les moines de Saint-Lunaire, de leur côté, ne prenaient rien avant *none* et observaient ainsi tous les jours (sauf les dimanches et fêtes) ce que l'on appelait anciennement le demi-jeûne. Régime sévère assez général dans les monastères scots et bretons. Les statuts pénitentiaux de saint Gildas ne mentionnent jamais qu'un seul repas appelé *cœna*[1].

[1] Et quel repas ! nous l'avons vu plus haut : du pain, du lait, des œufs, du poisson, de la chair de veau marin, et

Pour couchette, après une rude journée de labeur, un sommier plus ou moins bourré de foin, sur lequel le moine doit s'étendre sans quitter ses habits de jour et sans aucune couverture en toute saison.

Voilà quelle était la vie au monastère de Ruis, et la majeure partie des moines la vivait dans toute son austérité. On peut juger de la fidélité des disciples de Gildas à obéir aux statuts que leur saint fondateur avait tracés par les résultats qu'ils ont obtenus. Leur œuvre, comme celle d'ailleurs de la plupart des moines bretons de cette époque, fut vraiment admirable.

Nous avons vu l'aspect que présentait l'Armorique aux émigrants bretons venus de la Grande Ile : « un pays désolé, couvert de landes sauvages, reconquis par la sombre et immense forêt au centre, par la brousse et des taillis épais sur les côtes, des peuplades peut-être redevenues, peut-être demeurées païennes, à conquérir au Christ. » Certes, il y avait de quoi décourager les plus intrépides, mais les nouveaux venus de la Grande Ile étaient conduits par des moines, et ces moines ont eu raison à la fois du sol ingrat et des hommes incultes, de telle sorte que le mot de Taine appliqué par lui aux évêques du reste de la France devrait être

quand des hôtes de qualité visitaient le monastère, un plat de bœuf ou un ragoût de mouton, ce que l'on baptisait du nom pompeux de « consolatio cibi ou refectionis indulgentia. » Pour boisson, de l'eau et quelquefois de la cervoise. (La Borderie, *Hist. de Bretagne*, p. 521-524.)

adressé par la Bretagne de nos jours à ses anciens moines, avec l'accent unanime d'une profonde reconnaissance : « Vous m'avez faite comme les abeilles font leur ruche. » La presqu'île de Sarzeau en particulier défrichée par les disciples de Gildas, est l'une des plus riches contrées du Morbihan.

Ce que fut saint Gildas comme abbé de Ruis, nous l'avons jusqu'à présent conjecturé d'après ses propres écrits : Homme de cœur et de tête, à la fois doux et ferme, sévère et juste, mais compatissant aux faiblesses humaines et toujours miséricordieux.

Le moine anonyme de Ruis qui est désormais notre seul guide, guide bien imparfait hélas [1] ! nous montre combien Gildas savait donner à tous l'exemple. Donner l'exemple! ah! c'est là une rude et dure besogne qui met en branle la vaillance et l'énergie des cœurs les plus fortement trempés, mais besogne nécessaire, grâce à laquelle la parole s'étaye sur la conduite, de telle

[1] Le manuscrit écrit par Vitalis probablement est moins une vie de Saint Gildas qu'un récit de la translation de ses restes. Soit que ce successeur de saint Félix ait manqué de documents antérieurs, soit qu'il ait supposé connue de tous la vie du fondateur, son récit de la création du monastère de Ruis est des plus sommaires. En faut-il conclure avec M. F. Lot que saint Gildas n'ait probablement jamais été en Armorique? Nous examinerons *infra*, p. 378, la témérité de cette conclusion, et nous verrons si Vitalis, auteur très sérieux et digne de créance quand il s'agit de la vie insulaire de saint Gildas n'à fait preuve que d'imagination dans la deuxième partie de son œuvre.

sorte que celui qui parle ou qui commande, a le droit de dire aux autres : Imitez-moi.

Gildas ne faillit pas à cette tâche. « Sa vie, dit le moine de Ruis, resplendit à tel point que ses prières et ses mérites rendirent la santé à plusieurs infirmes malades et lépreux[1] d'alentour qui eurent recours à lui. Du reste, ajoute-t-il, les mérites de notre saint ont obtenu du Dieu tout-puissant maints miracles, en ce lieu même, depuis sa mort jusqu'à nos jours. » Le même biographe nous rapporte qu'un jour où saint Gildas se tenait dans son monastère avec ses frères, des hôtes vinrent le surprendre. Il les accueillit de son mieux, leur fit prendre part à la prière commune et leur rendit toutes sortes de bons offices, leur lavant les pieds et les mains, et mettant à leur disposition tout ce qu'il possédait. Il aurait désiré leur offrir du vin, mais il n'en avait pas. Notre saint renouvela alors le miracle qui s'était opéré aux noces de Cana ; il se mit en prières, puis donna l'ordre de remplir d'eau les vases qui servaient ordinairement d'amphores (*vasa vinoria*), et l'eau se trouva miraculeusement transformée en vin. Saisis d'admiration devant ce prodige, tous les assistants rendirent grâce au Dieu tout-puissant qui justifiait ainsi la promesse faite aux fidèles dans le saint Evangile : « Les œuvres que j'ai accomplies moi-même, ils les

[1] Il existe encore sous le nom de Cagous ou Cacous des familles atteintes de ce terrible mal. Cf. *Annales de Dermatologie*, 1892, p. 1213.

accompliront aussi et de plus grandes encore[2]. »

Gildas, par qui Dieu opérait tant de miracles, ne se considérait comme supérieur à personne, et tout au contraire il s'estimait le dernier de tous. Bien que revêtu des fonctions abbatiales, il s'attachait cependant à servir tous ses frères, afin de donner à ses religieux l'exemple de l'humilité, suivant en cela le précepte divin : « *Qui major est vestrum erit minister.* » Il prenait constamment en effet pour modèle le maître divin qui a voulu qu'on apprenne de lui à être doux et humble de cœur, et l'on a pu, dit encore son biographe, écrire de saint Gildas, comme autrefois de Moïse, qu'il fut l'homme le plus doux de son temps; ainsi il allait dans la vie, sage dans ses enseignements, véridique dans ses paroles, tout à ses prières et à ses veilles prolongées, châtiant sa chair par les jeûnes les plus austères, supportant patiemment les injures, toujours aimable dans ses conversa-

[1] Ceux qui ne voient dans les miracles rapportés par les hagiographes de nos saints bretons, que de simples symboles, n'ont pas manqué de voir dans celui-ci le souvenir de la création à Ruis, par les moines de l'abbaye, des célèbres vignobles de Sarzeau. Ces vignobles existent encore : ils recouvrent une partie notable de la presqu'île et sont capables, grâce à un choix attentif des grappes les plus mûres, de fournir un vin très acceptable. Faute de ce soin, ils justifient le mot du Béarnais qui, voulant faire honneur au vin que lui avait envoyé le duc de Mercœur, aurait, après en avoir goûté, saisi la table à deux mains, et se serait écrié : « Peste ! les ducs de Bretagne n'étaient pas petites gens. » La tradition locale a conservé ce mot, mais comme un compliment.

tions, toujours généreux dans ses aumônes ; sa bonté vraiment était indicible[1].

Il n'est pas surprenant que, sous un tel abbé, le monastère de Ruis soit devenu rapidement célèbre. Les moines y affluèrent et avec eux, les jeunes disciples ou *alumni*. Les fidèles s'y portaient en masse pour entendre de la voix autorisée de Gildas la parole qui enseigne, réconforte et vivifie. Gildas ne pouvait cependant considérer sa mission comme terminée. D'autres Bretons, dans l'Ouest, appelaient, de leurs vœux ardents, le moine qui avait été jadis, sur la terre natale, aujourd'hui abandonnée, un admirable apôtre.

Mais avant d'entreprendre cette nouvelle tâche, de créer peut-être de nouveaux monastères, Gildas éprouva le besoin de se reposer durant quelque temps dans la plus complète solitude, des dix années laborieuses qu'il venait de passer à la tête de son monastère[2].

[1] *Act. SS. O. S. B. Sæc. I*, p. 143.

[2] (3e leçon du 2e nocturne de son office au propre de Vannes).

CHAPITRE III

LA VIE ÉRÉMITIQUE ET LA GROTTE DU BLAVET

L'œuvre historique et l'épistolat de Gildas. — Retour à Ruis (548-550).

Il est peu de moines à cette époque, qui n'aient éprouvé le besoin d'un asile, d'une retraite sûre où, loin des hommes, ils pourraient retremper leur courage, trouver de nouvelles énergies, obtenir par la prière dans la solitude, de nouvelles grâces, et se perdre, ne fût-ce que durant quelques jours, dans la contemplation du divin idéal.

Les fondateurs de monastères semblent avoir éprouvé plus que tous autres ce goût de la vie érémitique. Ces hommes d'action qui ne reculaient devant aucun sacrifice pour aller là où il y avait des âmes à sauver, qui se dépensaient pour leurs frères avec un zèle admirable, semblent presque tous à un moment ou à un autre de leur vie, avoir été pris d'une sorte de lassitude pour la vie en commun, d'un profond dégoût pour le monde dont les désordres, les vices, les misères les attristaient sans cesse : l'existence même du cloître paraît leur devenir à charge et on les voit rêver « à quelque

oasis de solitude et de silence » dans lequel Dieu les appelle pour mieux parler à leur cœur. Réalisent-ils un moment le désir qu'ils ont de silence, de paix et de liberté ?... Leur solitude ne dure guère : Elle inspirait bientôt trop d'envie, dit Montalembert, et leur austérité trop d'admiration pour être longtemps respectée... Souvent quand, au fond de leurs chapelles recouvertes de joncs ou de ramées, ils célébraient leur office nocturne, les hurlements des loups accompagnaient leurs voix et servaient comme de répons à leur psalmodie de Matines [1]. Mais ils redoutaient bien plus les pas et les voix des hommes. Quelquefois, au milieu de la nuit, l'exilé volontaire, qui se berçait de l'espoir de rester à jamais oublié ou inconnu, entend frapper à la porte de sa hutte. Ce sont d'abord quelques petits coups révérencieux et timides : il se tait, pensant que c'est une épreuve du démon. On insiste, il ouvre, il interroge : « Que me veut-on ? Pourquoi venir me poursuivre dans mon réduit solitaire ? Qui êtes-vous ? » On lui répond : « Un pauvre pécheur ou un jeune chrétien, ou un vieux prêtre fatigué du monde [2]. » — Mais que me voulez-vous ? — Me sauver comme vous et avec vous, apprendre de vous le chemin de la paix et du royaume de Dieu. » Il fallait bien admettre cet hôte que l'on n'avait ni attendu ni désiré. Le lendemain ou le surlende-

[1] *Orderic Vital*, l. III, p. 132, édit. Leprévôt.
[2] Maleu, *Chron. Comod.* I, c.

main il en arrivait un autre, puis d'autres encore. Les anachorètes se voyaient ainsi transformés en cénobites et la vie commune s'établissait involontairement et inopinément au sein des forêts les plus reculées. D'ailleurs ils avaient beau fuir de solitude en solitude, ils étaient relancés, atteints, entourés, importunés sans cesse, non plus seulement par des disciples ambitieux de vivre comme eux de silence et de prières, mais par les populations elles-mêmes. Rassurées et confiantes, et se familiarisant à leur tour avec les voûtes ténébreuses des forêts où les avaient précédées ces hommes de paix et de bénédiction, de travail et de charité, elles y suivaient leurs pistes, et quand elles les avaient découvertes, c'était un assaut continuel, les uns apportant des offrandes, les autres demandant des aumônes, des prières, des conseils, tous implorant la guérison de toutes les douleurs du corps et de l'âme[1]. Comment se refuser à ces sollicitations, comment dénier aux pauvres le vrai froment de la vie spirituelle, comment refuser de donner des consolations à des malheureux animés d'une si grande confiance. C'est en vain que le solitaire s'écriait comme Magloire : « Non, je ne puis plus rester à la portée de tout ce monde : je veux fuir et chercher quelque lieu abrupt et inaccessible, où jamais homme n'a pénétré, ni ne pénétrera jamais, où aucune trace humaine ne pourra me

[1] Montalembert. *Les moines et la nature*, p. 385-387.

suivre. » Devant la volonté divine, l'ermite finissait par abdiquer sa volonté propre, et, comme Magloire aussi, au lieu de la cellule solitaire qu'il avait tant rêvée, il se voyait bientôt à la tête d'une nombreuse et prospère communauté [1].

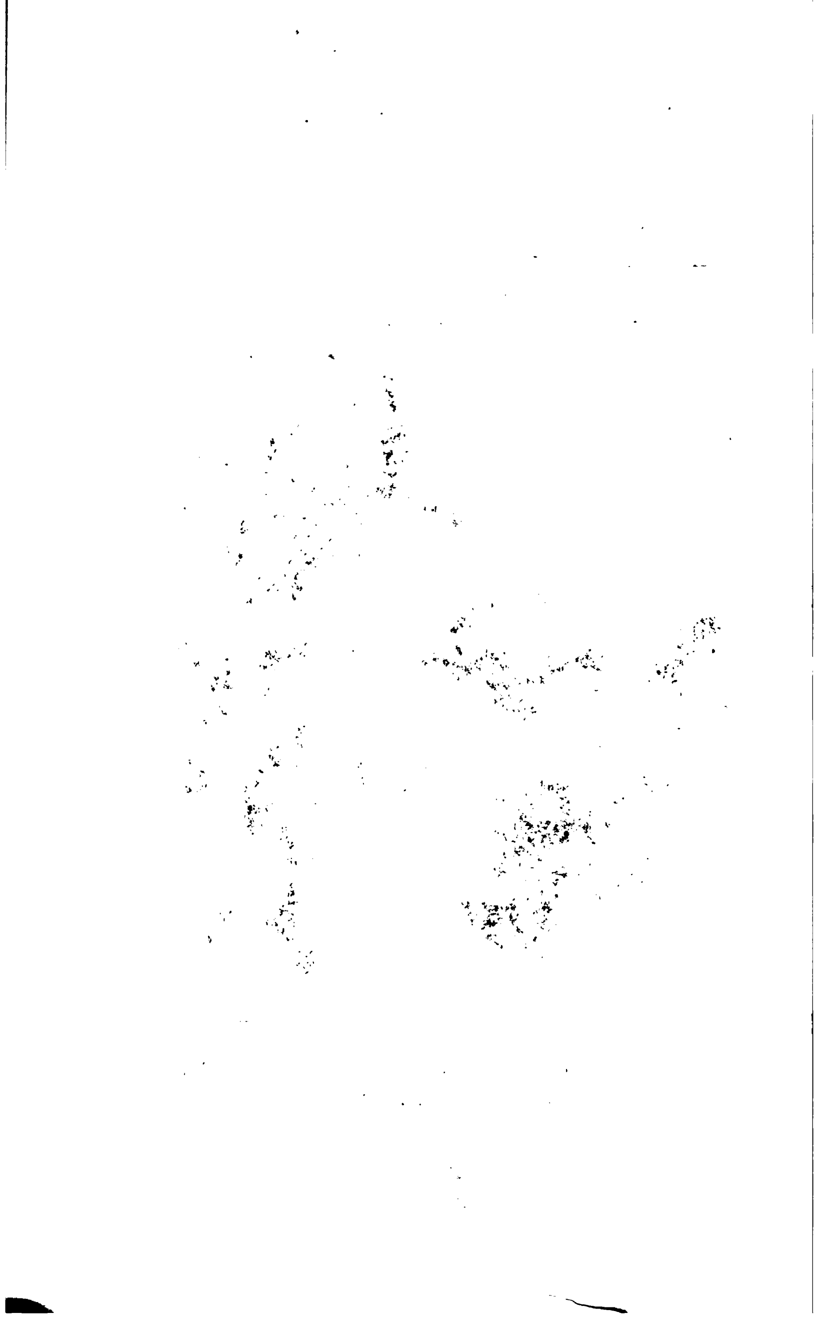
Ainsi en avait-il été pour Gildas. Il avait dû s'arracher à sa chère solitude de Houat, comme il avait été obligé d'abandonner sa retraite laborieuse d'Echni. Sera-t-il plus heureux cette fois? non. Il ne se fait aucune illusion et sait que le temps où il pourra retremper son âme dans la prière et dans le travail sera de courte durée. Il ne doit pas d'ailleurs s'éloigner de son monastère de Ruis, qui a sans cesse besoin de ses conseils; d'autre part il sait que ses compatriotes exilés aussi bien que les indigènes auront bientôt recours à son zèle et à ses enseignements. Il restera donc en Armorique, ne refusant pas le travail de l'apostolat, mais remettant à Dieu le soin de le garder dans ses pieux exercices d'anachorète le temps qui sera nécessaire à la plus grande sanctification de son âme et à l'achèvement aussi du livre qu'il avait commencé dans sa solitude d'Echin.

Dieu permit à son serviteur de réaliser pendant quelque temps ses désirs. S'il est un endroit propice à la méditation spirituelle et au labeur de la pensée, c'est bien celui où s'arrêta saint Gildas sur les bords du Blavet. Le site a certes perdu,

[1] *Vita sancti Maglorii*, ch. x et xi.



L'ERMITAGE DE CASTENNEC. CHAPELLE DES SS. GILDAS ET BIEUZY
(Vannes, collection David).



depuis cette époque, en grandeur sauvage, car la grande forêt de Brécilien est tombée, siècle par siècle, et peu à peu, presque entièrement sous la hache des bûcherons, mais il demeure cependant aujourd'hui encore l'un des plus pittoresques qui existent en Bretagne ; il peut rivaliser avec les plus beaux paysages des Alpes, des Pyrénées ou du Massif Central, et, jusqu'à présent, ce qui n'est point un mérite ordinaire, il a presque complètement échappé aux prétendus embellissements de notre civilisation moderne.

Le voyageur qui a suivi la voie ferrée allant d'Auray à Pontivy et qui est descendu à la station de Saint-Nicolas-des-Eaux, aperçoit immédiatement en face de lui une montagne abrupte de cent pieds au moins qui domine le cours limpide du Blavet, et qui n'est qu'une véritable presqu'île composée de roches granitiques, dont la masse imposante oblige les eaux du fleuve à décrire autour d'elle une ellipse gracieuse de plus de mille mètres avant de reprendre leur course vers l'Océan.

Quand on a franchi le Blavet sur un pont ou sur une simple passerelle d'écluse et que l'on a escaladé la montagne par d'âpres sentiers en zigzags, on se trouve sur le sommet d'une âpre falaise surplombant du côté opposé à celui que l'on a gravi, et cette fois à pic, le fleuve. Se heurtant au contrefort rocheux dont les solides assises l'ont obligé à contourner la presqu'île, le Blavet se voit contraint à

reprendre la voie normale. La vallée qu'il traverse alors, dans la direction de son embouchure est une vallée très encaissée, d'une fraîcheur exquise et qui présente, sur sa droite surtout, des amoncellements de rochers comparables à ceux de Malesherbes ou de Fontainebleau. Le groupe le plus important de ces roches titanesques mérite d'appeler d'une façon toute particulière notre attention, car c'est là que Gildas compléta l'œuvre historique et morale qui l'a rendu à jamais célèbre ; c'est là qu'il pria, qu'il s'offrit, hostie expiatoire, pour la rédemption de ce peuple breton auquel il avait consacré sa vie et pour lequel il se montrait d'autant plus sévère dans ses écrits, qu'il lui témoignait pratiquement, par un dévouement à toute épreuve, le plus tendre et le plus sincère attachement.

Du haut de la presqu'île, on aperçoit, blottie en quelque sorte sous les roches, à quelques mètres du Blavet, une humble chapelle, « petit vaisseau rectangulaire, dit M. de La Borderie, mesurant en dedans environ 22 pieds de longueur, divisé en deux parties par une arcade transversale en ogive dans le style du xve siècle. La partie placée à l'ouest de cette arcade, et qui représente (si l'on veut) la nef, a seulement 8 pieds de long ; la partie orientale (formant le chœur) 12 à 13 pieds, l'épaisseur de l'arcade qui les sépare étant d'un ou deux pieds ».

Une description du xviie siècle (1668) porte : « La roche de saint Gildas se voit encore à pré-

sent, non sans admiration, en forme de chapelle taillée dans le roc, voirement en carré, mais un peu plus longue que large[1]. » La longueur, dit M. de La Borderie[2], étant de 22 pieds, cela implique 18 à 20 pieds de largeur; cependant la largeur actuelle est de 10 pieds au plus. Cest qu'en 1838, en restaurant ce petit oratoire, on ne se borna pas à rebâtir le mur Sud du côté du Blavet, et les deux demi-pignons Est et Ouest; on enleva à l'intérieur (du côté Nord) un autre mur qui masque entièrement la cavité creusée dans la pleine roche par Gildas en arrière du surplomb naturel. Innovation absurde, déplorable à tout point de vue : au point de vue historique, parce qu'elle ôte à cet oratoire son caractère primitif, spécial, original; au point de vue religieux, parce qu'elle soustrait aux regards des fidèles la partie la plus vénérable de ce petit sanctuaire, celle que saint Gildas creusa péniblement de ses propres mains. De toute façon, l'état de cette chapelle est peu décent, absolument indigne du grand saint, du Breton illustre qui l'habita : un vulgaire autel de bois à peine convenable, des barbouillages sur les murs, trois ou quatre statues informes et grotesques, dont celle qui est censée représenter Gildas, porte le costume bénédictin et tient de la main gauche le fût d'une croix à double traverse, insignes qui ne sauraient convenir à un moine breton du VIe siècle. Voilà comme on traite

[1] Biblioth. Nat., ms. fr. 16822, p. 255.
[2] Cfr. La Borderie, *op. cit.*, p. 125-126.

maintenant ce curieux, cet antique sanctuaire qui devrait être pour tous les Bretons l'objet d'une vénération exceptionnelle. Négligence navrante, ingrate, impardonnable. Mgr l'évêque de Vannes, s'il en avait connaissance, tiendrait à honneur — nous en sommes sûrs — de la faire cesser. La première mesure à prendre serait de supprimer immédiatement le mur qui, depuis 1838, supprime la grotte de Gildas[1]. » On ne peut que souscrire au jugement sévère porté par l'*Historien de Bretagne*, mais on ne saurait reprocher aux recteurs de Bieuzy l'ingratitude des Bretons ni l'état d'abandon où se trouve la chapelle de Bieuzy, chapelle où l'on peut encore grâce à eux toucher, malgré un intervalle de plus de treize siècles, des objets que Gildas aurait connus, et qui seraient demeurés les témoins authentiques et matériels de ses travaux. Bien au contraire, on doit leur savoir gré d'avoir défendu, depuis 1838, contre les chemineaux et contre les touristes d'outre-Manche et d'outre-Vilaine, au prix de réels sacrifices, l'oratoire du Blavet et les pieux souvenirs que cet oratoire renfermait. Quant au mur qui, depuis des siècles, séparait la grotte de saint Gildas de cet oratoire,

[1] Voici les dimensions de la chapelle de Saint-Gildas-sur Blavet, dans l'état actuel : longueur totale, environ 22 pieds : largeur, 10 ; — hauteur du mur extérieur (qui regarde le Blavet), 8 pieds ; hauteur de l'édifice jusqu'au faîte, c'est-à-dire à la jonction de la toiture en appentis et en surplomb de la roche, 17 pieds. Dans le mur qui regarde le Blavet sont percées la porte et une fenêtre ; une fenêtre un peu plus grande existe au-dessus de l'autel, dans le demi-pignon Est.

et qu'un ancien recteur aurait établi d'après la tradition dans le but d'empêcher les reptiles de s'introduire par là, surtout pendant les offices, attirés par le chant des fidèles, il a été percé à la suite d'un congrès archéologique tenu à Auray, mais on s'est aperçu que c'était un simple mur de soutènement et qu'il n'existait derrière lui aucune anfractuosité. Tout porte donc à croire que ce fut au milieu même de ces rochers au-dessus de l'oratoire, que saint Gildas établit la cellule dans laquelle il passait les heures très courtes où le sommeil succédait pour lui aux heures très longues consacrées à la prière et au travail.

Si, du haut de la presqu'île où nous l'avons conduit, le pèlerin détachant ses regards de l'ermitage du saint, les porte vers sa gauche, c'est-à-dire vers la partie opposée à l'isthme, vers le promontoire formé par le contour du Blavet, et que l'on appelle la pointe de Castennec, de nombreuses ruines sollicitent son attention. Le paganisme en effet y avait édifié, suivant la tradition, un temple et un autel à Isis, au centre même d'un poste militaire, créé réellement par les Romains dans une situation vraiment inexpugnable et porté sur la carte de Peutinger sous le nom de Sulim. Ce poste avait été occupé par un corps extra-légionnaire composé de soldats maures. Le détachement n'existait plus depuis de longues années, au moment où saint Gildas fixa sa résidence sur les rives du Blavet; il avait disparu avec les autres légions

romaines; mais, le paganisme subsistait encore en Bretagne, la presqu'île de Sulim devait être l'un de ses derniers refuges et les habitants des bords du Blavet avaient tout au moins gardé, avec des superstitions qui devaient subsister jusqu'à nos jours, le culte de la déesse impudique de l'Egypte que Rome vénérait auprès du Panthéon. Là, près d'une ferme appelée la Couarde, gît encore, au milieu de ruines qui appartiennent à un ancien moustier[1], un fragment de borne miliaire romaine[2] et on y a longtemps conservé une statue de taille colossale qui se dressait au-dessus d'un grand bassin de pierre grise où les paysans continuèrent pendant plusieurs siècles à se livrer en certaines circonstances à des ablutions peu chrétiennes[3]. Cette statue, longtemps connue sous le nom de Vénus Callypige, a son histoire, et la critique des archéologues bretons s'est exercée, s'exerce et s'exercera encore longtemps à son égard. Dans un récent article, le savant docteur M. de Closmadeuc croit avoir définitivement résolu le problème de l'origine de la Vénus de Quinipilli. Peu nous importe après tout de savoir si la commune de Baud la possède réellement ou bien si elle n'a

[1] Monastère fondé au commencement du XII[e] siècle seulement, par Alain de Rohan, et qui n'a jamais dépendu de l'abbaye de Ruis, mais de celle de Saint-Samson-de-Redon cf. *Cartulaire de Redon*, p. 349-350.

[2] Un autre fragment a été transporté dans une propriété voisine.

[3] La Borderie. *Op. cit.*, p. 121.

qu'une reproduction de la statue de la Couarde. Ce qu'il nous fallait signaler, et nous le faisons, c'est que, dans le voisinage de l'ermitage de saint Gildas, le culte païen avait encore des racines puissantes et que l'apostolat de notre saint dans cette région avait à compter avec des populations adonnées à des mœurs et à des superstitions opposées également à la morale et aux dogmes du christianisme.

De la ferme de la Couarde, on peut contempler à son aise l'oratoire de Gildas illustré par les souvenirs qui s'y rattachent ; nulle personne ne viendra, sauf aux jours de pardons [1], troubler le recueillement du pèlerin : à peine si l'on peut apercevoir parfois, s'estompant dans le lointain, la silhouette vague, bientôt évanouie de quelque bugul ramenant ses vaches à l'étable.

« Silence de mort »
« Tout dort. »

Comment Gildas connut-il cette merveilleuse oasis de solitude ? — A-t-il, ainsi que quelques-uns l'ont écrit, remonté le cours du Blavet depuis son

[1] Le clergé de la paroisse de Bieuzy, dit Luco, chante la messe dans cet oratoire le deuxième dimanche de janvier, le lundi de Pâques, le lundi de la Pentecôte, le troisième dimanche de juillet et le quatrième dimanche après la fête de Saint-Michel du 29 septembre. Le 28 janvier 1840, le pape Grégoire XVI a accordé à perpétuité une indulgence plénière applicable aux âmes du purgatoire aux conditions ordinaires (Luco, p. 54). La loi de spoliation Briand n'existait pas encore au moment où Luco écrivait, en 1850.

embouchure ? — C'est possible, mais en l'absence de tout document sérieux, nous ne le croyons pas, car les rives de ce fleuve étaient à cette époque, nous pouvons encore en juger aujourd'hui, couvertes de bois inextricables, de buissons épais, de roches presque inaccessibles, et notre saint aurait dû, à chaque instant, contourner des prairies toujours humides que la moindre pluie transforme encore en de véritables lagunes. Il semble plus naturel de croire qu'il suivit simplement l'antique voie romaine qui, à travers la vieille forêt bretonne conduisait de Vannes à Carhaix, et passait précisément à l'extrémité de l'isthme fort étroit par lequel la presqu'île que nous avons décrite se trouve reliée au plateau sur lequel s'élève aujourd'hui le village de Bieuzy.

Les premiers missionnaires bretons connaissaient cette voie : saint Clair y a marqué sa trace ; elle était fréquentée par les voyageurs que la Vierge Marie protège ; nous l'avons suivie, nous-mêmes, avec le recteur de Bieuzy [1], un de ces vaillants prêtres du Morbihan qui se dévouent tout entier à leurs ouailles, et dont la modestie trop grande ne peut cependant cacher à ceux qui vont au fond avec une foi très vive, une connaissance parfaite de l'histoire de leur paroisse, une érudition de fort bon aloi, puisée aux meilleures sources.

Le moine de Ruis nous montre saint Gildas

[1] M. l'abbé Cadic, ancien vicaire de Saint-Gildas-d'Auray.

édifiant de ses propres mains son oratoire du Blavet, sous l'auvent que formaient les rochers en saillie, maniant le pic et la truelle, faisant jaillir du sol une source limpide qui coule encore et s'appliquant de toutes ses forces à donner à la nouvelle demeure qu'il consacrait au Seigneur, à défaut de luxe, un caractère de grande simplicité et de grande décence. Manquant de verre pour fermer, ainsi qu'il le désirait, son oratoire du côté du Sud, c'est-à-dire du côté du Blavet, Gildas, dit-il, se mit en prière, puis, se relevant, se dirigea vers une pierre dont avec le secours d'en-haut, il tira un verre excellent [1].

Il obtint d'excellente farine en broyant du froment à l'aide d'une meule sur une table de pierre.

[1] M. de La Borderie, dont l'âme était cependant sincèrement croyante, s'évertue ici encore à trouver une explication rationnelle au récit du moine de Ruis dont il admettait la pleine sincérité. « Gildas, dit-il, ayant prié Dieu, découvrit tout près de là une espèce de pierre qui, broyée, donnait un sable excellent pour faire du verre, et comme il était, on le sait, fort habile en toutes les industries, il en fabriqua pour clore sa fenêtre une belle lame » *op. cit.*, 123. « Le moine de Ruis dit simplement : « Surgens ab oratione, abiit ad quamdam rupem et ex eâ optimum tulit vitrum. »

Le manuscrit latin de la Bibliothèque Nationale donne cette version : « Abiit ad quamdam rupem et de petra vitrum optimum fecit, (ms lat. 5318, f. 164, 5e col.).

Or, sans être géologue de profession, on peut affirmer que jamais notre saint — étant donnée la nature des roches voisines de l'oratoire, et étant donné surtout le peu de moyens dont il disposait — n'aurait pu fabriquer du verre à Castennec. L'*Historien de la Bretagne* devait admettre le miracle ou condamner comme pure légende le passage qu'il essaie d'expliquer. La foi ou la négation s'imposait ici... comme ailleurs. Le merveilleux est un bloc.

Cette meule existe encore[1]. « Bien des malades, ajoute l'hagiographe de Ruis ont recouvré à cette meule leur santé, tant par la puissance du Christ que par le mérite du saint. »

Gildas sortait parfois de sa solitude pour visiter Ruis et pour annoncer l'Évangile aux populations trop éloignées du Blavet pour venir d'elles-mêmes à lui. Aux riverains du fleuve, il était toujours accessible.

Il semble, dès l'origine de son ermitage, avoir eu un compagnon du nom de Bilci ou Bieuzi, que Gildas avait appelé à partager sa solitude, à travailler avec lui et qui devait donner son nom à l'église dont dépend aujourd'hui Castennec[2]. Nous aurons l'occasion de reparler de ce saint et nous

[1] « Molam quoque ibi fecit, cui triticum immisit ac manu vertit, quæ usque in præsens tempus in eodem loco servatur » (*Mon. germ.*, p. 96). Elle se trouve aujourd'hui, bien qu'elle ait été mutilée par les ouvriers du canal de Nantes à Brest, dans la chapelle même. Quand on la frappe, elle rend un son analogue à celui d'une petite cloche. Et de là vient sans doute la tradition, encore populaire, qui en fait la cloche destinée par saint Gildas à appeler les habitants du voisinage aux offices et aux prédications de notre saint. Cette tradition est peu vraisemblable, car le son ne serait pas entendu à cent mètres, et le moine de Ruis en fait simplement, nous venons de le voir, le moulin à bras de Gildas. La légende du XVII[e] siècle va plus loin encore que la tradition populaire, et elle défigure le document sur lequel nous nous appuyons ; d'après elle, Gildas ne mit du grain qu'une seule fois dans son moulin ; il lui suffisait de tourner et de retourner sa meule, pour qu'elle rendît toujours et fût pour lui un inépuisable grenier d'abondance. (Cf. Bibliothèque Nationale, manuscrit français déjà cité.)

[2] *Ecclesia sancti Bilci*. Cf. *Cartulaire de Redon*, p. 35. De Courson, éd.

ne le citons ici que pour mémoire, car nous avons hâte de rappeler avec l'hagiographe de Ruis, que c'est dans la grotte du Blavet que saint Gildas écrivit l'*Epistola* « la seconde partie, la plus éloquente du *De Excidio*, l'ardente invective contre les tyrans, laïques et ecclésiastiques dont les fautes, les vices, les crimes, avaient causé les désastres de la nation bretonne [1] ». Et ceci nous amène à considérer en Gildas, non plus l'auteur ascétique, mais l'écrivain, Gildas l'*historien* complète Gildas le *sage*, sans le faire oublier.

C'est dans la solitude de l'île d'Echin que Gildas aurait écrit la première partie du *De Excidio Britonum*, et nous aurions pu analyser déjà cette œuvre, quand nous l'avons signalée, mais nous avons attendu jusqu'ici pour pouvoir jeter sur l'ouvrage entier un regard d'ensemble [2].

Le *Liber querulus*, le *De excidio Brittanniæ* est l'œuvre d'un historien à la fois d'un moraliste et d'un patriote, on ne peut lui dénier ce triple carac-

[1] « Denuo sanctus vir a fratribus rogatus religiosis, qui ad eum e Britanniis venerant, scripsit Epistolarum libellum, in quo quinque reges ipsius insulæ redarguit. » Mommsen. p. 97.

[2] Nombreux sont les auteurs qui n'admettent pas que l'on distingue entre les deux écrits de Gildas qui ont porté longtemps le nom d'Historia et d'Epistola. Nous croyons pour notre part que les raisons qui militent en faveur de l'unité de l'œuvre de Gildas sont excellentes et que la distinction que l'on a établie ne repose pas sur des bases très solides : mais rien ne s'oppose à ce que Gildas n'ait pas repris son œuvre inachevée et ne l'ait complétée plus tard, en l'appuyant sur des considérations d'ordre purement moral et sur des textes de la Sainte-Écriture.

tère. Beaucoup cependant n'ont vu en Gildas qu'un prédicateur s'acharnant à flageller les fautes et les crimes de ses compatriotes et vitupérant avec une âpre éloquence contre ceux dont les vices ont conduit la Bretagne à sa ruine. D'autres n'ont vu en lui qu'un homme dont le patriotisme farouche se refusait à toute justice vis-à-vis de ses concitoyens vaincus et semblait même éprouver quelque plaisir à relever et à exagérer leurs fautes pour mieux aiguiser les traits de sa satire... L'historien n'existe plus à leurs yeux et sa sincérité comme son patriotisme leur devient suspecte. Mais ont-ils vraiment lu l'œuvre de Gildas ?

Dès les premières pages de la préface, ils auraient compris que l'écrivain parlera en toute franchise, dans le seul but de tirer des événements antérieurs les enseignements nécessaires au relèvement de la Bretagne, car c'est dans les fautes et les désastres du passé autant que dans les défaillances du présent qu'il faut apprendre les malheurs que l'avenir peut apporter après lui.

« Ce livre, écrit Gildas, fait de pleurs, plus que de plaisirs, écrit en un mauvais style, mais sans malice, où je déplore, avec des réprimandes mêlées de larmes, la ruine commune de nos biens et le comble de nos maux, n'allez pas croire que je l'ai ainsi composé parce que je méprise les autres et me préfère à tous. Non, ma seule inspiration, c'est ma douleur en face des misères et des fléaux de ma patrie, c'est ma joie si je pouvais la voir

PREMIÈRE PAGE DU MANUSCRIT D'AVRANCHES

(Gracieusement communiquée par M. André Oheix).

guérir! Mon but d'ailleurs n'est point de peindre ici la vaillance de nos guerriers intrépides dans les cruels périls de la guerre, c'est de flétrir la couardise des lâches. Je me suis tu jeune, je l'avoue avec une grande tristesse de cœur, comme en est témoin Celui qui sonde les cœurs et les reins, mais ce livre, je suis, depuis dix ans, résolu à l'écrire, je l'ai conçu dans mon âme avec une immense douleur d'esprit et j'ai sans cesse eu présente, dans un grand déchirement de cœur et une profonde stupéfaction d'intelligence, l'image lamentable des maux, des vices, des périls de ma patrie : C'est ce qui fait que je lui adresse aujourd'hui ce solennel avertissement. »

Voici d'après Cormac[1] et le manuscrit de Cambridge (Ff I 27), le plan du *De Excidio Britanniæ*. Nous regrettons très sincèrement que M. de La Borderie qui devait nous donner de cet ouvrage une traduction complète, n'ait pu, avant sa mort, mener à terme son projet. Mais M. Ferdinand Lot, le savant professeur à l'École des Hautes Études, semble avoir entrepris cette œuvre, et tous ceux qui le connaissent attendront avec impatience le résultat de ses travaux.

CHAPITRE PREMIER. — Description de l'Ile de Bretagne, comment elle fut pesée dans la balance divine comme contrepoids du monde : sa situation, son

[1] Cf. Mommsen. *Monumenta Germaniæ historica. Auctores antiquissimi XIII chronica Minora.* III, p. 17 et pp. seq.

aspect, sa nature, son charme et sa beauté ; sa fertilité, sa richesse, sa longitude et sa latitude, ses villes anciennes et ses principaux fleuves, ses rivières aux flots limpides et doucement murmurantes, ses claires fontaines et ses pâturages ; la fraîcheur de ses lacs et la violence de ses torrents [1].

Chapitre II. — De la trop grande oppression des indigènes et de la férocité des païens [2].

Chapitres III et IV. — Par quelle fourberie les Romains firent des Bretons leurs sujets, malgré leur résistance belliqueuse et opiniâtre. Comment les conquérants finirent par gouverner les Bretons au moyen de collecteurs d'impôts, de sorte que l'île était censée province romaine plutôt que pays breton, où l'on voit que toute pièce de bronze, d'argent et d'or, portait l'effigie de César [3].

Chapitres V, VI et VII. — Époque où parut le christianisme. La persécution qui sévit sous Dio-

[1] Cf. *supra*, pp. 16 et 17.

[2] Avant la conquête romaine.

[3] Comme dans tout le reste de son œuvre, Gildas, faisant, à sa manière, l'histoire de la conquête de l'Ile par les Romains, procède par tableaux d'ensemble, sans descendre au détail, sans donner aucun nom propre ; mais il semble, sur cette époque, avoir une connaissance défectueuse des historiens anciens : tous attestent la vigourense résistance opposée aux Romains par les Bretons. Gildas nous les représente au contraire se courbant lâchement sous le joug qu'on leur avait selon lui imposé « moins à coups de glaive qu'à coups de fouet ». La Borderie, p. 267.

clétien — la glorieuse floraison des martyrs en Bretagne et dans l'Église universelle. — Comment l'Église, au moment où elle commence à respirer librement, se trouva la proie de l'hérésie arienne et de tristes abandons[1].

Chapitre VIII. — Comment la nation bretonne reçut les généraux romains[2].

Chapitre IX. — Comment, pressés par les Scots et les Pictes, les Bretons sollicitèrent le secours de Rome et l'obtinrent. Le conseil qui leur est donné par les Romains de construire un mur à travers l'île entre les deux mers, sur plusieurs milles, de la mer de Scotie jusqu'à la mer d'Hibernie — c'est-à-dire de Kaïr-Eden, cité très ancienne placée à peu près à deux milles du monastère d'Abexcurnig, aujourd'hui Abercorn, à la cité d'Altcluth — lequel mur d'ailleurs, ayant été bâti, moins en pierres qu'en simple palissade, ne servit à rien... Et les incursions des barbares recommencèrent aussitôt après le départ des Romains[3] (Bède. *Hist. Eccles.*, I, 12).

[1] Cf. *supra*, chap. I. La Borderie, p. 267. Gildas ne parle pas du pélagianisme : il se contente, suivant son habitude, de citer la première hérésie et d'envelopper toutes les autres dans une formule générale.

[2] Cf. *supra*, chap. I.

[3] Ces chapitres comme les suivants sont d'une importance historique très grande ; le récit de Gildas a la valeur d'un témoignage contemporain, dit M. de La Borderie, car les événements que Gildas rapporte ou bien il les a vus lui-même, ou bien il les tient directement de personnages — comme saint Illtud — qui y ont assisté. Si ce récit nous manquait,

CHAPITRE X. — De la mission à Rome des envoyés bretons qui, les vêtements déchirés, les cheveux couverts de poussière, exténués, solliciteurs larmoyants, quémandeurs plaintifs, tremblants de tous leurs membres, obtinrent des Romains les secours qu'ils sollicitaient.

CHAPITRE XI. — Du nouvel appel fait par les Bretons et comment les Romains, tout en louant les Bretons de recourir à eux, se bornèrent à leur conseiller de construire un nouveau mur allant d'une mer à l'autre ; comment les Bretons obéissants établirent ce mur, de la mer de Norwagie à la mer de Galwadie, sur une longueur de huit pieds et une hauteur de douze pieds, lequel mur fut, de distance en distance, muni de forteresses, et cela à l'endroit où l'empereur Sévère avait sur une longueur de cent trente-deux mille pas, établi un très grand fossé et un très fort retranchement flanqué de nombreuses tours (c'est-à-dire depuis la villa que les Angles nomment *Wallescende Clatine Caput Muri* et qui touche à Tynemouth) ; le mur ainsi établi se trouvant fort éloigné du premier dont nous avons parlé et qu'ils avaient élevé au midi près de Kair-Eden sur la mer de Scotie.

CHAPITRE XII. — Où l'on voit la levée d'armes

nous n'aurions pour y suppléer que des fables, ou plutôt il resterait dans l'histoire des Bretons une lacune d'un siècle — dur siècle rempli cependant pour les Bretons d'événements tragiques et décisifs !

de la rude nation des Scots, à la nouvelle du refus des Romains de venir en aide aux Bretons, et la façon dont elle harcela ces derniers.

Chapitre XIII. — De la vive résistance opposée par les Bretons, délaissés malgré leurs suppliques à Rome, aux Pictes qu'ils réussissent à repousser.

Chapitre XIV. — Où il est montré comment toute justice avait disparu dans les contrées occupées par les Bretons, comment la vérité avait chez eux fait place à la corruption, et que les moines eux-mêmes n'avaient pas échappé à cette perversion.

Chapitres XV, XVI et XVII. — Dans lesquels on voit les Bretons appeler à leur aide, contre les Pictes et les Scots, les Saxons, et les bien recevoir, ce qui fut pour eux de la part de Dieu le juste châtiment de leurs fautes. — Comment les Saxons descendus sur leurs longs navires, à trois reprises différentes, dans l'Ile, se tournèrent contre ceux qui les avaient appelés, exigèrent d'eux des subsides exorbitants, firent de leurs réclamations le sujet de véritables hostilités, et osèrent piller les sanctuaires mêmes de Dieu.

Chapitre XVIII. — De quelle manière Ambroise Aurélien seul sut leur résister, et quelle fut l'année de la naissance de Gildas le Sage.

Chapitre XIX. — Récapitulation des chapitres

ci-dessus rapportés, et promesse par l'auteur d'écrire un livre plus important sur les rois bretons et sur les luttes qui ont eu lieu pendant leurs vies[1].

Thiers disait que, pour apprécier la valeur d'un ouvrage, il suffisait à la rigueur d'en parcourir la préface et la table des matières. Si cette parole est exacte, nos lecteurs ont déjà quelque idée de l'importance offerte par cette première partie de l'œuvre historique de Gildas. Cette importance ressortirait mieux encore à leurs yeux si nous pouvions sortir du cadre que nous nous sommes tracé et montrer les nombreux emprunts qui furent faits à Gildas par le vénérable Bède et les historiens postérieurs à notre saint. Nous devons nous borner ici à une simple analyse, renvoyant nos lecteurs aux travaux de Mommsen et de Mgr Duchesne sur les premiers historiens de la Grande-Bretagne[2].

Cette première partie de l'œuvre de Gildas avait eu parmi les Bretons un grand retentissement; on lui demanda de tenir la promesse qu'il avait faite de la compléter, un jour, avec la grâce de Dieu. Peut-être saint Cado, qui venait d'émigrer à son tour en Armorique, à quelques lieues de Ruis, avait-il déjà renoué avec Gildas les relations toutes fraternelles

[1] Mommsen. *Mon. germ. hist.*, t. XII, p. 21 et seq.

[2] Mommsen. *Mon. germ. hist. Auctore antiq. B.*, Cfr. eq. L. Duchesne, *Bulletin critique* 1885, VI, p. 25 *Ibid.*, 1888. p. 284 du même auteur. *Revue celtique*, vol. XV, p. 195-197. « Nennius retractatus », réponse au « Nennius Vindicatus » de Zimmer.

qui avaient existé entre les deux saints missionnaires en Irlande et dans la Grande-Bretagne, et lui avait-il demandé de poursuivre dans le désert de Castennec l'ouvrage commencé dans l'ermitage d'Echni ? En tous cas, le biographe de Ruis nous dit que c'est sur les sollicitations formelles d'une délégation composée de moines venus à cet effet de la Grande-Bretagne, au nom de leurs compatriotes, que Gildas se résolut à reprendre la plume, une fois son oratoire terminé[1]. Saint Bieuzy, dont l'origine insulaire ne fait pas de doute, avait sans doute appartenu à cette délégation et obtenu du saint abbé la grande faveur de partager sa retraite, et de s'associer à ses travaux.

Saint Gildas avait été ainsi mis, s'il ne l'était déjà, au courant des dangers nouveaux qui menaçaient les hommes de sa race. Arthur était mort, et, avec lui, la confédération qu'il avait constituée : les divisions intestines avaient recommencé, sous les yeux des Saxons qui attendaient le moment propice pour reprendre leur œuvre de conquête ; le clergé séculier et le clergé régulier s'usaient en des luttes fratricides, dans lesquelles intervenaient très souvent les petits rois dont la corruption était aussi grande que leur insouciance à l'égard du péril national. La simonie dominait partout. Il fallait qu'une voix

[1] Denuo sanctus vir, a fratribus rogatus religiosis qui ad eum e Britannià vénérant, scripsit Epistolarem libellum, in quo quinque reges ipsius molœ redarguit : « Habet etenim, inquit, Britannia reges sed tyrannos, judices habet sed impios ». *Vit. S. Gildæ*, cap. XIX, édit. Mabillon, p. 144.

autorisée rappelât les puissants de la terre au sentiment de leur devoir et de leur responsabilité. Gildas accepta cette mission.

La deuxième partie du livre du saint est connue sous le nom d'*Epistola* : c'est moins une œuvre historique qu'une philippique ecclésiastique : elle est d'ailleurs de beaucoup la partie la plus éloquente de l'ouvrage; mélange singulier, a écrit M. de La Borderie, de satire ardente et de sermon terrible ; satire enflée d'hyperboles, sermon qui devient un centon de la Bible ; mais, partout se reflètent la flamme du patriotisme, l'ardeur de l'apostolat, le cœur, l'éloquence, la foudre d'un prophète et celle d'un tribun !

L'Epistola se compose elle-même de deux chapitres, le premier contient l'invective contre les rois (*increpatio in reges*), le second, la réprimande contre le clergé (*acris correptio in clerum !*)

M. l'abbé Le Garrec nous a donné du premier chapitre un excellent commentaire[1].

Après l'historien, dit-il, qui raconte et qui gémit, voici le juge qui condamne et qui châtie. Gildas cite à sa barre les cinq rois bretons, et, à mesure qu'ils passent devant lui, il trace de chacun un inoubliable portrait. Il parle plutôt qu'il n'écrit : on croit le voir assis sur un tribunal ; on voit son geste menaçant, son regard indigné, on entend sa voix terrible. Le ton prophétique, les allusions

[1] L'abbé Eug. Le Garrec. *Semaine religieuse de Vannes*, op. cit.

bibliques, la profondeur du trait, l'énergie du style, tout semble rappeler les *Paroles d'un croyant*. Mais quelle différence profonde ! Dans Lamennais, on sent la haine d'un révolté : dans Gildas, au contraire, le zèle et la miséricorde d'un apôtre. L'abbé de Ruis se propose de convertir les coupables, et non d'exciter contre eux la haine de leurs sujets : après avoir flétri leur vice et leur avoir montré la honte de leurs crimes, il leur rappelle les récompenses que Dieu accorde au repentir, et les supplices que sa justice réserve à l'impénitence finale.

Il leur met sous les yeux les désordres dont la Bretagne entière est le théâtre. Ce passage est le seul que l'on cite dans les biographies. Le voici dans son éloquence et sa hardiesse.

« La Bretagne[1] a des rois, elle a des juges ; mais ces juges sont impies et ces rois sont des tyrans. Ils ne pillent et ne foulent que les innocents ; ne vengent et ne patronnent que les scélérats et les voleurs. Ils ont plusieurs femmes, mais ce sont des courtisanes et des adultères. Ils jurent souvent, mais se parjurent ; font des vœux et les rompent immédiatement ; ils prennent les armes, mais toujours contre leurs concitoyens et contre la justice. Ils poursuivent volontiers les voleurs à travers champs ; mais les larrons qui siègent à leur table, ils les aiment, ils les comblent de présents. Ils font de larges aumônes, mais ils entassent sur

[1] L'Ile de Bretagne.

leurs têtes des montagnes de crimes. Ils siègent dans la chaire des juges, mais ne s'inquiètent guère des règles de la justice. Ils méprisent les innocents et les humbles ; mais les hommes de sang, les parricides, les orgueilleux, les adultères, tous les ennemis de Dieu, loin de les détruire eux et leur nom comme ils le devraient lorsque l'occasion s'en offre, ils les portent aux nues de tout leur pouvoir. Ils ont dans leurs prisons des captifs, que la fraude plus que la justice a chargés de chaînes. Ils se présentent devant les autels pour prêter serment, l'instant d'après ils les foulent aux pieds comme des pierres souillées de boue [1].

Après le tableau des crimes, saint Gildas prend à partie successivement les plus coupables. Ils sont au nombre de cinq : Constantin, Aurelius Conan, Vortipor, Cuneglas et Maglocun, tous rois. Que penserait-on aujourd'hui d'un prêtre qui élèverait la voix pour flétrir les puissants qui oppriment les consciences et scandalisent les peuples et s'exprimerait en ces termes ?

« Le roi Constantin, le lionceau de l'immonde lionne de Domnonée, ne doit pas ignorer ces crimes. Par un serment solennel prononcé devant Dieu et l'assemblée des saints, il avait promis que jamais il ne tendrait de pièges à ses sujets. Et voilà que, avant qu'un an soit écoulé, violant la promesse qu'il avait faite à sa mère selon la nature et à sa

[1] Traduction de La Borderie, Gildas : de Excidio Britanniæ, § 27, édit. Stevenson.

seconde mère l'Église, il a fait percer le flanc d'enfants fils de rois, ses parents et égorger leurs défenseurs : et cela dans le sanctuaire[1], si bien que le sang a rejailli sur les nappes sacrées, et que l'autel où l'on immole la céleste victime, a été couvert de la pourpre des martyrs. Encore si on trouvait dans sa vie intérieure une sorte de contrepoids à ces crimes ! Mais sa vie entière est remplie de débauches. Dans son cœur stérile pour toute autre semence, il a planté le pied de la vigne de Sodome fécondée par la rosée empoisonnée de ses désordres, la plante a grandi et a fini par donner ces deux immondes fruits : l'homicide et le sacrilège. — Pourquoi s'étonner de mon langage, bourreau de ta propre âme ? Pourquoi allumer contre toi les flammes d'un feu qui ne doit pas s'éteindre ? Reviens, je t'en prie, au Christ, puisque tu es si courbé sous l'immense poids de tes crimes; reviens à ce père miséricordieux qui reçut avec tant de bonté son fils prodigue repentant. Si tu méprises mon avertissement, sache que tu seras entraîné et brûlé éternellement dans un torrent de feu. »

« Constantin était, dit encore M. l'abbé Le Garrec, un descendant d'Arthur. Quelques historiens affirment qu'il profita de ces leçons et revint sincèrement à Dieu. On ajoute même qu'il quitta le trône, se fit religieux, prêcha l'Évangile aux infi-

[1] Dans le sanctuaire !... V. Dom Besse ! op. cit. Immunité, droit d'asile.

dèles [1] et souffrit le martyre. L'histoire ne dit rien de la conversion des autres rois.

Un texte de la première partie permet de croire que le second Aurelius Conan était le fils d'Ambroise Aurélien qui, un demi-siècle auparavant, avait remporté sur les Saxons une victoire décisive. Il nous apparaît ici comme un tyran d'une humeur farouche dont les cruautés avaient fait la solitude autour de lui, une sorte de Tibère au petit pied. La parole de Gildas dut le réveiller dans cette solitude comme un coup de tonnerre.

« Et toi Aurelius Conan, est-ce que tu ne roules pas dans un torrent aussi fangeux, plus fangeux peut-être de parricides, de fornications et de débauches ? Pendant que tu redoutais la paix de ton pays comme le plus grand des maux, et que ton âme ne respirait que le sang et le carnage des guerres civiles, tu te fermais la porte du ciel. Maintenant tu es seul, abandonné et semblable à un arbre qui sèche au milieu d'une plaine déserte. — Penses-tu vivre longtemps encore ? Souviens-toi de tes pères qui ne sont plus, et de tes frères, enlevés par une mort prématurée. Penserais-tu par hasard que Dieu, à cause de ta piété, t'accordera d'égaler l'âge de Mathusalem ? Prends garde : si tu ne te convertis au Seigneur, ce Seigneur

[1] Où cela? Les Bretons ne voulaient pas convertir les Saxons, Gildas lui-même ne l'aurait pas longtemps essayé ; dans tous les cas, ce n'aurait été qu'un essai individuel.

tournera contre toi son épée vibrante : des peines éternelles te broieront dans les entrailles de l'enfer, où tu renaîtras sans cesse pour souffrir toujours.

« Et toi, Vortipor, roi de Demeta, mauvais fils d'un père vertueux, semblable par tes mœurs au léopard, couvert de tes crimes comme d'autant de taches et de couleurs disparates, pourquoi lorsque tes cheveux blanchissent, restes-tu ainsi sur ton trône, élevé par la ruse, et souillé de la base au sommet de parricides et de débauches ? Tu bois dans la coupe de tes crimes, comme si elle était remplie d'un vin généreux ; ne vois-tu pas que cette coupe, au lieu de te ranimer, t'épuise, et que tu touches au seuil de la vie ? Le peu de jours qui te restent, ne les consacre pas à offenser Dieu. Si tu cries vers lui, il t'écoutera : mais si tu ne te convertis pas, le ver qui te rongera ne mourra pas, et le feu qui te brûlera ne s'éteindra jamais.

« Et toi, Cuneglass, semblable à un ours et plongé dans la fange de tes crimes depuis la jeunesse, contempteur de Dieu et son courageux persécuteur, tu n'as jamais cessé de faire la guerre à Dieu et aux hommes, à Dieu par tes péchés, aux hommes par tes homicides. Tu as chassé de ton palais ta femme, et tu as poussé l'audace jusqu'à briser les portes du cloître et prendre pour épouse une vierge consacrée au Seigneur. Tu as oublié que les criminels n'entrent pas dans le royaume des cieux. Comme les saints ont dû soupirer, gémir et s'imposer des pénitences pour réparer tes

crimes ! Au lieu de les faire pleurer, fais prier pour toi ceux qui peuvent lier et délier, sinon tu apprendras à tes dépens, dès ici-bas, quel grand malheur c'est d'avoir abandonné Dieu[1], et dans l'autre monde tu seras entraîné dans un tourbillon de feu, sans pouvoir jamais mourir, car les tourments des damnés sont éternels comme les joies des justes[2].

« La partie de la lettre la plus éloquente, dit enfin l'abbé Le Garrec, est celle qui fut destinée au dernier roi. Autant qu'il nous est permis de le croire, Maglocum devait être un caractère généreux, mais porté aux extrêmes, capable, un jour de ferveur, d'embrasser la pénitence la plus rigoureuse et, peu après, de se jeter dans les excès des vices les plus monstrueux. Gildas ne le traite pas avec une moindre violence ; mais il semble, à cause de ses qualités naturelles, attacher un plus grand prix à sa conversion. Il ne se contente plus de promettre et de menacer, il veut l'émouvoir par des considérations plus élevées. »

« A toi, à toi, maintenant, Dragon de l'Ile de Bretagne, qui as chassé tant de tyrans du trône et de la vie, toi, le dernier roi nommé dans mes écrits, le premier dans le mal, supérieur à beaucoup d'autres en puissance et en malice ; plus abondant en largesses et plus fécond en péchés ; fort dans les combats, plus encore dans les forfaits qui tuent

[1] Scito et vide quia malum et amarum est dereliquisse. Dominum tuum.

[2] Trad. Le Garrec.

l'âme. Pourquoi, Maglocum, tout dégouttant de vin sodomitique, te roules-tu comme un idiot dans la noirceur de tes crimes ? Puisque le Roi des Rois t'a élevé, par ta puissance, par l'origine de ta race, au-dessus de presque tous les chefs de la Bretagne, tu devrais te montrer à lui meilleur que les autres ; pourquoi te montres-tu pire ? Ecoute l'authentique déclaration de tes crimes, de ceux-là seulement (car j'omets les autres) dont le bruit court partout.

« Le roi ton oncle et ses guerriers intrépides, pareils à des lions dans les combats, n'est-ce pas toi qui, au début de ta jeunesse, les massacras traîtreusement par le glaive, la lance et le feu ?... Plus tard, ta fureur de régner ainsi satisfaite par la violence s'amortit. Les remords aidant (tu en avais alors), tu te mis à méditer sans cesse sur la loi divine et sur la règle des moines, en secret d'abord, puis en public. Enfin, en face de Dieu tout-puissant, des anges et des hommes, avec le ferme propos (tu le disais. du moins) de rester fidèle à ton vœu, tu te vouas pour toujours à la vie monastique.. Corbeau changé en colombe, tu vins chercher un asile sûr et un rafraîchissement salutaire dans les grottes habitées par les saints.

« Quelle joie pour l'âme maternelle de l'Église si tu avais persisté dans le bien ! Quelle flamme d'espoir céleste aurait illuminé tous les cœurs désespérés !... Ta persévérance dans la bonne voie eût fait naître, sur la terre et au ciel, autant de douce joie qu'on y verse aujourd'hui de larmes en te

voyant, comme un dogue malade, revenir à ton affreux vomissement. Mais non, ton odieuse apostasie a fait de tes membres les instruments du péché et du diable que tu écoutes maintenant de toutes tes oreilles. Ce ne sont plus les louanges de Dieu modulées d'une voix sonore par les soldats du Christ, ni les tons de la mélodie ecclésiastique que tu entends : ce sont les éloges de véritables bandits, pièces sans valeur, pleines de mensonges et d'une bave écumeuse qui souille tout ce qu'elle touche, débitées par des panégyristes qui poussent des cris furieux [1].

« Après la rupture de ton vœu monastique, les liens de ton premier mariage, bien que devenus par ce vœu même illicites, tu les dédaignes ; tu ne veux plus de ta propre femme et il te faut celle d'un autre, non pas même d'un étranger, mais la femme du fils de ton frère ! Pour satisfaire cette passion, ta tête endurcie, déjà ployant sous des masses de péchés, y joint un double parricide ; le meurtre de ton neveu et celui de ta femme, que tu avais reprise pendant quelque temps : sous un tel comble de sacrilèges, cette tête coupable s'incline de plus en plus vers l'abîme. Enfin, la complice, la conseillère de ces nombreux attentats ainsi rendue veuve,

[1] Præconum ritu bacchantium (Gildas de Excid., § 34 éd. Stev). On croit que Gildas, dans ce passage, fait allusion aux bardes bretons, du moins à quelques-uns d'entre eux ; car ce serait aller (selon nous) beaucoup trop loin que de voir là, comme quelques auteurs l'ont fait, une condamnation en masse de la profession bardique.

tu l'as mise dans ton lit par un hymen solennel, que tes parasites menteurs — du bout des lèvres, non du fond du cœur — déclarent légitime et que nous proclamions, nous, le plus grand des crimes[1]. »

Ici Gildas ne peut retenir ses larmes : « Quels saints, s'écrie-t-il avec Virgile, au récit de pareils forfaits, n'éclateraient-ils pas en sanglots ? Quel prêtre ami de Dieu ne répéterait-il avec des gémissements dans la voix (cum ullulatu magno) la parole du prophète : « Quis dabit oculis meis fontem lacrymarum et plorabo die ac nocte ! »

Après son implacable réquisitoire, Gildas évoque le juge souverain, il nous montre Dieu lui-même condamnant les mauvais princes par la bouche de ses prophètes et les oracles de ses Ecritures. Toute la Bible est appelée en témoignage; tout un arsenal de textes et de citations foudroyantes écrase les coupables et autorise l'arrêt porté par Gildas contre Maglocum et ses pareils[2].

« Si vous fermez les oreilles à tous ces avertissements, si vous dédaignez les prophètes, si vous méprisez le Christ — alors le ténébreux torrent du Tartare vous enveloppera de son tourbillon fatal, et ses ondes impitoyables vous dévoreront toujours sans vous consumer jamais. Vous connaîtrez de

[1] *Gild. de Excid.*, p. 3-34-35. traduit par M. de La Borderie, *op. cit.* p. 131.

[2] La Borderie, p. 131. Hugh Williams Cymmrodorion : Gildas pars I[a].

vos yeux la peine imposée au mal, vous vous repentirez de vos crimes, repentir tardif et connaissance inutile parce que vous n'aurez pas voulu accomplir votre conversion dans le jour de salut qui vous est donné pour rentrer dans la voie droite. »

Gildas termine en disant que, s'il a parlé un langage aussi énergique, il lui était interdit de se taire. « Mes imperfections ne me permettent peut-être pas de dire avec l'apôtre : « optabam anathema esse a Christo pro fratribus meis : Je voudrais être anathème pour mes frères, » mais j'avais comme le prophète le devoir de crier en voyant l'âme de mes frères en péril[1] : Hélas ! voilà une âme qui sombre ! »

Gildas vient de flageller d'une manière implacable les princes voluptueux et prévaricateurs qui conduisent sa race à la ruine fatale ; mais il est prêtre ; il a conscience de la dignité de son caractère, de la grandeur de sa mission et il

[1] La présence de Maglocum dans cette galerie, a dit M. de La Borderie, sert à déterminer le temps où Gildas écrivit l'Epistola. D'après les *Annales de Cambrie*, en effet, Maglocum mourut au cours de la grande épidémie, dite peste jaune, qui ravagea l'île de Bretagne pendant sept ans à partir de 547 (cf. La Borderie, p. 129). Sa mort se place donc nécessairement entre 547 et 554, mais si la peste jaune avait déjà régné en Bretagne quand Gildas écrivait, il en aurait certainement parlé ; il n'en dit rien, pas même par voie d'allusion. Il faut donc qu'il ait écrit avant le début de ce fléau, c'est-à-dire avant 547 : on peut donc mettre la composition de l'Episcopat vers 542. Cf. Annal. Cambriæ dans l'*Hist. Brit.*, I, p. 851. Cf. *Annal. Tygernachi O'Conor Rer. Hibernic Scriptor. II*, cf. *Vita S. Teliavi*, dans liber Llandav., p. 101.

se retourne contre les membres du clergé, évêques, prêtres, diacres, clercs qui devraient donner l'exemple de l'union, qui devraient s'imposer au peuple des fidèles, être les premiers dans l'amour de Dieu et du prochain, mais qui vivent, hélas, dans l'oubli de leur sainte vocation ; et notre saint, le cœur plein de tristesse, l'esprit rempli de sombres pressentiments s'écrie : « Comme le marin ballotté des vagues, qui rentre à force de rames dans le port désiré, ah ! que je m'arrèterais volontiers ici devant la honte qui m'accable, mais je vois que, dans notre ordre aussi, la malice des évêques, des prêtres et des clercs dresse contre Dieu des montagnes d'iniquité. Conformément à la loi, il me faut, de toute ma force et sans acception de personnes, lapider avec les durs cailloux de ma parole, d'abord ceux que je viens d'accuser, ensuite le peuple rebelle aux préceptes de la loi, non, certes, pour faire périr les corps, mais pour faire vivre les âmes en Dieu par la destruction des vices. J'implore donc, de nouveau, pour cette tâche, la permission de ces justes dont la vie est non pas seulement digne de louanges, mais au-dessus de tous les trésors de la terre, telle enfin que je voudrais, que j'ai soif de pouvoir la partager avant ma mort[1]. »

[1] Il est bon de remarquer (et M. de La Borderie n'a pas manqué de le relater), que saint Gildas ne s'en prend ici exclusivement qu'au clergé séculier qui était sans cesse aux prises avec les instituts monastiques en Grande-Bretagne, instituts dont le développement tendait à absorber en eux toute l'organisation ecclésiastique. Gildas, malgré son goût pour les

« Maintenant donc, s'écrie Gildas, nos deux flancs étant munis des invincibles boucliers des saints, notre dos appuyé au mur de la vérité, notre tête couverte du casque de la protection divine, lançons à toute volée les cailloux de nos véridiques invectives ! »

Et les blessures que Gildas fait — en vingt-quatre chapitres — aux mauvais prêtres qu'il lapide, devaient être en effet sanglantes : on peut en juger par le passage suivant où nous retrouvons le Gildas des fragments de lettres que nous avons citées, avec ses antithèses, ses métaphores, ses accumulations de textes tirés de la Sainte Ecriture, ses apostrophes véhémentes, avec ses appels touchants aussi au repentir de ceux-là même qu'il s'est cru obligé à flageller impitoyablement.

« La Bretagne, dit-il, a des prêtres, mais des prêtres insensés; elle a des ministres (des diacres) en grand nombre; mais des ministres impudents; des clercs, hélas ! ce sont de rusés voleurs ; des pasteurs, mais bien qu'on leur donne ce nom, ce sont des loups prêts à tuer des âmes, et qui, au lieu de pourvoir aux besoins de leur peuple, ne songent qu'à remplir leur ventre. Ils possèdent les églises,

antithèses, n'a point essayé d'opposer plus longuement la sainteté des justes, c'est-à-dire des moines, aux vices et aux scandales d'un clergé dégénéré, sans vertu comme sans science, tout à la recherche exclusive de l'argent pour les jouissances que cet argent procure, ayant perdu toute notion de l'idéal, que les moines, même les plus grossiers, ne perdaient jamais de vue.

mais ils n'ont accepté la charge que pour faire un gain honteux : ils enseignent les peuples, mais c'est pour leur donner les pires exemples des vices et des mauvaises mœurs. Rarement ils offrent le sacrifice, et quand ils montent à l'autel, jamais ils n'ont le cœur pur. Au lieu de reprendre les péchés du peuple ils en commettent de pareils ; ils méprisent les préceptes du Christ et ne songent qu'à satisfaire leurs passions; ils souillent de leurs pieds immondes la chaire de l'apôtre Pierre et tombent par leur cupidité dans la chaire de pestilence du traître Judas. La vérité, ils la détestent comme leur ennemie, et ils chérissent les mensonges comme leurs très chers frères. Le juste indigent, ils le regardent de travers comme un serpent, et, sans la moindre vergogne, ils vénèrent comme des anges du ciel tous les riches scélérats. Ils prêchent, du bout des lèvres, qu'on doit faire l'aumône aux pauvres, mais ils ne leur donnent pas une obole. Sur les crimes du peuple, ils ne disent mot, mais, pour venger leurs injures personnelles, ils mènent autant de bruit que si elles s'adressaient au Christ. »

Quel tableau ! et comme il dévoile les mœurs d'une époque !

Gildas s'élève ensuite contre l'habitude des prêtres séculiers qui se faisaient assister dans l'exercice même des sacrements par des femmes et qui habitaient avec elles [1], puis il poursuit :

[1] Cf. Troisième canon du Concile de Nicée. — Licinius, Métropolitain de Tours (509-521) eut à juger deux prêtres bretons

« Ils aspirent aux ordres ecclésiastiques plus ardemment qu'au royaume des cieux ; ils les obtiennent irrégulièrement, ils les gardent, et ils les déshonorent par leurs mœurs. Les exhortations des saints, si parfois il leur arrive de les entendre (ce qu'ils devraient faire souvent) les laissent mous et stupides ; mais pour les plaisanteries, pour les fables ridicules que débitent les hommes du siècle (*sæculares homines*) et qui mènent à la mort, non à la vie, ils sont tout feu et tout attention, arrogants comme des taureaux à cause de leur graisse, lamentablement enclins aux œuvres illicites, ils portent fièrement la tête haute, pendant que les remords de leur conscience les plongent au fond des enfers. Un denier perdu les met en deuil, un denier gagné les met en liesse.

« Sur les lois apostoliques, soit ignorance, soit embarras provenant de leurs péchés, ils sont muets et hébétés et ferment la bouche à ceux qui savent ; mais dans les détours et les mensonges des intrigues mondaines ils sont passés maîtres.

« De ces coupables occupations, beaucoup se ruent au sacerdoce qu'ils paient volontiers de tout leur argent, et, après avoir ainsi acquis la chaire sacerdotale de l'Episcopat ou du presbytérat[1] ; ils n'y siègent pas, ils se vautrent indignement comme

(les deux seuls prêtres séculiers dont l'histoire fasse mention à cette époque) pour avoir violé les prescriptions du concile contre les *subintroductæ* et les *conhospitæ*.

[1] « Sacerdotalem episcopatùs vel presbyterii sedem. »

des porcs dans la vieille et maudite boue de leurs crimes abominables; car de prêtres, ils n'ont que le nom, sans en prendre ni l'attitude, ni la dignité apostolique... »

Gildas déplore ici la faute commise par ceux qui entrent dans le sacerdoce sans avoir les dispositions requises à cet effet par l'apôtre des nations. La simonie le révolte, et il trouve dans son indignation, pour la maudire, des accents d'une éloquence presque sauvage.

« Quoi de plus impie et — sans parler des autres crimes qu'ils mêlent à celui-là — quoi de plus criminel que de vouloir, comme Simon le Magicien, acheter, avec les biens de la terre, les pouvoirs d'évêque ou de prêtre, qui ne se peuvent justement acquérir que par la sainteté et l'innocence des mœurs? La faute même, ici, est plus grave, plus funeste que celle de Simon : ce n'est plus des apôtres ni de leurs successeurs, c'est de nos tyrans et du diable leur père qu'on achète ces sacerdoces (*sacerdotia*) souillés et sans valeur. Les acheteurs en font, pour ainsi dire, le comble de leurs méfaits, la toiture dont ils recouvrent l'édifice de leur vie scélérate; ils espèrent ainsi se soustraire au blâme dû à leurs attentats vieux et neufs, à leurs péchés de gueule et de convoitises, et ils n'agissent ainsi qu'afin d'avoir plus de facilité pour leurs rapines grâce à la grande autorité que donnent ces augustes fonctions. A de tels impudents qui oseraient adresser (je ne dirais pas à l'apôtre saint Pierre,

mais à n'importe quel saint prêtre, à n'importe quel roi pieux) des propositions d'achat dans de semblables conditions, une seule réponse doit être formulée ; et c'est la réponse même que Simon le Magicien, lors de ses offres impies, reçut de l'apôtre : « Que ton argent, lui dit Pierre, périsse avec toi « qui crois que le don de Dieu peut s'acquérir avec « de l'argent ! Tu n'as point de part et tu ne peux « rien prétendre au ministère sacré, car ton cœur « n'est pas droit devant Dieu ! Fais donc pénitence « de cette mauvaise pensée et prie Dieu ! » (Actes des Apôtres, VIII, 20, 23).

Gildas décrit alors, avec une grande puissance, le malheur d'un troupeau qui serait conduit par de tels pasteurs :

« Pour toi, peuple infortuné, que saurais-tu attendre de pareils esclaves de leurs ventres (*bestiis ventris*), suivant l'expression des apôtres ? Te réformeront-ils, eux, qui non seulement ne s'excitent pas à faire le bien, mais font effort pour commettre le mal, selon le reproche du prophète ? Leurs yeux t'éclaireront-ils ?... ces yeux qui ne regardent avidement que ce qui conduit fatalement aux vices, c'est-à-dire aux portes de l'enfer (*Tartari portis*) ! »

Après un dernier appel qui devait être entendu, comme l'appel d'un apôtre, par les chrétiens auxquels il s'adressait, Gildas conclut en ces termes :

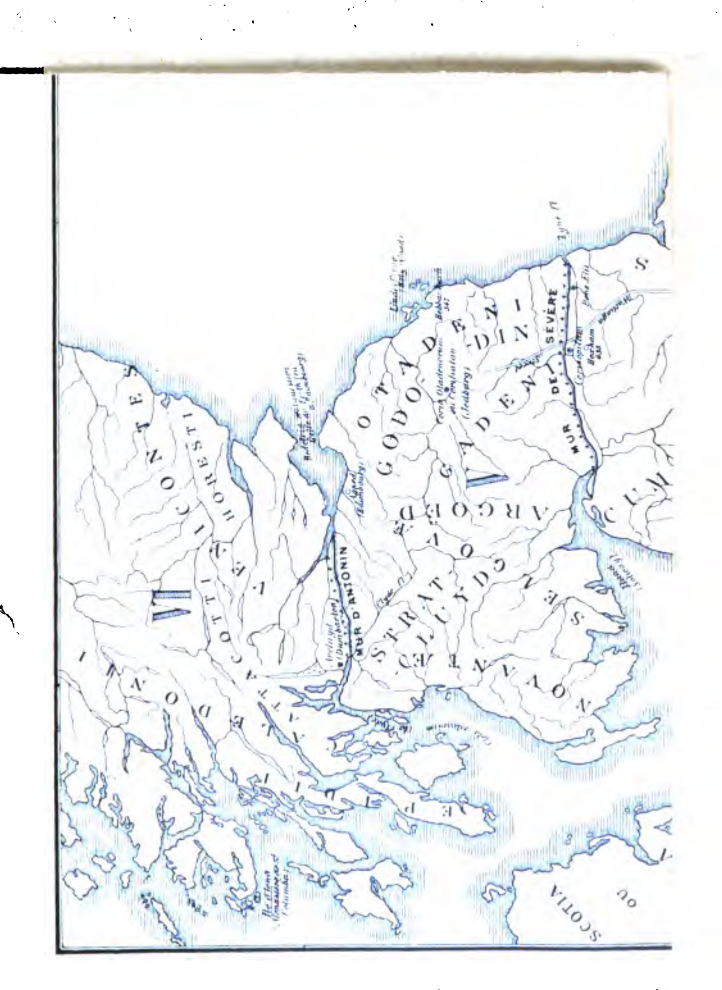
« Qu'aucun prêtre n'aille s'applaudir de n'avoir

rien à se reprocher de mal en ce qui concerne les corps de ses frères, si au jour du jugement il doit avoir comme un malfaiteur à répondre des âmes de ceux d'entre ses subordonnés qui auront péri par son impéritie, par sa paresse ou par ses flatteries. Un homme de mœurs austères peut porter la mort dans une âme et cette mort n'est pas moins cruelle que celle que donne n'importe quel homme pervers. Sans cela l'apôtre n'aurait pas écrit (Actes : XX, 26) : « Je suis innocent de votre « condamnation. Je n'ai pas, en effet, évité de dimi-« nuer pour vous le moindre mystère de Dieu. » Enivrés profondément par l'usage et la fréquence du péché, ballottés sans cesse par les vagues furieuses de vos crimes accumulés, il ne vous reste pour échapper aux naufrages et aborder la terre des vivants que la planche du repentir. Cherchez-la donc de tout l'effort de vos âmes, afin de détourner de vos têtes la fureur de Dieu. Je ne veux pas la mort du pécheur, mais je veux qu'il se convertisse et qu'il vive! que le Dieu tout-puissant lui-même, le Dieu de toute consolation et de toute miséricorde préserve du mal les rares bons pasteurs, et, notre ennemi commun étant terrassé, qu'il fasse d'eux des citoyens de la céleste cité Jérusalem, à savoir de l'assemblée de tous les Saints où il règne Père et Fils et Saint-Esprit, à qui soit honneur et gloire dans les siècles des siècles. Amen ! »

Quelque temps après avoir écrit cet ouvrage

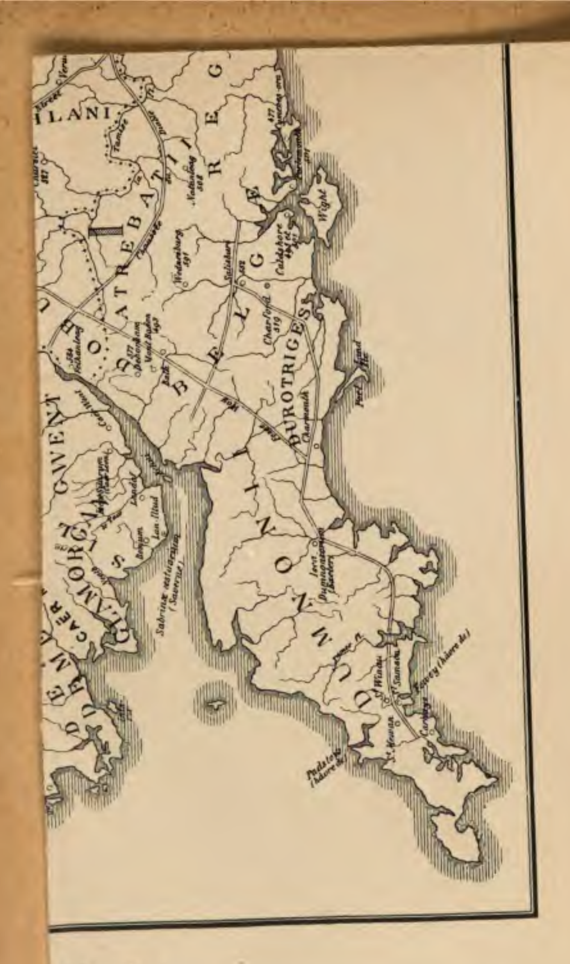
saint Gildas retourna à Ruis, où nous allons le retrouver exposé à de grands dangers, mais conservant toujours la même vigueur morale et la même confiance en Dieu.

———————



L'ILE DE BRETAGNE A L'É

Reproduction d'après « l'Histoire de Bretagne » de M. A. de La B



VII[e] SIÈCLE

gracieuse autorisation de M[me] A. de La Borderie.

CHAPITRE IV

SAINT GILDAS ET LES ROIS BRETONS D'ARMORIQUE

Légendes et miracles. — Fondations monastiques en Cornouaille (550 à 566).

La seconde partie du *de Excidio* de Gildas eut dans l'île de Bretagne un retentissement plus grand encore que celui qui avait dû accueillir la première. L'écrivain venait de porter le fer rouge sur la plaie vive : il avait par là même suscité des haines sauvages, qui devaient avoir leur contrecoup en Armorique, non pas certes de la part des prêtres séculiers, nous savons que le clergé péninsulaire y était, dans toutes les parties non soumises aux Francs, presque exclusivement monastique[1], — mais de la part de certains chefs ou rois émigrés qui étalaient dans leur nouvelle patrie l'impiété, les vices dont leur première patrie avait été la victime. Ceux-là pouvaient prendre et ils prirent en effet — ce chapitre en sera la preuve — leur part des « cailloux » lancés par la main

[1] Cf. *supra*, note 1, p. 271.

vigoureuse de Gildas. Il nous paraît donc utile, avant de montrer que notre saint ne se contentait pas de flageller de loin et dans ses écrits les puissants de la terre, mais qu'il savait se dresser devant eux, face à face, pour la défense des droits de l'Église et de la morale outragée, de signaler une légende admise par la tradition depuis le XII[e] siècle.

Saint Gildas, après avoir terminé son *de Excidio*, venait de rentrer à Ruis, pour s'occuper des affaires de sa communauté, lorsque, certain jour, à l'heure où les religieux étaient occupés au travail des champs, et tandis que le saint se trouvait seul dans sa cellule n'ayant auprès de lui que les élèves de l'École du monastère, on vint l'avertir qu'une barque venait d'accoster le rivage. Quatre démons habillés en moines en étaient descendus, qui, brusquement annoncèrent à notre saint la mort de son ancien disciple Filibert[1]. « Notre communauté

[1] Nous avons déjà dit que saint Finnian portait chez les Scots le nom de Finbarrus, d'où serait sorti, d'après M. de La Borderie, par suite d'une erreur de copie Filibert ou Filbert.

M. Lot (p. 217, note 1) s'élève fortement contre cette hypothèse de M. de La Borderie et refuse toute créance au passage du manuscrit du XII[e] siècle que renferme le Catalogus codicum hag. latinorum Parisiens. (t. II pp. 182-191), et qui a trait aux relations de saint Gildas et de saint Philibert. Son jugement nous paraît ici très précipité, car il ne tient pas compte du culte que les Bretons rendirent à saint Finnian ou Finbarr en Armorique, ainsi qu'en témoigne à Roscoff la vieille chapelle qui porte son nom : il ne tient pas compte que le nom de saint Philibert est associé à celui de Gildas, en certains endroits, comme Locmariaquer notamment, que le culte de saint Finnbar ou Philibert est antérieur au XI[e] siècle, ainsi que l'a fort

disent-ils, a voulu attendre Gildas pour célébrer les obsèques du saint religieux notre père, mais il faut partir *immédiatement, faire force de rames,* sinon il sera trop tard pour assister à ses obsèques. »

Gildas, tout ému de cette nouvelle, d'ailleurs étonné de cette précipitation, répond qu'il ne peut, faute de matelots disponibles, partir tout de suite. Les moines insistaient : N'ont-ils pas une barque avec eux ? — Le saint descend alors dans son oratoire pour y faire une courte prière ; et là, par une révélation d'En-Haut, il vit le piège qu'on lui tendait et à quels êtres il avait à faire [1], « à des bandits, véritables démons, dit M. de la Borderie chargés de venger leurs commettants atteints par sa rude franchise. N'avait-il pas déjà quelque temps auparavant, dans son ermitage même du Blavet, reçu la visite de brigands venus, dit la légende, pour piller sa pauvre cellule, peut-être même pour l'assas-

bien rappelé M. André Oheix (un livre d'histoire, Champion édit. p. 10. note 1). M. F. Lot cite lui-même, d'après la vie de saint Paul Aurélien par Gourdmonoc, un passage curieux de cet auteur de la fin du IXe siècle. Il écrivait en 884 qui « connaissait certainement le nom et le culte de saint Philibert puisqu'il identifie audacieusement ce saint breton avec le roi Hildebertus ou Philibertus. » *Hic est Philibertus quem nunc propter vitæ meritum in numero sanctorum semper invocamus in adjutorium.* » (F. Lot : Mélanges d'Histoire bretonne, p. 133). Laissant de côté l'hypothèse inadmissible des relations de saint Gildas avec saint Philibert de Noirmoutiers ou avec le roi Philibert, nous admettons comme très vraisemblable au contraire l'hypothèse de M. de la Borderie.

[1] Ms. lat. 317 de la Bibliot. Nat. (XIIe siècle), pp. 163-166. « Venerunt ad eum quatuor dœmones in similitudinem totidem monacorum. »

siner, mais ces brigands il les avait, comme autrefois ceux de Ravenne, immobilisés, et ne les avait rendus à la liberté qu'après un long sermon, sous la condition formelle de se convertir.

Saint Gildas avait l'âme trop fortement trempée et sa confiance dans le secours d'En-Haut était trop grande pour ne pas affronter le péril. Albert le Grand, qui fait des prétendus religieux de saint Philibert quatre démons « accoutrés en moynes », suivant en cela la légende admise dès le XII[e] siècle, nous montre l'abbé de Ruis, prenant « néanmoins son bréviaire, son chapeau, son manteau et son bourdon ». « Il s'embarqua, nous dit-il, et, les ancres levées, les voiles tendues, bientôt le navire s'élargit en pleine mer, de sorte que sur l'heure de *prime*, ils se trouvaient avoir perdu terre de vue de toutes parts. Alors saint Gildas dit : « Or ça, frères, que l'un de nous tienne le gouvernail et que les autres disent les *primes* ; et pour nous en acquitter plus attentivement, baissons la vergue du grand mât. » Ces faux frères lui répondirent : « Si vous retardez tant soit peu votre course, vous n'arriverez pas à temps au monastère. — N'importe, répondit saint Gildas, ne manquons pas pour cela de rendre nos vœux à Dieu. » Alors l'un d'eux, se mettant en colère contre le saint, lui dit brusquement : « Eh, que tu nous romps la tête avec tes *primes* ! » Saint Gildas, voyant qu'il ne gagnait rien, commença le *Deus in adjutorium*, s'étant jeté à genoux — et tout à l'instant la barque et tout son

attirail et les quatre moynes disparurent et le saint se trouva seul sur les vagues de la mer. — Se voyant, ajoute Albert le Grand, en ce danger, il se recommanda à Dieu et acheva ses primes ; puis ayant ôté son manteau ou froc, se mit dessus et en attacha le bout à son bourdon pour cueillir le vent, s'en servant comme de voile et cingla en cette sorte jusqu'à la côte [1]. »

Le légendaire de Saint-Gildas des Bois et l'office rimé du saint rapportent que, sur cet esquif d'un nouveau genre, saint Gildas put atteindre l'Ile, qu'il trouva saint Filibert en très bonne santé, qu'il vécut avec lui quelques mois et fut jeté dans une tempête sur les côtes d'Irlande avant son retour en Armorique.

La vérité, telle qu'elle ressort du manuscrit latin (XIIe siècle), où nous trouvons cet épisode curieux de la vie de Gildas, c'est que notre saint fut saisi à l'heure de *prime* et jeté à l'eau par les quatre hommes vêtus en moines qui, leur barque n'ayant pas de voiles, s'éloignèrent à force de rames, laissant le saint se débattre dans la vague.

Dieu sauva son serviteur, d'après ce manuscrit : Gildas prit pied sur le sol de Houat (ad littora Horx [2]), et, de là, retourna à son monastère, ayant miraculeusement échappé aux bandits envoyés

[1] Albert Le Grand de Morlaix, *Vie des S. S. de Bretagne*, 3e édit. p. 15 et 16.

[2] Hora, Horata, Hoiata, ce sont les noms que l'on a donnés à l'Ile de Houat.

par ceux que sa plume avait cloués au pilori.

Nous avons insisté sur cette légende de la vie de Gildas, parce qu'elle nous montre l'importance que l'on attachait à ses écrits et la haine que sa franchise déchaînait contre lui, et parce qu'elle nous permet aussi d'établir, une fois de plus, les relations qui existaient entre les Bretons de la Péninsule et les Bretons de la Grande Ile. Le nom de saint Filibert, bien loin de militer contre l'authenticité de la légende que nous venons de rapporter, nous paraît au contraire en attester la véracité.

Le voyageur qui va de l'abbaye de Ruis à Saint-Cado, après avoir traversé le golfe du Morbihan, prend la route de Locmariaquer à Carnac. Il rencontre bientôt, à quelques centaines de pas sur sa droite, un oratoire élevé sur les restes d'un vieux *moustoir* et dans lequel saint Gildas est encore aujourd'hui l'objet d'un culte public ; un peu plus loin, sur sa gauche, il aperçoit un bras de mer sur les bords duquel se dresse une humble chapelle autrefois dépendante comme celle du Moustoir, de Locmariaquer, mais érigée maintenant en paroisse : le bras de mer et la chapelle portent le nom de saint Philibert.

La tradition veut que ce saint soit venu d'Irlande, dans une auge en pierre, doucement portée par les eaux de la mer, et qu'il ait été l'apôtre de cette partie du littoral morbihanais.

Peut-être y avait-t-il abordé avec quelques disciples ou quelques moines fuyant les Scots et les Saxons ?

Peut-être était-il du nombre des Bretons qui avaient demandé à saint Gildas d'achever le *de Excidio* ?

Les ruines que l'on trouve au-dessus de la chapelle, auprès de l'ancienne mairie et du cimetière, justifient l'hypothèse de l'existence, au VIe siècle, en cet endroit, d'un ermitage. J'ai, pour ma part entendu formuler cette hypothèse sur les lieux mêmes, il y a déjà vingt ans, par le regretté James Miln, qui croyait qu'un établissement monastique, d'ailleurs très peu important, s'était élevé là, sur l'emplacement d'un ancien camp romain.

Du sommet d'un rocher, appelé de temps immémorial la tête du prêtre (Men-ar-bélec) et que les fortes marées recouvrent à peine, rocher situé entre l'embouchure de la rivière de Saint-Philibert et la baie de Larmor, on aperçoit lorsque le temps est beau, la presqu'île de Sarzeau, et, vaguement estompée, l'île de Houat. Toute cette partie du golfe de Quiberon est remplie de récifs à fleur d'eau, que l'on ne peut franchir sans bien connaître les amers. Le courant du Morbihan à marée descendante, et les vents solaires pendant une partie de l'année, surtout le matin, poussent au large, avec une grande violence, vers Houat, par le travers de Méaban, les barques qui, de Saint-Gildas de Ruis, essaient de gagner directement le petit port de Saint-Philibert.

Peut-être les brigands qui avaient voulu tuer Gildas ont-ils touché les récifs de Houat ? Peut-être ont-ils jeté notre saint sur les rocs à fleur

d'eau à marée haute des buissons de Méaban, de Men-ar-bélec, de la Jument ou de Mousquer? Dans tous les cas, si notre saint, à cette époque de sa vie retrouva, par la grâce de Dieu, son disciple Finnian ou Filibert, ce fut vraisemblablement dans le petit monastère ou l'ermitage situé, ainsi que nous venons de le dire, entre les rivières de Saint-Philibert et de la Trinité-sur-Mer — On peut objecter, je le sais, à cette conjecture, que le saint Philibert du Morbihan a, depuis de longs siècles, été honoré comme ayant été le fondateur de Noirmoutiers, le même saint dont les restes reposent à Tournus, depuis les grandes invasions normandes. Mais nous avons démontré la confusion qui s'était établie, trois siècles après Gildas, entre saint Filibert, Finnian ou Finbarr, disciple de saint Gildas et l'abbé de Noirmoutiers ; nous avons également prouvé que l'hagiographe du XIIe siècle s'était cruellement trompé en faisant de ce dernier le premier maître de saint Gildas. Faute de documents contraires, il nous est donc permis de croire que la dévotion à saint Finnian dans le Vannetais a été accaparée au profit de leur fondateur par les moines de Noirmoutiers; et cela dans le pays même où le copiste avait introduit le premier, par suite d'une erreur du légendaire latin de la Bibliothèque nationale, une confusion que rien ne saurait justifier.

Saint Finnian, le disciple de saint Gildas et de saint Cadoc, dut éprouver d'ailleurs le désir de revoir, après dix années d'éloignement, les maîtres qui

l'avaient guidé à l'aube de sa vocation monastique. Il prit la route de l'Armorique, qu'auraient déjà prise tant de ses compatriotes, qu'aurait, suivant la tradition, suivie saint Illtud, pour revoir, avant de mourir, ses disciples bien-aimés Gildas et Samson.

Il ne nous déplairait pas que saint Gildas et son élève Finnian aient pu revivre ensemble, auprès de saint Cadoc, quelques-unes des heures bénies de l'île d'Echni, heures de pieux entretiens et de travaux en commun.

Et ici, nous demandons au lecteur de faire une courte disgression.

En présence du flot montant de l'invasion saxonne, Cadoc s'était cru obligé à quitter la contrée et à faire voile vers l'Armorique, où l'avaient devancé avec Gildas d'illustres réfugiés devenus les apôtres et les patrons légendaires de cette glorieuse contrée. Il se fixa dans une île solitaire de la rivière d'*Etel*, à l'ouest du bourg actuel de *Belz*.

« La tradition, dit M. le chanoine Le Mené [1], prétend que cette île était alors infestée de reptiles, que le saint l'en purgea par ses prières, et que depuis on n'en trouve plus. Dans cette retraite le prince Cambrien reprit sa vie monastique, en l'adaptant surtout à ses anciennes habitudes scolaires. Il aimait à enseigner et pour rendre son école accessible aux

[1] J.-M. Le Mené, Président de la Société polymathique du Morbihan, t. I, pp. 80 et seq.

enfants du voisinage, il jeta sur le bras de mer qui séparait son île du continent une chaussée de cent mètres. » La mer l'ayant démolie, le saint refit courageusement son travail.

Ici la tradition locale a poétisé l'histoire : suivant elle, le pauvre moine dépourvu des matériaux nécessaires pour construire une digue de 300 pieds de longueur, se serait adressé au diable. Celui-ci aurait accepté de faire le travail dans une seule nuit, à condition que le premier être qui passerait sur le pont lui appartiendrait. Le lendemain matin, le diable vint annoncer au solitaire que le pont était achevé, et alla se poster à l'extrémité sud afin d'être en mesure de saisir la proie qui lui avait été promise. Il comptait bien mettre la griffe sur le saint. Cado sort de son ermitage et s'avance vers le pont ; tout à coup il lance sur le pont un chat qu'il avait caché sous son manteau et le poursuit jusqu'à ce qu'il ait atteint l'autre rive, où le diable était en sentinelle. Satan, se voyant ainsi dupé, veut détruire son ouvrage : saint Cado se précipite sur lui pour le retenir ; mais le pied lui glisse, et laisse sur le rocher une marque, que l'on montre encore aujourd'hui. Le pont fut sauvé et subsiste de nos jours.

« Saint Cado enseignait le latin à ses élèves et leur faisait apprendre Virgile par cœur. Un jour qu'il se promenait avec son ami saint Gildas, en portant son Virgile sous le bras, il se mit à pleurer, en pensant que l'auteur de ce livre était peut-être en enfer. L'abbé de Ruis le réprimanda sévère-

ment sur ce peut-être, en protestant que, sans aucun doute, Virgile était damné. A ce moment, une trombe de vent emporta dans la mer le livre que tenait Cado. Ce dernier en fut consterné, et, rentré dans sa cellule, il se dit à lui-même : « Je ne « mangerai pas une bouchée de pain, et je ne boirai « pas une goutte d'eau, avant de savoir au juste quelle « part Dieu a faite à celui qui a chanté sur la terre « comme les anges chantent dans le ciel. » Là-dessus il s'endormit. Bientôt, il eut un songe, où une douce voix se fit entendre : « Prie pour moi, prie « pour moi ; ne te lasse pas de prier ; je chanterai « éternellement les miséricordes du Seigneur. » Le lendemain un pêcheur de Belz lui apporta un saumon, et le saint retrouva dans le poisson le Virgile que le vent avait emporté. » Nous ne garantissons évidemment pas l'orthodoxie de la réponse censée faite à saint Cado [1].

[1] Cf. *Moines d'Occident*, III, p. 71. « On retrouve ici, dit Montalembert, le sentiment qui a dicté cette séquence, signalée par Ozanam et chantée à Mantoue sur la visite de saint Paul au tombeau de Virgile.

Ad Maronis mausoleum
Ductus, fudit superam
Piæ rorem lacrymæ

Quem te inquit reddidissem
Si te vivum invenissem,
Poetarum maxime!

« Après un séjour de plusieurs années en Armorique, Cado laissa sa nouvelle communauté florissante sous le gouvernement d'un autre pasteur, et pour réaliser cette maxime qu'il aimait à répéter à ses disciples : « Veux-tu la gloire ? marche au tombeau ! », il retourna en Bretagne, non plus pour y retrouver la paix et l'ancienne prospérité de sa bien-aimée retraite de Liancarvan, mais pour s'établir au cœur même des établissements saxons et y consoler les nombreux chré-

Il nous suffit d'avoir montré comment, sous l'action de ses grands moines fraternellement unis, le peuple breton se reconstituait, et retrouvait vraiment sur le sol de l'Armorique une nouvelle patrie où il pourrait vivre libre et chrétien. Si le Morbihan, le Finistère, les Côtes-du-Nord, sont demeurés fidèles à leur foi et peuvent être cités aujourd'hui encore en exemples aux autres diocèses de France, une part très large en revient au moine intrépide, qui, de son monastère de Ruis ou de son désert de Castennec, ne cessait d'affirmer, au péril même de sa vie, les principes éternels qui font les nations grandes et fortes.

Les dernières années de saint Gildas vont nous montrer qu'il n'avait rien perdu de sa vigueur physique ni de son énergie morale, et que jusqu'à la

tiens qui avaient survécu aux massacres de la conquête et y vivaient sous le joug d'une race étrangère et païenne. Il se fixa à Weedon, dans le comté actuel de Northampton ; c'était là que l'attendait le martyre.

« Un matin que, revêtu des ornements pontificaux, il célébrait le divin sacrifice, une bande furieuse de guerriers saxons à cheval, chassant les chrétiens devant eux, entra pêle-mêle dans le temple et se rua vers l'autel. Le saint continua le sacrifice, aussi calme qu'il l'avait commencé. Un chef saxon, poussant son cheval et brandissant sa lance, alla droit à lui et le frappa au cœur. Cadoc tombe à genoux, et son dernier vœu, sa dernière pensée furent encore pour ses chers compatriotes : « Seigneur, dit-il en mourant, roi invincible, « Sauveur Jésus, accorde-moi une grâce ; protège les chré- « tiens de mon pays ; que leurs arbres portent toujours des « fruits, que leurs champs donnent toujours du blé ; comble- « les de biens en tout genre ; et surtout fais-leur miséricorde, « afin qu'après t'avoir honoré sur la terre, ils te glorifient dans le ciel ! » *Montalembert*, III, p. 73.

fin, il demeura l'apôtre infatigable dont les Celtes de la Grande-Bretagne et de l'Irlande avaient su apprécier la haute éloquence, l'indéfectible abnégation. La légende des quatre démons précède en effet, immédiatement, dans la vie tracée par l'hagiographe du XIIe siècle, la légende du tyran Conomor : les tyrans de l'Armorique devaient compter désormais, comme hier les tyrans de la Grande-Bretagne, avec Gildas.

L'influence du saint n'avait pas en effet cessé de grandir et les Bretons du Vannetais avaient en lui toute confiance. Il était au milieu d'eux le représentant de la vérité, de la justice, de la libre indépendance, du droit contre la force, l'envoyé de Dieu même, j'oserai presque dire avec l'apôtre une sorte de Dieu intermédiaire... « *Ego dixi : Dii estis* » Les foules affluaient au monastère, avides d'entendre les enseignements du maître, et les mots, sur les lèvres de Gildas, devenaient vraiment ce souffle sensible de la Divinité dont parle Lacordaire, l'expression palpable du Verbe de Dieu. Les Bretons s'adressaient à lui dans leurs épreuves particulières, lui confiaient leurs maux et réclamaient son aide contre les vexations ou les abus des maîtres de ce monde.

Jamais Gildas ne nous apparaît plus grand, plus humain à la fois et plus justicier que dans la lutte qu'il eut à soutenir à cette époque contre un tyran du nom de Conomor[1].

[1] Au sujet de Conomor, lisez : La Borderie. *Hist. de Bre-*

C'est alors que le despote rencontre le moine : Conomor voit se dresser devant lui saint Gildas. Laissons ici parler les hagiographes ; le lecteur croira relire l'histoire même de Barbe-Bleue. Conomor, en effet, était un monomane à la Gilles de Retz. Ayant épousé de bonne heure une femme qu'il aimait, il ne tarda pas, pour satisfaire ses honteuses passions, à mettre en usage la singulière pratique qui lui donne aux yeux de la postérité une place à part dans le musée des aliénés couronnés auprès de Henri VIII. Il se maria successivement avec plusieurs femmes. Dès qu'il en savait une sur le point d'être mère, il la poignardait aussitôt pour en prendre une autre. Bientôt sa réputation de perversité et de barbarie fut telle, qu'il ne pouvait plus, malgré ses grandes richesses, non seulement trouver de femme, même dans les dernières conditions, mais avoir les moindres rapports avec les gens honnêtes.

L'existence de ce personnage ne peut être mise en doute par personne. L'époque à laquelle il vécut coïncide exactement avec la chronologie que nous avons après M. de La Borderie, établie de la vie du fondateur de Ruis. Conomor est bien un être

tagne, t. I, et l'article sur les princes de la Domnonée, dans la Biographie bretonne — la *Vie de saint Malo*, publiée par la Soc. archéolog. d'Ille-et-Vilaine, XVI, p. 218, 302, 305, — *les vies de saint Gildas et de sainte Triphine* au recueil d'Albert le Grand. — Le manuscrit français cité de la vie de *saint Gildas*. — Le Mené. *Semaine religieuse de Vannes*, 1869, p. 79 le t. 1 de l'*Histoire du diocèse de Vannes*, p. 86 à 90. — *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1884, pp. 188-199.

réel, non pas un personnage fictif. Il est fait de sang, de chair et d'os..., hélas ! aussi, du limon dont le premier homme fut formé et qu'il a transmis, après le péché, à sa triste descendance.

Conomor (il ne faut pas le confondre, comme l'a fait don Lobineau avec Conober ou Canao[1] de la maison des comtes de Vannes), Conomor représente bien le type de l'ambitieux mal conquis par le christianisme, tel qu'il existait dans beaucoup de contrées, en France, à l'époque mérovingienne, tel qu'il en existe beaucoup encore aujourd'hui. Élevé chrétiennement par des moines, il se montre d'abord leur dévoué protecteur. Il leur prodigue des soins... et son hypocrisie, mais il ne tarde pas à sacrifier sa foi, il est tout à son désir d'arriver. Courtisan des rois francs, dans lesquels il compte trouver des appuis, il sacrifie ses amis à l'unique but d'accroître sa puissance et d'augmenter ses richesses. Il se laisse, aussitôt qu'il se croit assuré du succès, dominer par toutes les passions qui grondent en lui, et celui que l'Église a élevé, auquel elle a prodigué tous ses soins et son cœur, se

[1] Grégoire de Tours (IV, 4) rapporte que Chonomor sauva Macliau, d'un attentat criminel de la part de son frère Chanao ou Cano, et il ajoute que les princes bretons, après la mort de Clovis, s'étant soumis aux Francs, prirent le nom de comtes (comites) et non de rois. En l'an 560 le même Chonomor fut tué en soutenant Chramm contre son père Chlotaire (IV, 20). Nous ne trouvons dans l'*Historia Francorum* aucune trace des actes cruels qui lui sont attribués dans la *Vie de saint Gildas*.

retourne contre elle pour ne laisser à la postérité qu'un nom déshonoré.

Conomor avait d'abord fixé sa résidence à Carhaix et, se trouvant trop resserré dans ce domaine, il l'agrandit bientôt aux dépens des comtes de Léon, en leur arrachant les environs de Brest et de Ploudalmezeau. Bientôt (vers 540), il profite de la mort forcée de Jonas pour envahir le comté de Domnonée ; il épouse la veuve de Jonas et s'empresse d'éloigner le jeune Judual, l'héritier légitime. Il paraît même que le comté de Broerech ne fut pas à l'abri de ses convoitises, si, comme le veut la tradition, la paroisse de Camors lui doit son nom. Or, le comte de Vannes, Werech ou Waroch Ier [1], avait une fille nommée Trifine, à qui

[1] « Quemdam principem, est ut, multi testes sunt fideles nomine *Werochum.* » Retenons la forme celtique très ancienne de ce nom, car elle prouve, contrairement à l'opinion de M. Ferdinand Lot, que, si l'on doit accepter la première partie de la *Vie de saint Gildas* par le biographe de Ruis, à cause des formes anciennes qu'elle renferme, on est obligé de reconnaître que la deuxième partie, renfermant les mêmes formes, doit également s'appuyer sur des documents antérieurs au XIe siècle. C'est là la conclusion de M. Hugh Williams (*op. cit.*. p. 358) ». « For this portion of his work, the biographer would have an early seventh or eighth century document to work upon, as the use of this name Werocus for the Breton Count of Venetum shows. » M. Hugh Williams montre très bien à mon sens que la forme *Werochus* n'est devenue *Guerochus* comme la forme *Venodetia* n'est devenue *Guenedotia* (= Gwyndant = Gwynedd) que très tard vers le IXe siècle. Les formes indiquées ici sont évidemment empruntées à des documents du VIe ou du VIIe siècle. Le biographe de Ruis s'est donc servi pour la deuxième partie de la *Vie de saint Gildas* de documents antérieurs à son époque. Si les arguments de M. F. Lot militent en faveur de la première partie, ils doivent

saint Gildas avait inspiré de grands sentiments de piété et de vertu. Le père, qui connaissait mieux que personne le mérite de sa fille, avait un tendre amour pour elle, et désirait lui procurer une position distinguée, quand Connomor, Commor ou Comorre, comte de Poher, vint la demander en mariage.

Aux premières ouvertures qui lui furent faites, Werech refusa nettement de donner sa fille. — Je ne puis, dit-il, livrer Trifine à la boucherie. — Conomor n'en devint que plus ardent à poursuivre son projet, il aurait pu faire la guerre à son voisin, il préféra dissimuler : le tigre se fit agneau. Il envoya de nouveaux messagers à Waroch pour lui offrir tous les otages et toutes les garanties désirables. Le père de Trifine, pour se délivrer de ses importunités, lui dit : « Toutes ces offres sont inutiles : vous n'aurez point Trifine, à moins que vous ne me donniez Gildas pour garant de vos promesses. »

Dès lors le comte de Poher concentra tous ses efforts pour gagner saint Gildas. Le pieux abbé fut appelé au palais de Werech où se trouvait déjà Conomor. Après avoir mûrement pesé les avantages et les inconvénients de cette alliance, saint Gildas, craignant une guerre inévitable entre les deux comtes et mettant toute sa confiance en Dieu,

militer également en faveur de la dernière, ce qu'il regarde cependant comme une pure invention. Cf. infra pp. 377 et seq.

[1] Laurens de La Barre, *Excursions à Saint-Gildas de Ruis.*

dit au père : « Donne-moi ta fille, j'espère que la grâce de Dieu te la rendra saine et sauve. » Il fit alors promettre à Conomor, par les plus terribles serments, de respecter la vie de la princesse : « Souvenez-vous bien, dit-il, que c'est de ma main, ou plutôt de la main de Dieu que vous la recevez ; traitez-la donc, non comme la fille d'un homme, mais comme la pupille du Seigneur. »

Ainsi l'alliance fut conclue, vers 544, et peu de jours après le mariage fut célébré. Les premiers mois de cette union se passèrent dans un calme trompeur. Fidèle à sa promesse, Conomor fut plein d'égards et de tendresse pour son épouse ; on aurait pu croire que ses instincts sanguinaires étaient morts ; hélas ! ils n'étaient qu'endormis. A peine se fut-il aperçu de la grossesse de Trifine, qu'il oublia tout ce qu'il avait promis, mais il avait peur de saint Gildas dont il connaissait la puissance auprès de Dieu, et ce ne fut qu'après une longue lutte contre sa passion que l'orgueil l'emporta : « Toi, Conomor, tu aurais peur d'un moine ! » Reprenant toute sa brutalité, il résolut de la tuer.

Trifine devina bientôt aux regards et aux paroles de son mari le sort affreux qui l'attendait. Afin de s'y soustraire, elle s'enfuit du château et prit le chemin de Vannes. La légende populaire raconte à sa façon la sortie de Trifine du château maudit où elle se trouvait avec son époux ; elle montre cette malheureuse femme, montant sur le rempart et fort préoccupée du moyen de descendre ; lorsque,

devant elle, s'ouvrent tout à coup les trois tombes des précédentes femmes de Conomor. Enveloppée dans un linceul blanc, la première femme dit : Conomor veut te tuer, malheureuse Trifine, parce qu'il croit que son premier né doit lui ôter la vie. Aussi tu n'as qu'à fuir, nous n'avions pas commis d'autre crime que toi ! — Hélas ! répond Trifine, comment pourrai-je descendre au bas de ce mur? Aussitôt, la seconde morte se leva et lui tendit une corde, en disant : « Tiens, innocente créature, voici le lien qui m'a étranglée, puisse-t-il du moins servir à te sauver ! » Alors le troisième fantôme fit entendre un gémissement, présage de malheur, et rentra dans son tombeau en même temps que les deux autres. Trifine, épouvantée, attache la corde aux créneaux du rempart, descend dans les douves, pénètre dans la forêt, marche trois nuits, se cachant le jour, arrive près de Vannes dont elle voit les tours, s'enfonce dans un bois épais, se laisse tomber sur l'herbe, donne le jour à un petit enfant qu'elle cache, avant de se traîner morte de faim hors du taillis, où elle a la tête tranchée d'un coup d'épée par son féroce époux. Telle est la légende ; « Conomor, nous dit simplement Albert le Grand, s'était promptement aperçu de la fuite de Trifine, il se mit à sa poursuite et l'atteignit aux approches de la ville de Vannes : la tradition locale prétend que ce fut sur la route du Bondon, à l'endroit où une croix de pierre porte gravée l'image d'une hache.

« Trifine se voyant découverte, descend de sa haquenée, et, tout éperdue de crainte, va se cacher parmi des halliers en un petit bocage là auprès. Mais son mari la chercha si bien qu'il la trouva. Lors, la pauvre dame se jette à genoux devant luy les mains levées au ciel, les yeux baignés de larmes, luy crie mercy; mais le cruel bourreau ne tint compte de ses larmes, l'empoigne par les cheveux, lui desserre un grand coup d'épée sur le col, et luy avala (abattit) la tête de dessus les épaules, et laissant le corps sur place, s'en retourna.

« Les domestiques qui avaient accompagné Trifine coururent porter au comte Guérech la triste nouvelle de ce qui venait d'arriver. Le père désolé ordonna d'enlever le corps sanglant de sa fille et de l'apporter chez lui; puis ayant défendu de l'enterrer avant son retour, il prit le chemin de la solitude du Blavet. Arrivé auprès de Gildas, il se jeta à ses pieds et lui raconta son malheur: « Rendez-moi ma fille, dit-il, car c'est par votre « intercession que je l'ai perdue. »

« Le saint consola Werech et lui promit de recommander cette affaire aux prières de ses religieux, puis ayant pris sa réfection et fait disner le comte, ils partirent de compagnie, tirant vers Vannes, mais avant que d'y arriver, saint Gildas s'écarta vers le château où demeurait Conomor (Port-Houet-en-Saleu, dans l'étang de la Motte, en Camors, suivant les uns, ou Castel-Finian, ou Saint-Aignan

suivant les autres), lequel avait fait lever les ponts et fermer toutes les portes, se doutant bien que le saint abbé ne manquerait pas de le venir reprendre de sa cruauté et perfidie.

« Le saint étant arrivé sur le bord du fossé, commence à crier à la sentinelle et à demander entrée; mais le guet avait ordre de ne rien répondre; ce que voyant, le saint abbé, et qu'il ne gagnait rien, il fit une promenade tout à l'entour du château par dehors, sur la contrescarpe des fossez, puis les genoux en terre pria Dieu qu'il lui pleut chastier la dureté et obstination de ce déloyal; sa prière achevée, il prit une poignée de poussière, la jeta contre le château, lequel tomba tout à l'instant et blessa grièvement le comte Conomor; puis saint Gildas vint retrouver le comte Guerech et ils poursuivirent leur chemin.

« Estant arrivé à Vannes, le saint monta dans la salle, où estoit gisant le corps, près duquel il se mit à genoux, et exhorta tout le peuple là présent à prier Dieu assemblément avec luy. La prière finie, il s'approcha du corps et, prenant la teste, la luy mist sur le col, et, parlant à la défunte, luy dit tout haut : « Trifine, au nom du Dieu tout-puissant, « Père, Fils et Saint-Esprit, je te commande que tu « te lèves sur bout, et me dies où tu as été. » A cette voix la dame ressuscita, et dit devant tout le peuple, qu'après la séparation de son âme d'avec son corps, les anges l'avaient ravie, et estoient tous prêts de la placer au paradis parmi les saints mar-

tyrs, mais qu'aussitôt que saint Gildas l'eût appelée, son âme s'était réunie à son corps[1].

« Alors le bienheureux Gildas la prenant par la main droite, la conduisit à son père en disant :

[1] M. de La Borderie, fidèle au plan qu'il s'était tracé d'expliquer rationnellement tout fait miraculeux. essaie, par pure hypothèse, d'établir que Conomor a manqué sa victime et qu'il l'a laissée « sur la bruyère tachée de sang, ayant à la tête une plaie horrible, au front et aux joues le marbre de la mort ». — « Malgré cette plaie effroyable, nous dit-il, avec l'aide de Dieu et le secours des antiques secrets de la médecine druidique qu'il tenait de son maître saint Illtud, il ne désespéra point de ramener la princesse à la vie. Combien dura cette cure merveilleuse désespérée? On ne sait. Mais un jour vint où le moine dit : — « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Trifine, je te l'ordonne, lève-toi et marche! » — Et l'épouse assassinée de Conomor, que le tyran jurait avoir égorgée, que toute la Bretagne croyait morte, Trifine. marcha, elle suivit Gildas qui la ramena à son père et la tenant par la main dit à Wérec : « Voici le dépôt que tu m'as confié, c'est ta fille, garde-la, et nourris avec grand soin, quand elle l'aura mis au monde, l'enfant qu'elle porte dans son sein. » La Borderie. *Hist. de Bret.*, t. I, p. 413. Cf. *infra p.* 303, note 1.

Les arguments que M. de La Borderie apporte d'autre part contre la tradition séculaire qui veut que sainte Trifine ait été tuée au Boudon, près de Vannes, ne s'imposent point impérieusement à notre créance, et au surplus des raisons très sérieuses nous autorisent à croire que Trifine, se trouvant à proximité de la route qui conduisait à Vannes, qu'elle avait déjà dû plusieurs fois parcourir, a suivi cette route. Dans un ouvrage, trop peu connu, même de ses compatriotes, M. l'abbé D.-M. Guillou, ancien vicaire de Lorient, devenu recteur de Brandivy, s'est attaché à relever avec un soin scrupuleux tous les chemins qui coupaient la route romaine de Rennes à Carhaix, à travers l'immense forêt bretonne de Bréciliene. Cet ouvrage est l'œuvre d'un érudit consciencieux qui a consacré plusieurs années à l'étude des origines de son humble paroisse; Brandivy est d'ailleurs une des paroisses les plus intéressantes au point de vue historique, du diocèse de Vannes. Voici, d'après l'abbé Guillou, l'itinéraire suivi par sainte Trifine. Nous le signalons ici parce que nous retrouverons bientôt la même voie, lorsque que nous aurons à

« Voici le dépôt que tu m'as confié; c'est ta fille;
« protège-la et nourris avec grand soin, quand elle
« l'aura mis au monde, le fruit qu'elle porte dans
« son sein. » Mais Trifine, dans sar cconnaissance,

parler de la mort de Bieuzy, le pieux et fidèle compagnon de Gildas à l'Ermitage du Blavet.

« Une voie très ancienne, écrit M. Guillou, connue sous le nom de Goaven, conduisait de Pont-Augan à Baud. Elle continuait vers le Scahouit, venait aboutir au Prado, passait par Langonnec, traversait un bois de sapins et arrivait à Camors. Elle se dirigeait ensuite vers Bieuzy sans s'écarter beaucoup de la route actuelle, et traversait le Loch plus bas que l'abbaye de Lanvaux. De Kerorguen au Ty-Glas, le chemin nouveau l'a presque absorbée. Un tronçon se voit encore en face du Ty-Glas et on le désigne sous le nom de *hent-Conan*, ce qui en démontre l'antiquité. Des vestiges très apparents permettent de la suivre ensuite jusqu'au Tolgoët : elle continuait par le nord de Porch Guennech et du Cordié. pour aboutir à Kerlan en Plumergat. De Kerlan à Plescob elle est très connue et nos vieillards se souviennent de l'avoir pratiquée : elle conduisait à Vannes par le Bondon. Or, cette voie pouvait bien exister au VI[e] siècle. Ce qui porte à le croire, c'est la légende de sainte Trifine. Pour se dérober aux fureurs de son barbare époux, la voilà au milieu de la nuit, qui se sauve vers Vannes : *Hi e achappas ager hastel, agme gueeras en hent a Huéned*. Dès qu'il est avisé de cette fuite, Conomor n'est pas embarrassé sur la direction à prendre, il se précipite par le même chemin, atteint son épouse au Bondon, et la fait périr impitoyablement. S'il est vrai que l'antique manoir de Salles en Camors, ait servi de résidence à ce prince farouche, le hent guéned visé par la légende ne peut être que celui ci-dessus décrit. »

« La légende ajoute qu'après l'assassinat de sa fille le comte Waroch courut à l'Ermitage de saint Gildas, situé aux bords du Blavet, en face de Saint-Nicolas. Pour s'y rendre, le noble comte n'a pas dû passer par Lanvaux, il avait à redouter la méchanceté de Conomor. Un autre chemin s'offrait d'ailleurs, qui, sans allonger de beaucoup le voyage, présentait plus de sécurité. Il s'agit d'une très vieille route qui reliait Vannes à Pontivy ; elle traversait Plescob et Grandchamp pour aboutir à Loperhet dans cette dernière commune. De Loperhet elle se dirigeait par Brangouzerh en Moustoirac

disait à saint Gildas : « Jamais, mon père, je ne « vous abandonnerai. — Ma fille, répondit le saint, « il ne convient en aucune façon qu'une femme « suive un moine. Restez chez votre père jusqu'à « votre délivrance ; puis je vous conduirai dans un « monastère de vierges, où vous pourrez mener une « vie de chasteté. »

« Elle lui obéit, et il fut fait comme il avait dit ». Comme il y a loin de cette légende chrétienne si touchante à l'imitation de Leconte de Lisle dans ses *Poèmes barbares !*

« Peu de temps après le saint tint l'enfant sur les fonts sacrés et lui fit donner son propre nom. Cependant, pour le distinguer de son parrain, le petit Gildas fut surnommé Trémeur : il est connu aussi sous le nom de Trever ou Trechmorus. Dès

vers Saint-Guidy en Plumelin, continuait par la chapelle neuve, et coupait en Guénin la voie romaine de Rennes à Carhaix. Cette dernière voie conduisait directement à la solitude de Saint Gildas, en passant par Botcol, Kergoric et Botfaux en Guénin, par Talforet en Saint Barthélemy, par Guervaud et Saint Nicolas en Plumeliau.

Le saint ne fit aucune difficulté pour accompagner Werech ; il suivit probablement la voie romaine dont nous venons de parler jusqu'à Talforet, continua vers le bourg de Baud par le village de Kermestre où passe une route ancienne, pour prendre au delà de ce bourg (— en cet endroit la voie s'appelle *hent guen*, chemin blanc, mot caractéristique pour indiquer un chemin empierré —) le chemin de Vannes que nous avons relevé. Ce qui fait pencher pour cet itinéraire, c'est cette note d'Albert le Grand « qu'avant d'arriver à Vannes, le saint s'écarta vers le château où demeurait Conomor ». Ce détail convient bien à la situation du manoir des Salles, dont les ruines jonchent encore le sol à une petite distance du chemin qui nous occupe.

que sa mère fut relevée, elle fonda, dans les faubourgs de la ville, un monastère de vierges, où, après avoir allaité son fils, elle se consacra elle-même à Dieu et reçut le voile des mains de l'évêque de Vannes[1]. »

Elle y passa saintement le reste de sa vie dans les jeûnes et la prière jusqu'au jour, où, appelée par le Seigneur, son âme prit, une seconde fois et pour ne plus revenir, son essor, et s'envola vers la région des bienheureux. Elle est invoquée comme sainte dans les litanies anglaises du VIIe siècle.

Dans les *Côtes-du-Nord*, un petit village porte le nom de Trifine, et son église paroissiale, qui conserve de ses reliques, et, seule en Bretagne, célèbre sa fête, le 21 juillet, lui est dédiée. Une des chapelles de l'hôpital de Pontivy lui est également dédiée et l'on y voit sa statue.

Trémeur resta au château de Werech jusqu'à l'âge

[1] Albert le Grand, de Morlaix, *Vie de saint Gildas*. Mais il ne précise pas davantage la position de ce monastère. L'auteur du manuscrit de la Bibliothèque nationale du XVIIe siècle est assez porté à croire que ce couvent se trouvait sur l'ancienne paroisse de Bothva, au lieu où s'éleva plus tard la chapelle de Sainte-Trifine, devenue, depuis plusieurs siècles, l'église paroissiale et relevant aujourd'hui de Saint-Nicolas en Pelans. Ce qui l'incline vers cette conclusion, c'est que la tradition du pays y place le tombeau de la sainte. Il est difficile d'admettre cette supposition, car Comorre vivait encore et dominait sur ces contrées. Il est plus probable que, saint Liemen ayant été enseveli là après son meurtre, sa mère choisit aussi ce lieu pour sa propre sépulture, surtout si l'on admet qu'elle ne mourut qu'après son cruel époux. Le fait est que, dans le cimetière de cette paroisse, on montre un cercueil en pierre qu'on dit être son tombeau.

de cinq ans. Il fut alors, pour faire son éducation, placé au monastère de Ruis, où étaient élevés et instruits dans la religion et les bonnes lettres les enfants des premières familles du pays [1]. Pieux et appliqué à l'étude, il fit de rapides progrès dans la vertu et les sciences. Plein d'innocence et de grâces, sa vie évangélique était accompagnée de miracles, que le Seigneur se plaisait à opérer par ses mains. Jeune encore et se promenant seul à la campagne, après avoir assisté aux saints offices, un dimanche, huitième jour d'octobre, vers 552, il fut rencontré par son père qui, toujours cruel et étouffant tout sentiment naturel, le reconnut et lui trancha la tête [2].

Voilà pourquoi saint Trémeur ou Trever est appelé martyr, et invoqué, sous ce titre, dans les litanies anglaises du VIIe siècle. Il fut enterré dans

[1] Dom Lobineau. *Vie de saint Trémeur*, p. 78. Albert de Morlaix, *loc. cit.*

[2] Selon Le Baud, Comorre eut, à son tour, une fin bien tragique. Il mourut en 554, sur le mont Rumba, au milieu d'atroces douleurs et dans un indescriptible désespoir, à la suite d'une excommunication lancée contre lui, à cause de ses nombreux et abominables crimes, par les évêques de Bretagne réunis sur la montagne de Menez-Bré, en Domnonée. (Saint Gildas assista à cette réunion, dit M. de La Borderie auquel nous laissons la responsabilité de cette assertion). C'est lui qui, par ses cruautés, a fourni le sujet du comte de Barbe-Bleue (Cayot-Délandre). Dans les fresques attribuées d'abord au XIIIe siècle qui se trouvent près de Saint-Nicolas des Eaux, dans le Morbihan et qui semblent plutôt influencées par le conte de Perrault au XVIIe siècle on voit Triphine épousant Conomor, recevant ses clefs, surprise par son mari, faisant ses dernières prières, appelant sa sœur et secourue enfin par ses frères..... et saint Gildas.

le cimetière de la paroisse de Sainte-Trifine, sur la route conduisant de Carhaix à Rostrenen, dans le diocèse de Saint-Brieuc; on y voit encore, à la porte de l'église dédiée à sa mère, son tombeau au pied duquel s'élève une très ancienne pyramide portant gravés des caractères longtemps réputés inconnus [1]. Ses reliques, conservées et vénérées en Bretagne, furent, en grande partie, portées à Paris, en 968, par Salvator, évêque d'Aleth, et distribuées à certaines églises. Quelques-uns de ses ossements se trouvaient, à l'époque de la grande Révolution, dans l'église de Saint-Magloire, à Paris, où l'on

[1] Le tombeau attribué à saint Trémeur sur la paroisse de Sainte-Trifine, dans les Côtes-du-Nord, et le silence complet gardé sur sa sépulture à Saint-Gildas de Ruis, permettent de conjecturer le lieu de ce nouveau crime et de supposer qu'il fut commis aux environs de l'endroit de la sépulture. Ce tombeau qui est dans le cimetière. consiste en une fosse profonde formée par de grandes dalles de pierre, avec quatre piliers ronds aux angles et un chevet de pierre aussi à une des extrémités. ainsi qu'un bénitier également en pierre. A l'autre extrémité s'élève une pyramide, dite colonne de Saint-Tremeur, de dix à douze pieds de hauteur, quadrangulaire et cannelée sur toutes ses faces, portant jadis une croix à son sommet et encore maintenant sur une des faces cette suscription en deux lignes superposées : *Aux ave Dei*. Négligé pendant de longues années, ce monument, moins la colonne qui paraissait toujours. se perdit sous un tas de pierres et se couvrit de ronces. En 1570, un des fabriciens de la paroisse se chargea de nettoyer le cimetière et le découvrit; il y avait encore des ossements dans le caveau. La dévotion au jeune saint se ranima, des miracles se firent à ce tombeau, et, en 1577, on bâtit dessus une petite chapelle qui existe encore. La veille du premier dimanche de mai, il s'y fait une grande procession à laquelle les mères portent leurs jeunes enfants et les initient à la marche en les introduisant dans le tombeau du saint et dans celui de sa mère (manuscrit de la Bibl. nat.).

faisait mémoire de sa fête; ils sont maintenant à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, dans la même ville. On conserve aussi de ses reliques dans sa chapelle sur la paroisse de Sainte-Trifine. L'église paroissiale de Carhaix, autrefois collégiale, dans le diocèse de Quimper, l'a pour patron, et il y est représenté comme à Sainte-Trifine, sous les traits d'un enfant portant sa tête dans les mains, pour indiquer le genre de sa mort. A la fête célébrée auparavant dans le diocèse de Quimper, comme celle d'un martyr, le 7 novembre, on a substitué une simple commémoraison, le 7 du même mois.

On devine, dit La Borderie, l'immense émotion qui souleva toute La Bretagne à la nouvelle du meurtre de Trifine. Pour le peuple, dont l'imagination pousse tout à l'extrême, il ne s'agissait point d'une guérison prodigieuse, exceptionnelle, mais d'une vraie résurrection [1]. Cette résurrection,

[1] L'auteur de l'*Histoire de Bretagne* a fait, avons-nous dit plus haut, de cette légende une critique sévère que nous ne pouvons accepter dans son ensemble, mais nous engageons le lecteur soucieux de bien connaître les faits, à la consulter ; *Revue de Bretagne et de Vendée*, p. 192 et seq. Voici la conclusion de M. de La Borderie :

« Le glaive de Conomor, disait-on, avait bel et bien tranché, divisé Trifine en deux morceaux, la tête d'un côté, le corps de l'autre, tandis que l'âme, d'un troisième, partait pour le ciel. Gildas survenant, avait d'un seul mot, par sa prière, réuni ces trois parts de Trifine, remettant sur le tronc la tête qui s'y était ressoudée d'elle-même, arrêtant l'âme dans son vol pour la faire rentrer en sa prison; et quand, sur le même instant, il avait dit : « Trifine, lève-toi ! » non seulement Trifine s'était levée, mais elle s'était levée saine et sauve, fraîche et dispose, sans la moindre égratignure ni la moindre

triomphe de l'innocence et de la justice en Trifine, triomphe de la vertu et de la sainteté en Gildas, fut pour le tyran une sanglante défaite, une condamnation irrémédiable qui ne permit plus de voir en lui que le suppôt de Satan. Jaloux de racheter l'imprudence commise par lui, en livrant la pure colombe aux griffes du vautour, l'abbé de Ruis se donna la mission de publier partout, de flétrir avec son éloquence de feu l'infamie de l'assassin. Il réussit tellement dans cette croisade que, peu de temps après la guérison de Trifine (vers 548), au milieu de la Domnonée, c'est-à-dire des États du tyran sur le haut du Menez-Bré, venant de tous les coins de la Bretagne, se serait assemblée un jour une foule énorme, composée de gens de tout âge et de toute condition, paysans, tierns, chefs de plou, clercs, moines, abbés... et, pour présider la réunion, le groupe sacré des évêques. Conomor, déclaré là coupable d'avoir assassiné le prince Jonas, la prin-

fatigue, et elle avait conté à Gildas ses impressions d'outre-tombe. « At illa continuo surrexit sana et illæsa ab omni corruptione, et respondens sancto viro dixit : Mox ut interfecta sum, angelico sustentabar vehiculo, quasi ferenda et jungenda choro martyrum, sed tua vocatione reversa sum ad te. » (*Id. Ibid.*, p. 145-146).

« Telle est la forme sous laquelle la légende du VIe siècle rapporte le fait. Si ce miracle était attesté par un témoin oculaire digne de confiance, notre devoir — historiquement — serait d'y croire.

« Mais on avouera ainsi que, pour faire un prodige de cette nature, c'est trop peu d'un témoignage postérieur de six siècles à l'événement, se bornant à reproduire la croyance populaire de son temps, telle qu'elle s'était formée, déformée, transformée dans l'intervalle ».

cesse Trifine, et sans doute de bien d'autres crimes, aurait été solennellement anathématisé par les évêques d'abord, puis par le peuple entier, excommunié, condamné comme tel à la perte de tous ses droits et de tous ses biens spirituels et temporels, civils et religieux.

Restait à exécuter la sentence; ce qui, grâce à saint Samson, ne tarda guère [1].

A cette grande assemblée de Menez-Bré, nommée par les hagiographes et les anciens chroniqueurs, « le concile du Menez-Bré », non seulement saint Hervé, ni prêtre, ni diacre, simple exorciste, assista et prit place tout à côté des évêques, mais malgré sa cécité, ses haillons, sa mauvaise mine, on lui rendit les plus grands honneurs, on ne voulut pas prononcer la sentence sans lui, on l'attendit tout un jour... Ces hommages ne s'adressaient pas sans doute à l'exorciste, mais à l'un des chefs les plus renommés de l'ordre monastique. Preuve éclatante de l'importance capitale du monachisme dans l'Église bretonne du VIIe siècle [2] !

[1] Conomor ayant voulu assassiner Judual, celui-ci, prévenu, put s'enfuir à la cour du roi de Paris, Childebert, où vint bientôt le chercher Samson pour le mettre à la tête d'une armée, destinée à combattre le tyran de la Domnonée. Celui-ci fut en effet vaincu et tué dans une dernière bataille livrée aux pieds des montagnes d'Arrez, là où s'élève l'abbaye de Rebecq, du nom de Reliquiæ, c'est-à-dire des restes de ses soldats. Son fils, appelé Conomor comme lui, fut seulement comte de Poher.

[2] *Vita S. Hervé*, §. 27-29, dans *Mém. de la Soc. des Antiq.* des

La présence de saint Hervé à l'assemblée de Menez-Bré nous permet de fixer la date où eut lieu le meurtre de sainte Trifine. Cette assemblée ne peut être, ainsi que l'a démontré fort justement M. de la Borderie, antérieure à 550, et nous avons ainsi une nouvelle preuve de la précision avec laquelle la chronologie de la vie de saint Gildas a été établie par l'auteur de l'*Histoire de la Bretagne*[1].

Saint Gildas avait depuis quelque temps partagé

Côtes-du-Nord, XXIX, p. 269-270. La présence de saint Hervé à l'assemblée ou concile de Menez-Bré est importante pour fixer la chronologie de l'histoire de Conomor. l'assemblée du Menez-Bré ne peut être plus récente que 548-550 (cf. histoire de Bretagne, t. I). Saint Hervé, chef d'un *lann* important et déjà lui-même renommé en Bretagne, ne pouvait, quoique jeune encore, avoir moins d'une trentaine d'années, ce qui reporte sa naissance vers 520 ; or la première mention de Conomor se rapportant comme nous l'avons vu (ci-dessus, p. 393-394) au mariage des parents de saint Hervé, se place nécessairement dans le même temps.

[1] Wérech eut pour successeur en 550 un comte du nom de Canao ou Conobert (Grég. de Tours). Il gouverna de 550 à 560. Lutte contre les Franco-Mérovingiens. Il donne l'hospitalité à Canao. Il eut pour successeur son frère Macliau. Lutte entre les deux frères. Conmor ne voulant pas livrer ce dernier qui s'était réfugié chez lui, eut recours à un stratagème : il fit cacher Macliau dans un caveau surmonté d'un monument funéraire et répondit aux envoyés : « Voici sa tombe. » Il les fit même boire sur cette tombe. Peu de temps après, Macliau se retira à Vannes (ce qui prouve bien que Vannes ne dépendait pas à cette époque du comte breton) et se fit clerc ; il devint même évêque de Vannes ; à la mort de Canao (560), il abandonna l'épicospat et réclama l'héritage de son frère ; il régna dix-sept ans ; son règne semble avoir été paisible. Il eut pour successeur son fils Waroc. Waroc vivait en 590 et probablement en 594. Pendant vingt ans, il guerroya contre les Francs (Grég. de Tours.).

son temps entre le monastère de Ruis et l'ermitage du Blavet. Il semble qu'après la résurrection de sainte Trifine, notre saint ait résolu de reprendre plus activement encore la direction de son monastère.

Il ne put, dit l'hagiographe anonyme du XVII[e] siècle, emmener avec lui, pour l'assister comme il en avait coutume, saint Bieuzy, qui devait continuer son œuvre d'évangélisation auprès des populations riveraines du Blavet et allait bientôt être préposé, sur la demande de celles-ci, par l'évêque de Vannes, à la charge de remplacer leur pasteur décédé.

Saint Bieuzy avait reçu de Dieu un don tout spécial qui fut l'occasion de sa mort; celui de guérir de la rage les hommes et les animaux. A cause des saints offices à célébrer pour son peuple, nous dit la légende, un jour de fête, il ne put immédiatement se rendre chez le seigneur du Garo qui l'avait fait mander par son écuyer pour guérir sa meute. Irrité de ce retard, ce seigneur brutal et emporté, qui croyait tout le monde à son service parce qu'il était puissant, rassemble ses hommes d'armes, et, avec eux, il se transporte en fureur à l'église, trouve le saint à l'autel, et lui décharge sur la tête un si rude coup de coutelas qu'il ne put retirer son arme[1].

[1] Rentré chez lui après son crime, ce seigneur trouva ses chevaux et tous ses autres animaux enragés comme ses chiens, et fut le lendemain déchiré par eux misérablement.

Une autre version dit que son château s'écroula sur lui et

Le saint prêtre acheva tranquillement la messe, adressa une touchante exhortation à son peuple, et, suivi de la foule qu'il avait avertie de son départ, prit le chemin de l'abbaye de Ruis, toujours le coutelas dans la tête, afin de recevoir de son supérieur Gildas, avant de mourir, une dernière bénédiction et d'être enterré au milieu de ses frères[2]. « Arrivé à la fin du jour près de Lanvaux, dans la paroisse actuelle de Pluvigner, saint Bieuzy dut s'y arrêter pour passer la nuit en prière avec ses paroissiens dont le nombre s'était considérablement accru. Grâce aux prières du bon pasteur, ils trouvèrent là des vivres en abondance. Ayant appris le départ

l'ensevelit sous les ruines qui se montrent encore en la paroisse de Melrand. (Note de Luco, p. 83.) Le manuscrit français de la Bibliothèque Nationale le dit seigneur de Kerevent ou de Kerneur, et place son château, dont on voyait encore les ruines en 1668, dans un taillis voisin du château fort de Castennec.

[1] L'itinéraire de cette extraordinaire procession est le même que celui qu'avait suivi saint Gildas pour arriver au Bondon avec Werech. « Bieuzy-les-Eaux en est, dit Guillou, le point de départ, Bieuzy-des-Bois ou Lanveau le point d'arrêt : la côte de Baden, le point d'embarquement. »

Il y avait autrefois à Pluvigner une fontaine de saint Bieuzy, dont l'eau avait pour vertu de guérir les hommes et les animaux enragés. Il suffisait d'en boire ou de manger du pain qu'on y avait trempé. Au milieu du XVII[e] siècle, l'auteur du manuscrit français de la Bibliothèque Nationale vit un chasseur qui s'y était rendu afin de demander au recteur du pain trempé dans cette fontaine. Il entendit même de la bouche du susdit recteur que ce remède n'avait jamais manqué d'efficacité. En même temps qu'on prenait de cette eau, l'usage était de faire dire une messe dans l'église paroissiale ou mieux dans la chapelle du saint. (Luco *Op. cit.*, p. 86.) Cet usage existe encore aujourd'hui.

de Bieuzy, le meurtrier avait suivi les traces du saint, voulant achever de lui ôter la vie : mais, à son approche, Bieuzy se cachadansune grotte voisine qui d'elle-même se referma sur lui. C'est en retournant désappointé dans sa demeure que Garo fut mis en pièces par ses animaux enragés qui s'étaient tous échappés.

La piété des fidèles a voulu élever, pour marquer le lieu de cette station miraculeuse, une chapelle qui est dédiée, sous le nom de Saint-Bieuzy-des-Bois, au disciple de Gildas, et dans laquelle le chef de l'anachorète martyr, est encore en vénération.

Le matin, au chant du coq, Bieuzy se remit en marche suivi de ses paroissiens; il descendit la côte de Lanvaux, traversa le Loch sur le gué et continua par le chemin de Vannes, jusqu'à la rencontre de la voie qui allait de Kerdroguen, par le camp de Locmaria en Plougoumelen, à la côte de Baden.

La tradition a conservé le souvenir du lieu où il s'embarqua. Une grosse pierre creuse, dénommée siège de saint Bieuzy et qui se trouve à la pointe de Larmor, le rappelle encore aux fidèles [1]. Là se

[1] A quelques centaines de pas de l'établissement balnéaire actuel de Larmor.

« Près du Port-Blanc, dit Luco, sur le littoral de Baden et à la pointe d'une anse délicieuse du Morbihan, il y avait très anciennement une chapelle sous le vocable de saint Gildas, dont il ne reste plus de traces que dans la tradition du pays. Ce monument n'aurait-il point été élevé là en mémoire de l'embarquement, de saint Bieuzy et de ses compatriotes? » (Luco, *op. cit.*, p. 84. note.)

trouvaient plusieurs bateaux de pêcheurs qui reçurent les pieux pèlerins.

La légende ajoute qu'aussitôt le golfe du Morbihan devint furieux et que d'énormes lames soulevèrent les barques à l'exception de celle du saint qui, à genoux sur la proue, continuait sa prière, tandis que son sang, tombant goutte à goutte, rougissait la mer. Après avoir heureusement débarqué les passagers sur la presqu'île de Ruis, les navires et les conducteurs disparurent miraculeusement.

Averti, pendant qu'il chantait les vêpres avec ses moines, de l'arrivée de son cher disciple, saint Gildas envoya ses religieux en procession audevant de lui. Saint Bieuzy est introduit au chœur, il s'agenouille aux pieds du saint abbé, reçoit sa bénédiction, expire dès qu'on arrache de sa tête l'arme meurtrière, et il est enterré dans la chapelle de l'abbaye[1].

[1] On ignore en quel endroit précis le saint fut enterré. On sait seulement que saint Gildas avait prié ses religieux de l'enterrer lui-même auprès de son cher disciple. L'église de Bretagne a toujours honoré saint Bieuzy comme un martyr; on célébrait sa fête le 24 novembre : on le fait encore, le dimanche qui suit dans la paroisse de Bieuzy au canton du Baud. C'est dans l'ancienne église de cette paroisse dont il est le patron que Bieuzy aurait reçu le coup mortel. On n'ignore pas que c'est sur le territoire de cette paroisse de Bieuzy que se trouve l'ermitage de Castennec. La mémoire des deux solitaires du Blavet y est toujours en singulière vénération, et il y eut grande joie dans la paroisse de Bieuzy lorsqu'elle reçut, en 1864, de Ruis, des reliques de saint Gildas qui fut son premier apôtre. Pour perpétuer le souvenir de la réception de ces reliques, un beau calvaire en granit a été érigé au sommet de la montagne sur la pointe même de Castennec. (Luco, *op. cit.*, p. 85.)

La mort de son fidèle et saint compagnon dut être amèrement pleurée par Gildas, mais la vie de l'abbé de Ruis, au moment où nous sommes parvenus, est tellement remplie par de nouvelles fondations de Monastères et d'Ecoles que la Providence semble avoir voulu le distraire, en lui proposant de nombreuses œuvres dont quelques-unes seules auraient suffi à l'activité dévorante d'un apôtre, des tristes préoccupations que l'état social existant alors justifiait.

Il y eut, à ce moment là, en effet, dans la partie bretonne de l'Armorique, une floraison subite de monastères; le fondateur de Ruis a certainement contribué pour une large part à cet établissement de la vie monastique : M. de La Borderie l'a constaté, et a relevé avec un grand zèle les diverses paroisses où demeure encore le souvenir de l'apostolat monastique de saint Gildas.

« Depuis Laniscat[1] jusqu'à Carnoët[2] dans le Nord-Ouest, jusque vers Quintin[3], dans le Nord, il existe un groupe de dix paroisses fondées par des moines dans la haute Cornouaille, où les traces de Gildas se retrouvent en quelque sorte à chaque pas, dans les traditions et dans les monuments du culte.

« A Laniscat, non seulement Gildas est le patron

[1] En Gouarec, dans l'arrondissement de Loudéac.

[2] Commune appartenant au canton de Callac dans l'arrondissement de Guinguamp.

[3] Chef-lieu de canton dans l'arrondissement de Saint-Brieuc.

paroissial, non seulement l'église est tapissée de peintures qui retracent son histoire; il y a de plus, sur le territoire de cette paroisse, une chapelle à lui spécialement dédiée et une grotte au sujet de laquelle la tradition raconte que le saint, semant ses prédications dans la contrée, avait pris ce lieu pour retraite et y passait la nuit couché sur une pierre en forme de lit qu'on voit encore dans la même grotte, à laquelle on continua jusqu'à la fin du XVIIe siècle, de faire en l'honneur de Gildas des processions paroissiales [1].

« En Botoha, antique paroisse représentée aujourd'hui par Saint-Nicolas du Pelem, existe le manoir et la terre de Loqueltas (Loc-Gueltas) avec une chapelle dédiée à saint Gildas [2].

« En Canihuel, proche l'étang du Pelinec et non loin du manoir de ce nom qui était la seigneurie de la paroisse, antique chapelle de saint Gildas, ruinée en partie, toujours honorée cependant au commencement du XVIIIe siècle [3].

« En Lanrivain, au manoir de Kerguilliau ou Crec'hguilliau, très vieille seigneurie, vieille chapelle de saint Gildas [4].

[1] Abbé Luco. *Hist. de saint Gildas de Ruis*, p. 63.

[2] Abbé Audo. *Annuaire des Côtes du Nord* de 1877, p. 22, 23. Le nom habituel de saint Gildas, en breton, est Gueltas ou Queltas, v. supra, p. 60, n°

[3] *Prise de possession du duché de Quintin*, par Guy-Nicolas de Lorges en 1705, f. 34 (acte manuscrit que M. de La Borderie a eu en sa possession).

[4] Abbé Audo. *Ann. des C.-d.-N.*, 1877, p. 40-43.

« Lan-Harmoët (que l'on appelle aujourd'hui, par altération, La Harmoye) a pour patron saint Gildas, et, selon la tradition locale, saint Hermoët, dont cette paroisse conserve le nom, était disciple du grand fondateur de Ruis [1].

« Un autre disciple de Gildas plus connu, Bieuzi, a laissé son nom un peu contracté, mais très reconnaissable à une paroisse limitrophe de Lan-Hermoët, dont on a lieu de le croire fondateur; c'est celle de Saint-Bihi, à laquelle on a stupidement donné depuis quelque temps pour patron... saint Eusèbe !

« Dans la grande paroisse de Pligean (aujourd'hui Saint-Gilles-Pligean) les traces de Gildas abondent, d'abord dans une chapelle importante, dite Saint-Gildas du Pré, qui fut autrefois le centre d'une trêve [2], puis une autre ancienne chapelle de Saint-Gildas, au village et manoir de Kerguinesre [3].

Le point le plus septentrional de ce groupe est marqué par l'église paroissiale de Saint-Gildas près Senven-Lehart, dite Saint-Gildas du Chanau (en breton Saint-Gueltas ar Stivel) [4], ancienne trêve du Vieuxbourg de Quintin.

[1] Abbé Audo. *Lettre du 16 juillet 1881*, communiquée par M. Robert Oheix.

[2] Id. *Ann. des C.-du-Nord*, 1862, p. 20 ; 1865, p. 21 et 62. Cf. *Prise de possession du duché de Quintin* en 1705, f. 43 verso.

[3] Audo. *Ann. des C.-du-N.*, 1862, p. 63.

[4] Id. *Ibid.* 1862, p. 20, 65 ; 1865, p. 16, 21, 62.

« Si nous redescendons à Lanrivain et qu'au lieu de monter au Nord nous nous dirigions vers l'Ouest, nous rencontrons en Maël-Pestivien une autre chapelle de Saint-Gildas près du village de Coatmaël[1], et un peu plus loin, en la paroisse de Carnoët, un village dit Saint-Gildas, avec une belle chapelle du même nom et des monuments notables, que nous avons occasion de décrire plus loin et qui en font à nos yeux un point très important[2].

« Ces traditions, ajoute l'historien de la Bretagne, ces souvenirs si nombreux de Gildas accumulés dans un coin de la haute Cornouaille ne permettent guère de douter que le saint n'ait sillonné cette terre de ses missions et, pour en assurer le résultat, fondé quelque part dans cette région un poste monastique. Nous verrons plus loin s'il est possible, au moins par induction, d'en indiquer le lieu. »

Ce n'est pas la seule partie de la Cornouaille où il ait porté ses pas. Dans la *Vie de Gildas* écrite à Ruis, nous lisons en effet :

« Nous croyons devoir relater ici le prodige que Dieu daigna accomplir par la main de son serviteur Gildas dans le plou de Saint-Démétrius. — *In plebe* S. *Demetrii*[3]. » — *Plebs* est la traduction latine du breton plou, ploué, pleu, qu'on

[1] Gauthier du Mottay. *Géographie départementale des Côtes-du-Nord*, p. 497.

[2] Id. *Ibid.*, p. 492, act., Carnoët.

[3] *Vit. S. Gild.* cap. XXVI, dans *A. SS. O. S. B. sæc.* I, p. 146.

trouve en tête des noms de tant de paroisses bretonnes. Le plou, à l'origine, c'est, avons-nous dit, une bande de Bretons insulaires débarquant sur le sol d'Armorique, s'y installant et formant une petite colonie sous ses chefs propres, au spirituel et au temporel. Plus tard c'est la paroisse bretonne organisée, au temporel comme au spirituel, et aussi le territoire de cette paroisse. — Le P. Albert Le Grand (3e édition, p. 20), citant ce texte écrit : « *In plebe sancti Demetrii Venetensis* « *diocesis*. » Ces deux derniers mots sont remarque M. de La Borderie, une invention, soit du P. Albert, soit de quelque mauvaise légende consultée par lui. Ils ne sont ni dans l'édition de Bollandus, ni dans celle de Mabillon, qui ont été données sur le manuscrit original de Ruis; il y a donc lieu de les rejeter comme interpolés. — « Dans ce plou, continue le biographe, était un étang dont le port servait de retraite à des bandits; quand des matelots y venaient chercher refuge, ces brigands les dépouillaient, les battaient et ne les lâchaient qu'à demi morts[1]. Leurs crimes causaient aux gens du pays une violente indignation, mais n'étant pas de force à les chasser, ceux-ci demandèrent secours au saint. Gildas vint jusqu'à l'embouchure de l'étang, et, là, il pria le Seigneur d'en fermer la

[1] On sait que, pendant de longs siècles, les pêcheurs du Bono et de Sené, et en général les pêcheurs de cette partie du littoral ne jouirent pas d'une réputation parfaite. Leurs bateaux ont longtemps porté et portent encore le nom de « forbans ».

communication avec la mer. — « *Qui perveniens* « *usque ad os stagni, exorat dominum ut con-* « *cludat illius stagni aditum*[1]. » — Sa prière finie, un grand monceau de sable boucha cette entrée, c'est-à-dire le lieu même où les brigands tendaient leurs embûches. — « *Et arena erectus* « *est tumulus magnus, ubi prius malignarum* « *ad insidiandum erat locus* » Id. *Ibid.*). — Voyant ce miracle, ceux qui étaient venus là avec le saint, louèrent Dieu et vénérèrent saint Gildas.. »

On se figure aisément, quand on lit M. de la Borderie, le phénomène : une tempête, poussant dans le goulet des masses de sable, l'obstrua ; cela put se faire sans miracle, on voit souvent sur nos côtes des faits analogues. Par suite, cette petite baie intérieure que l'hagiographe appelle étang, devint un étang véritable, fermé, séparé de la mer par une chaussée sablonneuse.

« Il ne semble pas difficile, d'après l'auteur de l'*Histoire de Bretagne*, de fixer le lieu de cette histoire : il n'y a eu en Bretagne qu'une seule paroisse, qu'un seul plou, sous le patronage de saint Démétrius ou, comme disent les Bretons, saint Demet ou Devet, c'est Plo ou Plou-Zevet, aujourd'hui Plozevet, commune du canton de Plogastel-Saint-Germain, arrondissement de Quimper, — sur la baie d'Audiern, paroisse dite anciennement Plou-Devet et dans les chartes du x[e] siècle de l'abbaye de

[1] *Vita Gildas, A. SS. S. B.* sæc. I, p. 146.

Landevenec, *Vicaria Demett*[1]. Donc, à l'origine, le nom était Plou-Demett ou Plon-Demetr, ce qui est littéralement, dans la forme bretonne, la Plebs Demetrii de la *Vie de Gildas*.

« Sur cette partie des côtes de la baie d'Audiern, on trouve assez fréquemment de ces étangs séparés par la mer par une mince chaussée, soit de sable, soit de galets; il y en a de très grands de ce genre, entre autres aux environs de Plovan. Il en existe aussi un plus petit, en Plonzévet, sur la limite de cette paroisse, et de celle de Pouldreuzic. Sur la carte de France de l'état-major (feuille 72) on le voit à l'Est et tout près d'un village appelé Graohinit, un peu plus loin au sud du village du Haut-Pellan, à un kilomètre environ dans le sud-ouest d'une chapelle Saint-Démet, qui montre combien le culte de ce saint est enraciné dans ce plou, puisque les habitants ont voulu, outre l'église paroissiale, lui dédier, vers la limite Sud de leur paroisse, un oratoire spécial.

« L'étang de Graohinit, séparé de la mer par un étroit cordon de sable, a (d'après la carte n° 72) environ 100 mètres de longueur et, dans sa plus grande largeur du côté du Nord, 150 à 200 mètres. Il reçoit un ruisseau formé de deux branches, l'une qui vient du village de Landrezec, l'autre de Lababan. — Dans l'état actuel cet étang n'est sans doute

[1] (Fol. 161 2° du cartulaire ms. D. Morice. *Œuvre de l'Hist. de Bretagne*, I, 336, a imprimé à tort *Vicaria Demelt*). Cf. Hugh Williams, p. 362.

qu'un reste de ce qu'il était au temps de Gildas, surtout avant l'obstruction causée par le sable.

« Il n'en est pas moins vrai que nous avons ici le nom même relaté dans la *Vie du moine de Ruis* (Plebs Demettrii) et un accident topographique assez rare qui convient parfaitement à l'histoire contée par cet hagiographe. L'*Histoire manuscrite de saint Gildas de Ruis* de 1668[1], suivie par M. l'abbé Luco, place ce fait au contraire dans la presqu'île de Ruis à Penvin près Sucinio, où aurait été, selon cet auteur, la Plebs S. Demetrii. Hypothèse gratuite sans nul fondement, car aucun de ces deux auteurs ne peut citer un fait ni un titre justifiant que le nom de saint Demetrius ou saint Demett ait jamais été attribué au territoire de Penvin.

« Le seul prétexte de cette opinion, c'est que, dans de vieilles tenues rendues aux ducs de Bretagne par les hommes de Penvin, il était question de terres « joignant d'un bout au vieux estang ». Mais pour que ce « vieux estang » que personne d'ailleurs n'a jamais vu, pût être celui de l'hagiographe de Ruis, la condition essentielle c'est qu'il se trouvât en un lieu portant ou ayant porté le nom de saint Demet ou Demetrius : nom qui n'a jamais paru à Penvin. — Donc Gildas, conclut M. de La Borderie, cela est certain, a évangélisé les côtes sauvages de Cornouaille. »

[1] Biblioth. Nat., ms. fr. 161 822, pp. 336-337.

Y a-t-il fondé quelque monastère ? C'est le moine de Ruis encore qui répondra. Immédiatement après avoir raconté le trait relatif à Plou Demet, il continue ainsi :

« Dans la même contrée (*In eadem regione*) [1] est un oratoire (*oratorium*) que les gens du pays appellent la montagne de Coëtlann (*mons Coherlahem*), nom qui veut dire monastère de la forêt. Les hommes qui se disaient héritiers de cette terre cherchaient souvent noise aux serviteurs de Dieu établis là pour mener la vie contemplative, en soutenant qu'ils cultivaient autour de l'oratoire une étendue de sol plus considérable que celle marquée par Gildas. Voulant garder la paix envers tous, l'homme de Dieu vint au bord de la mer, et, se jetant à genoux avec les saints moines ses compagnons, il pria avec grand zèle le Seigneur, qui peut tout sur la terre et au ciel. Puis, se relevant, le très saint homme fit le tour du domaine dépen-

[1] In eadem quoque regione est oratorium quod incolæ vocant Mons Coherlahem (*sic*), quod sonat interpretatum Monasterium Nemoris (*Vit. S. Gildæ*, cap. XXVII, dans *A. SS. O. S. B. Sæc.* I, p. 146). La traduction *Monasterium Nemoris* répond au nom de forme bretonne que D. Mabillon a imprimé (comme nous l'avons reproduit) *Coherlahem ;* leçon certainement fautive. Ce mot *nemus* (bois, forêt) se rendait en breton par *Coët*, et à cette époque (comme on le voit par la vie de saint Pol Aurélien par Wrmonoc) *monasterium* se disait *lann ;* si l'on suppose une certaine désinence latine ajoutée par l'hagiographe de Ruis, tout au moins faut-il corriger *Coherlahem* en *Coetlanem*. En tenant compte du mot *Mons* placé en tête, le nom complet devrait être en breton, Menez Coëtlann.

Coëtlann devait s'élever sur quelqu'une des falaises qui bornent la baie d'Audierne. Cf. Hugh Williams, p. 362.

dant de son oratoire (*atrium sui oratorii*), en imprimant sur le sol la trace du bâton qu'il avait en main. Alors (que Dieu est bon pour les siens !) une claire fontaine jaillit du lieu où le saint avait prié, et le ruisseau qui en sortit, suivant la trace marquée par le saint, forma désormais la limite irrécusable des domaines du monastère[1]. »

Nous venons de constater avec quel soin jaloux l'*Historien de la Bretagne* a relevé les traces de l'apostolat monastique de notre saint en Armorique. On objectera sans doute — et non sans quelque vraisemblance — que ces postes monastiques ont pu fort bien être établis par les disciples de saint Gildas, par des moines de Ruis, heureux de donner à leurs fondations le nom de leur maître. C'est possible, mais encore faudrait-il pour l'établir s'appuyer sur des documents historiques ; et ces documents font défaut, car on ne peut vraiment pas considérer le manuscrit français de 1668, sur lequel s'est exclusivement appuyé Luco, comme ayant une valeur incontestable. Les traditions orales recueillies au XVII[e] siècle n'ont point grande importance aux yeux de la critique qui s'appuie sur la linguistique et l'examen des vieux textes ; nous sommes cependant autorisés à croire que saint Gildas, par ses missions et par ses fondations, n'a point seulement évangélisé la presqu'île de Sarzeau et les rives du Blavet, mais qu'il a étendu

[1] *Vita S. Gild.* cap. XXVII, *ibid.* Cf. La Borderie, p. 205, note 2.

son action sur toute la Cornouaille. Il fut réellement l'initiateur du mouvement monastique dans cette partie de l'Armorique, comme il avait été en Irlande, avec saint David et saint Cado, l'initiateur du mouvement monastique hibernien auquel nous avons dû Finnian, Columba et Colomban et auquel il devait consacrer encore, avec son zèle et son dévouement, une ardeur incapable de s'éteindre.

CHAPITRE V

MISSION EN IRLANDE. RETOUR EN ARMORIQUE LA MORT DE GILDAS. CONCLUSION

Saint Finnian n'aurait pas été le seul parmi les disciples irlandais de Gildas à franchir la mer pour visiter son ancien maître : saint Brendan serait également venu d'outre-Manche avec d'autres moines avides de recueillir les enseignements du saint abbé de Ruis. Brendan aurait en effet passé quelque temps au monastère de Ruis[1] et aurait peut-

[1] Cf. *Acta S. Brendani,* cap. xv et Stene, *Celtic Scotland*, t. II. p. 76. Saint Brendan est le fondateur de l'abbaye irlandaise de Clonfert, en 558 ; il mourut en 577. Parmi les moines irlandais voyageurs et navigateurs, saint Brendan mérite d'être cité au premier rang. Ses pèlerinages fantastiques dans le vaste Océan, à la recherche du Paradis terrestre, d'âmes à convertir, de régions inconnues à découvrir, ont pris la forme de visions toujours pénétrées de l'esprit de Dieu et de la vérité logique, en mettant toujours l'imagination ainsi que l'esprit d'aventure au service de la foi et de l'idéal des vertus chrétiennes. Ces visions ont mérité de compter parmi les sources poétiques de la Divine Comédie (Ozanam, *Œuvres*, t. V, p. 375). Elles ont exercé une influence énergique sur l'imagination des peuples chrétiens pendant tout le moyen âge et jusqu'au jour de Christophe Colomb lui-même, à qui l'épopée maritime de saint Brendan semble avoir montré la route de l'Amérique : « Je suis convaincu, disait-il, que dans l'île de Saint-Brendan est le paradis terrestre où personne ne peut arriver,

être accompagné Gildas dans ses missions de la haute Cornouaille. On y trouve en effet une paroisse qui porte son nom[1].

Les actes de la vie de ce moine irlandais renferment en effet une légende que nous tenons à citer : « Il existait alors dans la contrée une bête féroce qui faisait de grands ravages dans la campagne, Gildas demanda à Brendan de délivrer le pays de cet animal malfaisant, et Brendan, pour exercer l'obéissance de Talmach son disciple, lui ordonna d'aller chercher la bête dans son repaire, de la faire lever et de la lui amener. Talmach y alla sans aucune hésitation, passa doucement la main sur le cou de l'animal ; aussitôt cette bête et ses petits, perdant leur férocité naturelle, suivirent le serviteur de Dieu comme eussent fait des animaux domestiques, et depuis lors elle ne fit de mal à personne[2]. » La rage des bêtes féroces obéit à celui qui mène la vie des anges, comme elle obéissait à nos premiers parents. *Et bestiæ terræ pacificæ erunt tibi*[3]. Les mêmes actes nous disent que Gildas et Brendan après s'être, au moment des

sinon par la volonté céleste. » Cf. Ferdinand Denis, *Le monde enchanté*. p. 130, cité par Montalembert, t. III, p. 91).

« Postea peregrinavit S. Brendanus in peregrinatione ad Britanniam, adivitque sanctissimum senem Gildam sapientissimum in Britannia habitantem, cujus fama sanctitatis magna erat. » *Acta. S. Brendini*, cap. 15.

[1] La Borderie, p. 208.

[2] Cf. *Acta sanctorum Hiberniæ*, cap. 40 dans Colgan.

[3] Job, V, 23.

adieux, bénis réciproquement ainsi que leurs disciples, ne purent retenir leurs larmes. Si douloureuse fut la séparation que Brendan différa son départ de plusieurs jours. Il dut enfin s'éloigner de Ruis et alla s'embarquer dans une île[1], près d'Aleth, pour l'Irlande où saint Gildas ne devait pas tarder lui-même à se rendre.

Voici dans quelques circonstances.

Columba, fondateur de plusieurs monastères, mais qui semble avoir été plus poète que moine durant la première partie de sa vie, partout en quête de volumes à emprunter ou à transcrire, étant en visite un jour chez son ancien maître Finnian ou Finten[2], trouva moyen de faire une copie clandestine et pressée du psautier de cet abbé. Il s'était enfermé la nuit à cet effet dans l'église où le psautier était déposé, et, il s'éclairait pour ce travail nocturne de la lumière qui s'échappait de sa main gauche pendant qu'il écrivait de la droite, comme il arriva à je ne sais plus quel saint de la légende espagnole. L'abbé Finnian apprit ce qui se passait d'un veilleur, lequel attiré par cette lueur singulière avait regardé par le trou de la serrure. La curiosité de ce malheureux avait été châtiée aussitôt. Pendant qu'il appliquait son visage contre la porte, il avait eu l'œil crevé par un coup de bec que lui avait lancé à travers la fente une grue, un de ces oiseaux fami-

[1] L'île de Cesembre où se trouve une grotte anciennement dédiée à saint Brendan.

[2] Qu'il ne faut pas confondre avec Finnian ou Finbarr.

liers à qui les religieux irlandais permettaient d'élire domicile dans leurs monastères et dans leurs églises[1]. Indigné de ce qu'il regardait comme un larcin, Finten réclama la copie dès qu'elle fut terminée, en se fondant sur ce qu'une copie faite sans permission devait appartenir au propriétaire du premier manuscrit, attendu, disait-il. que le livre transcrit est le fils du livre original (*son-book*) Columba refusa de se dessaisir de son œuvre. On en référa au roi Diarmid ou Diarmait, monarque suprême de l'Irlande, alors dans son palais de Tara.

Celui-ci, après avoir entendu les deux parties, chercha dans le droit irlandais des précédents; mais il n'y avait pas eu jusque-là de bibliothèques en Irlande; il n'y avait pas de jugement relatif à la propriété des manuscrits. Il n'en était pas ainsi en ce qui concernait le bétail. La plupart des procès que l'on jugeait, en effet, s'appliquaient aux conventions et aux droits divers des possesseurs de troupeaux. Ce fut donc à la jurisprudence concernant la propriété du bétail que Diarmait demanda les règles, les principes généraux dont il avait besoin pour fonder son jugement.

« Le veau, dit-il, appartient au propriétaire de la vache : » *le bach boin a boinin;* littéralement « avec chaque vache sa petite vache », que le petit livre appartienne au propriétaire du gros : *le*

[1] O'Donnell, ap. Colgan, t. II, cap. I.

cach lebara lebrán ; littéralement « avec chaque livre son petit livre» .

Columba trouva ce jugement inique. « Sans doute, dit-il, le manuscrit dont on me conteste la propriété est une copie de celui de Finten ; mais il est mon œuvre, le produit de mon travail et de mes veilles. En le copiant, j'ai pris toutes sortes de précautions pour ne détériorer en rien le manuscrit de Finten : mon but était de faire servir au salut des autres et à la gloire de Dieu ce que je trouverai de bon et d'utile dans ce livre. En cela je n'ai fait à Finten aucun tort qui lui donne droit à une indemnité, et dans cette affaire je ne me reconnais coupable d'aucune faute. »

Columba éprouva de ce jugement, qui l'avait condamné, un très vif ressentiment, qu'un événement tragique vint encore accroître : Un jeune prince, Curnan, fils du roi de Connaught, poursuivi pour homicide par imprudence, était venu demander asile à Columba. Il fut arraché du monastère de celui-ci et mis à mort par l'ordre de Diarmait. Peu s'en fallut que Columba lui-même ne subît le même sort. Le futur saint parcourut alors le nord et l'ouest de l'Irlande, demandant vengeance pour le sang innocent cruellement versé et pour le droit d'asile sacrilègement violé. A sa voix, une armée se leva qui vint offrir la bataille à l'armée de Diarmait [1].

[1] Voici comment M. d'Arbois de Jubainville dans son œuvre magistrale : *Introduction à l'étude de la littérature celtique*, pp. 170 et seq. parle de la bataille de Culdreimn et du curieux

Cette bataille eut lieu à Culdreimn : elle est célèbre dans les fastes de l'Irlande.

Diarmait, dit M. d'Arbois de Jubainville, eut recours à deux Druides. Les chroniqueurs nous ont conservé les noms de ces deux personnages : c'étaient Fraecham, fils de Teinisan, et Tnathan, fils de Diman. L'un fabriqua un objet sacré qu'on appela « la haie du Druide » *erbe* [1] ; l'autre plaça cet objet entre les deux armées. Le premier, celui qui façonna l'obstacle magique, fut Fraecham.

Le manuscrit du Trinity-college de Dublin [2], transcrit au XIVe et au XVe siècle contient (col. 869-875) une histoire des derniers temps de la vie du roi Diarmait. On y lit cette phrase : « Fraechan, fils de Teinisan, druide de Diarmait, fit la haie du Druide entre les deux armées [3]. » Mais dans les Annales de Tigernach on distingue deux opérations. « Ce fut Fraechan, fils de Tei-

procès en revendication de propriété qui fut la cause du conflit entre Finnian ou Finten et Diarmid ou Diarmait d'une part, et saint Columba de l'autre : « Cette bataille dit-il, est datée, de 561, par Tigernach, auteur du XIe siècle, le plus ancien chroniqueur d'Irlande dont l'œuvre soit parvenue jusqu'à nous. O'Conor, *Rerum hibernicarum scriptores*, t. II, p. 142. La bataille de Culdreimne fut livrée au roi suprême d'Irlande, Diarmait, fils de Cerbal, par plusieurs de ses vassaux ligués contre lui. Diarmait, suivant Tigernach, régna de 544 à 565. »

[1] Sur le sens du mot, voir Windisch, Irische texte, p. 352, au mot airbe-n'ormad.

[2] H. 2. 16.

[3] « Dogni Fraechan, mac Teinisan, drai Diarmait, irbi Druad etir in da sluag. » Ce texte a été imprimé par Pétrie, dans : « history and antiquities of Lara Hill, p. 123 ».

san, qui fit la haie du Druide pour Diarmait ; ce fut Tuathan, fils de Diman, qui posa la haie du Druide pour lui — « Fraechan, mac Teinisan, is e dorinni in airbe en Druad do Diarmait Tuatan ; mac Dimain ; is e rolad in airbe Druad dar-â-chen [1]. »

Les chroniqueurs chrétiens, à qui nous devons ce récit, croyaient aux Druides une puissance surnaturelle. Ils racontent que parmi les adversaires du roi Diarmait, un seul osa franchir l'obstacle magique que la main du Druide avait placé ; ce guerrier trop audacieux paya de sa vie sa témérité. Mais Columba eut recours à la prière : il chanta un poème de douze vers ou trois quatrains, dont un est ainsi conçu :

« Une armée nouvelle marche autour d'une tombelle, il y a un fils de la tempête qui cherche à perdre cette armée. Celui qui est mon druide ne rejettera pas ma demande ; le fils de Dieu, voilà qui combattra pour moi. —

Sluag Doching hi-timchell cairn ;
Is mac ainf — the no-du-s-mairn —
Is-é mo druid ni-m-éra, —
Mac Dé is frim congêna [2].

[1] O'Conor, Rerum Hibernicarum scriptores, t. II, p. 142. Cf. Hennessy, Chronicon Scotorum, p. 54, où l'on trouve la même rédaction, avec une orthographe un peu plus moderne, mais la traduction est bien supérieure à celle d'O'Conor.

[2] Je connais de cette pièce, dit M. d'Arbois de Jubainville, quatre éditions dans chacune desquelles le texte est un peu altéré, et qui reproduisent trois manuscrits différents

Cette pièce assura la victoire aux vassaux du roi suprême Diarmait, coalisés contre ce prince païen. Ce fut, semble-t-il, la fin du druidisme officiel en Irlande, et de ce jour date le triomphe complet du christianisme.

Columba vainqueur eut bientôt à subir la double réaction de ses remords personnels et de la réprobation de beaucoup d'âmes pieuses. Celle-ci fut la première à se faire jour. Devant un synode convoqué dans le centre du domaine royal, à Teillte [1], il fut accusé d'avoir fait verser le sang chrétien, et l'excommunication fut prononcée contre lui en son absence. Peut-être cette accusation ne portait-elle pas seulement sur la guerre soulevée à propos du psautier dont il revendiquait la propriété. Son caractère emporté, vindicatif, et surtout son attachement passionné pour ses proches et la part violente qu'il prenait à leurs disputes domestiques et à leurs rivalités sans cesse renaissantes, l'avaient engagé dans d'autres luttes dont la date incertaine est peut-être postérieure à son premier départ de l'Irlande, mais dont la responsabilité lui est formellement imputée par divers monuments [2], luttes qui

O' Conor, *Rerum hibernicarum scriptores*, t. II, p. 142 ; O' Donovan, *Annals of tho Kingdom of Ireland by the Four Masters*, 1851. t. I, p. 194 ; W. M. Hennessy, *Chronicon Scotorum*, p. 52 ; Petrie. *On the history and antiquities of Tara hill.*, p, 123.

[1] Aujourd'hui Teltown, petit village près de Kells, au comté de Meath.

[2] Voir Montalembert, *Moines d'Occident*, 4e édition, 1868, t. III, p. 135, note I.

aboutirent également à des batailles sanglantes.

Columba n'était pas homme à reculer devant des accusateurs et des juges. Il se rendit au synode qui l'avait frappé sans l'entendre. Il y trouva pour défenseur un fameux abbé, nommé Brendan, fondateur du monastère de Birr. A la vue de Columba, cet abbé se leva et alla l'embrasser. « Comment, lui dirent d'autres membres du synode, pouvez-vous donner le baiser de paix à un excommunié ! » — « Vous feriez comme moi, » leur répliqua-t-il, et vous ne l'auriez jamais excommunié, si vous pouviez voir ce que je vois, une colonne de feu qui le précède et des anges qui l'accompagnent. Je n'ose mépriser un homme prédestiné par Dieu pour être le guide de tout un peuple vers la vie éternelle. » Grâce à l'intervention de Brendan, ou par quelque autre motif qu'on ne nous dit pas, la sentence d'excomunication fut retirée; mais il fut enjoint à Columba de gagner au Christ, par sa prédication, autant d'âmes païennes qu'il avait péri de chrétiens dans la bataille de Culdreimne [1].

Avant de partir d'Hibernie pour aller évangéliser l'Écosse et fonder le monastère d'Iona, peu de temps après le synode de Teillte, Columba avait écrit à Gildas, pour lui rendre compte sans doute des graves événements qui venaient de s'accomplir. Quand les messagers d'Irlande remirent cette lettre à l'abbé de Ruis, dit l'auteur de la vie de Saint

[1] Golgan, *loc. cit.*, p. 645.

Columba, Gildas en reconnut de suite l'écriture; avant de l'ouvrir, il la baisa en disant: « L'homme qui a écrit cette lettre est tout plein du Saint-Esprit. — Vous dites vrai, reprit le messager, et cependant le synode d'Hibernie vient de le condamner, pour avoir causé dans une bataille la mort de ses proches. » Et Gildas ayant pris connaissance de la sentence prononcée contre Columba, s'écrie : « *O quam stultum est genus vestrum, nihil prudenter intelligens !* O quelle race stupide que la vôtre, et comme elle est inintelligemment précipitée dans ses jugements ![1] »

Ainsi que Brendan, saint Gildas était entré au tréfond de l'âme de Columba et tous les deux avaient salué dans le condamné du synode celui qui bientôt allait devenir l'un des plus admirables apôtres de son temps.

Columba était absous par Gildas et Brendan, mais il n'en avait pas moins jeté en Irlande une semence de discorde, cette semence toujours prête à lever sur la terre celtique; l'ivraie allait-elle encore une fois étouffer le bon grain?

Saint Gildas fut alors choisi comme arbitre et comme médiateur.

Depuis 566, disent les antiques annales de Tigernach, depuis 565 d'après les *Annales de Cambrie*, régnait en Irlande, comme roi suprême, Ainmiré : ce fut ce prince qui, d'après le moine de

[1] Boll. Jun. II, 194, édit. de Paris.

Ruis lui-même dont une erreur de date ne peut infirmer sur ce point le témoignage, poussa vers Gildas le cri d'appel et d'ultime secours [1]. Et il envoya vers lui un messager, suppliant notre saint de prendre en pitié le pays qu'il avait déjà évangélisé. Nous ne nous trouvons donc pas ici en pleine légende, mais en face d'un personnage historique, du roi Ainmiré.

Saint Gildas, malgré son grand âge (soixante-douze ans), ne se crut pas le droit de refuser son concours, et il accepta l'œuvre qu'on lui proposait de pacifier une nation, à laquelle il avait consacré, avec tant de succès, une des plus belles périodes de sa laborieuse existence.

Il s'agissait, en définitive, de consolider dans la grande île scotique les résultats si péniblement acquis par les travaux qu'il avait accomplis avec David, Cadoc, que ses disciples, avec Finnian, avaient poursuivis, d'empêcher, dit La Borderie, ces résultats de se dissoudre en quelque sorte, faute d'union et de concorde. Gildas le comprit tout de suite. Il n'hésita pas à se rendre en Hibernie, et là, avec l'autorité que lui donnaient son âge, son expérience de l'Irlande, ses relations anciennes avec tant de saints de cette île, fort aussi de la puissance que lui prêtait l'appui du roi Ainmiré, il parvint promp-

[1] « Eo tempore regnabat Ammerichus rex per totam Hiberniam, et ipse misit ad beatum Gildam, rogans ut ad se veniret. » *Vit. Gild.*, cap. II; *A. S. S. O. S. B. Sæculum*, I, 412.

« An. 565, navigatio Gildæ in Hibernia » *Mon. Hist. brit.*, I, 84.

tement à rendre à l'Église des Scots un calme qui assurait sa prospérité [1].

Nous ignorons d'ailleurs les détails de cette dernière mission de Gildas ; l'hagiographe de Ruis l'ayant certainement confondue avec la première, accomplie par notre saint en Irlande, entre 520 et 530, alors que les résultats de l'apostolat de saint Patrice s'étaient trouvés très fortement compromis : il fallait reprendre presque à nouveau l'œuvre de la conversion des Scots sous le roi Ainmiré (566-569) la situation religieuse quoique temporairement troublée était tout autre [2].

Si l'on pouvait admettre les légendes que le manuscrit français du XIIe siècle reproduit, il en serait différemment, mais, comme lui, les légendaires qui ont accepté l'erreur du moine de Ruis, nous conduiraient à l'acceptation de récits vraiment absurdes. C'est ainsi, par exemple, que nous devrions affirmer que saint Gildas, à l'âge de soixante-douze ans, ait pu jouer auprès de la femme du roi Ainmiré le rôle du chaste Joseph auprès de la femme de Putiphar [3].

Il vaut mieux reconnaître loyalement que les

[1] La Borderie. *Op. cit.*, p. 212.

[2] La Borderie. *Op cit.*, p. 212.

[3] Cf. ms français, Biblioth. Nat., où se trouve avec l'incroyable légende, l'ancien office rimé du saint.

Regina perfida
Fuit cupida.
Cogitans scelere
Justum fallere.

(*Hymne des 1res vêpres.*)

documents historiques, ici, en dehors de la date du règne d'Ainmiré et du voyage, à cette époque,

Suite de la note 3, *page* 334.

Lætus fuit vir venustus Cum ardentum incombustus.	Exit rogum servus Dei, Propter causam pravæ rei.

(*R*) *bref aux* 1[res] *vêpres.*

Non combussit rogo tractum. Prosper reginæ reatum,	Confessorem tam beatum, Regis violentia.

(*Prose chantée avant l'Évangile*).

« Ainmiré, dit Luco, d'après le manuscrit du XVII[e] siècle, accueillit Gildas avec distinction et l'apôtre se mit courageusement à l'œuvre. Mais l'esprit du mal, voyant avec déplaisir le bien qui s'opérait et prévoyant la ruine imminente de son empire en ces lieux, réussit à entraver la mission. Il souffla au cœur de la reine une folle passion pour Gildas à cause de sa remarquable beauté. Comme la femme de Putiphar, elle pratiqua toutes sortes de manœuvres pour obtenir la réalisation de ses désirs coupables et assouvir sa passion ; mais le nouveau Joseph sut éviter ses pièges et résister à ses sollicitations.

« Exaspérée par ses échecs, elle l'accusa publiquement d'avoir voulu attenter à sa vertu. Les suppôts du diable, que ses prédications gênaient, saisirent l'occasion pour le ruiner dans l'estime du peuple et exciter contre lui la vengeance royale. La manœuvre réussit trop bien ; car, sans autre forme de procès, le roi le condamna à être brûlé vif : mais Dieu, qui avait d'autres desseins sur lui, le fit sortir sain et sauf (frais comme la rose) du brasier ardent où il fut jeté et prouva ainsi, par un éclatant miracle, l'innocence de son serviteur. L'admiration des bons fut grande ; cependant, comme il arrive souvent, ses calomniateurs ne devinrent que plus acharnés contre lui et ne purent lui pardonner de n'avoir pas, en succombant, justifié leurs criminelles démarches et leur perfide accusation. Quant à lui, pour éviter de nouvelles persécutions, épargner aux fidèles de nouveaux scandales, et sachant les fruits de son ministère compromis, il résolut de secouer la poussière de ses pieds et de quitter ce pays... » Nous avons tenu à citer cette légende simplement pour mémoire et parce qu'elle montre la haute idée que les siècles se sont transmise de la chasteté du saint dont nous écrivons la vie.

de saint Gildas en Irlande font totalement défaut, admettre que l'action de notre saint fut vraisemblablement difficile, et retourner avec lui presque immédiatement en Armorique. Nous devons cependant rappeler un miracle de Gildas que le moine de Ruis dit avoir été opéré par le saint, lors de sa mission près d'Ainmiré. Voici quel fut ce miracle : « Or, un jour que Gildas se rendait au palais de ce roi, il rencontra un paralytique que ses parents promenaient de tous les côtés, demandant l'aumône aux habitants du pays. Gildas eut pitié de l'état de ce misérable, et tombant à genoux, se mit à prier pour lui le Seigneur. S'approchant ensuite de la litière sur laquelle était étendu le paralytique, il lui dit : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Levez-vous et reprenez par la grâce de Dieu votre santé d'autrefois. » Ausssitôt le paralytique se leva et fut entièrement guéri, puis il se mit, à haute voix, à glorifier le nom du Seigneur, et à louer notre saint avec effusion, disant qu'il l'accompagnerait partout où Gildas voudrait aller, afin d'affirmer le miracle dont il avait été l'objet ; mais Gildas, contrarié ; lui dit : « Ne venez pas avec moi ; rentrez chez vous et ne cessez jamais de louer votre Dieu, car c'est lui qui vous a rendu la santé ! » Mais le paralytique guéri s'attachait à ses pas, attroupant les passants et criant : « Accourez, accourez tous et voyez ce saint du Seigneur qui m'a rendu la santé du corps et la santé de l'âme. » Gildas, peu soucieux des applau-

dissements et de l'enthousiasme de la foule, blessé dans sa profonde modestie, réussit à s'enfuir afin de ne pas être reconnu [1]. »

Peut-être trouvons-nous dans cette légende, rapportée par l'hagiographe péninsulaire, l'explication du retour précipité de saint Gildas à Ruis, où il devait d'ailleurs demeurer peu de temps.

Notre saint dont la santé avait dû se ressentir des grandes fatigues du voyage, voulut-il revoir une dernière fois ses monastères et ses deux chères solitudes du Blavet et de Houat ? Cela est vraisemblable puisque nous le retrouvons dans ce dernier ermitage. Il allait bientôt rendre à Dieu une âme qui n'avait vécu que pour le divin Maître : « *In amabili sibi insula Hoiata, ubi olim eremiticam duxerat vitam* [2].

« Gildas, écrit M. de La Borderie, sentait l'éternité approcher ; son œil contemplait avec une radieuse et craintive admiration cette aube grandissante des choses éternelles, dont la lueur toujours plus vive attirait, fascinait son âme de plus en plus [3]. » La terre, à vrai dire, avait toujours été pour Gildas un lieu d'exil, et de toute son âme il avait soupiré avec l'apôtre saint Paul après la dissolution de son corps pour jouir plutôt de la vision béatifique et des biens de l'éternelle vie. Dans ses missions, il avait cherché, outre la gloire

[1] *Vite S. Gild. A. S. S. O. S. B.* Sæculo, I.

[2] *Ibid.*, p. 149.

[3] *Op. cit.*, p. 213.

de Dieu et le salut des âmes, la glorieuse palme du martyre. Par ses austérités de nature à abréger ses jours, comme par ses retraites dans les lieux solitaires, il avait montré combien peu il tenait à la vie et au monde pourvu qu'il gagnât et possédât Jésus-Christ. Il pouvait donc, au moment où la mort allait le conduire au ciel, saluer cette mort comme une amie, certain qu'elle lui apporterait comme à tous ceux qui ont cru et espéré en Dieu les joies qui ne doivent jamais cesser.

La Providence, certes, l'avait admis aux plaisirs divins que l'on peut goûter ici-bas : il avait goûté le charme des amitiés chrétiennes, les âpres joies que l'on trouve toujours dans le sentiment du devoir accompli au milieu même des travaux les plus pénibles, car, au moment où Dieu prononçait la terrible sentence qui rendait pénible désormais l'action de l'homme sur la terre, Dieu demeura père et il sut cacher un trésor dans le labeur. Gildas avait recherché et il trouva ce trésor. Il avait vu d'autre part le succès répondre à ses efforts de prêtre et de Breton. Sous ses yeux, à quelques heures de son ancienne patrie démembrée et à jamais ruinée, se formait, par l'action des moines, ses disciples ou ses frères, une nouvelle patrie florissante, chrétienne comme la première ne l'avait jamais été, remplie des germes féconds qu'il avait contribué à semer et qui ne devaient pas tarder à lever. Son âme était toute à l'espérance, et cette espérance était légitime : la vraie Bretagne était née.

Sans doute il s'était souvent heurté aux pierres du chemin : son âme si élevée, si pure, avait souffert des injustices des hommes, des basses convoitises et des vices d'une époque où les passions s'exerçaient librement dans toute leur hideur ; mais l'amour de Dieu qui le possédait lui avait rendu chères les âmes les plus avilies, et jusque dans ses saintes colères il avait pratiqué avec joie l'antique précepte *contemnere et contemni :* supporter les injures et le mépris des hommes en souvenir du divin Crucifié lui avait été doux, et pour sa part il n'avait jamais méprisé personne, sachant bien que si triste et si souillée que soit une âme, elle porte toujours en elle la marque divine sous les stigmates qui la déshonorent : tout son mépris avait exclusivement porté sur les doctrines, sur les corruptions et les crimes de ses concitoyens, qu'il aimait malgré tout plus que lui-même et dont il aurait toujours voulu sauver les âmes.

Gildas avait, d'autre part, trouvé son appui et son réconfort dans la communion intime avec le divin Maître, dont il avait reçu le don si précieux d'oraison, qui l'avait pénétré de sa grâce et n'avait jamais manqué de venir en aide à son fidèle serviteur.

Tel Gildas avait été durant toute sa vie, tel il fut à son heure dernière : plein de foi, d'espérance et charité.

Il ne connut pas les affres que ressentent les cœurs les plus fortement trempés au moment où

va s'accomplir le redoutable passage de la vie du temps à la vie de l'éternité.

Jésus-Christ dans sa miséricorde réservait, en effet, à son fidèle serviteur une dernière grâce, celle-là même qui fut accordée, d'après les hagiographes, à la plupart des saints bretons contemporains de saint Gildas : l'heure du trépas et des récompenses éternelles lui fut révélée.

Le Seigneur, nous dit le moine de Ruis, daigna lui adresser un ange chargé de lui annoncer qu'il se disposait à l'arracher au labeur et aux misères de ce monde pour l'appeler aux joies sans fin qu'il a promises à ceux qu'il aime. Une nuit, en effet, un ange du Seigneur lui apparut pendant son sommeil et lui dit : « Ami de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sachez et apprenez que Dieu a exaucé vos prières et a vu vos larmes. Dans huit jours, allégé du poids de la chair, vous contemplerez, avec les yeux de votre âme Celui que, depuis votre enfance, vous n'avez jamais cessé de désirer ; vos vœux se trouveront réalisés lorsque vous verrez dans toute sa majesté, face à face, le Seigneur votre Dieu. Mais pour que vos disciples puissent goûter à leur tour aux félicités éternelles, affermissez-les dans la crainte et l'amour de Dieu. Recommandez-leur encore une fois, ainsi que vous l'avez toujours fait, d'obéir aux divins préceptes et d'y conformer tous leurs actes. »

Ainsi prévenu, le saint réunit ceux de ses disciples qui l'avaient accompagné ou qu'il avait trouvés

dans l'ermitage de Houat et leur donna ses derniers conseils : « Mes chers enfants, leur dit-il, je vais partager le sort commun à tous les hommes. Il m'est avantageux de mourir et il me tarde de mourir afin de jouir de la vision de Dieu. Pour vous, soyez les imitateurs de Jésus-Christ comme des fils bien-aimés; marchez sans cesse dans l'amour de notre divin Maître et rappelez-vous toujours ses divines paroles.

« N'attachez vos cœurs ni au monde, ni aux choses du monde; le monde passe et ses complaisances avec lui. Mais aimez de toutes vos forces Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa parole sainte, car il a dit lui-même : « Celui-là qui m'aime met en pratique mes enseignements; en retour, je l'aimerai aussi et je me manifesterai à lui [1]. » Considérez donc, mes enfants bien-aimés, la magnifique récompense que nous promet Jésus-Christ, qui est l'éternelle vérité comme il l'affirme lui-même en se proclamant la *voie*, la *vérité* et la *vie* [2]. C'est lui-même qui se promet à nous, ne négligeons donc rien pour l'acquérir et pour le posséder.

« Conservez entre vous une inaltérable charité; car, Dieu est charité, et quiconque demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui [3].

[1] Saint Jean, XIV, 23.

[2] Saint Jean, XIV, 16.

[3] Saint Jean, Ep. I, 6, IV, 16.

« Appliquez-vous aussi à acquérir l'humilité et la douceur ; car le seigneur dit dans l'Évangile : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur[1]. »

« Souvenez-vous que la patience vous est recommandée par ces paroles : « Vous posséderez vos « âmes par la patience[2]. » Obéissez toujours comme Notre-Seigneur a été lui-même obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix[3].

« Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est lui-même miséricordieux[4].

« Ayez l'orgueil en horreur, car Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles[5].

« Fuyez l'avarice que l'Apôtre appelle une idolâtrie (*idolatria*)[6].

« Fuyez également la luxure, les excès de table et la fornication : car, comme le dit encore saint Paul, ni les impudiques, ni les ivrognes ne posséderont le royaume de Dieu[7].

« En un mot, abstenez-vous de tout vice capable de vous écarter du ciel.

« Soyez sobres, et veillez, persévérant dans la prière car le démon, votre ennemi, tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant la

[1] Saint Mathieu, XI, 29. — [2] Saint Luc, XXI, 19. — [3] Phil. II, 8. — [4] Luc. VI, 36. — [5] Pierre II, V, 5. — [6] Saint Paul. Épit. aux Coloss. III, 5. (L'apôtre saint Paul dit : *avaritiam quæ est simulacrorum servitus.* Le mot *idolotria* ne se trouve que dans l'ancienne version latine antérieure à la *Vulgate* et surprendrait de la part de Vitalis, s'il n'avait eu à sa disposition un texte très ancien). (Cf. infra pp. 342 et 381). — [7] I Corinth., VI, 10.

proie qu'il pourra dévorer; résistez-lui en demeurant fermes dans la foi[1].

« Efforcez-vous d'extirper de vos cœurs la haine, l'envie et l'amertume; remplacez ces vices par la longanimité, la bonté et la bénignité.

« Appliquez-vous enfin à acquérir ces quatre vertus sans lesquelles personne ne peut être sage : la prudence, la justice, la force et la tempérance[2]. »

Notre saint ne cessa, pendant sept jours, malgré l'aggravation de sa maladie et l'épuisement de ses forces, de confirmer ses disciples, leur répétant ces conseils et leur en donnant d'autres encore[3].

[1] Saint Pierre. Ep. I, chap. v, *v*. 8, 9.

[2] Gal. V, 22.

[3] M. de La Borderie, traite bien légèrement les derniers avis de Gildas qu'il appelle quelques lignes de lieux communs il leur substitue avec beaucoup d'imagination et d'ailleurs avec un peu de vraisemblance le thème du discours suivant : « Sans doute, pour les guider dans sa vie, Gildas exposa à ses disciples les principales phases, les principales épreuves de la sienne, il leur peignit en traits vifs, précis, saisissants, le monde celtique du vi[e] siècle qu'il connaissait si bien, avec ses agitations, ses malheurs, ses vices, et aussi avec ses ressources, ses vertus, ses énergies : ce monde pour le bien duquel Gildas s'était dépensé corps et âme ! Par-dessus tout, il leur prêcha le culte souverain de toute sa vie, l'amour suprême de la vérité et de la justice. » *Op. cit.*, p. 213.

L'allocution prononcée par Gildas telle que nous la rapporte le moine de Ruis, par la multiplicité même des textes sacrés qui est un des traits caractéristiques du style de notre saint, porte la marque de la sincérité de l'hagiographe auquel M. de La Borderie a toujours reconnu une très haute autorité, et nous serions ici tentés de voir dans ce passage un extrait des vieux documents de Fleury ou de Ruis qui ont servi au biographe véridique. Le langage de Gildas expirant est celui que ses disciples devaient attendre du grand réformateur monastique dont la dernière mission avait consisté surtout à

Le huitième jour, Gildas se fit porter dans la chapelle bâtie près de son ermitage ; il y pria longuement ; il reçut ensuite le saint viatique ainsi que l'extrême-onction, ayant sa pleine connaissance et avec une piété admirable. Puis il s'adressa pour la dernière fois à ses moines dont le nombre s'était beaucoup accru depuis quelques heures, car la nouvelle de la gravité de la maladie du saint abbé était parvenue dans les différents monastères, et beaucoup de fils spirituels de Gildas étaient accourus pour assister aux derniers moments de leur père..., pour revendiquer aussi, hélas, leurs droits à en posséder la chère dépouille. Craignant ce qui devait bientôt advenir, Gildas leur dit : « Mes fils, je vous adjure, par Jésus-Christ, de ne point vous quereller à propos de mon cadavre. Dès que j'aurai rendu l'âme, prenez mon corps et mettez-le dans une barque en plaçant sous mes épaules la pierre qui me sert de chevet. Mais que personne n'entre dans la barque ; poussez-la au large et laissez-la aller où Dieu voudra. Le Seigneur pourvoira lui-même à ma sépulture au lieu qu'il lui plaira. Quelque part que je sois j'ai la confiance qu'il saura me faire revivre dans ma chair, comme tous les hommes, au jour de la

leur rappeler les préceptes évangéliques. Nous insistons encore sur le fait que la citation du moine de Ruis a dû être empruntée à un document très ancien, car le mot *idolotria* n'est point dans le texte de la Vulgate, mais dans une version antérieure. La Vulgate avait remplacé ce mot *idolotria* par *simulacrorum servitus*). La première forme était tombée dans l'oubli au moment où Vitalis aurait, au XIe siècle, inventé de toutes pièces le discours de saint Gildas expirant. Cf. *infra* p. 381.

résurrection générale. Que le Dieu de paix et d'amour demeure à jamais parmi vous ! »

Tous répondirent : *Amen !* Et Gildas s'endormit du sommeil du juste, le 29 janvier 570[1].

. . . .

Nous aurions voulu nous recueillir ici avec les saints moines qui fermèrent pieusement les yeux de Gildas et exécutèrent ses dernières volontés; mais nous n'avons pas le droit de taire la scène sauvage que nous rapporte l'hagiographe de Ruis et qui suivit de près la mort de notre saint. L'histoire a ses droits et ses exigences cruelles : nous devons rapporter, malgré nos répugnances, la discussion qui eut lieu en présence même de la chère relique de Gildas.

Les disciples vannetais de l'abbé de Ruis venaient d'exécuter ses ordres et de déposer le cadavre, avec sa pierre de chevet, dans une barque qu'ils allaient livrer à la merci des flots, lorsque les moines gildasiens venus de Cornouaille (ils étaient, nous dit l'hagiographe, les plus nombreux) prétendirent s'emparer du pieux dépôt et l'emporter dans leur pays.

Tandis qu'ils se concertaient entre eux et se pré-

[1] Avec les Annales de Cambrie et d'Irlande, et contre le témoignage de Mabillon qui place la mort de Gildas en 565 (ce qui est impossible à admettre, puisque c'est à cette date que l'on doit placer le voyage de Gildas en Irlande, sous Ainmiré) nous maintenons cette date, que M. de La Borderie a prouvée conforme au récit de l'hagiographe. Voir *Pièces annexes*, II. p. 397.

paraient à agir de la sorte, le navire, par la volonté de Dieu, s'enfonça doucement dans les flots.

Ayant inutilement pendant plusieurs jours, tenté d'infructueuses recherches et d'inutiles sondages, les moines cornouaillais perdirent tout espoir de retrouver la dépouille mortelle du saint, et retournèrent dans leur pays.

Les moines de Ruis, au contraire, continuèrent, trois mois durant, leurs recherches, mais ce fut en vain. Alors, pour faire violence au ciel, ils s'imposèrent un jeûne et des prières de trois jours au bout desquels furent révélés à l'un d'entre eux le lieu et le temps où l'on retrouverait *le corps de leur saint fondateur*.

Le lieu est bien connu, et le souvenir de saint Gildas y est resté en grand honneur.

A l'entrée du bourg d'Arzon, la mer, s'ouvrant passage entre deux collines dont la plus haute est le Petit-Mont, vient baigner la route qui conduit à Sarzeau. C'est l'ancienne baie d'*Eroest*, ou plutôt du Croësty, c'est-à-dire de la maison de la Croix, dominée par une chapelle bien humble, mais vénérée des marins et dédiée à la Vierge Marie. Saint Gildas avait bâti sur ce rivage un oratoire ou du moins il y avait érigé une croix. La vieille chapelle où les religieux de saint Gildas ont toujours eu la coutume, jusqu'à la Révolution, de se rendre chaque année en procession, a été reconstruite à diverses reprises. En 1668, elle se composait, nous dit l'auteur du manuscrit français

de la Bibliothèque Nationale, de trois parties d'époques différentes, le milieu était très ancien; venait ensuite le chœur, puis le bas. La table du maître-autel était formée de deux pierres égales, dont aucune ne paraissait être celle qui avait servi de chevet au saint : elle ne s'y trouvait plus probablement. La chapelle avait deux autres petits autels.

Chaque fois qu'un navire, sortant du Morbihan, passait devant elle, les marins s'agenouillaient et priaient la Vierge de bénir leur voyage. Il n'en reste plus trace aujourd'hui. La chapelle du Croesty actuelle, toujours vénérée des Arzonnais, est de construction récente : elle date seulement de 1821. L'extérieur de cette chapelle est, ainsi que l'a fait remarquer M. Adrien Régent dans son intéressant ouvrage sur la presqu'île de Ruis, fort bien entretenu. Un portail cintré, surmonté d'un œil-de-bœuf et d'un clocheton en pierre, décore la façade. Une porte latérale est au levant entre deux fenêtres rectangulaires, en face desquelles, au couchant, se trouvent deux autres fenêtres. Au-dessus de l'autel est une statue de la Sainte Vierge, à la gauche de laquelle on voit une statue plus petite de saint Gildas, la reine du ciel se trouve à la droite de saint Sébastien[1]. « La légende, écrivait l'abbé Nicol, qui, vient toujours jeter ses gracieuses broderies sur la trame sévère de l'histoire, ne pouvait manquer de fleurir au pied de ce

[1] A. Régent. *Op. cit.*, p. 212. M. Nicol, *op. cit.*, p. 44. Luco p. 99. La Borderie, p. 215. J.-M. Le Mené, p. 107.

sanctuaire, et voici celle qu'un vieux matelot m'a racontée : « Au temps jadis, les Anglais, ces « ennemis intimes des Bretons[1], descendirent sur « ces côtes et n'ayant pas trouvé de trésor dans « la pauvre chapelle voulurent au moins en emporter « ter la cloche. (Quelques-uns disent que cette « cloche avait été fondue par saint Gildas lui-même.) « Elle était bien petite, cette cloche, et le navire « était grand. Mais à l'humble métal s'ajoutait sans « doute le poids de leur larcin, car à peine le vaisseau « seau est-il en marche qu'il s'enfonce et va disparaître « raître sous les flots. Effrayés, les ravisseurs jettent « à la mer la cloche merveilleuse et le navire allégé « s'empresse de quitter le rivage que garde la Vierge « Marie. Depuis lors, quand le ciel est clair, quand « la mer est tranquille, on entend sous les eaux des « tintements joyeux[2]. »

Le lieu désigné pour l'immersion du corps de saint Gildas était cette même baie du Croësty auprès de laquelle le fondateur de Ruis était souvent venu prier. Le jour de cette invention devait être le 5 des ides de mai (le 11 mai) qui était cette année-là, selon l'hagiographe de Ruis, un des jours des Rogations[3]. Dès le matin, les religieux du monas-

[1] Les Bretons de l'Armorique ont conservé à leurs ennemis héréditaires le nom de Saxons, et les *pounds* que les Touristes du Royaume-Uni jettent chaque année sur leur passage dans cette région n'empêchent pas qu'on les considère toujours comme les Saxons maudits même après l'entente cordiale.

[2] Max Nicol, *op. cit.*, p. 45.

[3] Nous emprunterons encore à M. de La Borderie une note

tère, dit-il, se rendirent en procession à l'oratoire du Croësty. Quel ne fut pas leur bonheur en apercevant, de cette hauteur et entre deux rochers que l'on montre encore, dans la crique ou petite baie voisine, laissée à sec par la marée, une barque dans laquelle ils trouvèrent le corps de saint Gildas entièrement et parfaitement conservé! Pleins d'une sainte joie, ils l'enlevèrent avec un pieux respect[1] et le transportèrent au monastère de Ruis, marchant au chant des hymnes et des psaumes et suivis d'une grande foule de peuple, tous heureux d'avoir retrouvé pour le pays un patron et pour les âmes un puissant avocat auprès du Seigneur.

Le corps de saint Gildas fut déposé dans l'église du monastère et vraisemblablement, dit M. l'abbé Le Mené, à l'endroit où l'on montre encore aujourd'hui son tombeau, c'est-à-dire derrière le maître-autel. La pierre qui recouvre sa sépulture est taillée en forme de châsse et pourrait remonter au VIe siècle. Comme l'Eglise romaine, à cette époque reculée, ajoute le savant historien de l'église de Vannes, ne

qui, d'après nous, traite d'une manière définitive la question de la date de la mort de Gildas et répond à l'objection que Mabillon avait cru devoir loyalement soulever.

[1] Pour perpétuer à Arzon le souvenir de cette invention, les moines placèrent, sur l'autel de la chapelle de Crŏesty, la pierre sur laquelle le saint reposait sa tête et qu'ils avaient retrouvée également dans la barque. A partir de cette époque, nous dit l'hagiographe de Ruis, on célébrait dans le diocèse de Vannes la fête de cette miraculeuse invention le 11 mai, jour auquel le Seigneur se plaisait de préférence à opérer de grands et nombreux miracles au tombeau de son serviteur dans l'abbaye de Ruis.

s'était point encore réservé le droit de canoniser les saints, mais laissait ce soin aux évêques des lieux et à la piété des peuples témoins des miracles opérés par eux, on commença, aussitôt après son inhumation, à honorer Gildas comme un saint et à lui rendre un culte public. Ses reliques furent levées de terre, suivant l'usage du temps, et mises sur les autels [1].

Ce fut à ce moment sans doute que les moines de Carnöet en Cornouaille durent obtenir des moines de Ruis, de gré ou de force, et peut-être par vol, — ces sortes de vols étaient à cette époque très fréquents — une partie du corps de saint Gildas.

Gaultier du Mottay, dans une lettre à M. de La

[1] Cf. J.-M. Le Mené, *op, cit.*, p. 108. « On ignore, dit d'autre part Mommsen dans les *Mom. Germ. hist.*, t. XIII, quand et pourquoi Gildas fut mis au nombre des saints. J'ai consulté Duchesne à ce sujet; il m'a fait savoir que dans un registre anglo-saxon annexé au M. S. Epternacensis, aujourd'hui à Paris 10837 du *Martyrolog. Hieronym.* du commencement du VIII[e] siècle, on lit au 28 ou plutôt au 29 janvier : *Et Gildæ sapientis*, écrit non de première main, mais peu s'en faut (Cf. Duchesne, *Liber Pontificalis*, I, p. 382). De même dans le missel de Stow., contemporain du précédent document, on trouve le nom de Gildas parmi les prêtres dont on doit faire mémoire (*Waren liturgy and ritual of the celtic church. Oxon*, 1881, p. 240). Duchesne, *Origine du culte chrétien*, p. 201. Par contre, Duchesne remarque l'absence du nom de Gildas dans le martyrologe « *formæ antissiodorensis stabilitæ* » c. a., 590 (n[os] 83 anciennement 94). Le Sacramentaire d'Angers attribué à la fin du VIII[e] siècle ou aux premières années du IX[e] porte de son côté. Jan. A. IIII Kl. Febr. (20 janvier) N̄[t] *S̄ti Gildasii*.

M. de La Borderie, p. 218. Cf. Mérimée, *Note d'un voyageur dans l'Ouest de la France* (1836), p. 159

Borderie, décrit ainsi le cercueil dit de saint Gildas qui se trouve dans la chapelle de Saint-Gildas en Carnoët sur la voie romaine de Carhaix à Coz-Yaudet où s'élevait autrefois un monastère établi sur un camp romain : « La chapelle n'est pas pavée. Le sol est en terre battue. Dans la nef, à la hauteur de la croisée, du côté de l'Evangile, se trouve enfoncé en terre et à fleur du sol, un cercueil monolithe en granit, de l'époque mérovingienne. Il a $2^{m},10$ de long et $0^{m},76$ de large à la tête (un peu moins aux pieds); la partie creusée dessine une cellule où reposait le chef du défunt. On appelle cette auge sépulcrale : *Tombeau de saint Gildas;* on y couche les petits enfants malades pour qu'ils reprennent des forces. Je ne puis m'expliquer l'existence de ce cercueil dans cette chapelle qu'en supposant que celle-ci a succédé à un monument plus ancien. »

Le culte de notre saint est toujours en honneur à Carnoët[1], que l'on peut supposer avoir été la principale fondation monastique du Saint abbé de Ruis dans la Cornouaille.

[1] « C'est encore un pardon bien original que celui de Saint Gildas en Carnoet. Les personnes sujettes aux maux de dents ou qui ont été mordues par des chiens qu'on croit enragés font vœu d'y envoyer une volaille, coq ou poule. Dès la veille du pardon, elle est pleine et les bêtes, pendant la durée des offices, y font le plus extraordinaire vacarme, criant, piaillant, battant des ailes, mêlant leurs gloussements et leurs coquericos à la voix des chantres. A l'issue de la grand'messe, le bedeau pénètre dans la mue, y prend un des plus beaux coqs et grimpe à la balustrade du clocher au

Il ne nous appartient pas de faire ici l'histoire des abbayes gildasiennes et en particulier du monastère de Ruis. Le travail, en ce qui concerne celui-ci, a été entrepris et mené à bonne fin par M. Marius Sepet[1], mais nous devons dire ce que devinrent les restes vénérables de notre saint. La prospérité des monastères fondés en Armorique par saint Gildas dut se maintenir jusque vers le commencement du xe siècle, malgré les incursions des Normands et autres pirates qui désolèrent si fréquemment à cette époque les rivages du Morbihan et du pays nantais. L'Armorique, devenue la Bretagne, subit de la part de ces ennemis mortels des pertes matérielles qu'elle n'a jamais pu réparer par la suite. La plupart des reliques précieuses qu'elle possédait disparurent à tout jamais ou bien furent dispersées. Le monastère de Ruis en fit la dure épreuve.

« Des moines sans défense, a écrit le savant pro-

pied duquel s'est déjà massée la foule. Puis faisant tournoyer la malheureuse volatile au-dessus de sa tête, par trois fois, il la lance de toute ses forces dans l'espace de façon à ce qu'elle aille tomber au milieu des fidèles. C'est alors une mêlée indescriptible. Toutes les mains se tendent pour saisir l'animal au vol : on se l'arrache, on l'écartèle, on le met en pièces. Et ce sont des trépignements, des cris, des bousculades et aussi des horions. On s'efforce surtout d'attraper la tête, car celui qui en reste maître est assuré, pour l'année qui suit, de la protection privilégiée du Saint (A. Le Braz. *Les Saints Bretons d'après la tradition populaire. Annales de Bretagne*, t. IX, janvier 1894. Cf. *Lettres de Gauthier du Mottay à M. de La Borderie*. Revue de Bretagne et de Vendée, 1884, p. 218.)

[1] *Saint Gildas de Ruis*, Paris, rue de Tournon, Téqui édit.

fesseur de la Faculté de droit de Paris, M. Chenon, ne pouvaient toujours résister, et un jour arriva bientôt où une invasion plus formidable des Normands vint les forcer à abandonner précipitamment leur retraite mise au pillage. Ils s'enfuirent vers le Sud-Est, en compagnie des moines de Lomeneck ou Locminé, qui, chassés également par les envahisseurs s'étaient joints à eux. Sous la conduite de l'abbé Daiocus ou Dahoc, de Ruis et de l'abbé Taneth de Locminé, les émigrés se dirigèrent lentement vers le centre de la France, emportant avec eux leurs meubles les plus précieux et leurs principales reliques, notamment les corps ou une partie des corps de saint Gildas, saint Patrice, saint Aubin, saint Paterne, évêque de Vannes et sainte Brigitte, abbesse de Kildare [1]. Les fugitifs pénétrèrent, par la Touraine [2], dans la vallée de

[1] « Dahoc gouvernait alors le monastère de Ruis. Après avoir caché sous l'autel de son église huit des principaux ornements de saint Gildas, il emporta le reste de ses reliques avec les ornements du monastère et s'enfuit à Vannes avec ses moines. Là le clergé lui confia les ossements vénérés de saint Paterne, sinon en totalité, du moins en majeure partie. Il passa ensuite à Locminé ou l'abbé Taneth se joignit à lui avee sa communauté. Dahoc et ses compagnons d'infortune errèrent longtemps avant de trouver un établissement définitif· Il paraît qu'ils passèrent à Fleury-sur-Loire où ils laissèrent quelques manuscrits sur leur monastère de Ruis. » J. M. Le Mené. *Op. cit.*, p. 203.

[2] Par Château-du-Loir probablement, auprès duquel se trouvent les villages de Saint-Aubin et de Saint-Paterne, et par Langeais non loin duquel est situé le village de Saint-Patrice. Note de M. Chénon : *Un monastère breton à Châteauroux :* Saint Gildas en Berry. Extrait du t. XVII, des mémoires de la Société archéologique de Rennes. Catel, impr. Rennes, 1885.

l'Indre qu'ils remontèrent. Ils s'arrêtèrent sur les bords de cette rivière, au bourg de Deols, non loin de l'endroit où devait plus tard s'élever Châteauroux, dont Déols forme aujourd'hui un des faubourgs[1]. »

Ce nom de Déols nous est déjà connu. Nous avons vu en effet que cette partie du Berry avait été occupée par les Bretons sous Riothime avant la célèbre défaite qu'Euric leur fit éprouver à cet endroit même.

Ebbon le noble régnait alors d'une façon quasi souveraine sur le bas Berry. Il reçut l'abbé Daïoc avec une grande bonté, et les reliques des saints bretons avec un pieux respect.

Il donna aux compagnons de Daïoc pour asile, sur la rive occidentale de l'Indre, un ancien monastère composé d'une église et de plusieurs ermitages alors abandonnés; plus tard, une île située en face du château de Déols; en attendant de construire à ses frais un monastère et une église en l'honneur du Sauveur et de Gildas dans une autre île de l'Indre. Raoul, fils d'Ebbon, acheva l'œuvre commencée; et c'est ainsi, dit M. Chénon, qu'à Saint-Gildas de Ruis, allait succéder Saint-Gildas en Berry. La date du départ des fugitifs de Bretagne doit être fixée,

[1] Emile Chénon. *Op. cit.*, p. 4. Cf. également Dom Plaine: *Les invasions des Normands en Armorique et la translation des Bretons*. Paris, Picard, 1889. F. Lot, *Mélange d'histoire bretonne*, pp. 224 et seq. Marius Sepet : *Saint-Gildas de Ruis*, pp. 49 et seq.

d'après l'auteur que nous citons, au plus tôt, en 907, et la date de leur arrivée dans le Berry vers 925.

Au monastère de Saint-Gildas en Berry se trouva bientôt annexé un nouveau monastère fondé à Issoudun, dans lequel furent successivement transportées les reliques de saint Paterne d'abord, de saint Patrice et de sainte Brigitte ensuite, « de telle sorte que l'église abbatiale de Gildas-en-Déols qui avait d'abord reçu toutes les reliques des saints bretons honorés jusqu'à l'invasion des Normands à Ruis ne conserva plus guère que les reliques de son saint patron ». Une partie de ces reliques devait y être conservée et honorée jusqu'en 1628, date à laquelle le cupide Henri II de Bourbon, prince de Condé, s'empara de l'abbaye et l'on ne sait ce qu'elles sont devenues. Une autre partie, de beaucoup la plus importante, fut rapportée par saint Félix à Ruis, vers l'année 1008, lorsque l'évêque de Vannes, Judicaël, et son frère, le duc Geoffroy Ier, demandèrent ce moine breton à l'abbé de Fleury-sur-Loire pour rebâtir les monastères de Ruis et de Lexminé abandonnés depuis 907[1].

[1] Le *Ceremoniale locale monasterii santi Gildasii Rhuyensis*, ms. du XVIIe siècle, rapporte, d'après Rosenzweig (*Répertoire arch. du Morbihan*, p. 219), qu'en 1184 le corps de saint Gildas fut relevé de terre et trouvé dans un état presque parfait de conservation. Cela ne veut pas dire qu'on n'en eût point déjà enlevé quelques fragments. Consulter au sujet des affirmations de M. Lot, sur les reliques de Saint-Gildas, l'intéressante brochure de M. André Oheix, qui, après avoir démontré que Mabillon a utilisé un manuscrit de Saint-Gildas des

On sait avec quel succès saint Félix sut accom-

Bois où il était question au chap. XXXIII de la fuite des abbés Taneth et Daïoc, écrit : (p. 224) « M. Lot veut voir dans le chap. XXXIII un remaniement tendancieux d'un ou plusieurs chapitres du manuscrit autographe où l'on donnait quelques détails sur le seigneur bienfaisant qui avait accueilli les moines fugitifs ». Je ne suis pas pleinement convaincu par les arguments que fournit M. Lot, pour démontrer qu'il y a en cet endroit un chapitre aujourd'hui perdu. Le moine de Ruis n'avait aucune raison de s'arrêter longtemps à la fondation de l'abbaye de Déols. L'autre texte ne nous serait connu que par des extraits donnés dans des textes berrichons ou tourangeaux et je ne vois pas du tout pourquoi le texte que nous avons aurait été remanié. Il ne l'aurait été que pour donner l'authenticité aux prétendues reliques de saint Gildas trouvées dans son tombeau : le silence de Vitalis, l'auteur de la *Vita Gildæ,* inquiète M. Lot (p. 229, note 3). Il est cependant évident que du temps de Vitalis, Ruis prétendait déjà posséder des reliques de son fondateur puisqu'il parle du bâton du saint conservé dans l'abbaye (chap. XL, p. 457) et puisque Félix concéda à Hélogan, abbé de Saint-Gildas des Bois, un ossement du bras droit et une parcelle du crâne de Gildas (Lot, p. 239, note 1). Je croirais donc que le texte du chap. XXXIII nous est parvenu tel qu'il a été écrit. Quant aux passages de la *Translatio* qui ne se retrouvent pas dans le texte, ils pourraient fort bien provenir d'un autre récit composé par les moines de Déols et aujourd'hui perdu, d'autant que, il faut le remarquer, tous les textes berrichons ou poitevins qu'invoque M. Lot citent la *Translatio Sancti Gildasii*. Or si Vitalis connaît bien la forme *Gildasius,* (chap. III, p. 435), cependant il emploie plutôt celle de *Gildas*. Il est donc possible qu'il s'agisse ici de documents différents. Cf. cependant la note sur le ms. de Saint-Gildas des Bois qui donne *Vita Sancti Gildasii*, mais le titre peut être de l'auteur de la note. » — André Oheix : Une page d'histoire, pp. 14-14. Paris, Honoré Champion. Extrait de la *Revue de Bretagne*. — Pour prouver que le chap. XXXIII n'était pas arrivé jusqu'à nous sous sa forme primitive et qu'on ne devait lui accorder par là même aucune autorité, M. Lot avait écrit : « Il est frappant que le Baud, compilateur si exact, ne souffle mot des abbés de Ruis et de Locminé, Daioc et Taneth. Ceux-ci ne paraissent qu'au chap. XXXIII, lequel manquait à la fois dans le manuscrit de Saint-Benoît-sur-Loire et dans

plir la tâche qui lui était confiée. Rentrée en possession des dépouilles vénérées de son fondateur, l'abbaye de Ruis les conserva avec amour, et, au xv[e] siècle, plusieurs des ossements principaux furent renfermés dans des reliquaires en argent. L'église abbatiale de Saint-Gildas de Ruis possède encore une partie de la tête de son patron, dans un chef en argent, un os du bras, un os d'une jambe, et un os de la cuisse, dans trois reliquaires ayant la forme de ces membres, enfin plusieurs autres fragments de son corps dans une châsse en argent en forme de chapelle[1]. On peut encore, dans la sacristie de Saint-Gildas de Ruis, vénérer ces derniers restes du saint qui fut l'apôtre des Celtes au vi[e] siècle. Dès que le monastère de Ruis eut été restauré par saint Félix, la nouvelle église livrée au culte, et les reliques du fondateur réunies, les

le « cartulaire de Ruis », comme on vient de le voir. Donc Le Baud n'avait à sa disposition qu'un manuscrit mutilé » (M. Lot, p. 224). M. André Oheix répond à cela fort justement : « Le Baud, dit-il, a certainement, au contraire, connu ce chapitre xxxiii. En effet. à la page 148 de son *Histoire de Bretagne* (édit. de 1638), il parle de l'abbaye de *Mauriacense* (Moréac, canton de Locminé) en se référant à la *Translation de sainct Gildas :* or ce n'est que dans le chap. xxiii que se trouve ce nom. Si Le Beau ne mentionne ni Daïoc, ni Taneth, c'est sans doute un oubli de sa part. Page 124, il cite l'auteur de la *Translation de sainct Gildas* à propos de la mort de Salomon (chap. xxxii) et quelques lignes plus bas énumérant les reliques de saints sorties de Bretagne il ne mentionne pas celles de saint Gildas portées à Bourges, alors que ce renseignement se trouvait dans le même chapitre (André Oheix, p. 16, note 2).

[1] J.-M. Le Mené, *op. cit.*, pp. 203-204. Cf. *infra*, p. 410.

fêtes en l'honneur de saint Gildas furent rétablies. Comme aux temps anciens, les peuples accoururent à ces solennités et au tombeau du bienheureux. Par la vertu de Dieu et l'intercession de son serviteur, la chaîne des miracles, plus d'un siècle interrompue, se renoua et la solitude de Ruis se trouva de nouveau très fréquentée. A l'appui de ceci, l'hagiographe péninsulaire relate deux faits qui se passèrent sous ses yeux :

« On était, dit-il, à la veille de la fête qui solennise l'invention du corps saint sur le rivage de la mer et sa translation au monastère. Pour la célébrer, de tous côtés, les peuples accouraient en foule. Or, dans le pays se trouvait un pauvre infirme depuis longtemps retenu au lit. En voyant partir pour la fête ses voisins et ses amis, il les supplia de l'emmener avec eux, car, disait-il, si je puis parvenir au tombeau du saint, je serai aussitôt guéri, j'en ai confiance, j'en suis sûr. Ses amis l'emmenèrent donc et le placèrent auprès du tombeau. Avant le jour et pendant qu'on chantait les matines au chœur, le malade, toujours resté à la même place, s'étendit à terre et son corps devint raide comme celui d'un mort ; il cessa de se plaindre de ses douleurs, ses yeux tournèrent, ses mains et ses pieds se refroidirent et tout son corps paraissait un cadavre. La foule qui l'entourait se mit à crier qu'il était mort et qu'il fallait le transporter dehors. Criant toujours, une telle multitude s'était réunie autour de lui que, pendant trois heures, il

nous fut impossible de l'approcher. Enfin, un religieux nommé Lejeune, ayant pris le bâton dont le saint se servait dans sa vieillesse et étant monté sur l'autel, fit avec ce bâton trois signes de croix sur le malade. Aussitôt, à la grande admiration des spectateurs, cet homme se leva et dit : « N'avez-vous pas vu saint Gildas debout sur la pierre de son tombeau me relever de sa propre main? »

Ayant ainsi recouvré la santé en présence de tous, plein de joie et de reconnaissance, il se mit à marcher, prit un cierge à la main et alla lui-même le déposer sur l'autel. Après la fête, cet homme qui avait été porté là, malade, s'en retourna à pied chez lui et parfaitement guéri. « Plus tard, ajoute l'hagiographe de Ruis, je racontais un jour à quelques personnes de condition devant l'église de Plumergat, ce miracle, lorsque survint le miraculé, qui confirma lui-même par serment la vérité de mon récit. »

« C'est une chose notoire et très connue dans toute la Bretagne, que, s'il survient quelque maladie mortelle dans cette paroisse ou dans la contrée, les habitants accourent ici avec la plus grande foi, et obtiennent de Dieu la cessation de l'épidémie. Dans un cas semblable, les fidèles de la paroisse d'Efintine[1] se mirent un jour en route. Pendant le

[1] Cette paroisse, dit l'abbé Luco, si elle existe encore, a dû changer de nom, car, dans le diocèse de Vannes, on n'en connaît aucune ainsi nommée. Elle devait cependant être assez voisine de Saint-Gildas, comme le montre la suite.

voyage un des pèlerins, nommé Dougnal, fut tout à coup saisi de la maladie et précipité à terre devant l'église de Sarzeau. Ses compagnons, le laissant dans cette ville continuèrent leur chemin jusqu'à Saint-Gildas, et, arrivés au couvent, ils me prièrent de leur prêter un cheval pour aller le chercher, ce que je fis. Lorsque le malheureux eut été transporté et descendu à terre il ne pouvait, ni marcher ni se tenir debout. On le mit dans le bâtiment des hôtes. Il était horrible à voir et rendait le sang à pleine bouche. Personne ne pensa qu'il vivrait jusqu'au lendemain; d'un moment à l'autre, on s'attendait à le voir expirer. Toute la communauté le visita, pria pour lui, et un des moines l'administra. De cet instant, il commença à revenir à lui-même, à recouvrer des forces et, au bout de quelques jours, il put, en pleine santé, retourner chez lui. Ses compagnons qui l'avaient devancé, ayant quitté le lieu du pèlerinage le jour même de leur arrivée, avaient annoncé sa mort à sa femme, ajoutant qu'on l'avait enterré à Saint-Gildas. Aussitôt cette pauvre femme, désolée et en larmes, se rendit au monastère, afin de prier sur la tombe de son mari et de faire au couvent une aumône pour le repos de son âme. Quel ne fut pas son bonheur, quand, au lieu de le trouver mort, non seulement il vivait, mais encore était en parfaite santé ? Pleins de joie, ils retournèrent ensemble dans leur paroisse; et ce nouveau miracle fit grand bruit dans tout le pays. Naguère encore, j'ai vu cet homme en très

bonne santé, rendant grâces à Dieu ; proclamant les vertus du bienheureux Gildas et racontant à tout le monde le miracle de sa guérison. »

Par l'intercession de son serviteur, dit Luco dans le manuscrit du XVIIe siècle, Dieu exerçait la miséricorde en faveur d'un grand nombre d'infirmes, surtout à l'égard de ceux qui étaient atteints de folie. Comme ces derniers se rendaient en foule au tombeau du saint, et y trouvaient guérison à leur infirmité, on donna le nom de *Mal de saint Gildas*. Ordinairement, la vertu divine opérait sur eux après une neuvaine passée à l'abbaye et trois bains pris dans une eau spécialement bénite à cet effet. Les fous s'y rendaient de tous les pays circonvoisins, et en si grand nombre que les religieux durent prendre des dispositions précises pour leur séjour au monastère. Le Père infirmier en vit augmenter ses attributions, car il fut chargé de bénir l'eau destinée aux bains. L'autorité compétente approuva la formule et les cérémonies établies pour cette bénédiction. C'était surtout aux fêtes du saint que la multitude affluait. Bientôt même, de semblables guérisons commencèrent à s'opérer, dans des conditions pareilles partout où il y avait des reliques du saint abbé.

A peine fondée, l'abbaye de Saint-Gildas-des-Bois, emprunta à celle de Ruis le cérémonial de cette bénédiction et vit s'accomplir les mêmes miracles. Plus accessibles, à la longue, elle fut même plus fréquentée. L'église paroissiale de

Saint-Sauveur de Roche-Servière, en Vendée, possédait de temps immémorial un os du bras de saint Gildas. Là aussi les fous recouvraient l'esprit, en faisant, avec dévotion, une neuvaine auprès de la sainte relique. Entre autres preuves, on peut citer le fait suivant : Mme de Vieille-Vigne quoique protestante, conseilla à un de ses fermiers qui était devenu fou furieux de s'y rendre en pèlerinage et d'y faire la neuvaine d'usage. Le conseil fut salutaire, car cet infortuné se trouva guéri le neuvième jour.

Dans le dernier quart du XVIIIe siècle, Dieu authentiqua autrement encore cette miraculeuse relique. Des soldats l'ayant enlevée, on ne sait dans quel dessein, ils ne purent passer la rivière d'Yan qu'ils devaient traverser, et durent la reporter eux-mêmes au lieu où ils l'avaient prise.

Saint Gildas avait été considéré de son vivant comme un grand thaumaturge. Un document très intéressant que Hugh Williams, après mûre délibération, considère comme ayant été écrit par le saint lui-même, nous montre comment l'abbé de Ruis savait obtenir de Dieu, par la prière, une dérogation aux lois ordinaires qui régissent la nature. Nous voulons parler de la *Gildæ Lorica*, hymne poétique à la fois et invocation à la protection surnaturelle contre les maux de la vie, mais plus particulièrement contre la peste et les autres dangers de mort[1] Gildas aurait écrit sa *Lorica* pour

[1] Le mot de *Lorica* vient probablement du texte de l'Epître

chasser les démons qui lui livraient assaut. Un ange lui serait apparu et lui aurait dit : « Tout homme qui répétera souvent cette hymne aura sa vie plus longue de sept années qu'elle n'aurait été, et ses péchés se trouveront diminués d'un tiers.

aux Ephésiens (VI, 14) où l'apôtre ordonne à ses lecteurs de se tenir debout « après avoir endossé la cuirasse de la Justice » « *induti lorica justitiæ* », d'après la version latine ». Cette hymne est attribuée à Gillas, dans la préface qui la précède, au manuscrit irlandais connu sous le nom de « *Leabhar Breac* (en gallois Y Llyfr Brych, en anglais *Speckled Book*) et que l'on peut consulter à l'Académie Royale irlandaise de Dublin, mais nous avons vu que *Gillas* ou *Gillus* est une forme du nom de *Gildas*, ordinairement employée en Irlande, par exemple, dans les « Annales de Tygernach » où nous lisons : *The ite of Cluain Credail Gillasque,* dans les « Annals of Ulster » encore où l'on trouve *Gillas obiit*. Le manuscrit de Berne de l'*Historia Regum Britanniæ* porte également : *Cum Gillas historicus testatur*. Nous sommes donc en droit d'affirmer que Gildas fut, d'après une tradition ancienne, l'auteur de cette hymne appelée à attirer la protection divine contre la peste et les autres fléaux. On trouvera la réponse aux diverses objections qui ont été apportées contre l'authenticité de la *Lorica* attribuée à Gildas dans Hugh William (appendix C, p. 289) et dans le texte publié par la Société Henry Bradshaw 1897 (vol. I, p. 206), texte comparé à celui de Zimmer dans Nennius Vendicatus : *Die Lorica des Gildas*, s. 337. Il ressort des discussions qui ont eu lieu, dit Hugh Williams : 1° que l'hymne fut composée par Gildas à une époque que l'on peut placer entre les années 540-550, à cause de la peste qui ravagea la Grande-Bretagne et l'Irlande à cette époque ; 2° que l'hymne fut apportée de la Grande-Bretagne en Irlande par Laedcenn, fils de Baelh le Victorieux et placé sur l'autel de saint Patrick pour l'usage public et liturgique. Diverses hymnes du même genre, poursuivant le même objet ont été publiées, mais il semble que Gildas a écrit sinon en entier, du moins dans sa majeure partie, l'hymne que nous analysons ,qu'il a été tout au moins l'inspirateur de la première « Lorica » (cf. Cymmrodorion, pp. 289-303).

Il sera de plus à l'abri des attaques de ses ennemis, hommes ou démons, le jour où il aura récité cette prière et la mort elle-même ne pourra ce jour-là le toucher. »

L'hymne de Gildas dont nous regrettons de ne donner aujourd'hui qu'une simple analyse débute par une invocation à Dieu seul en trois personnes, unité dans la trinité, trinité dans l'unité, afin qu'Il vienne en aide à Gildas, à la fois contre la vanité de ce monde et contre la mortalité sévissant au moment même où le moine s'adresse au Maître Souverain. La milice céleste tout entière est également implorée :

« Cerubim et cerupihim cum milibus
Gabrihel et Michaël cum similibus
Opto trons, virtutes , archangelos,
Principatus, potestates, angelos. »

Gildas s'adresse ensuite à ceux qu'il appelle les arbitres du combat (strife), aux quatre patriarches, aux quatre prophètes, aux apôtres aussi, « timoniers du navire qui porte le Christ, aux martyrs athlètes ».

« Apostolos navis Christi proretas
Et martyres omnes peto athletas ! »

Il n'oublie pas d'invoquer les veuves fidèles, les confesseurs, et s'adresse au Christ lui-même :

« Christus mecum factum fumum feriat
Cuius tremor tetras turbas terreat. »

On peut considérer cette invocation comme un premier prologue. Le second consiste en une ardente prière à Dieu, au nom des neuf Ordres des 55 anges[1] pour qu'il veille sur chacune des parties du corps humain, de façon à ce qu'elles soient à l'abri de tout mal. Et toutes les parties du corps sont à diverses reprises énumérées : le crâne, le cerveau, les cheveux, les yeux, la langue, les dents et leurs gencives, le cou, la poitrine, les flancs, les entrailles, etc.[2]. L'auteur de l'hymne s'adresse ensuite au Seigneur Jésus-Christ lui-même : il le supplie et c'est là vraiment le fond de la prière d'être son bouclier contre les coups qui sont portés à chacune des parties de son être fragile par d'odieux ennemis et il termine sa prière par cette invocation : « Protège-moi, Seigneur, de telle sorte que, de la plante des pieds au sommet de la tête, je ne sois frappé du mal dans aucun de mes membres, dans aucun de mes organes intérieurs jusqu'au jour, où, après avoir reçu de Dieu le don de parvenir à un âge avancé, ayant effacé

On voit que la hiérarchie des cœurs célestes était, avant même sa promulgation par l'Église, l'objet d'un culte et d'une croyance populaires.

[2] « Patma exugiam atque binas idumas. — Meo ergo cum capillis vertici. — Galea salutis esto capiti. — Fronti oculis cerebro triformi. — Rostro labio faciei timpori. — Mento barbæ superciliis auribus. — Genis bucis internaso naribus. — Pupillis rotis palpebris tutonibus. — Gengis anele maxillis faucibus. — Dentibus lingue ori et guturi. — Uve gurgulioni et sublingue cervici. — Capitali centro cartilagini. — Collo clemens adesto tutamini. »

tous mes péchés à force de bonnes œuvres, je puisse me détacher de la chair, me rendre libre et me laisser porter par la grâce de Dieu dans la joie des célestes et fraîches retraites de son royaume ! [1] »

Telle est la Lorica de saint Gildas que les Bretons de ces âges reculés n'ont cessé de dire et de redire avec une foi robuste.

[1] « Domine esto Lorica tutissima, — erga membra erga viscera, — Ut retundas a me invisibiles, — sudum clavos quos fingunt odibiles, — Tege ergo Deus forti loricca, — cum scapulis humeros et bracia ; — tege ulmas cum cubis et manibus. — pugnas palmas digitos cum unginibus, — tege spinas et costas cum artibus. — terga dorsum nervos cum ossibus ; — tege cutem sanguinem cum renibus. — catas crinas nates cum femoribus ; — Tege gambas suras femoralia, cum genuelis poplites et genua, — tege talos cum tibiis et calicibus. — crura pedes plantarum cum bassibus, — tege ramos concrescentes decies, — cum mentagris unges binos quinquies, — tege pectus ingulum pectus culum, — manillas stomacum et umbilicum, — tege ventrem lumbos genitalia, — et alvum et cordis et vitalia — tege trifidum iacor et ilia, — marcem reniculos fitrem cum obligia, — tege toliam toracem cum pulmone. — venas fibras fel cum bucliamine, — tege carnem inginem cum medullis, — ssplenem cum tortuosis intestinis, — tege vesicam adipem et pantes. — compaginum innumeros ordines, — tege pilos atque membra reliqua, — quorum forte prœterii nomina. — Tege totum me cum quinque sensibus, — et cum decem fabrifactis foribus, — utii a plantis usque ad verticem, — nullo membro foris intus egrotem ; — ne de meo posit vitam trudere, — pestis febris langor dolor corpore ; — et pecccata mea bonis factis deleam, — et de carne iens labis caream, — et ad alta evolare valeam. — et miserto Deo ad etheria. — letus vehar regni refrigeria. »

Fin it. Amen.

CONCLUSION

Nous nous estimerions heureux si celui qui aura lu ces pages pouvait venir, au moins une fois dans sa vie, prier sur la tombe de saint Gildas et comprendre les enseignements que ce saint n'a cessé de prodiguer durant tout le cours de son existence, qu'il fait entendre encore à Ruis, car les pierres tombales des saints parlent mieux que tous les écrits et tous les discours.

Au moment où nous devons, pour rester dans les limites que nous nous étions fixées, clore la vie de saint Gildas, nous voulons nous adresser au grand moine celte, dont nous avons essayé de faire revivre les traits, et lui redire, avec l'expression de la reconnaissance que tout fils de l'Armor doit éprouver pour lui, une prière fervente, jaillie du fond du cœur.

Dans ce livre, nous avons essayé de montrer ce que fut le Breton, nous avons rappelé son rôle historique, nous avons cité l'écrivain, énuméré les vertus de l'apôtre et du moine. Après avoir évoqué l'homme, qu'il nous soit permis de nous élever

plus haut encore et d'invoquer le saint en répétant les prières que l'Eglise lui adresse.

L'édition du propre de Vannes imprimée en 1848 touchait à sa fin, lorsque Mgr Bécel, évêque de Vannes en 1876, voulant donner satisfaction au désir qui lui avait été maintes fois manifesté, de voir dans le nouveau missel et le nouveau bréviaire figurer les noms des bienheureux qui avaient disparu depuis le XVIIe siècle, publia avec l'approbation du Saint-Siège un nouveau propre diocésain. Saint Gildas y eut une place de choix ; et c'était justice. N'avait-il pas été pour le diocèse de Vannes où se trouvait sa tombe, un apôtre ardent, un infatigable fondateur de monastères. Sept paroisses l'avaient choisi pour patron : Ruis, Auray, Penestin, Gâvres, Gueltas, Loqueltas et Bohal; plusieurs chapelles, d'autre part, lui étaient dédiées.

Du rite semi-double, le nouveau propre de Vannes élevait l'office de saint Gildas au rite double de deuxième classe, ce qui permettait de célébrer sa fête au jour même de sa mort.

« Deux anciennes hymnes, écrivait alors M. l'abbé Chauffier[1], ancien élève de l'Ecole des Chartes, deux anciennes hymnes bretonnes, des antiennes bretonnes, des antiennes propres au *Magnificat* et au *Benedictus*, les leçons du I nocturne, extraites de l'épître aux Philippiens, chap. III, et la légende

[1] *Semaine religieuse de Vannes*, jeudi 20 janvier 1876, p. 43.

du saint au IIe nocturne, forment avec l'oraison un ensemble qui donne un cachet particulier à cet office. »

Aux premières vêpres, l'hymne invite les fidèles à célébrer cet illustre confesseur :

« De saint Gildas, chantez la gloire !

« Exaltez-le, comme abbé, par de justes louanges; en de joyeux cantiques, célébrez-le, comme *votre* compatriote et *votre* patron...

« Altéré de vous, ô mon Dieu, pour vous posséder, il abandonne nom et richesses ; il se renonce lui-même ; l'univers entier lui parut méprisable quand il pensa aux choses d'en-haut.

« Il tint pour souverainement glorieux d'être méprisé; il fit ses délices d'endurer la pauvreté; ce fut sa volonté suprême de mourir du long supplice qu'il s'infligeait lui-même.

« Aidez-nous, ô saint Père, nous que vous voyez lutter au milieu des flots, donnez-nous d'aborder aux rivages fortunés du ciel.

« Louange souveraine soit au Père ! Hommage au Fils ! Gloire égale soit à vous, ô Esprit Saint ! Nous exaltons ton unité, ô très Sainte Trinité ! Ainsi-soit-il ! »

Au Magnificat, l'Eglise nous fait jeter un cri d'espérance vers notre Saint Protecteur. « O Bienheureux Gildas, noble confesseur dans le Christ, nous avons recours à vous ! Priez Dieu pour nous ! » *O beate Gildasi, nobilis Christi confessor, ad te confugimus, ora pro nobis Deum !*

« Enfin, nous terminons en priant le Seigneur de nous être propice en considération des travaux de son serviteur : « Faites, Dieu de miséricorde, que par les mérites du bienheureux Gildas dont nous célébrons en ce moment même la fête, nous soyons aidés auprès de vous par le souvenir de ses mérites et par ses prières. »

« *Concede misericors Deus ut, sicut hodierna, die, beati Gildasii Confessoris tui solemnitate gaudemus, ita illius apud te meritis et precibus adjuvemur. Per Dominum.....*

« A l'office de la nuit, nous répétons les touchantes invocations qui nous sont suggérées en l'honneur de celui qui est l'objet de nos chants, et nous prêtons une oreille attentive au saint qui du haut du ciel, nous redit les sublimes conseils de saint Paul à ses chers disciples de Philippe : c. III 7-21, c. IV, 1.

« Ces titres qui étaient pour moi de précieux avantages, je les ai considérés comme un préjudice à cause du Christ. Oui, certes, et même je tiens encore tout cela comme un préjudice, eu égard au prix éminent de la connaissance du Christ Jésus mon Seigneur. Pour son amour j'ai voulu tout perdre, regardant toutes choses comme du fumier, afin de gagner le Christ, et d'être trouvé en lui, non avec ma propre justice, — C'est celle qui vient de la Loi, — mais avec celle qui naît de la foi dans le Christ, la justice qui vient de Dieu par la foi ; afin de le connaître Lui et la vertu de sa

résurrection, d'être admis à la communion de ses souffrances, en lui devenant conforme dans sa mort, pour parvenir, si je le puis, à la résurrection des morts.

« Ce n'est pas que j'aie déjà saisi le prix ou que j'aie déjà atteint à la perfection, mais je poursuis ma course pour tâcher de la saisir puisque j'ai été saisi moi-même par le Seigneur Jésus. Non, mes frères, je ne pense pas l'avoir atteint, mais je ne fais qu'une chose : oubliant ce qui est derrière moi, et me portant de tout moi-même vers ce qui est en avant, je cours droit au but pour remporter le prix auquel Dieu m'a appelé d'en haut en Jésus-Christ. Que ce soient là nos sentiments à nous tous qui sommes arrivés à l'âge d'homme ; et si, sur quelques points, vous avez des pensées différentes, Dieu vous éclairera aussi là-dessus. Seulement, du point où nous sommes arrivés, marchons comme nous l'avons fait jusqu'ici..... », avec les mêmes désirs et la même persévérance qui animaient Gildas.

« Aimons à relire avec l'Eglise[1] la légende du saint ; ayons souvent devant nos yeux sa vie pleine d'abnégation. Demandons aux roches stériles de Houat, aux solitudes du Blavet et de Ruis de nous dire les vertus de l'anachorète qui vint au VI[e] siècle sanctifier par ses austérités ces plages arides. Il nous y a donné l'exemple d'une rare pauvreté ; il

[1] L'abbé Chauffier, *ibid.*

y a pratiqué non seulement les préceptes, mais les conseils de l'Evangile ; il y a lutté contre les tentations qui viennent de notre nature déchue et contre les sollicitations que le monde, allié du démon, ne cesse de multiplier sous nos pas incertains ; il y a goûté enfin les joies et les douceurs presque inconnues aujourd'hui de la vie intérieure, de la vie contemplative : il peut donc en toute vérité nous adresser ce conseil :

« Vous aussi, mes frères, soyez mes imitateurs et ayez les yeux fixés sur ceux qui marchent suivant le modèle que vous avez en nous. Car il en est beaucoup qui marchent en ennemis de la croix du Christ : je vous en ai souvent parlé et j'en parle encore avec larmes... C'est pourquoi, mes chers et bien aimés frères, vous qui êtes ma gloire et ma couronne, persévérez, mes bien-aimés, et demeurez fermes dans le Seigneur ! »

Ne soyons pas sourds à la voix de l'apôtre saint Paul qui nous parle ici par l'entremise de Gildas ; puis, après avoir relu les quelques pages consacrées au saint abbé, à ses luttes, à ses victoires aussi, inclinons-nous avec la sainte Liturgie devant les précieuses reliques de Gildas, et invoquons avec ferveur celui qui fut choisi par Dieu pour féconder la terre de l'Arvor et la sanctifier : à cet effet, avec la ferveur de nos pères, répétons l'hymne des *Laudes* qui traduit si bien les sentiments des Bretons évangélisés par le fondateur de Ruis, par l'ermite de Castennec :

« Bienheureux Père Gildas, écoutez les prières que nous vous adressons, — faites brûler en nous, bien entière, cette foi que vous réchauffiez jadis.

« Daigne d'en haut votre droite arroser abondamment la moisson qui croît en nous, et qui est le fruit de votre labeur.

« Des demeures que vous habitez, jetez sur nous un regard compatissant et ne cessez pas, comme nous vous en supplions, de secourir avec bienveillance nos compatriotes.

« Donnez, ô mon Dieu, aux enfants d'un tel père, de marcher sur ses traces. — Accordez-nous, par les prières de Gildas, les joies éternelles !

« Exaucez-nous, Père très miséricordieux ; Fils unique égal au Père exaucez-nous ; Esprit exaucez-nous, vous qui régnez dans tous les siècles.

« Ainsi soit-il ! »

Enfin, remercions Dieu, avec l'auteur du *Benedictus*, des faveurs insignes qu'il n'a cessé de nous accorder par l'intercession de son serviteur.

« Béni soit notre Créateur et Rédempteur qui nous a visités en la personne du bienheureux Gildas et nous a fait connaître par lui la science du salut ! Alleluia ! »

Un jour viendra, nous l'espérons, où les diocèses

du pays de Galles, de la Cambrie, de l'Ecosse, de l'Irlande et de l'armoricaine Cornouaille rendront à saint Gildas l'honneur que l'ancien Broerech lui rend aujourd'hui, car saint Gildas, —et c'est là ce qui ressort de notre étude, — ne fut pas seulement l'apôtre des Celtes d'Arvor, il fut l'apôtre de tous les Celtes.

Puisse ce travail faire mieux connaître Gildas à ses compatriotes et contribuer à rendre la gloire du Saint abbé de Ruis toujours croissante. Nous n'avons pas poursuivi d'autre but. —*Sic Deus me adjuvet et sancta evangelia Christi!* Que Dieu m'exauce et vienne à mon aide ainsi que le saint Evangile du Christ, dont Gildas fut l'apôtre et que je n'ai pas cessé d'avoir sous les yeux durant le cours de cette étude!

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1° **Vie de source anglaise,** écrite par Caradoc de Llancarvan ou de Nancarvan : — Ms. c. c. c. Cant. 139, 24 (XIIe siècle). — Ms. Burney, 310, f. 330-334 (XIVe siècle). — Ms. Sloane 4785, f. 9-15, copie du précédent (XVIIIe siècle). — Ms. Reg., 13, B, VII, f. 20-25 (XVIe siècle). — Ms. eccles. Dunelm, Bii, 35, 7 (XIIe siècle). — Ms. Egerton, n° 745, f. 78-90 (XIVe siècle). — Ms. Cott. Tiber. E., i, f. 31-32. — Ms. Bodl. Tanner, 15, f. 283 (XVe siècle). — Ms. Trin. collect. Dublin, 284 (cf. Hardy, *Descript. catal.*, p. 151 et suiv.)..... Cette vie a été publiée d'abord sous les auspices de l'*English historical Society* par le Révérend Joseph Stevenson dans son édition des œuvres de Gildas en 1838. On en trouvera le texte dans les Mon. germ. hist. de Mommsen, t. XIII, Chronic. min., et dans le Gildas édité au nom de la Société du Cymmrodorion, par Hugh Williams, en 1901, chez David Nutt à Londres, p. 394 et suiv. —

Contrairement à l'opinion de M. de La Borderie et à celle de plusieurs critiques anglais ou allemands, M. F. Lot, dans son dernier ouvrage publié chez H. Champion, à Paris, s'est refusé à accorder la moindre créance à la Vie attribuée à Caradoc de Llancarvan, car cette Vie n'est, d'après lui, qu'une « invention romanesque destinée à rehausser la gloire de l'abbaye

de Glastonbury ». (Cf. *Mélanges d'histoire bretonne*, p. 267-283.) Mommsen et Zimmer, ainsi que Stevenson, W. Edwards, Phillimore et Hug. Williams se sont trouvés du coup condamnés. M. Lot apporte à l'appui de sa thèse comme principaux arguments que Caradoc de Llancarvan a constitué son œuvre avec des récits qui figurent dans les vies de plusieurs saints, comme les vies de saint Dewy et de saint Cado, ou avec de vieilles légendes galloises ; cette œuvre, aux yeux du critique, est donc un pur roman qui n'a même pas le mérite de l'invention. Nous avons préféré avec M. Hugh Williams et M. de La Borderie faire la part de ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans le manuscrit insulaire. Nous avons reconnu que la vie attribuée à Caradoc avait subi des interpolations considérables, notamment en ce qui touche saint David et Glastonbury, mais nous croyons que W. Edwards et Phillimore ont raison quand ils disent que l'auteur avait dû faire emploi d' « antiques matériaux » (Cymmrod, XI, 80). L'auteur connaît en effet le nom du père de saint Gildas, s'il se tait sur les premières années de ce saint; son indication de la Gaule comme but du voyage d'études de Gildas se trouve, nous croyons l'avoir montré, justifiée par les connaissances scripturaires que l'élève d'Illtud en a rapportées, connaissances que le saint n'aurait pu acquérir en Irlande où, suivant l'usage hagiographe de son temps, Caradoc, s'il n'avait pas eu des renseignements précis, n'eût pas manqué d'envoyer Gildas. L'activité apostolique que le biographe insulaire dit avoir été déployée par Gildas en Irlande, *studium regens et prædicans in civitate Ardmaca*, appartient à l'histoire, de même que le récit de la vie d'anachorète de l'auteur du *de Excidio* dans l'île d'Echin et l'existence d'un livre des Evangiles écrit par lui à Llangarfan nous paraissent prouvés. Le portrait encore tracé par Caradoc du roi Arthur est conforme au portrait que l'on trouve dans la vie de saint David : ce portrait était cependant de nature à surprendre, à choquer même les contemporains de Caradoc pour lesquels Arthur ne pouvait être le roi rebelle, accomplissant *dolens et*

lacrymans la punition qui lui était infligée. Caradoc ici encore a dû avoir sous les yeux des documents anciens, d'autant mieux que les événements qu'il rapporte sont placés à leur date historique et que Caradoc passe pour avoir été l'auteur de certaines annales ou *brut* qui donnent en 1156 une liste des princes bretons depuis le temps de Cadwalader jusqu'à Geoffrey de Monmouth. En lisant la vie du biographe insulaire, nous n'avons donc pas ressenti l'impression de M. F. Lot, et tout en relevant les erreurs dues au moine cambrien, nous sommes restés fidèles à l'impression qu'éprouvait M. de La Borderie quand il écrivait ses Mélanges historiques.

2° **Vies de source armoricaine.** — *A.* — VIE ATTRIBUÉE A VITALIS, ABBÉ DE RUIS, ET LONGTEMPS CONNUE SOUS LE NOM DE VIE DE L'ANONYME DE RUIS : — Elle fut publiée en 1605 par Jean du Bosc dans sa *Bibliotheca Floracensis* d'après un manuscrit du XIe siècle qu'il déclare imparfait (*ex vetustissimis Floriacensibus membranis in quibus tamen quædam desunt*). Elle fut réimprimée dans les *Acta SS. Bolland.*, 29 janvier, ii, 958, et d'une façon plus complète par Mabillon dans les Acta SS. O. S. Bened., Soc. I, p. 138, avec l'addition des chapitres XIII-XVII.

De nos jours elle a été rééditée comme la vie attribuée à Caradoc de Llancarvan par le R. Joseph Stevenson, par Mommsen et par Hugh Williams (cf. *supra*, p. 375). M. F. Lot dans ses *Mélanges d'histoire bretonne* (H. Champion, éditeur) a reproduit (p. 431-483) le texte de cette Vie.

On avait jusqu'à présent relevé les quelques erreurs de détail qui se rencontrent dans cette Vie, mais personne n'avait cru devoir en nier la valeur historique et la véracité, aussi bien parmi les partisans de la dualité ou de la pluralité des Gildas que parmi les écrivains plus heureux qui ont été amenés par leurs études à n'admettre qu'un seul saint à la fois écrivain et fondateur du monastère de Ruis.

Deux historiens français, dont nous estimons également le caractère et l'érudition, ont récemment émis

des doutes sur le crédit que l'on doit accorder à cette vie de Gildas. M. Marius Sepet, le premier, dans l'étude très fouillée qu'il a consacrée à l'Abbaye de Ruis d'après le travail de M. l'abbé Luco et le manuscrit français du XVII[e] siècle, se refusa à aborder les difficultés que présentait la vie de saint Gildas, et il nous déclara, par une note de quelques lignes jetée au bas d'une page, que « l'identité du fondateur de Ruis et de l'auteur du *De Excidio Britanniæ*, admise déjà par Mabillon, par de La Borderie, J. Loth, Mommsen et Zimmer, autorités du plus grand poids, ne lui semblait pas, dans l'état actuel de son information, ni absolument invraisemblable ni non plus indiscutable ». La Vie du moine de Ruis n'a donc point obtenu la confiance de M. Marius Sepet.

M. F. Lot ne va pas aussi loin que son savant ami. Dans l'étude très considérable qu'il a consacrée à saint Gildas de Ruis dans ses *Mélanges d'histoire bretonne*, qui nous a valu à la fois la publication d'un texte exact de la Vie péninsulaire et la certitude que Vitalis, successeur de saint Gildas et de saint Félix, auteur des Vies de Paul Aurélien et de Samson, en fut le véritable auteur, M. F. Lot distingue dans le récit du moine de Ruis en ce qui concerne Gildas deux parties : l'une consacrée à la vie du saint en Angleterre, l'autre à la vie du saint en Armorique. La première seule lui paraît mériter la créance du lecteur, et il s'appuie pour le démontrer sur des raisons qui ont dû dissiper les doutes de M. Marius Sepet ; la seconde partie de la vie, au contraire, qui irait du chapitre XVI au chapitre XXXI, ne lui paraît pas avoir de valeur ; c'est pour lui un roman créé de toutes pièces par Vitalis. Nous demanderons à M. F. Lot de ne pas partager son sentiment à cet égard. Nous croyons en effet, contrairement à son affirmation, que Gildas est venu en Armorique et qu'il y a fondé le monastère de Ruis. Exposons d'abord loyalement l'argumentation de M. F. Lot.

Ce n'est pas à Ruis de fond en comble ruiné par les Normands que Vitalis a trouvé les éléments de sa Vie de saint Gildas, mais à l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire où il a trouvé également les matériaux de sa

Vie de Paul Aurélien d'après Wirmonoc et de sa Vie de saint Samson. « En faveur de l'existence d'un prototype suivi par Vitalis, on doit faire valoir, dit avec raison M. Lot, un certain nombre d'arguments : 1° La phonétique nous fournit d'abord des indices que Vitalis reproduisait en un texte antérieur : *Arecluta*, patrie du saint, *Clut* nom du fleuve (Clyde) auquel ce pays, le « Strath-Clyde », doit son nom, représentent des graphies archaïques. On ne comprendrait pas que Vitalis les eût inventées ou retrouvées. 2° On ne conçoit pas davantage, sans un prototype, la connaissance de ce royaume breton du nord de la Grande Bretagne, le « Strath-Clyde » lequel avait cessé d'exister au temps où Vitalis rédigeait son ouvrage. 3° Enfin le voyage de Gildas en Irlande, à l'invitation d'un roi suprême, Ammericus, offre un caractère à coup sûr historique. Les *Annales Cambriæ* rapportent le voyage du saint sous l'année 565. Ammericus est certainement identique à Ainmire (au gen. Ainmirech), roi suprême (*ard-ri*) d'Irlande de 565 à 568). Visiblement il est impossible que Vitalis ait inventé le fond des chapitres XI et XII... Ces quelques observations suffisent à montrer, conclut M. Lot, qu'en ce qui concerne la partie de la vie de Gildas qui s'écoula en grande Bretagne et en Irlande, Vitalis a utilisé une source ancienne. » On ne peut qu'adhérer à cette conclusion du savant professeur qui est d'ailleurs celle où s'arrête également, après un examen minutieux des Vies de saint Paul-Aurélien, de saint Samson, de saint Gildas, M. Hugh Williams, qui étend d'ailleurs à la Vie tout entière ses observations. Oui, la vie de Gildas par le moine de Ruis appartient au même cycle monastique que les deux autres et vraisemblablement à la même période. Il semble difficile de regarder des auteurs qui présentent tant de similitude, et si peu de variations comme n'ayant pas une source commune. Nous avons sous les yeux une œuvre du XI° siècle basée comme les deux autres vies sur des matériaux plus anciens et sur de très vieilles traditions.

Après avoir rendu justice à Vitalis pour les quinze

premiers chapitres de son ouvrage M. F. Lot écrit : « Il en va tout différemment de la partie armoricaine de la vie de Gildas », et, après avoir analysé les chapitres XVI à XXI, l'auteur des *Mélanges d'histoire bretonne* nous donne les raisons de l'excommunication que la critique doit prononcer contre eux : d'abord le vide de ce récit. Près de la moitié est formée par l'histoire de sainte Triphine et du méchant Conomor, qui n'est qu'un thème folk-lorique auquel l'auteur a voulu donner un cachet d'historicité. — En second lieu, le peu de place que joue Ruis comparé au rôle important que joue la grotte du Blavet et aux récits miraculeux de la Cornouaille. Ce sont là des raisons négatives : elles suffisent cependant pour que M. Lot s'écrie : « C'est besogne vaine de chercher dans ces fantaisies un résidu historique » et pour qu'il conclue qu'il n'est guère probable que Gildas soit mort en Armorique ; qu'il n'y a aucune preuve solide que Gildas ait mis les pieds sur la péninsule.

Nous ne pouvons accepter cette conclusion, avons-nous dit, et cela, pour les mêmes raisons précisément qui font admettre à M. Lot la valeur de la première partie du récit de Vitalis pour d'autres raisons encore.

1° La phonétique nous fournit d'abord la preuve que Vitalis dans la seconde partie de son récit suivait un texte antérieur. C'est ainsi que dans l'histoire du tyran Conomor nous trouvons deux mots répétés plusieurs fois qui, à l'époque où écrivait Vitalis, auraient dû être écrits : Guenedotia et Guéroc, et qui sont écrits Venedotian et Weroc, forme très ancienne qui subsista jusqu'au IXe siècle seulement. Pour cette seconde partie de son ouvrage, le biographe de Ruis aurait donc eu un document du VIIe ou du VIIIe siècle sur lequel il a travaillé, et cette remarque est parfaitement justifiée par le fait que dans les événements qu'il rapporte et dont il était contemporain, dès le chapitre XXXII, Vitalis, n'ayant plus de texte sous les yeux, n'écrit plus Werocus mais bien Guerechus (voir le texte de Vitalis publié par M. F. Lot, p. 461). On ne comprendrait pas que Vitalis eût interverti ou retrouvé ces graphies archaïques.

2° On ne comprendrait pas davantage que la deuxième partie de la Vie ait une origine différente de la première, puisque, comme celle-ci, elle renferme des mots bretons et celtes (cf. Hugh Williams) que l'on retrouve également traduits et de la même manière dans les Vies de saint Pol et de saint Samson attribuées par M. F. Lot à Vitalis; et c'est là un indice que les deux parties de la vie de saint Gildas ont une même origine, qu'elles ont été l'une et l'autre composées des mêmes matériaux auxquels le moine de Ruis avait recours pour rédiger sur des textes plus anciens ses Vies de Paul Aurélian et de Samson.

Est-il nécessaire de prouver que les mots archaïques se rencontrent en aussi grand nombre dans la deuxième partie que dans la première partie de la Vie : nous ne le croyons pas : il suffit de lire les chapitres condamnés.

La forme, par exemple, *Reum-Visii* ne peut provenir d'après M. Joseph Loth, que d'un document ancien. Elle subit rapidement des changements. En 878, Ruis est mentionné sous la forme *Rouuis* dans une charte d'Alain Le Grand, cartulaire de Redon (CC. XXXV, p. 183) et la forme est devenue Reuuis (*ibid*, p. 219) en 917. Le nom de *Letavia*, d'autre part, nom brittonique de la péninsule armoricaine qui est employé au chapitre XVI et au chapitre XXXII est encore, et de l'avis même de M. Loth (p. 256, note 3), un indice d'archaïsme à relever (cf. Hugh Williams, p. 340).

Ajoutons encore le fait que nous avons déjà relevé, et qui, ici, a son importance, que le mot *idolotria* cité dans les dernières paroles attribuées par Vitalis à saint Gildas appartient à une version latine qui n'était plus connue au XIe siècle et que Vitalis a dû par conséquent trouver en des documents très anciens.

3° Enfin, si saint Gildas n'avait pas vécu en Armorique, comment expliquer le fait que le monastère de Ruis portait le nom de Saint-Gildas bien avant les invasions normandes et que les moines prétendaient y posséder son corps ? — « La fondation de Déols, — remarque fort judicieusement M. André Oheix — (*Un livre d'histoire*, p. 17) — est là pour le prouver : cela

n'eut pas eu lieu si Gildas n'y avait vécu ». D'autre part, Lipsius observe que dans la vie de saint Florentius avec additions au martyrologe de Huard, il est dit que ce saint fut contemporain des rois francs Théodebert et Clotaire Ier ainsi que de saint Germain de Paris et de saint Gildas que le biographe appelle *Ruthenien-sium pontifex*. Or il n'est pas douteux que Florentius, plus tard évêque de Mâcon, ait été réellement contemporain de saint Germain de Paris, qui vivait à l'époque même de Gildas (494-576). (Cf. *Venantius Fortunatus, le biographe de Florentius; Mabillon* I, 231). Quant au Gildas Pontifex Rutheniensium, ce ne peut être personne autre que l'abbé de Ruis. Par suite, nous avons ici un témoignage de la fin du VIe siècle provenant d'une autre source que le témoignage de Vitalis et prouvant que Gildas fut de fait abbé du monastère de Ruis.

Nous pourrions, en dehors de ce texte, invoquer la tradition qui veut que, conformément au récit de Vitalis, saint Gildas ait vécu en Armorique, et rappeler que le culte de saint Gildas se répandit assez rapidement dans les contrées limitrophes de l'Armorique. On pourrait nous répondre que sainte Brigitte fut honorée en Armorique où elle est encore l'objet d'un culte dans plusieurs paroisses, bien qu'elle n'ait jamais franchi la Manche. Mais il y a une différence : la tradition a toujours affirmé de saint Gildas ce qu'elle n'a jamais dit de sainte Brigitte, à savoir que le saint avait vécu et était mort à Ruis, et la tradition se trouve confirmée par le fait même du culte rendu à saint Gildas, dans la province de Tours, avant même les invasions normandes, car on semble le considérer comme un saint « continental ». Témoin ce *Sacramentaire* de la Bibliothèque d'Angers, manuscrit autrefois coté 91, maintenant coté 83, qui est de la fin du IXe siècle ou des premières années du Xe et dans lequel nous lisons : *Jan. A, IIII Kl. Febr* (29 *janvier) nt Sci Gildasii : abb.* dont le nom figure auprès des noms de saint Donatien et de saint Rogatien, martyrs nantais.

Il nous paraît inutile d'insister : les rapports de Gildas avec l'Armorique sont au moins aussi historiquement

attestés que les rapports du saint avec l'Irlande et le pays de Galles : il suffit de se reporter aux textes anciens des vieux biographes bretons qui parlent de ces rapports et que nous avons soigneusement relevés dans les notes de cet ouvrage.

Nous avons admis avec M. F. Lot que le manuscrit du moine de Ruis, comme tous les manuscrits de ce temps, présentait quelques invraisemblances et quelques anachronismes, nous constatons avec lui, et le bénédictin auteur de la vie de 1668 l'avait constaté avant nous, le peu d'importance que tient la fondation de Ruis dans le récit de Vitalis. Nous pourrions, comme l'auteur du xviie siècle, attribuer ce *vide* du récit « à quelques manques ou à quelques transpositions dans les légendaires entre la construction du monastère de Ruis et la transmigration de saint Gildas sur la roche du Blavet ». Les invasions normandes suffiraient d'ailleurs à expliquer bien des lacunes. Mais cette explication n'est même pas nécessaire quand on se dit que Vitalis s'est beaucoup moins proposé d'écrire une histoire du monastère de Ruis, d'écrire même une vie de Gildas que de retracer avec le transfert des reliques de ce saint les souvenirs de la restauration, disons mieux de la nouvelle fondation de l'abbaye de Ruis. Successeur de saint Félix, Vitalis, en rapportant les miracles opérés par ce saint, les difficultés qu'il avait rencontrées, s'est peut-être laissé aller à ses souvenirs, à ceux des vieillards de sa communauté aussi, et sa prolixité comparée à sa réserve au sujet de la création de Gildas s'explique naturellement.

On ne doit pas oublier enfin — et M. F. Lot n'hésitera certainement pas à réparer cet oubli, — que, si dans la première partie de son œuvre, Vitalis dit avoir connu les mortifications de saint Gildas, *veraci relatione,* si cet hagiographe, au chapitre ii emploie l'expression *fertur* on le voit affirmer, au chapitre xx, dans la deuxième partie de la Vie, qu'il a eu, dans ses mains, des témoignages écrits, car on ne peut traduire raisonnablement d'autre façon la phrase où il dit : « *ut multi sunt testes* ».

Il est fâcheux certes que le manuscrit de Vitalis nous soit parvenu incomplet. Peut-être l'auteur nous aurait-il livré le secret du vide que relève M. F. Lot dans la seconde partie. La légende de Conomor et de Triphine ne saurait avoir été inventée par Vitalis, car ce *folklore,* sans le nom de saint Gildas, il est vrai, figure dans la Vie de saint Hervé et dans la Chronique de saint Brieuc. L'Armorique semble bien avoir eu son Barbe-Bleue.

Nous croyons avoir répondu aux principales objections de M. F. Lot et montré que la distinction qu'il a voulu établir entre les deux parties du récit de Vitalis relatif à saint Gildas ne s'impose pas au critique. Il nous semble que le plus sévère devra toujours répéter, avec M. Joseph Loth, le savant doyen de la Faculté de Rennes, que de grossières invraisemblances et quelques anachronismes dans la vie de Gildas ne suffisent pas pour lui faire perdre toute valeur historique.

B. — Vie de la Bibliothèque nationale (mss. latins 5318 (ff. 163-166) publiée en entier par les *Hagiographi Bollandiani* dans le *Catalogus stagiographicorum Latinorum,* tome II, p. 187-191, sous ce titre : *Vita S. Gildasii confessoris atque abbatis quæ celebratur i i i i Kalendas Februarii* (fol. 163-166). Cette vie est évidemment une interprétation de la vie écrite par Vitalis. Gildas y est dit avoir été amené par ses parents au bienheureux Filibert, abbé de Tournay (*beatus Filibertus Tornodensium abbati*). Cf. *supra*, p. 57. Elle renferme avec deux ou trois légendes comme celle de l'eau changée en vin, des démons envoyés à Ruis sur une barque, les faits relatés dans la vie du moine de Ruis, qu'il copie littéralement, mais le seul nom propre qui y figure est celui de *Trifima* au lieu de *Trifina*; Conomor est désigné comme un certain tyran « *Erat igitur in illis diebus quidam tyrannus* ». Weroc y est appelé « *quemdam principem* ».

C. — Vie manuscrite en français de la Bibliothèque nationale n° 16822. Ce manuscrit est du XVIIe siècle. Il

porte le titre de Vie de sainct Gildas surnommé le Sage et Badonic, la translation de son sainct corps et l'histoire du monastère portant le nom de Sainct Gildas de Rhuys en la Bretagne Armorique. Cette vie a été composée par un religieux bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur qui, dit M. Marius Sepet, vers 1668, à Ruis même rédigea pour l'instruction et l'édification de ses futurs disciples cette ample composition, demeurée d'ailleurs inédite (Marius Sepet, *Saint Gildas de Ruis. Aperçus d'histoire monastique*, p. 60.). Ce manuscrit est très curieux à consulter, parce que l'auteur décrit les lieux qui furent, en Armorique, témoins du zèle apostolique de saint Gildas et qu'il a tenu à visiter lui-même. Il est précieux à un autre titre parce qu'il reproduit les parties les plus importantes de l'office de saint Gildas au XVIIe siècle. Il est par ailleurs rempli de légendes : le style est archaïque et la docte bonhomie de l'auteur donne à l'ouvrage une saveur particulière.

D. — VIE PERDUE. Nous n'avons pas voulu entre dans la controverse établie entre M. André Oheix et M. F. Lot au sujet de l'existence ou de la non-existence à Ruis, au XVIIe siècle, d'une autre vie de saint. Les arguments de M. André Oheix sont suffisants à montrer qu'il y avait à cette époque un manuscrit qui n'était peut-être pas dénué de toute valeur (p. 12-19). Mabillon ne l'a sans doute pas consulté mais il existait (cf. *infra*, p. 386. *Brev. ms. de l'Abbaye de Ruis*). Peut-être le savant bénédictin a-t-il commis une erreur de plume, et, en disant qu'il avait consulté des documents de saint Gildas de *Ruis* a-t-il simplement voulu écrire de saint Gildas des *Bois*. La supposition est permise.

En tout cas il existait, en dehors de Ruis, en 1590, une *Vita beati Gildasii* qui se trouvait être la propriété de Cujas : elle figure en effet dans l'inventaire de sa bibliothèque (H. Omont : Inventaire des m. s. s. de la Bibliothèque de Cujas dans la *Revue historique du droit français* 1888, p. 533). Retrouvera-t-on jamais

cette Vie manuscrite? Il est permis d'en douter, car les quelque cinq cents volumes manuscrits qui se trouvaient dans la bibliothèque du célèbre jurisconsulte servirent aux libraires de Lyon à couvrir des rudiments (Catherinot : *Vie de Mlle Cujas* 1864, citée par M. André Oheix). Le manuscrit est également perdu qui figure dans la *Descriptio reliquiarum ecclesiæ Venetensis* (Bibl. nat. ms. lat. 9093. fol. 16 ; copie faite au xve siècle d'un document du xiiie). Les reliques de saint Gildas sont indiquées à côté des reliques de saint Trémeur et de sainte Brigitte. « Et de beato Gildasio, et libellus quem suppositum capiti ejus in (*mot illisible*). Narrat ejus historia per tres menses ».

3o Anciens breviaires et Calendriers : A. *Bréviaire manuscrit de Landevenec* ou plutôt Calendrier (fin du xe siècle). Ce Calendrier se trouve à la Bibliothèque royale de Copenhague, fonds de Thott, no 239. (Cf. abbé F. Duine dans son remarquable ouvrage intitulé : *Bréviaires et missels des Églises et abbayes de France antérieurs au XIIIe siècle*, p. 148). On lit dans ce bréviaire au 29 janvier : « *Gyldæ dormitio.* »

B. *Bréviaire m.s. de l'abbaye de Saint-Gildas de Ruis.* Ce manuscrit semble aujourd'hui perdu : mais on en possède quelques extraits cités par Dubuisson-Aubenay dans son *Itinéraire de Bretagne* en 1636 dont le manuscrit se trouve à la Bibliothèque Mazarine qui a été édité par Maître et P. de Berthou, à Nantes, 1898-1902. Ce manuscrit en *pargemin de Saint Guédas de Ruis* contenait sans doute, ainsi que le remarque M. André Oheix (*Un livre d'histoire extrait de la Revue de Bretagne* 1908), l'office du Saint, car Dubuisson-Aubenay reproduit un fragment d'hymne, puis des extraits de deux leçons *in depositione sancti Gildasii ;* d'autres passages sont donnés sous la rubrique : « de inventione sancti Gildæ », avec la mention *lectio prima.* Ces passages généralement en accord avec le texte de la Vie publiée par M. F. Lot, en différaient sur certains points : ce qui montre qu'il existait à Ruis au xviie siècle un manuscrit autre que celui dont M. Lot a donné le texte. M. l'abbé F. Duine

a fait remarquer (*saint Gobrien*, 1904, p. 26) que les bénédictins bretons eux aussi ont examiné un bréviaire manuscrit du monastère de Ruis. Cf. Ms. français de saint Gildas à la Bibliothèque nationale 1668, n° 16822. Rosenzweig a signalé l'existence au presbytère de Saint-Gildas de Ruis d'un manuscrit du XIII[e] siècle ayant pour titre : *Cœremoniale locale monasterii sancti Gildasii Rhuyensis*.

C. *Bréviaire de Saint-Pol de Léon en* 1516. Ce bréviaire porte « iij Kal. Gildasii abbatis IX lect. » et au folio liiij verso à la *Letania : Gildasi*. »

D. *Bréviaire de Saint-Malo de* 1537.

E. *Bréviaire de Nantes de* 1555 dans lequel on lit au V id. de mai : « *Gildasius abbas* ».

F. *Bréviaire vannetais de* 1589 imprimé à Vannes par Jean Bourrelier, devait renfermer le propre du saint : il ne reste malheureusement de lui que le *pars æstival*.

G. *Proprium sanctorum diœcesis venetensis romano usui conformatum* de 1630 et de 1652 au Musée Bollandien de Bruxelles.

H. *Calendrier du Propre Vannetais* de 1660 publié par Dom Lobineau.

I. *Propres diocésains* de 1691, 1726, 1727 et 1757 conservés à la Bibliothèque de la Ville de Vannes.

J. *Breviaire de Luçon*. Ms. lat. 1057. XV fol., 251 recto : « *In crostino sancti Juliani natal. Sancti Felicis confessoris non pontificis et fiant de ipso III lectiones et cetera ut unius confessoris non episcopi. In S. Felicis fit Gildasii albatis III lectiones sicut de uno confessori non episcopa. Collatio : Deus qui in sanctis tuis semper es mirabilis adesto propicius invocationibus nostris et beato Gildasio confessore tus atque pontificæ interveniente pro nobis ab hostrum liberemur insidiis*. »

K. Ms. lat. 1294. Brev. de Paris. Calendrier : 11 mai : « *Gyldasii confessoris*. »

L. *Officia propria* de 1875.

4° Anciens Missels : A. *Missel du Vice-chancelier Ynisan* de 1457 (Bibl. nat., ms. nouvel. acq. Lat. 172). Le mois

de janvier y manque, mais on y lit, au 5 id. de mai : *Invencio corporis Gildasii.* Au folio 101, en litanies, le nom de Gildas y figure après celui de Guenhaele.

B. ***Missel manuscrit vannetais*** (*missale ad usum Venetensis in Armorica,* cum calendario). Manuscrit de la deuxième moitié du XVe siècle, classé A. 434 à la Bibliothèque de Rouen où nous l'avons vu, manuscrit parfaitement conservé, de très lisible écriture gothique avec initiales dorées ou multicolores, comprenant 225 feuillets à deux colonnes. On lit au calendrier : « Janvier IIII Kl. Depositio Gilde abbatis IX lect. (en rouge) et mai V Id. Gilde abbatis. »

C. ***Missel vannetais de*** 1535, imprimé à Paris, par Yolande Bonhomme, veuve de Thielmann Kerver, pour Antoine et Michel Papolin, libraires-jurés de l'Université de Nantes, et pour Guillaume Brunel, libraire au diocèse de Vannes. Cf. à son sujet deux articles de A. de La Borderie dans la *Semaine religieuse* du diocèse de Vannes, nos du 3 et du 10 février 1887.

D. ***Missel de saint Mélaine de Rennes,*** ms. lat. du XIIe siècle (Bibl. nat. 9439). Ce missel porte : « 5 Kl. Febr. nativi. Sancti Gilidasi abbat. »

E. ***Missel de Poitiers de*** 1498 (Bibl. Sainte-Geneviève, n° 881 du catalogue de Daunou). Au calendrier, il y est fait mention de Gildas.

F. ***Missel de Stow*** (VIIIe siècle), d'après Hugh Williams, de 750. On y trouve le nom de Gildas parmi les ***Mémoires*** des prêtres (Warren : *liturgy and ritual of the celtic church Oxon,* 1881. — Duchesne : *Origines du culte chrétien,* p. 201.

5° **Martyrologes.** — Dans un registre anglo-saxon annexé au manuscrit Epternacensis (Paris 10837) du martyrologe (Hiéronyniamum) commencement du VIIIe siècle (cf. Duchesne, Lib. pontif. 1, p. 382) on lit au 28 ou plutôt au 29 janvier : « *et Gildæ sapientis* », écrit non de première main, mais peu s'en faut. Le nom de Gildas par contre ne figure pas dans le martyrologe « *formæ Antissiodorensis stabilitæ* » (590).

Ms. lat. 9085. Bibl. nat. provenant de l'Église cathé-

drale de Clermont du XIe siècle. Ce ms. contient le martyrologe de Florus de Lyon et mentionne : « IV Kal. febr : *Eodem die depositio beati Gueldasti episcopi et confessoris.* (Quentin : Martyrologe historique du moyen âge).

6° **Sacramentaire d'Angers**. — Mss 83 (anc. coté 91) porte écrit au crayon S. IX, mais dans le catalogue imprimé attribué au xe siècle. On y trouve « Jan. A IIII Klebr (29 janvier) *ntsci Gildasii abb.* »

7° **Traité de paix**, entre Louis XI et le duc de Bretagne (Dom Morice. P. III, 290). Le roi jura sur la vraie croix de saint Lon, les reliques de M. Saint-Herod et de saint Guidas.

8° **Ouvrages divers**. —(Cf. Ulysse Chevalier) : Rép. de sources historiques du moyen âge, col. 876, et Bio-Bibliographie bretonne de R. de Kerviler ; Acta SS. Bolland (1643), janv. II, 952-8 (3a, III, 566-73). Allgemeine Encyclopädie von J.-C. Ersch und J.-O. Gruber. Leipzig, 1858. Erste section, p. 233. Cet article capital de Lipsius a le premier fait justice de l'hypothèse formulée par Ussher de la pluralité de Gildas. — Albert Legrand de Morlaix : Vies des SS. de Bretagne au 29 janvier.

Anscombe, St. Gilda's of Ruys and the Irish regal Chronology of the sixeth century. (Chronolog. tract, II), 1893, 80, p. 29-67 [*Annal. Boll.* XIII, 175-6]. Bähr. *Gesch. Röm. Liter.*, (1872) IV, 262-70. *Bonnatyne club*, XLIV (1853), 42. Barbier de Montault : Le trésor de saint Gildas. *Revue illustrée des provinces de l'Ouest*, 1890.

D'Arbois de Jubainville. *Histoire de la Littérature Celtique. Les Druides.*

Bellarmin-Labbe, S. *e.*, (1728), 189. Bohn's Antiquas, libr., XXX (1848), vig.

Bolland, *Catal. codd. hagiog. lat. B. N. Paris.* (1890), II, 182-91 ; *Bibl. hag. lat.* (1899), 527-8, 1355.

Borderie (Arthur de la). La date de la naissance de Gildas [493], dans *Rev. celtiq.* (1883), VI, 1-13 ; Nogent-le-Rotrou, 1883, 8°, 13 p. ; saint Gildas, l'Historien des

Bretons, dans *Rev. de Bretagne* (1883-4), F., IV, 165-84, 249-76, 321-47; V, 109-39, 187-220, 299-316). L'Historien et le prophète des Bretons, Gildas et Merlin, *Etud. histor. bretonnes*, I, Paris-Nantes, 1884, 8°, viij-376 p., à 100 expl. Cf. Duchesne (L.). dans *Bull. crit.* (1885), VI, 25; Finistère (Henri), dans *Revue de Bretagne* (1886), F., IX, 450-61. *Histoire de Bretagne*, t. I.

Brunet. *Manuel* (1861), II, 1594-5.

Briel. Saint Gildas abbé de Rhuys, 35 pages. Vannes, Lafolye. 1908.

Capgrave. *N. leg. Angliæ* (1516), 156 (2a, I, 468-9).

Caradoc de *Lancarvan*. Cf. *supra*, Bio-Bibliographie.

Cave, S. e. (1741), I, 538-40.

Cellier (Dom). H. *a. e.* (1748), XVI, 570-5 (2a, XI, 318-21).

Chauffier (L.). *Sem. relig. de Vannes*, 1875, p. 58 à 60.

Colgan, *Acta ss. Scot. s. Hib.* (1645), I, 176-7, 181-202, 226-8.

Darling. *Cycl. bibl.* (1254), 1854-5.

Douhet. *D. d. l.*, 442.

Dupin, *B. a. e.* (1690), IV, 212.

Dubuisson-Aubenet.

Duchesne (Mgr.). *Liber Pontificalis*. *Revue Celtique*. *Revue Historique*, t. LXVI. *Fastes Episcopaux*.

Ebeling. *Englands geschschreib* (1852), I, 2.

Ebert, *Gesch Litter. Mittel.* (1874), I, 536-9. Trad. franç., (1883), 600-4.

Fabricius. *B. m. al.* (1735), III, 171-4 (2a, 59-60).

Gammack (J.). Dans *D. c. b.*

Garaby (de). Vie des SS. de Bretagne, p. 56-57. Saint Gildas (coll. *Vie des Saints de la Bonne Presse*).

Giles. *Vitæ anglo-sax.* (1854), 315.

Gononus. *Vitæ patr. occid.* (1625), 37-40.

Graesse. *Trésor* (1862), III, 83.

Green. *Hist. d'Ecosse*, t. I., préf. Saturday. Rewiew, 24 avril et 8 mai 1859.

Hardy. *Descript. catal.* (1862), I, I, 132-7, 151-6, 177-8, 322-5, 327-35; II, 799.

Hist. litt. France (1735-46), III, 279-85; VI, 454-5,

Hugh Williams. Cymmrodorion. Record. Séries, 3.

Joubert (Léo), dans *N. b. g.*

Kerdanet. *Not. chron.*, p. 16-21.

Le Grand. *SS. Bret. Arm.* (1837), 9-18.

Le Méné. T. I de l'*Histoire du diocèse de Vannes*, p. 73, 107, etc.

Levot. *Biog. Breton* (1852), I, 794-6.

Leyser. *Poet. med. ævi* (1721), 174-5.

Lobineau. *SS. Bret.* (1836), I, 301-17.

Loth (Joseph). *L'Emigration bretonne en Armorique.*

Lot (F.). Mélanges d'Histoire bretonne. H. Champion édit., Paris.

Lowrdes. *Bibl. Engl.* (1859), IV, 891-2.

Luco. *Histoire de saint Gildas de Rhuys*; Vannes, 1870, in-18, 431 p. L. J. à la nouvelle Biogr. gén. de Hoëffer (1859). L. Y. dans Biogr. univers.

Mabillon. *Acta ss. Bened.* (1668), I, 138-9 (2ᵃ, 129-30).

[Macray]. *Brit. hist.* (1845), 1-2, 95.

Miraens. *S. e.*, 144.

Mommsen (Th.), dans *Mon. Germ. hist.*, Auct. antiq. (1894), XIII. 25-91-110. [*Anal. Boll.*. XV, 352-3]. Voy. Nennius.

Nicol (Max.), dans *Bull. soc. polym. Morbihan.* (1886-7), 19-24.

Oheix (André). Un livre d'histoire (extrait de la *Revue de Bretagne*, 1908, H. Champion).

Pagi. *Crit. Ann. Baron.* (1689), 564, 6; 595, 19-20.

Paris. *Romania*, t. II, 1883, p. 628.

Patrol. lat., LXIX, 327.

Pegge (Sam.), dans *Archæologia* (1779), V, 272-9.

Petrie-Sharpe. *Mon. hist. Brit.* (1848), I, préf. 59-62.

Roberts (Pet.). Voy. Tysilion.

Schoell. *Eccles. Brit. hist. font.* (1851), 1-20.

Schrödl, dans *Kirchlex.*

Sepet. Saint Gildas de Ruis. Aperçus d'histoire monastique (Paris, Douniol, 1900, in-12), 29, rue de Tournon.

Stevenson (Jos.), dans *English. histor. soc.*, III (1838), V-XXIIJ.

Tanner. *Bibl. Brit. Hib.* (1748), XXXIJ, 319-22.

Tout (L.-F.). *Dictionnaire de Bibliographie nationale de Leslie-Stephen.* London.

Trithemius, *Vir. Ben.*, III, 47.

Usserus. Edit. de l'Université de Dublin d'Ebrington et Todd.

Varin, dans *Mém. prés. savants acad. scien. et bel.-let..* (1857), A. V. I, 37-73, 92-105, 107-14, 130-57. 186-8.

Vitalis. Cf. *supra.* Bio-Bibliographie.

Wright. *Biog. Brit. lit.* (1842), 115-35.

Cf., les notes qui se trouvent au bas des pages de ce volume.

9° Œuvres de Gildas. (Cf. Mommsen. Mon. Germ. h. t. XIII. Chronica Minora. Stevenson, Londres 1838, 8°, Hugh Williams Cymmrodorion Record Series n° 3).

A. Le *De Excidio Britanniæ.*

1° MANUSCRITS. — Les Manuscrits, dit Mommsen (*mon. germ. hist. chronic. min.*, t. XIII, sont rares, et, à part les extraits de Bède et le manuscrit interpolé d'Avranches, tous les exemplaires sont presque la reproduction du manuscrit cottonien de Londres.

A. *Le manuscrit cotonnien du XIe siècle* (A. VI du Musée britannique) écrit au XIe siècle. Il porte des variantes tantôt judicieuses, tantôt erronées, et, çà et là, des annotations.

B. *Le manuscrit de la Bibliothèque de Cambridge* D. d. I. 17, écrit vers l'an 1400, venu de Glaston, est d'une mauvaise écriture et rempli d'abréviations insolites ou de corrections de seconde main. Il a été, selon toute apparence, transcrit et ensuite corrigé d'après le manuscrit cottonien.

C. *Le manuscrit latin de la Bibliothèque nationale du XVe siècle* qui a appartenu autrefois à Burleigh, contient des « extraits de Gildas » (Bibl. nation., n° 6235).

D. *Le manuscrit de la Bibliothèque publique d'Avranches* (n° 162, précédemment catalogué sous les n°s 154 et 2890) venu du Mont Saint-Michel au péril de la mer. Ce manuscrit est du XIIe siècle. M. de La Borderie avait entrepris sa publication. La photogravure que nous publions, grâce à l'obligeance de M. André Oheix, avait appartenu à l'*Historien de la Bretagne*. Ce manuscrit est, en beaucoup d'endroits, mutilé et de plus totalement interpolé.

E. *Le manuscrit F. f. I. 27 de Cambridge* qui a été composé par les soins de l'archevêque *Parker* est du XIIIe siècle. Ce manuscrit est également interpolé.

F. *Le manuscrit de la Bibliothèque de la ville d'Evreux* du XIIIe siècle, sur parchemin, comprenant 152 feuillets, vient de l'abbaye de Lyre dans l'Eure. Il est intitulé : « Exceptiones de libro Gilde Sapientis quem composuit de primis habitatoribus Britannie, que nunc Anglia dicitur, et de excidio. » Il porte : « II. cc. ti. XL. II... Britannia insula a quodam Bruto consule quamvis habitasset in extremis finibus tevix. A principio mundi usque ad diluvium mundi. » Cf. t. II, p. 363 du Catalogue d'Évreux 41, Opuscula varia, f° 138.

Nous avons vu ce manuscrit qui n'est qu'une reproduction de l'*Historia Britonnum* attribuée à Nennius, nullement du *De Excidio*.

2° Éditions : — *Londres*, 1525, in-8°, avec une préface par Polydore Vergile ; — *Bâles* 1541, in-8° ; — *Londres*, Jean Daïus, 1568 ; — Recueil des orthodoxographes en 1555 et 1569. — Historiæ Britannicæ scriptores de Gales, 1691, t. I. — Bibliotheca Patrum, t. VIII. — Britannicarum gentium historiæ antiquæ (Copenhague), 1757, in-8°. — Stevenson. — Mommsen. — Hugh Williams. — Les principales traductions en anglais sont celles de : The Epistre of Gildas a Briton par Thomas Habington : Londres, 1638, réimprimé en 1848 dans l'Antiquarian library de Bohn. — A description of the State of the Great Britain, written eleven hundred years since by that ancient and famous author Gildas surnamed the Wise : Londres, 1652. — Stevenson et Hugh-Williams.

B. *Une série de canons ou de règlements* sur la discipline ecclésiastique qui se trouvent dans une collection composée de LXVII livres. Cf. Wasserschleben : *Irische Kanonensammlung*, 2e édition. Leipzig, 1885. Cf. *supra*, p. 210.

C. *Un traité sur la Pénitence* (Cf. Wasserschleben et Haddan et Stubbs *Concils*, vol. I, p. 113 (1869). Cf. *supra*, p. 222.

D. La *Lorica* sorte d'incantation très probablement

écrite par Gildas. Cf. The Irish Liber Hymnorum publié par la Société Henry Bradshau 1897 (vol. I, p. 206). Zimmer dans *Nennius Vindicatus* die Lorica des Gildas, s. 337. Hugh Williams Cymmrodorion Record Séries 3.

E. Diverses lettres, dont quelques fragments se trouvaient au XVIIIe siècle d'après Cavé dans un manuscrit de la Bibliothèque Cotonienne. Pour les autres œuvres attribuées à Gildas, cf. l'Histoire littéraire de la France et la Bio-bibliographie bretonne de mon très regretté cousin René de Kerviler.

10° Citations faites de Gildas par les anciens auteurs. — (Cf. Hugh Williams pp. 415 et seq.) A. *Lettre de Colomban* abbé de Luxeuil au pape Grégoire I, écrite entre 595 et 600. *Mon. German. Hist.*; Epistolarum, t. III, pp. 158-159.

B. *Bède*, dans son Histoire ecclésiastique, écrite en 731, cite en lui faisant des emprunts nombreux l'œuvre de Gildas : « Qui inter inerrabilium scelerum facta, quæ historicus eorum Gildus flebili sermone describit. »

C. *Alcuin* cite Gildas dans deux lettres adressées l'une en 793 à Ethelhead, archevêque de Canterbury, l'autre en 797 au clergé et aux seigneurs du Kent (Cf. Haddan et Stubbs : Councils III, p. 476 et p. 510).

D. *Le catalogue des Saints d'Irlande* qui date de la première partie du VIIIe siècle, de 730, le cite également. Cfr. *supra*.

E. *Vita S. Pauli Leonensis* (Analecta Bollandiana, p. 215) écrite en 884 par Wermonoc disciple de Wrdisten. L'auteur rappelle les relations du saint avec Dewy et Samson et parle du livre de Gildas : le terme de *Ormesta* qu'il emploie est évidemment, a écrit Gaidoz (*Revue Celtique*, t. V, p. 460), le même mot que le gallois *gormes* qui est si fréquemment employé dans les anciennes chroniques et dans les triades, pour désigner l'invasion de la Grande-Bretagne par les Saxons : « Ce mot de Gurmonoc, dit Cuissard (*Rev. Celt.* V, p. 459) tranche une question historique qui intéresse la Bretagne ; il confirme le sentiment des Bollandistes qui n'admettent qu'un seul auteur du nom de Gildas : c'est

ce texte d'un auteur du IXe siècle qui vient trancher la question. »

F. *Cartulaire* de l'abbaye de Landevenec édité par A. de La Borderie, Rennes, 1888. Dans la Vita sancti Winwaloei, fondateur de l'abbaye par Gourdisten, écrite avant 884 (Analecta Bollandiana VII, 174. ff.), l'œuvre de Gildas est longuement citée.

G. Les *Homélies* de Wulfstan, archevêque d'York, 1002-1023, parlent également de Gildas.

H. Nous lisons dans les *Annales* de Cambrie : « *Gildas obiit* 570 ; dans les Annales de Tygernach (*Revue Celtique* 1896, art. de Stokes) « *Ite cluana credil* (*Ite of Cluain Credail*), *Gillasque* ; « dans les Annales d'Ulster : « 569... *Gildas obiit* ; » et le *Livre de Leinster* porte : « 570 Gillas sapiens quievit » (Cf. Hugh Williams).

I. *Guilelmus Malmesbiriensis* Monachus dans sa première édition de ses Gesta Reg. Anglor, t. I, p. 20, écrite en 1124 ou en 1125, cite également saint Gildas.

J. De même le *Livre de Llandâv* écrit en 1152 parle de Gildas dans la Vita Sancti Teiliavi et dans la Vita Oudocei.

K. *Giraud de Cambrie* dans sa *descriptio Kambriæ*, écrite en 1194. *Prefatio prima*, p. 158, pp. 207-208.

L. William de Newbury : Historia anglicana composée vers 1200 rappelle les emprunts faits par Bède à Gildas.

M. Cf. *Vita S. Brendani*, c. 15, Warren : Celtic liturgies, p. 157.

N. Le nom de saint Gildas figure dans les Litanies de Reims (Mabillon, *Vetera annalecta*, ii 669, 2e éd. 168, col. 2) entre S. Carnache et S. Paterne.

11° Iconographie. — Saint Gildas est ou a été honoré dans un grand nombre d'églises ou de chapelles du Berry, du Poitou et de l'Armorique où on lui a élevé des statues, ou consacré des vitraux, en particulier à Saint-Déols-en-Berry, à Luçon, à Poitiers, à Saint-Gildas-de-Ruis, à Saint-Gildas-des-Bois, à Saint-Gildas-d'Auray, à Houat, à Saint-Gildas-de-Leslay, à Locqueltas-Grandchamp., à Bieuzy, à Carnoët, à Assé-

rac, à Penestin, à La Plaine, à Groix, à Sauzon-en-Belle-Isle, à Locmariaquer (chapelle du Moustoir), à Guégon, à Brandivy, à Hennebout, à la Harmoye, à Laniscat, à Trégomeur, à Cast, à Laurivain, à Moël-Pestivien, à Malguénac, à Ouessant, à l'Ile-de-Saint-Gildas en Penvenan, à Squiffiec, à Stival, à Tonquédec, à Hénansal, à Mellionec, à Honfragan, à Saint-Gelven, à Trémergat, à Bourgerel, à Gueltas (Pontivy), Bohal (Questemlert) Cohignac-en-Berric, mais les statues comme les vitraux qui subsistent sont, ainsi que le remarque R. Kerviler (*Bio-bibliographie bretonne*, t. XVI, p. 101), toutes plus ou moins fantaisistes (Cf. *supra*, p. 206). Saint Gildas est en général représenté comme à Carnoët, en robe monacale, appuyé sur un bâton (le fameux bâton dont parle Vitalis qui figure au nombre des reliques du Saint conservées à la cathédrale de Vannes : Biblioth. nat. ms. lat., 9093, fol. 17); deux chiens sont couchés à ses pieds (Gaulthier du Mottay, Essai d'icon. et d'hagiog. bret. Aux mémoires de la Société Arch. des Côtes-du-Nord 1856, 111, 210).

La statue de la chapelle de N.-D. de Brénédan en Brandivy le représentait un livre en main et des larmes inondant son visage. Ce livre et ces larmes, dit Kerviler, s'expliquent sans doute par l'ouvrage en forme de plainte que le saint a écrit sur la désolation de la patrie. Peut-être ce livre est-il une allusion au *libellus* aujourd'hui perdu qui existait au XIIIe siècle et devait être consacré à la vie de saint Gildas (Biblioth. nat. ms. lat. 9093, fol. 17). Il serait trop long d'énumérer les hameaux et les bourgs qui portent en Bretagne le nom de Locqueltas : on en trouve dans le Morbihan près de Plœmeur, de Crach, de Sauzon, de Belz, d'Arradon, de Gâvres, etc. On le retrouve sous d'autres formes comme au Guildo près de Saint-Cast (Côtes-du-Nord).

II

DATE DE LA NAISSANCE DE SAINT GILDAS[1]

Saint Gildas a fixé, comme date de sa naissance, le jour même où les Bretons remportèrent sur leurs envahisseurs une grande victoire au Mont-Badon.

Les historiens se sont longtemps divisés au sujet de l'époque où se livra cette bataille; les uns ont voulu qu'elle ait eu lieu entre 515 et 520; d'autres, peu d'années avant 504; d'autres enfin, avec Bède, et c'est notre opinion, en 493.

Prenons chacune de ces dates, et examinons brièvement les raisons qui militent en leur faveur ou qui combattent contre elles.

La date de 516 a été longtemps admise, à la suite d'Ussher, par les écrivains anglais qui ont accepté comme parole d'évangile et à tort, croyons-nous, un passage des *Annales de Cambrie*. Dieu me garde de récuser la valeur de ces vénérables annales qui ont été surtout constituées à l'aide de dates, et de notes vécues trouvées dans les Mémoriaux des principales églises de Cambrie. Elles ont droit, par conséquent, à notre créance pour les faits religieux et locaux qu'elles rapportent, mais on doit n'accepter que sous bénéfice d'inventaire, les dates et les faits historiques qu'elles contiennent et qui sont antérieurs au VIII[e] siècle. Cette remarque critique déjà formulée par M. de La Borderie s'applique au cas présent, car, outre que les *Annales de Cambrie* sur lesquelles on s'appuie pour les dates de 516-520 sont postérieures à l'*Histoire éclésiastique* de Bède, le passage qu'elles apportent semble emprunté à l'*Historia Britonum*, également postérieure et porte en tous cas les marques de l'inconscience, de l'inexactitude tout au moins avec laquelle l'auteur des *Annales* a constitué son texte : Voici ce qu'il écrit : « *L. XXII.* (*æræ Christ.* 516) *Bellum Badonis in quo Arthur portavit crucem Domini nostri Jésus-Christ tribus diebus et tribus noctibus*

in humeros suos, et Britonnes victores fuerunt..... En 516 de l'ère chrétienne eut lieu la bataille du Mont-Badon, durant laquelle Arthur porta la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur ses épaules, pendant trois jours et trois nuits, et les Bretons furent vainqueurs. » Or l'*Historia Britonum*, de son côté, porte : « *Octavum bellum fuit bellum in castello Guinnion in quo Arthur portavit imaginem crucis Christi et Sanctæ Mariæ perpetuæ virginis, super humeros suos, et pagani versi sunt in fugam in illo die*... » Et, après avoir cité les autres victoires successives d'Arthur, l'*Historia* ajoute : « Duodecim (bellum) fuit Bellum in monte Badonis in quo corruerunt in uno die nongenti sexaginta viri de uno impetu Arthuri. »

Le simple rapprochement de ces deux textes montre suffisamment que si l'auteur du passage des *Annales de Cambrie* s'est inspiré de Nennius, il a confondu la bataille de Guinnion avec celle du Mont-Badon.

En admettant toutefois que l'*Annaliste Cambrien* n'ait pas altéré ou amplifié le texte de l'*Historia Britonum* ou bien qu'il ne l'ait pas connu (nous sommes très généreux), le texte même de l'*Historia* montre donc qu'il s'est trompé. Mais il y d'autres raisons encore qui militent contre son dire et qui nous décident à ne point l'accepter.

Pourquoi cela ? Tout simplement parce que l'adoption de la date de 516, comme date de la bataille du Mont-Badon et par conséquent de la naissance de Gildas, est en opposition avec les documents que les autres sources historiques nous fournissent. En effet : 1° Si saint Gildas est né en 516, il n'a pu être l'élève d'Illtud, contrairement aux affirmations positives, à ce sujet, non seulement de l'hagiographe de Ruis, qui écrit, il est vrai, d'après M. F. Lot, vers 1060 seulement, mais aussi de Wrmonoc, auteur au IXe siècle d'une *Vie de saint Paul Aurélien*, et du biographe de saint Samson, qui écrivait au VIIe siècle.

2° Si Gildas est né en 516, il a été considéré par sainte Brigitte, qui mourut en 523, comme étant, à l'âge de cinq ou six ans tout au plus, un docteur d'une

réputation universelle... et d'une extraordinaire précocité.

3° Si Gildas est né en 516, comment saint Finbarr ou Finnian a-t-il pu quelques années avant 520, d'après saint Columban, d'après ses propres actes et d'autres documents, consulter Gildas, qui eût été encore à la mamelle, s'il était déjà né?

On ne s'étonnera donc pas que la critique moderne dans la Grande-Bretagne et en Allemagne, depuis Lipsius, en rejetant la date de 516-520, ait éprouvé une tendance sans cesse accentuée à faire remonter la date de la bataille du Mont-Badon ou de la naissance de Gildas à la fin du v[e] siècle, ou tout au moins aux deux premières années du vi[e] siècle. Elle a fait ainsi justice de l'erreur accréditée par les *Annales de Cambrie*, erreur qui a permis longtemps de mettre, au compte de deux ou trois personnages fictifs, les gestes et les écrits de saint Gildas.

Ainsi, les critiques les plus autorisés se sont peu à peu rapprochés de la date fixée par Bède dans son *Histoire ecclésiastique* et quelques-uns même des critiques que nous pourrions citer ont définitivement adopté cette date : 493. M. Gaston Paris (*Romania*, XII, 1883, p. 628) déclare que la date donnée par Bède est probablement la bonne.

Mommsen, il est vrai, qui suit Zimmer, n'a pas osé aller aussi loin, et il nous propose la date *très ferme* de « peu d'années avant 504 ». « *Gildam posuimus natum esse paucis annis ante a.* 504 ».

Si l'autorité des *Annales Cambriennes* n'avait pas été préférée par Ussher à l'autorité de Bède, on aurait cependant évité pendant de longs siècles bien des fautes historiques comme celle que nous venons de signaler (aujourd'hui reconnue) de deux ou plusieurs Gildas, des flots d'encre n'auraient pas été inutilement versés, des discussions passionnées ne se seraient pas produites : il est vrai que la véracité de Bède a reçu, des travaux effectués durant ces dernières années, une nouvelle consécration... mais elle pouvait s'en passer.

Voici en effet le texte du consciencieux historien de l'histoire ecclésiastique de la nation anglaise : « *Et ex eo tempore* (*id. est tempus Ambrosii Aurelianensis*) *nunc cives* (*id est : Britonnes*) *nunc hostes* (*id est : Saxones*) *vincebant usque ad annum obsessionis Badonici montis, hostibus strages, quando non minimas eisdem dabant quadragesimo circiter et quarto anno adventûs eorum in Britanniam.* » Je souligne ces derniers mots **adventûs eorum in Britanniam** parce qu'ils sont essentiels dans le débat engagé et qu'ils complètent en l'expliquant le texte de Gildas.

Bède a, dans le chapitre précédent, rapporté l'arrivée des Saxons en Angleterre à l'an 449; il met donc, d'après le texte ci-dessus, la bataille du Mont-Badon, et, par suite, la naissance de Gildas, en 493. Dans le passage que nous venons de citer où il suit le récit de Gildas, Bède a-t-il, comme disent Mommsen et Zimmer, mal interprété l'auteur de l'*Excidio* en voulant en abréger le texte? Nous ne le croyons pas, car voici le texte même de Gildas qu'il est bon de rapprocher immédiatement de celui de Bède : « *et ex eo tempore, nunc cives nunc hostes vincebant, usque ad annum obsessionis Badonici montis novissimæque ferme de furceferis non minimæ stragis, quique quadragesimus quartus, ut novi, oritur* (*orditur*) *annus, mense jam uno emenso qui et* (*jam*) *meæ nativitatis est...* »

Dans un excellent article publié par la *Revue Celtique*, t.VI (1883-1885), M. de La Borderie a établi d'une manière évidente, à mon sens, que si la phrase de Gildas où se trouvent les mots : *quadragesimus quartus oritur annus*, est dans l'état actuel tronquée et incomplète puisqu'elle n'indique pas le point de départ de cette période de quarante-quatre ans, on ne peut cependant pas admettre l'opinion de ceux qui ont voulu voir dans la bataille du Mont-Badon le point de départ de cette période et dans le *quadragesimus annus* l'année où écrivait Gildas, car d'après les exigences grammaticales, ce « *quadragesimus annus* » est forcément le même que le « *nativitatis meæ* », et par suite, on fait dire à Gildas qu'il écrivit le *de Excidio* l'année de sa naissance.

M. A. de La Borderie montre également que l'introduction par Bède des mots : « *adventûs eorum in Britanniam* » ne peut être due à une erreur d'interprétation du texte actuel de Gildas, car ce texte n'offre pas le moindre prétexte à une erreur de ce genre. Le caractère de Bède, d'autre part, ne permet pas de voir dans cette adjonction « *adventûs eorum in Britanniam* » une addition gratuite, c'est-à-dire, une invention de sa part, mais, bien au contraire, nous devons trouver dans cette adjonction une preuve nouvelle du soin avec lequel il a écrit son œuvre.

Bède, enfin, suivant la remarque de M. de La Borderie, devait certainement posséder un texte de Gildas complet, c'est-à-dire contenant l'indication (aujourd'hui absente) du point de départ de la quatrième année. Or, les quatre mots, « *adventûs eorum in Britanniam* », contiennent justement cette indication : ils s'adaptent parfaitement à la phrase même de Gildas, et ils en achèvent le sens de la façon la plus naturelle. Comment douter que Bède, qui, dans ce même chapitre fait profession d'abréger Gildas, ne les ait trouvés dans le texte primitif de son *de Excidio ?* — Ainsi parle M. de La Borderie ; mais les hypercritiques, ou même les critiques, je le veux bien, peuvent dire : « L'hypothèse de l'historien est originale, elle est ingénieuse, mais ce n'est qu'une hypothèse... » Bède peut n'avoir pas trouvé ce texte plus complet du *de Excidio* et s'il a cru devoir ajouter, pour rendre plus exacte, plus claire, la pensée de Gildas, pour la compléter « *l'adventûs corum* », pourquoi l'auteur du *de Excidio* les a-t-il omis, ces mêmes mots ?

C'est tout simplement parce que ces mots étaient inutiles à l'époque de Gildas ; le moment de l'établissement définitif, après plusieurs incursions sur les côtes de la Grande-Bretagne, des Saxons dans l'Ile, était un point de départ connu de tous, et c'est l'*historia Britonnum* elle-même qui nous en fournit la preuve ; car son point de départ, quand elle veut fixer la date d'un événement qui lui paraît important, est l'arrivée même en Grande-Bretagne, des Saxons, sur trois longues barques.

Je ne parle pas du passage seulement où l'*Historia* essaie d'établir la date des Consulats de Décius et de Valérien « *ab anno quo Saxones venerunt in Britanniam et a Guorthigirno* », mais bien d'un passage assez curieux de cette *Historia* que ni Gildas ni Bède n'ont pu inspirer, car le fait dont il est question se serait passé, d'après M. Gaston Paris (*Romania*,t. XII, 1883), en 848; c'est-à-dire 308 ans après la mort de Gildas et 142 ou 143 ans après la mort de Bède. Voici ce passage : *A primo anno quo Saxones venerunt in Britanniam usque ad annum quartum Merwini regis supputabuntur anni CCCC XXIX.* (429)... « De la première année qui vit les Saxons pénétrer en Grande-Bretagne, jusqu'à la quatrième année du règne de Merwin (date à laquelle j'écris) on compte 429 ans. » Or, ce texte dont La Borderie n'a pas soupçonné l'importance au point de vue de sa thèse, mais contre la véracité duquel, dit M. Gaston Paris, ne sauraient prévaloir les *Calculi*, cités par M. de La Borderie lui-même, ce texte fixe bien la date de la quatrième année du règne de Merwin, en 878[1]. Ce Merwin en effet mourut en 903, et rien n'empêche, ajoute Gaston Paris, de croire, par conséquent, qu'il régnait en 878. » Cette hypothèse de Gaston Paris admise, et pourquoi pas? une simple soustraction nous donne 878 — 429 ans = 449, date même de l'arrivée des Saxons d'après Bède. Ajoutons les 44 années indiquées par Bède comme date de la bataille du Mont-Badon et de la naissance de Gildas, nous obtenons, d'après l'*Historia*

« [1] Il est très vrai, dit M. Gaston Paris, que les Saxons avaient plus d'une fois inquiété la Bretagne avant 449; mais l'auteur de l'*Historia* qui raconte toute cette histoire avec une tendance patriotique que M. de La Borderie a fort bien caractérisée, n'admet pas ces incursions antérieures. Il veut que les « *très cyulæ a Germanis expulse in exilio in quibus erant Horsaet Hengist* » aient été les premières barques saxonnes qui aient touché la Bretagne, et on ne peut, sans lui faire une violence inadmissible, douter que ce ne soit cet événenement placé par lui en 449 qu'il a pris pour point de départ de son calcul. »

Britonnum, la date même de 493 avancée par Bède. La coïncidence est tout au moins curieuse.

Quoi qu'il en soit, cette habitude de prendre pour point de départ l'arrivée sur *trois cyoules* des Saxons, dans l'Ile, paraît historiquement établie et vient merveilleusement à l'appui de l'argumentation de La Borderie, car c'est le point de départ de Gildas, de Bède et de l'auteur de l'*Historia*, que cet auteur soit Nennius ou Marc ou un autre, peu importe.

Dailleurs contre les arguments que nous apportons, — qui n'infirment nullement, les incursions précédentes des Saxons, — est-il de bonne critique d'opposer simplement l'affirmation très vague de Mommsen que la bataille du Mont-Badon eut lieu peu d'années avant 504 ? Pourquoi peu d'années avant 504 et combien d'années ?..... ou bien de soutenir que, parce que les Saxons sont venus en Grande-Bretagne à diverses reprises et par paquets successifs plus ou moins nombreux, on ne doit pas accepter la date d'une arrivée plus considérable regardée par les indigènes comme un fait décisif, comme le début de la conquête définitive [1] ? Mais alors il faut accepter de pures hypothèses, qui reposent exclusivement d'ailleurs sur le texte des *Annales Cambriennes*, dont nous sommes, tout au moins dans le cas présent, en droit de suspecter l'information.

Nous pouvons donc conclure que Gildas, s'il n'a point fixé dans une édition disparue l'arrivée des Saxons, dans l'Ile, savait que ses compatriotes, d'après le contexte lui-même, connaîtraient son point de départ comme l'ont connu, après lui, presque immédiatement Bède, et plus tard Nennius ou plutôt l'auteur de l'*Historia*. Ce point de départ était bien, d'après Bède, *adventûs eorum in Britanniam* et d'après l'*Historia : a primo anno quo Saxones venerunt* ou bien *ab anno quo Saxones venerunt in Britanniam et a Guorthiginro*.

Ainsi, l'argumentation de La Borderie se trouve

[1] Ce fut d'ailleurs l'opinion générale. Sur le continent on crut, ainsi que le rapporte Prosper Tyron, l'île alors définitivement occupée par les envahisseurs.

confirmée par Nennius, par l'auteur même qu'il a, ainsi que Duchesne, si souvent maltraité, et Zimmer pourrait ajouter à son *Nennius vindicatus*, une page également vengeresse, mais cette page l'obligerait à admettre, au lieu de « peu d'années avant 504 » pour la bataille du Mont-Badon, la date très précise de 493.

Nous sommes donc en droit de reconstituer comme vraisemblable le texte de Gildas complété par Bède de la manière suivante : « *Et ex eo tempore, nunc cives, nunc hostes vincebant usque ad annum obsessionnis Badonici montis novissimæque fermè de furciferis non minimæ stragis, quique quadragesimus quartus* (ADVENTUS EORUM IN BRITANNIAM) *ut novi oritur annus, mense jam uno emenso et meæ nativitatis est.* » — « *Et depuis ce temps, la victoire favorisait tantôt nos compatriotes tantôt nos ennemis, jusqu'à l'année du siège du Mont-Badon et de la grande déroute de ces brigands qui faillit être la dernière, année qui est, je le sais,* (*depuis leur arrivée en Grande-Bretagne*) *la quarante-quatrième, dont un mois est déjà passé et qui est également l'année de ma naissance.*

Nous doutons qu'on puisse opposer ici, au nom de la saine critique, une objection sérieuse.

En admettant la date fixée par Bède de 493 ou 494 pour la naissance de saint Gildas, on obtient une chronologie qui se tient dans une concordance précise jusqu'en 570 (date de la mort de l'écrivain) avec ses deux hagiographes insulaires et péninsulaires. Nous l'avons d'ailleurs établie, dans les notes de cette étude, toutes les fois que nous nous sommes trouvés en présence d'un nom ou d'un fait reconnu par des documents historiques.

III

DATE DE LA MORT DE SAINT GILDAS

Réponse de M. de la Borderie à la principale objection tirée de la date des Rogations.

« La vie de saint Gildas écrite par le moine de Ruis dit que le corps du saint fut trouvé dans la baie de

Croësti « cùm dies Rogationum adessent... quinto Idus Maii[1], » c'est-à-dire le 11 mai pendant les jours des Rogations ». Pour satisfaire à cette condition chronologique, il faut trouver une année où le 11 mai coïncide avec l'un des jours des Rogations. C'est pourquoi Mabillon[2] a fixé la mort de saint Gildas en 565, le lundi des Rogations étant, cette année-là, le 11 mai[3].

Fondé sur le témoignage concordant des *Annales de Cambrie*, et des annales d'Irlande, nous croyons devoir maintenir la mort de notre saint en l'an 570, bien que dans cette dernière année, l'Ascension tombant le 15 mai, le 11 fût le dimanche avant cette fête[4] et ne se trouvât point compris dans ce qu'on appelle aujourd'hui les trois jours des Rogations. La condition indiquée par l'hagiographe de Ruis n'en était pas moins remplie, on va le voir, cette année-là.

Il y eut en effet pendant longtemps une grande diversité dans la façon de célébrer les *Rogations*. En Espagne, par exemple, où elles furent introduites dès le VI[e] siècle, elles se faisaient, non les trois jours d'avant l'Ascension, mais le jeudi, le vendredi et le samedi d'après la Pentecôte; parfois, on les avançait au lundi qui précède cette fête, comme cela s'est fait aussi à Milan[5]. Le Concile d'Orléans, en 511, prescrivit dans les Gaules l'observation de cette solennité, et l'on croit généralement qu'elle s'y célébrait dès lors, comme aujourd'hui. Mais les Bretons pouvaient bien avoir, en cela comme en d'autres choses, quelques observances particulières.

En tout cas, il faut remarquer que dans l'usage litur-

[1] Cf. *Vit. S. Gildæ*, cap. XXXI. *A. SS. O. S.*, 13. *Sæc.* I, p. 143.

[2] *A. SS. O. S. B.*, note A.

[3] En 565, lettre dominicale : D. Pâques, 5 avril, Ascension, 14 mai.

[4] En 570, lettre dominicale. E. Pâques 6 avril. Ascension, 15 mai.

[5] Voir. Baillet. *Histoire des fêtes mobiles* à la fin de ses « *Vie des saints* », édit. 1739, in 4°, t. IX, 2[e] partie, p. 94-95.

gique du moyen âge, on appelait dimanche des *Rogations*, dominica Rogationum » le 5e dimanche après Pâques, qui donne la semaine de l'Ascension. C'est le nom que lui donne Guillaume de Mende (évêque de Mende en 1286) dans son célèbre traité: *Rationale divinorum officiorum* livre VI. Enfin l'un des Bollandistes les plus savants, le P. Henscher, dans une de ses dissertations *Sur les trois Dagobert*, a été amené à établir qu'en Gaule, notamment dans le diocèse de Rouen, et jusqu'à la fin du XIIe siècle, on commençait les processions publiques des Rogations le dimanche d'avant l'Ascension [1].

Ce dimanche, appelé dans la liturgie « dominum Rogationum », pouvait donc être de toute façon compté parmi les « Dies Rogationum. » Dès lors, la condition indiquée par le moine de Ruis pour l'année mortuaire de Gildas, se trouve réalisée en 570, et le témoignage concordant des *Annales de Cambrie et d'Irlande*, qui placent sous cette date la mort de notre saint, forme une autorité décisive qu'on doit accepter.

La Borderie. *Revue de Bretagne et de Vendée* I 1881, p. 316.

IV

LE SAINT GILDAS ACTUEL D'APRÈS MAX NICOL [2]

Nous empruntons pour la majeure partie cette description à notre regretté ami le chanoine Max Nicol, qui, né à Saint-Gildas de Ruis, conserva toute sa vie le culte du monastère auprès duquel s'était passée sa jeunesse laborieuse. En le citant ici — tout en abrégeant son récit — nous savons que nous répondons à ce qui fut l'un de ses plus chers désirs. L'historien érudit de Sainte-Anne d'Auray, le poète au verbe d'or de nos vieilles légendes bretonnes a, mieux que personne, dans la deuxième moitié du XIXe siècle, contri-

[1] Voir *Boll. A. SS. A. pal*, III sa préface p. VI; cf. *Maii*, II, p. 596; VII, p. 669 (édit. de Paris).

[2] M. Nicol. La presqu'île de Ruys : guide du voyageur.

bué à maintenir et à développer le culte de saint Gidlas. Il aimait sa vieille abbaye ; il aimait la pieuse communauté des sœurs de Saint-Louis; il aurait voulu en écrire l'histoire. Nous avons tenu à ce que, du fond même de la tombe dans laquelle il repose, il vînt nous parler lui-même de l'une et de l'autre. Le lecteur ne pourra que gagner à cette substitution de sa voix à la nôtre.

I. — L'Eglise de Saint-Gildas de Ruis.

Elle est classée parmi les monuments historiques. C'est un édifice curieux par les souvenirs qu'il rappelle et par certains détails de son architecture.

La nef, reconstruite au XVII[e] siècle, et l'un des bras du transept, de construction encore plus récente, n'offrent rien de remarquable. Néanmoins, l'ensemble de la nef est harmonieux, avec ses piliers un peu lourds reliés par des arcades cintrées, ses bas côtés qui n'ont guère que la largeur d'un déambulatoire, et ses deux étages de fenêtres, dont plusieurs ont été fermées par de la maçonnerie, ce qui nuit à la régularité de l'édifice.

Cette partie de l'église n'arrête guère le visiteur ; mais le sanctuaire, entouré de belles grilles, les chapelles rayonnant autour du chœur et le transept Nord appartiennent à l'église bâtie au XI[e] siècle, par saint Félix, et offrent un beau spécimen de l'architecture de cette époque.

Une habile restauration a rendu à la partie antique du monument son cachet primitif de simplicité et de grandeur. Le maître-autel, ouvrage remarquable du XVIII[e] siècle, n'est malheureusement pas à sa place au milieu de ces colonnes aux chapiteaux variés et des chapelles rayonnantes où s'épanouit le style roman dans toute sa sévère beauté.

Derrière l'autel se trouve le tombeau de saint Gildas.

C'est une simple pierre de granit, sans ornements, qui recouvre encore quelques reliques du grand moine. Elle est entourée d'un ensemble décoratif digne des sou-

venirs qu'elle rappelle, et une belle statue du saint, œuvre de M. Vallet, sculpteur à Nantes, domine le glorieux tombeau.

Bien des générations y ont prié, dans les siècles de ferveur où la foi attirait la foule aux tombeaux des saints. Pourquoi ne rétablirait-on pas ce pèlerinage autrefois si florissant? D'ailleurs saint Gildas n'est pas oublié, les marins et leurs familles l'invoquent avec confiance; les fidèles agenouillés près de sa tombe, aiment à réciter ses litanies, et ceux qui souffrent de maux de tête lui demandent leur guérison: nous en avons vu souvent s'étendre pour appuyer leur front sur le bloc de granit qui abrite ses restes, et solliciter, par son intercession, un allègement à leurs souffrances.

Après cette visite au tombeau de saint Gildas, nous ferons le tour du chœur en commençant par le transept Nord, où nous trouvons les tombes de saint Félix et saint Goustan.

1° Dans l'enfeu de droite, une grande pierre taillée en biseau porte cette inscription: II. id. Februar. obiit Félix abb. istius loci.

Après trois siècles de prospérité, le monastère eut ses jours de tribulation. Les Normands, pilleurs et envahisseurs, ne respectaient pas les monastères; mais les moines avaient fui, sous la conduite de leur abbé Daoc, emportant leurs saintes reliques jusqu'au centre de la France où ils firent vénérer le nom de leur grand fondateur; et quand le pays de Rhuys fut délivré de ses terribles ennemis, d'autres moines vinrent réparer les ruines et donner à l'abbaye renaissante une nouvelle splendeur.

Saint Félix fut avec son successeur Vitalis, auteur probable de la *Vie de saint Gildas* par un moine de Ruis, le principal agent de cette restauration et cela contre le diable lui-même d'après Albert de Morlaix : *Vie des saints de Bretagne*. On vient à Ruis prier sur sa tombe.

A travers le second enfeu, creusé dans la même muraille, une pierre de style semblable, porte gravés les mots : « Riocus abbas ». Le moine Rioc, qui accom-

pagna dans la solitude d'Hœdic saint Goustan, dont nous allons visiter la tombe, fut, croyons-nous, le premier prieur du monastère fondé dans cette île voisine de Houat, où se retirait saint Gildas.

2° Le tombeau de saint Goustan — Gulstanus — (xe et xie siècles) se trouve à quelques pas, entouré d'une grille de fer. Ce saint est très populaire en Armorique.

Ayant été pris par des pirates sur le rivage de la Grande-Bretagne, sa patrie, et jeté par eux sur la côte de Léon, parce qu'une maladie l'empêchait de leur être utile, il fut reçu par saint Félix dans l'abbaye de Rhuys, et commença dès lors une vie de mortification sublime, qui le porta à se retirer dans la solitude. L'île d'Hœdic, inculte et déserte, devint sa demeure; un autre religieux l'accompagnait. Rien n'est plus touchant que l'existence qu'ils menèrent dans cette retraite sauvage, au milieu des flots souvent irrités, où le démon, furieux de se voir défier par l'énergie de ce jeune homme, le harcela de toutes les manières. Il fut vainqueur, et, par de nombreux miracles, Dieu récompensa ses vertus.

Son compagnon étant malade, Goustan l'engageait à prendre un peu de nourriture: « Hé! que sauriez-vous m'apprêter en ce désert! » répliqua le pauvre religieux. Le saint demanda la réponse au ciel, à genoux sur le bord de la mer; il pria, et voilà qu'un poisson vint expirer à ses pieds; le malade fut soulagé, et le reste du poisson, car il était gros, fut envoyé à l'Abbaye de Rhuys.

C'est sans doute en souvenir de ce fait que le saint est représenté, au-dessus de sa tombe, un poisson à la main.

Envoyé dans le Poitou, pour les affaires de sa communauté, saint Goustan y mourut; mais l'abbaye de Ruis réussit à obtenir ses précieux restes qui sont une des richesses de l'église, dont nous essayons de retracer les splendeurs.

La même chapelle est pavée de plusieurs autres tombes parmi lesquelles nous remarquons celle de l'abbé G. de Montcontour, ornée de la crosse, et portant cette inscription († ic jacet, Guill. de Montcont. quondam

abbas. istius loci. Anima ejus requiescat in pace. Amen)[1].

D'autres pierres tumulaires ont été enlevées lorsqu'on a restauré le pavé de l'église, et scellées au mur dans le pourtour du chœur. Nous allons les examiner en retournant vers le tombeau de saint Gildas :

1° Tombe d'un chevalier, avec écusson chargé de onze billettes (Beaumanoir) à une bande chargée de cinq besants.

2° Autre pierre. Sur la pierre est gravée cette épitaphe : ic jacet. D. Joannes Joseph de Villeneuve, abbas hujus loci. — Obiit in Domino die 2 Julii 1772 [2].

3° Tombe d'un religieux ornée d'une croix ancrée, accompagnée d'un livre clos par un fermoir. Cette pierre recouvrait les restes d'un abbé, comme l'indique la crosse qui supporte un écusson où est représenté un agneau.

4° La chapelle où nous entrons vient d'être ornée d'un autel de pierre, conforme au style de l'ancienne église. Il est recouvert d'une belle table de granit.

Deux autres autels, l'un en face, l'autre dans la chapelle du fond, viennent d'être construits avec la même simplicité qui est une preuve de bon goût.

5° Grande pierre rectangulaire, ornée d'une crosse, d'un livre et d'une croix.

6° Dans la chapelle absidale, à gauche, on lit sur une pierre de petite dimension : « Sanctus Gingurianus, monachus istius loci [3] ». Saint Gingurien (XIe siècle) n'était qu'un frère converse, probablement sans instruction, chargé du soin des abeilles il se sanctifia en s'acquittant de son humble tâche ; s'il ne fut pas un savant, il fut un saint, ce qui vaut mieux.

7° En face, dans la même chapelle, nous remarquons une grande pierre, taillée en dos d'âne, ornée d'une

[1] Ci-gît Guillaume de Montcontour, autrefois abbé de ce monastère. Que son âme repose en paix. Ainsi soit-il.

[2] Ci-gît. Dom. Jean-Joseph de Villeneuve abbé de ce monastère. Il mourut dans le Seigneur, le 2 juillet 1772.

[3] Saint Gingurien, religieux de ce monastère.

croix, de deux roses et d'une bordure en dents de scie, comme on en trouve souvent dans les vieilles églises romanes. On dit qu'elle a abrité autrefois les précieux restes de saint Bieuzy.

En ce cas, on aurait dû les laisser à l'endroit même où allait reposer le corps du saint. Mais cette attribution est loin d'être certaine, bien que, au dire des savants archéologues, cette pierre, aux ornements si caractéristiques, puisse remonter à l'époque mérovingienne.

Nous trouvons en achevant le tour du chœur :

8° Une pierre sépulcrale semblable à celle que nous avons décrite au n° 3 de la première série. Il y a en plus une fleur de lys au sommet de la croix.

9°, 10°, 11°, 12° et 13°. Les cinq suivantes rappellent des membres de la famille ducale de Bretagne : la princesse Jeanne, fille du duc Jean et de Jeanne de Navarre ; la princesse Alienor, Nicolas, Thibaut et un autre Thibaut, enfants de Jean Ier, fondateur du château de Sucinio et de la duchesse Blanche. Les quatre derniers moururent en bas-âge. La première, qui a vécu au moins cinquante ans, était la sœur du grand connétable Arthur de Richemont.

Entre ces tombes s'ouvre la lourde porte de la sacristie qui est séparée de l'église par un mur d'une épaisseur peu commune.

Cette sacristie, reconstruite au XIIIe siècle eut son heure historique. Les fameux Etats de 1532 s'y tinrent en effet qui décidèrent l'union de la Bretagne à la France.

C'est là que, symétriquement rangés dans une armoire, se trouvent les objets précieux qui forment le *Trésor :*

1° Voici d'abord une partie du chef de saint Gildas renfermée dans un buste d'argent, la couronne de cheveux est en vermeil ainsi que l'agrafe qui retient le manteau.

2° Une châsse d'argent, fabriquée à Vannes au XVIIIe siècle, contient des reliques du même saint et de plusieurs autres. Semée de fleurs de lis et d'her-

mines. France et Bretagne, elle porte sur l'un des pignons les armes de la province, sur l'autre la devise bénédictine *Pax*, et les clous de la Passion, entourés d'une couronne d'épines que surmontent une crosse et une mitre d'abbé, avec cette légende : *stat quod spina coronat;* sur la porte de chaque pignon se voient, dans une niche, les statues de saint Gildas et de saint Félix, les deux pères de l'abbaye.

3° Un reliquaire de chêne, lamé d'argent, renferme un bras de saint Gildas bénissant[1]. Les initiales du donateur, Jean de Malestroit, évèque de Nantes au XIe siècle, sont gravées sur les parements en vermeil de la manche. Les armes de Bretagne complètent l'ornementation de ce reliquaire d'autant plus remarquable qu'on lui a donné la forme de l'objet vénéré qu'il contient.

4° D'autres reliques importantes, un genou, une cuisse et un bras, sont enchâssées dans deux petites tours d'argent ornées de fenêtres et de rosaces délicatement ajourées.

Bien que l'origine de ces restes précieux ne soit pas douteuse, il est regrettable que, pour quelques-uns, on soit privé des authentiques qui permettraient de les exposer à la vénération des fidèles.

Parmi les autres richesses de ce trésor, je signalerai :

5° Une vieille châsse recouverte en crin avec écusson et bandes estampés du XIIIe siècle, elle renfermait des reliques de saints Gildas, Méen, Judicaël, Samson, etc... Elle a été remplacée par une châsse en argent.

6° Un calice renaissance portant six statuettes d'apôtres dans des niches que recouvre un toit en imbrication.

7° Un crucifix en vermeil (XVIe siècle) enrichi d'une parcelle de la vraie croix. Autour du pied qui porte les armes de Philippe de Monti, abbé de Saint-Gildas, se développe une série de petits médaillons représentant

[1] Voir la reproduction dans Le Mené. *Hist. du diocèse de Vannes*, t. I.

l'Anonciation, la Nativité, la Circoncision et la Résurrection. Ajoutez à ces détails les têtes d'anges ailés qui forment l'extrémité des branches, et vous comprendrez que ce reliquaire est en même temps un curieux objet d'art.

Je ne veux pas oublier:

Une vieille mitre, soie et or, qui, d'après une tradition locale, aurait servi à Abélard; on y voit, d'un côté, la sainte Vierge et saint Jean, de l'autre, deux personnages à la tête auréolée, qui sont peut-être encore saint Gildas et Saint Félix. Le fond de cette mitre est, d'après des connaisseurs, plus ancien que les figures des deux abbés, qui sont des appliques plus récentes.

Un vieux tableau, qui exigerait une restauration urgente, si l'on tient à le conserver, est appendu au mur de la sacristie. Il représente Wérech, père de sainte Triphine, allant trouver, après le meurtre de sa fille par Conomer, saint Gildas qui devait la ressusciter.

Cette toile trouée et en partie effacée n'a d'intérêt que par le souvenir qu'elle rappelle. C'est déjà quelque chose.

Nous trouvons dans le transept Sud le retable qui encombrait autrefois le sanctuaire. Il est mieux à sa place dans ce retrait qui n'a aucun caractère architectural.

Cette lourde décoration, genre Renaissance, que les détails exécutés avec soin ne réussissent pas à rendre belle, obstruait l'ouverture des arcades et venait plaquer ces ornements d'un goût douteux sur l'ensemble roman qui disparaissait étouffé. Aujourd'hui les colonnes qui ferment le chœur, supportant des arcades et entourant le maître-autel, sont d'un bel effet, avec leurs chapiteaux de granit où le sculpteur du XIe siècle a semé les caprices variés de son ciseau. Par une heureuse réaction, on revient, de nos jours, à l'art véritable. C'est un immense progrès.

En sortant de l'église, remarquons les bénitiers, placés aux deux portes, qui sont d'énormes chapiteaux provenant de l'ancienne nef et creusés pour leur destination nouvelle. Ils montrent que l'architecture de

cette nef n'était pas sans mérite. Sur chaque face de ces blocs de granit s'enroulent des ornements bizarres, des feuillages capricieusement jetés au milieu de têtes grimaçantes, de lions accroupis ou d'animaux ailés.

A part quelques détails, l'extérieur de ce monument historique n'a rien qui mérite d'attirer l'attention. Signalons cependant:

Un vieux bas-relief représentant deux chevaliers, la lance en arrêt, dans l'attitude du combat.

L'appareil en forme d'épi de blé (opus spicatum) — que l'on remarque dans une partie des murs, chose d'autant plus curieuse qu'elle est plus rare;

Les figures fantaisistes qui grimacent sous la corniche;

Et la tour. Ce n'est pas que cette masse, carrée et lourde, plaise au regard de l'artiste. Elle porte trop le cachet du XVIII[e] siècle qui l'a vu bâtir. Mais on dit qu'autrefois les cloches suspendues là-haut sonnaient d'elles-mêmes quand un navire, battu par la tempête, était en péril sur la mer. Touchante croyance qui donne en quelque sorte au métal béni une âme compatissante pour les matelots. Près de cette église, on voit encore dans les cimetières les restes de l'ancienne église paroissiale, dédiée à saint Goustan. On l'a laissée tomber en ruines lorsqu'elle a été remplacée — très avantageusement d'ailleurs — par celle de l'ancien monastère.

II. — Parmi les personnages dignes de mention dont le nom se rattache à l'histoire de l'abbaye, nous trouvons le barde Taliesin dont nous avons parlé déjà,... et saint Eoharn... Nous avons parlé du premier : un mot sur le second.

Au XI[e] siècle un pieux solitaire, nous dit Vitalis (ch. XXXIX) vivait dans une étroite cellule construite près de l'église du monastère. Des voleurs y pénétrèrent pendant la nuit, et l'un d'eux fendit d'un coup de hache la tête du saint ermite. Bien que les traces de son culte aient complètement disparu, Eoharn est mentionné au Catalogue de l'Eglise de France avec le titre de saint.

Abélard... au commencement du XII[e] siècle, un homme

d'une célébrité toute différente, était appelé à recueillir l'héritage de saint Félix.....

Il essaya en vain d'opérer à Ruis une réforme nécessaire. Lui-même parle de son séjour au bord de l'océan sauvage, de la langue barbare qu'il ne comprend pas, (il était du pays de Nantes), des moines qui ornent de pieds de biches les portes du monastère. S'il faut prendre à la lettre ces lamentations de l'exilé, l'esprit de saint Félix avait disparu de cette maison où il avait fait fleurir la sainteté.

Luttant toujours et s'absorbant dans l'étude pour oublier ses ennuis, Abélard passa près de quinze ans à Ruis ; enfin, lassé de combattre toujours, il s'enfuit par une ouverture que l'on montre encore(?)dans un vieux mur du couvent. On le montrait du moins il y a quelques années.

III. — **L'Abbaye.**

L'œuvre religieuse créée par saint Gildas dans la presqu'île de Ruis a vécu douze cents ans. Dès le IXe siècle, les moines avaient adopté la règle de saint Benoît, au XVIIe ils acceptèrent la réforme de Saint-Maur, et malgré la suppression du titre d'abbé (1772) — le dernier fut Jean-Joseph de Villeneuve — le monastère subsista jusqu'à la Révolution française où la maison fut vendue nationalement et les religieux dispersés.

En 1825, les sœurs de la Charité de Saint-Louis, florissante congrégation fondée à Vannes après le Concordat, par Mmes Molé et de Lamoignon, rachetèrent l'ancienne propriété des Bénédictins qu'elles ont restaurée et agrandie. Une chapelle fut construite, un bâtiment vaste et bien aménagé remplace en partie ceux d'autrefois, et a longtemps servi d'école et d'orphelinat, deux œuvres que la stupidité de nos maîtres d'un jour a voulu condamner.

En été la pieuse maison est encore ouverte aux nombreux baigneurs qui veulent jouir en même temps

de la tranquillité et des charmes de la mer. Ici rien des tumultes des villes d'eaux : pas de salle de jeu, pas de casino, pas de luxe effréné qui étale trop souvent ailleurs ses magnificences ruineuses, le négligé du matin, reparaissant à midi au bord des flots, n'y causerait aucun scandale. En revanche, société choisie, agréables promenades, air vif et sain, on y trouve tout cela, et avec cela, je le crois sans peine, le moyen de ne pas s'ennuyer.

Pour compléter la description du monastère, je signale la maison bâtie par l'abbé de Villeneuve — on la nomme encore l'Abbatiale — construction assez importante, entièrement séparée du reste par une double cour.

Rien à visiter par ailleurs, si ce n'est le cloître, en partie conservé : le vaste jardin près duquel on voyait, il y a quelques années, les derniers murs de l'ancienne abbaye et surtout à l'extérieur de l'enclos, près de la mer, un bosquet où l'on peut trouver — chose rare sur ces côtes — une ombre épaisse et de la fraicheur. Les arbres de ce bosquet s'inclinent tous du côté opposé à la mer, brûlés, tordus et courbés par le terrible vent du Sud-Ouest qui a fourni une page pleine de couleurs au *Journal* de Maurice de Guérin.

Du petit belvédère bâti au fond de cette paisible retraite, le regard embrasse l'immense panorama qui s'étend des rivages de la Loire-Inférieure aux dunes blanches de Quiberon. Quand le ciel, plus sombre, donne à l'eau une teinte verdâtre, les îles se rapprochent, Hœdic et Houat semblent à quelques pas ; Belle-Ile même se dessine nettement et accuse d'une manière précise les lignes de ses côtes rocheuses.

IV. — La Mer et la Fontaine.

Jusqu'à la pointe élevé du Grand-Mont, les amateurs de pittoresque peuvent satisfaire leur goût. Terrain mouvementé, rochers abrupts, crevasses profondes,



LA FONTAINE DE SAINT GILDAS A RUIS

(Vannes, collection David).

grottes où la mer s'engouffre avec le bruit sourd du tonnerre, rien n'y manque de ce qui pourra les charmer. Quand les flots se couvrent d'écume, le vent les brise contre les masses de granit, et parfois, poussés à travers les fissures des rocs, ils montent à une hauteur prodigieuse et lancent jusque sur les promeneurs leurs gerbes de gouttelettes humides.

Voici la fontaine. Elle coule dans les rochers, au fond d'une large et profonde crevasse tapissée d'herbes marines ; une vasque de pierre, terminant un petit édicule que surmonte la statue de saint Gildas, reçoit l'eau limpide qui s'écoule dans plusieurs bassins. Rien de plus sauvage et de plus joyeux que cet endroit solitaire, en face de l'Océan qui le remplit parfois de son écume et de son bruit. On y descend, du côté du bourg, à travers les rocs où des entailles profondes permettent de poser les pieds ; de l'autre, un escalier véritable, taillé dans la pierre, conduit à une croix de granit, qui domine la mer et se montre de loin aux matelots.

———

TABLE DES MATIÈRES

PIÈCES ANNEXES

GRAVURES ET CARTES

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY ET FILS

